This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

32101 063848657

Digitized by Google

6480
317

Library of

Princeton University.

Theodore F. Sanxay Fund

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1188

Bibliothèque de Philosophie scientifique

GEORGES DWELSHAUVERS

Professeur à l'Université de Bruxelles

L'Inconscient

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Digitized by Google

Digitized by Google

L'INCONSCIENT

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

La Synthèse mentale (F. Alcan).

Wundt et la Psychologie expérimentale, dans la *Philosophie allemande au XIXe siècle* (F. Alcan).

Rousseau et Tolstoï, dans *J.-J. Rousseau* (F. Alcan).

Raison et Intuition, essai sur la philosophie de Bergson (*Revue des Cours et Conférences*).

La Philosophie de Nietzsche (*Revue des Cours et Conférences*).

La Philosophie de J. Lagneau (*Revue de métaphysique et de morale*).

L'Idée de vie chez Guyau (*Bulletin de la Société française de philosophie*).

J. Lagneau et la méthode réflexive (*Revue du mois*).

La méthode intuitive chez Bergson (*Revue du mois*).

A la mémoire de Claude Bernard (*Revue de l'Université de Bruxelles*).

Évolution et Durée dans la philosophie de Bergson (*Revue de l'Université de Bruxelles*).

Digitized by Google

Bibliothèque de Philosophie scientifique.

GEORGES DWELSHAUVERS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

L'INCONSCIENT

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

1916

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

Digitized by Google

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1916,
by Ernest Flammarion

Digitized by Google

INTRODUCTION

« Plus on y songe, écrivait Guyau dans la *Genèse de l'Idée de temps*, plus on est effrayé de la complexité de ce qu'on appelle un état de conscience et du nombre indéterminable de sensations simultanées qu'il suppose. » Cette complexité provient surtout des éléments inconscients qui composent notre activité psychologique. C'est donc à eux qu'il faut s'attaquer d'abord, si l'on veut se rendre un compte exact de la richesse et de la profondeur de la vie mentale.

Voici plusieurs années que j'ai dirigé mes recherches en ce sens, et elles se sont graduellement transformées et amplifiées. J'ai exposé en 1908, dans ma *Synthèse Mentale*, les résultats auxquels j'étais arrivé alors ; j'ai repris la question devant la *Société française de philosophie*, dans sa séance du 25 novembre 1909, et MM. Baldwin, Bazaillas, Bergson, Binet, Darlu, Lalande et Parodi ont bien voulu discuter avec moi l'important problème. J'en ai tenté un exposé nouveau dans mes cours de l'Université de Bruxelles et dans des leçons faites à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, au début de l'année 1913. Enfin, après avoir pris connaissance de l'ensemble des travaux, aussi bien métaphysiques qu'expérimentaux, qui ont paru sur la matière, je présente aujourd'hui au lecteur un exposé synthétique de la psychologie de l'inconscient ; j'espère n'avoir négligé aucune recherche essentielle ; aux observations recueillies jusqu'à

(RECAP) 7-28 Sauxay (Philos) Gamber. 1.00
6480
.317
634172
Digitized by Google

présent j'ai ajouté quelques observations nouvelles ; je me suis efforcé enfin d'arriver à une systématisation du problème et j'ai tenté d'interpréter les différents groupes de faits inconscients que mon analyse est parvenue à dégager.

Digitized by Google

L'INCONSCIENT

CHAPITRE I

QU'EST-CE QUE L'INCONSCIENT ?

§ 1. — **Le problème de l'inconscient et son importance.**

La psychologie du XVIIe siècle, dont Descartes est le plus éminent représentant, considérait la vie mentale comme s'exprimant tout entière dans la conscience que nous en avons ; l'observation interne suffisait par conséquent à l'explorer, puisque notre conscience se réfléchit en elle-même. Ce qui n'est pas proprement conscient n'était pas du ressort de la psychologie. Aussi, pas de degrés dans la vie mentale. On refusait aux animaux toute manifestation psychique ; ils étaient, selon cette thèse, des machines. Or, comme incontestablement ils montrent de la mémoire, de l'imagination, de l'affection, qu'ils associent leurs impressions sensibles entre elles et avec leurs mouvements, on affirmait que ces faits relevaient du mécanisme nerveux : seules les idées et la conscience de soi avaient une valeur psychique ; on les déniait aux animaux.

Aujourd'hui, le développement des méthodes expérimentales, l'étude de l'évolution des fonctions psychiques, les données de la pathologie de l'esprit ont ouvert des horizons inconnus à l'intellectualisme clas-

Digitized by Google

sique ; à son tour la méthode d'observation interne dont l'ancienne psychologie se servait de manière prépondérante s'est transformée profondément ; elle se modifie chaque jour encore, s'adaptant à des faits non encore aperçus, abandonnant les hypothèses, serrant de plus près les nuances de la vie intérieure et se perfectionnant jusqu'à saisir les moindres mouvements de nos courants de pensée.

L'accumulation considérable de faits recueillis depuis un siècle par ces méthodes d'investigation de l'esprit a renversé forcément les hypothèses qui suffisaient à une science psychologique moins bien informée et la conscience qui, pour le rationalisme issu de Descartes était tout, n'est plus guère, pour la plupart des psychologues modernes, qu'un point d'éclairage très limité, errant à la surface d'une masse infiniment profonde d'impressions en mouvement.

C'est ainsi que s'est formulée peu à peu la question de l'*inconscient*. « La question de l'inconscient dans la psychologie, écrit Sigmund Freud, est, d'après le mot énergique de Lipps, moins un problème psychologique que le problème de la psychologie. Aussi longtemps que le psychologue se débarrassa de ce problème par cette explication purement verbale, que le psychologique était essentiellement le conscient et que des processus psychologiques inconscients constituaient visiblement une contradiction, il ne fut pas possible d'utiliser en psychologie les observations que le médecin pouvait recueillir en étudiant les états anormaux de la vie mentale. Le médecin et le philosophe ne sont d'accord que si tous deux reconnaissent que le terme de processus psychiques inconscients est l'expression appropriée et entièrement justifiée pour un fait établi. »

Et il y a plusieurs années déjà, Eduard von Hartmann remarquait que « les psychologues modernes ne sont pas d'accord sur les hypothèses directrices qui

Digitized by Google

doivent servir de fondement aux explications des faits de la vie mentale ; mais l'accord règne entre eux en ce que le contenu de la conscience ne peut être expliqué que par des hypothèses qui le dépassent. Or, tout ce qui dépasse le contenu de la conscience est directement inconscient; il y a donc accord en ceci, que les hypothèses explicatives de la psychologie ne peuvent être puisées que dans un principe directement inconscient. »

Il est donc entièrement légitime de se rallier à cette pensée de Gustave Le Bon, qui parle de l'inconscient en ces termes : « Son importance est prépondérante, car dans ce terrain se trouvent les racines de nos opinions et de notre conduite », et plus loin : « L'inconscient représente un vaste magasin d'états affectifs et intellectuels constituant un capital psychique qui peut s'affaiblir, mais ne meurt jamais tout entier. » Et Ribot, tout récemment encore, disait : « *L'inconscient est un accumulateur d'énergie*; il amasse pour que la conscience puisse dépenser. » Faut-il citer les travaux considérables sur l'inconscient dans l'hystérie, dans la désagrégation mentale, dans le cas de double personnalité? Nous aurons l'occasion d'étudier de près ces questions. Il nous suffit pour le moment d'indiquer l'importance primordiale du problème dans la psychologie contemporaine.

Au surplus, un examen attentif des faits quotidiens de notre vie mentale fait surgir l'inconscient de partout. « Il y a dans la vie mentale des éléments *réels et agissants* qui ne sont pas des faits purement physiques et qui, pourtant, ne sont pas connus du sens intime. » Ces faits ne sont pas appréhendés par un sujet, tout en étant d'ordre psychique (Durkheim).

Les sensations les plus simples et les plus évidentes que nous avons et qui nous viennent des objets qui nous entourent, renferment une bonne part d'inconscient. Beaucoup de nos sensations de couleur ne

Digitized by Google

se produisent que par contraste : la sensation est consciente, le contraste qui la produit reste inconscient. Autre exemple : l'intuition de l'étendue se développe à nos yeux d'un seul coup, et cependant elle n'est possible que par la combinaison d'un grand nombre d'impressions diverses et de mouvements qui, tout en restant inconscients, sont les éléments psychiques au moyen desquels nos perceptions sensibles se forment.

Ensuite, pourquoi remarquons-nous certaines choses autour de nous et en laissons-nous de côté un très grand nombre d'autres ? Notre perception relève en cela de nos habitudes, de nos préoccupations, de nos tendances; les objets que nous percevons occupent entièrement la conscience ; nous n'avons pas connaissance des raisons pour lesquelles nous leur prêtons attention et remarquons les uns et pas les autres.

Si de la sensation présente nous passons aux souvenirs, que d'inconscient dans la mémoire ! Pourquoi une sensation ou un sentiment que j'éprouve maintenant me remettent-ils en mémoire des événements de ma vie auxquels je n'avais plus pensé depuis longtemps ? Et pourquoi précisément ces événements-là? Sans l'inconscient, impossible de comprendre les associations d'idées : combien d'intermédiaires entrent ici en jeu et remplissent un rôle actif, tout en échappant à la conscience ? Enfin, quand nous ne nous contentons pas de laisser remonter en nous les souvenirs, mais essayons d'imaginer, comme le font l'inventeur, l'artiste ou ne fût-ce que le causeur qui combine un conte ou une plaisanterie, que ne devons-nous pas à l'imprévu, aux dispositions du moment, à cent causes qui restent en dehors de notre conscience, mais la déterminent avec force !

Cela se voit plus encore dans la genèse du sentiment. « C'est surtout dans le développement des sentiments, écrit avec raison Hoeffding, que les impres-

Digitized by Google

sions inconscientes jouent un grand rôle. Le sentiment n'est pas seulement déterminé par des sensations et par des représentations claires et précises, mais encore par des influences imperceptibles, dont la somme seule compte pour la conscience. De là ce qu'il y a de mystérieux et d'inexpliqué dans l'essence de tant de sentiments ; ils sont, surtout dans leurs premiers mouvements, inintelligibles pour l'individu qui les éprouve, parce qu'il en ignore les causes précises. »

Il serait aisé de trouver autant d'inconscient dans les habitudes et dans l'activité motrice. Nous marchons en causant avec un ami, notre attention se concentre sur notre conversation et nous nous dirigeons parfaitement dans la foule, évitons les obstacles, prenons les rues qui nous conduisent à notre but : tout ce travail est réglé par des combinaisons inconscientes que nous nous contentons de contrôler de loin en loin. Nous signalons la même particularité dans tous les groupes de mouvements appris, et c'est ce qui explique que je puisse copier un texte sans me tromper pendant que ma pensée est occupée ailleurs ; quoique ayant copié correctement, je serais bien en peine de dire ce que j'ai copié. L'inconscient seul a dirigé cet ensemble très complexe de sensations visuelles et tactiles, de mouvements des yeux et des mains.

Est-il nécessaire d'ajouter de nouveaux exemples ? Nous ne le croyons pas. Chacun peut en apporter un nombre indéfini. Seul pourtant l'état de veille a défrayé notre énumération sommaire et forcément très incomplète. On pourrait y joindre les cas innombrables et plus frappants encore fournis par les rêves et les états anormaux ; mais la suite de ce livre rappellera des faits nombreux et typiques qui ne feraient que charger inutilement le présent chapitre. Qu'il nous suffise pour le moment d'avoir constaté l'exces-

Digitized by Google

sive importance et l'étendue de l'activité inconsciente. Attachons-nous d'abord à préciser le sens de ce terme et les formes essentielles que revêt cette singulière manifestation de la vie psychique.

Disons-le dès l'abord : un défaut est à éviter : c'est d'invoquer l'inconscient à tout propos, dans l'explication de l'activité mentale, et d'en faire un principe universel, comme il est arrivé de tant de termes abstraits et généraux dont se servent sciences comme philosophie, tels que Matière, Mouvement, Evolution, ou encore Raison, Idées, Société. De ces entités vides nous n'avons vraiment que faire. L'expérience nous a appris qu'elles ne nous aidaient en rien et que l'on n'a pas avancé d'un pas en substituant des vocables grandiloquents aux termes plus simples dont nous nous servons tous les jours. Méfions-nous de l'aspect prétendûment scientifique de certains mots et n'oublions pas qu'un mot n'est qu'un instrument très imparfait, qui sert à résumer des groupes de faits, rien de plus.

Aussi, pris absolument, le mot *inconscient* est trop vaste et on ne l'emploiera à bon escient qu'en l'accompagnant d'un qualificatif fixant nettement son emploi ; ses synonymes, subconscient et subliminal, usités chez plusieurs auteurs, méritent la même critique. Le danger qu'il y aurait à les employer sans préciser a déjà été signalé par Pierre Janet : « Depuis l'époque où j'employais ce mot de subconscient dans un sens purement clinique et un peu terre à terre, j'en conviens, d'autres auteurs ont employé le même mot dans un sens infiniment plus relevé. On a désigné par ce mot des activités merveilleuses qui existent, paraît-il, au dedans de nous-mêmes sans que nous soupçonnions leur existence, on s'en est servi pour expliquer des enthousiasmes subits et des divinations du génie. Cela rappelle la phrase amusante de Hartmann : Consolons-nous d'avoir un esprit si pratique et si bas, si peu poétique et si peu religieux ; il y a au fond de cha-

Digitized by Google

cun de nous un merveilleux inconscient qui rêve et qui prie pendant que nous travaillons à gagner notre vie. — Je me garde bien de discuter des théories aussi consolantes et qui sont peut-être très vraies, je me borne à rappeler que je me suis occupé de tout autre chose. Les pauvres malades que j'étudiais n'avaient aucun génie : les phénomènes qui chez eux étaient devenus subconscients étaient des phénomènes très simples, qui chez les autres hommes font partie de la conscience personnelle sans que cela excite aucune admiration. Ils en avaient perdu la libre disposition et la connaissance personnelle, ils avaient une maladie de la personnalité et voilà tout. »

Dans ce passage, Pierre Janet restreint le sens d'inconscient ou plus exactement de subconscient aux catalepsies partielles, au somnambulisme, aux faits de désagrégation de la personnalité, tels qu'il les a étudiés surtout chez les hystériques, et aux mouvements automatiques. Il signale en même temps un emploi plus idéaliste du terme d'inconscient et fait allusion à Hartmann. Si nous étudions les déterminations de l'inconscient chez ce dernier, nous y apprenons que l'inconscient réunit les deux fonctions essentielles de l'activité mentale, qui s'appellent volonté et représentation, dans la terminologie allemande ; qu'il ne se trompe pas et ne se fatigue jamais, accomplissant ses actes avec un minimum de force ; qu'il est tout-puissant et tout présent, sait tout et actionne la pensée.

Il est évident que ces deux auteurs, Hartmann et Pierre Janet, parlent de choses tout à fait différentes : Hartmann a décrit l'inconscient dans ses manifestations universelles et il se place, dirons-nous, au point de vue du métaphysicien ; Pierre Janet parle en clinicien et nomme subconscient ce qui se détache de la synthèse normale de notre vie mentale, certains groupes d'idées et de mouvements qui, au lieu d'obéir

Digitized by Google

à notre personnalité, prétendent s'en aller de leur côté, comme cela se passe quand, au lieu de voir la réalité, on se forme des châteaux en Espagne, l'on se complaît dans le rêve et l'on finit par ne plus pouvoir s'adapter à la vie que l'on a.

Doit-on se prononcer pour l'un de ces auteurs plutôt que pour l'autre et juger que Pierre Janet a raison contre Hartmann? Nullement. Il faut tâcher de comprendre à quels faits précis l'un et l'autre appliquent le terme d'inconscient. Sans doute nous le saisirons plus aisément chez Pierre Janet que chez Hartmann, parce que Janet parle en psychologue expérimentateur et Hartmann en métaphysicien. Mais ici, une question se pose : le système d'un métaphysicien doit-il être rejeté en bloc, sans que nous en puissions retirer rien pour la connaissance des faits? Ce serait faire fi d'un très grand effort de pensée et je doute, même en nous maintenant, comme nous entendons le faire, sur le terrain de l'observation, que nous ayons le droit de laisser de côté un système de ce genre.

Je ne discute pas ici la portée de la métaphysique en tant que discipline philosophique : cette question serait déplacée. Mais je me demande, abstraction faite de la valeur que peut avoir un système de métaphysique, quel profit la psychologie peut raisonnablement en tirer. Voici ce qui me semble vrai : un système métaphysique part d'une réflexion sur certains faits observés et sur certaines traditions philosophiques qui prétendent expliquer et résument des faits observés antérieurement. L'esprit du métaphysicien grossit démesurément certains aspects de ces faits et les gonfle; cette déformation provient à la fois des tendances d'esprit de l'individu et de l'influence du milieu social, de l'éducation, des lectures, du genre de profession. La tournure d'esprit métaphysique, accentuée encore par les nécessités de la pro-

Digitized by Google

tession et par l'étude des métaphysiciens antérieurs, consiste à expliquer la richesse de la vie réelle en rattachant ses diverses manifestations à un petit nombre d'idées directrices qui se combinent avec plus ou moins d'habileté.

Ce qui intéresse le psychologue dans cet effort, ce sont d'abord certains faits mis en lumière et en quelque sorte agrandis ; c'est ensuite le génie architectural des auteurs de systèmes. Nous voyons donc que le psychologue peut recueillir une bonne moisson d'observations dans l'étude des systèmes métaphysiques. Le sociologue n'y perdra pas son temps non plus ; les artistes enfin y découvrent de la beauté, et le poète des *Flambeaux noirs* a chanté l'effort des philosophies à la recherche de l'énigme de l'univers.

Hartmann ne s'est pas limité à l'inconscient psychologique ; il a essayé de le rattacher à une activité inconsciente universelle à laquelle nous participons ainsi que tous les êtres ; il généralise certains faits d'observation, les combine avec des idées reprises à d'autres philosophes et présente un système d'explications qui n'est ni plus certain ni d'autre part moins plausible que les systèmes pseudo-scientifiques prônés par les spécialistes. Pour le psychologue, ils ont leur intérêt, les uns comme les autres, bien que cet intérêt ne soit pas précisément celui que souhaitent leurs auteurs. L'essentiel est, pour nous, de dégager les faits dont est issu un système ; et cette besogne n'est pas difficile, en somme, puisque ce sont ces faits-là qui apparaissent le plus grossis dans l'économie du système.

§ 2. — La classification des différentes formes d'inconscient.

Il était utile de dire pourquoi nous ne voulons exclure aucune manifestation de l'inconscient et dans

Digitized by Google

quel sens nous entendons utiliser un certain genre de recherches. Cela posé, nous avons, par la même occasion, constaté que le terme d'inconscient a connu déjà des emplois divers et qu'il est impossible de s'en servir sans plus stricte détermination.

C'est ce qu'ont bien compris les organisateurs du Congrès de Psychologie de Genève en 1910. Ils ont consacré une section spéciale au subconscient; des rapports ont été présentés par Max Dessoir, par Pierre Janet et par Morton Prince. De mon côté, j'ai soumis la question à la Société française de Philosophie et j'ai, à plusieurs reprises, ainsi que je l'indique dans l'Introduction, examiné le problème. Je le fais à nouveau aujourd'hui et j'envisage l'ensemble de la littérature relative à l'inconscient.

Il est nécessaire d'abord de bien établir le sens des termes et de les rapporter exactement aux faits dont on parle. La classification des faits nous occupera d'abord. Il est entendu qu'aucune considération théorique ne doit nous influencer ici et qu'il importe d'étudier l'ensemble des faits qui peuvent, de loin ou de près, se rattacher à l'inconscient. J'ai eu l'occasion, dans mes lectures et discussions sur l'inconscient, de vérifier combien est vraie cette pensée du physiologiste Beaunis : « Il n'est pas si facile qu'on le croit de se borner à constater un phénomène. Nous avons tous, malgré nous, une tendance à déformer les faits que nous observons, à les plier à nos idées, à nos habitudes mentales, à notre manière de voir. »

C'est pour éviter cet écueil que je ne me suis pas borné à reproduire la classification que j'avais antérieurement proposée des formes de l'activité inconsciente, mais que, prenant en considération les différentes classifications proposées et l'ensemble des travaux de détail des spécialistes, je complète et transforme ma classification de façon à n'oublier aucun des aspects de l'inconscient. Que le lecteur ne

Digitized by Google

prenne toutefois pas une classification pour une explication ni pour un système. Le botaniste qui a rangé les plantes par familles n'a rien expliqué de leur vie ; il est obligé de les disposer ainsi pour les nommer et les reconnaître, et après seulement commence sa tâche de biologiste. Il en est de même pour le psychologue. La classification doit nous aider à nommer les faits et à les reconnaître. Il s'agira, après, de les analyser et d'essayer de les comprendre.

Il faut mettre à part d'abord l'inconscient pris dans un sens métaphysique, c'est-à-dire comme principe universel. Il se rapporte non pas à un groupe délimité de faits, mais à des groupes considérables de faits : ainsi quand on soutient avec Hegel que l'univers est organisé selon des Idées rationnelles et que les Idées ordonnatrices du monde subissent dans la nature une évolution inconsciente, pour n'arriver que peu à peu à la conscience dans l'humanité, on donne une théorie de l'inconscient fondée non sur l'examen de faits déterminés, mais sur des considérations systématiques par lesquelles on croit pouvoir découvrir, pour des groupes considérables de faits et de lois, un principe explicatif. Il serait difficile de faire une place, dans notre classification, à ce genre de recherches ; nous les rangeons donc à part et nous en parlerons après avoir étudié l'inconscient dans le domaine des faits. Nous appelerons *inconscient métaphysique* cet inconscient érigé en principe systématique et universel.

L'inconscient fondé sur les faits, par contre, — celui dont nous nous occuperons dans la majeure partie de ce livre, — est exclusivement un inconscient *psychologique*. On appelle en effet inconscients, comme nous l'avons indiqué en commençant, les faits psychiques qui influencent notre vie mentale sans faire partie de ce dont nous nous rendons compte en nous-mêmes, dan notre conscience. Il s'agit donc de faits ayant une fluence sur l'activité psychique, mais

Digitized by Google

échappant à la conscience que nous avons de ce qui se passe en nous. Or, ces faits sont excessivement nombreux et, disons-le, très différents les uns des autres.

Aussi, selon les psychologues, ce sont tantôt les uns, tantôt les autres qui ont été mis en lumière. Essayons de les réunir tous dans une classification. Nous réduisons ici les définitions au minimum ; nous reprendrons successivement, dans les chapitres qui suivront, les différentes classes que nous déterminons ici.

1. *L'inconscient psycho-physiologique* : il comprend tout ce qui entre en composition dans les perceptions sensibles, sans être remarqué de la conscience qui perçoit. Seul le résultat, la sensation, est conscient. Exemple : les causes du contraste des couleurs (Helmholtz, Delbœuf, Colsenet) et des illusions d'optique; les effets dynamogéniques de la sensation (Féré). Cette classe correspond à la troisième de Hellpach, le « non remarqué » ou « non distinct ».

2. *L'inconscient automatique*, auquel s'appliquent aussi les termes de *subconscient* et d'*automatisme psychologique* (Pierre Janet) : ce sont les actes présentant tous les caractères d'actes psychiques, excepté qu'ils échappent à la personne qui les accomplit, dans le moment où elle les accomplit. Cet inconscient se rencontre surtout dans les habitudes. A l'état de bon équilibre mental dominent l'unification et la synthèse de nos idées et de nos mouvements sous la direction de la conscience. De cet état supérieur aux maladies mentales qui présentent une désagrégation de la personnalité, les transitions sont nombreuses (mouvements involontaires, distraction, etc). Dans la classification de Hellpach, se rapportent à ces dernières formes l'oubli, l'inconscience (au sens familier du mot) et le mécanisé. (Classes 1, 2 et 4 de Hellpach.) Les phénomènes inconscients sous leur forme anor-

Digitized by Google

male sont ceux qui ont été le plus étudiés dans ces derniers temps.

3. *Le coconscient* (Morton Prince et Assagioli), double personnalité (Dessoir), moi secondaire, subliminal (dans la terminologie anglaise) : ici des actes psychiques (idées, mouvements, états affectifs) se détachent du moi normal et se systématisent de façon à constituer une seconde personnalité.

4. *L'inconscient latent actif* (psychisme latent actif de Patini), qui comprend :

a) le cas d'idées, de souvenirs, d'impulsions apparaissant soudain dans la conscience sans que l'on puisse se rendre compte d'où ils viennent : ces idées semblent surgir d'elles-mêmes (« cropped up of themselves ») selon Baldwin; Freud attribue leur invasion dans la conscience à ce qu'elles ont été réprimées (« verdraengt ») par des causes diverses. Les images du rêve relèvent en partie de cette classe ;

b) l'imagination inventrice et la création artistique (Ribot et Chabaneix) ;

c) l'inconscient dans la télépathie et autres phénomènes semblables.

5. *L'inconscient de mémoire* se manifeste :

a) dans toute sensation ou idée présente ; car la perception sensible actuelle est peu de chose en comparaison du fond de mémoire sur lequel elle s'épanouit (Bergson) ;

b) dans les tendances ;

c) dans les associations d'idées : c'est le « reproductible » de Hellpach, caractérisé par l'apparition d'idées dans la conscience, sans que leur point d'attache ancien soit reproduit.

6. *L'inconscient affectif* : ce qui prépare nos états affectifs aussi bien que ce qui les rend durables, les fixe en sentiments ou en passions dans notre caractère, échappe en majeure partie à la conscience, si bien que nous sommes étonnés de ce que nous éprou-

Digitized by Google

vons. Le rôle de l'infinité d'actions inconnues qui s'exercent sur notre organisme est prédominant dans ce travail inconscient que j'ai appelé dans la Synthèse mentale, *l'inconscient irrationnel* et qu'on peut nommer inconscient passionnel.

7. *L'inconscient héréditaire*, sur lequel Gustave Le Bon insiste, apparaît dans nos dispositions naturelles. Il éclate dans les vocations d'enfant, alors que le jeune être semble poussé, par une force dont il ne se rend pas compte, à des occupations précises (invention mécanique, dessin, musique, etc.).

Les classes 4, 5, 6 et 7 peuvent aussi être considérées comme constituant l'*inconscient dynamique* (le plus important de tous), correspondant à peu près à la notion de *caractère* dans la psychologie de H. Bergson.

8. *L'inconscient rationnel* ou *inconscient dans l'acte de l'esprit :* c'est cette forme d'activité qui établit de l'ordre dans notre vie mentale : elle impose à notre idéation les catégories logiques d'espace, de temps, de causalité, etc., synthétise les impressions multiples et disparates de nos sens en représentations cohérentes d'objets doublées de concepts, notions logiques qui s'unissent dans des raisonnements. Or, cette activité organisatrice et rationnelle s'exerce constamment sans être présente à notre conscience. Celle-ci ne reçoit que le résultat du travail mental, et c'est en analysant ce résultat que nous remontons à la notion d'activité rationnelle inconsciente. Je crois avoir établi cette notion dans la *Synthèse mentale*. J'y reviendrai dans le présent livre.

Digitized by Google

CHAPITRE II

L'INCONSCIENT PSYCHO-PHYSIOLOGIQUE

Tant que la psychologie a consulté uniquement l'introspection ou observation de la conscience par elle-même, elle a considéré les sensations comme des faits simples, élémentaires. Les sensualistes du XVIIIe siècle construisaient la vie mentale au moyen des transformations artificielles des sensations, conçues comme autant d'unités psychiques, et cette théorie trouve un écho pendant le XIXe siècle chez tous les psychologues pour qui la vie mentale s'explique par la combinaison de « représentations » (selon la terminologie allemande) ou d' « idées » (suivant les empiristes anglais) ; les représentations et les idées sont pour eux le produit de sensations.

Or, la psychologie physiologique a montré que la sensation que nous prenions pour un élément simple, est la constatation, par la conscience, d'un travail synthétique très complexe qui se passe en dehors d'elle. Le génie de Leibniz, devançant son temps, avait émis cette hypothèse qui devait se vérifier plus tard, que toute sensation était une synthèse et qu'elle unifiait une multiplicité d'impressions non conscientes. Quelle est la nature de cette unification ? Elle semble aujourd'hui, à suivre l'illustre Helmholtz ainsi que Delbœuf, dont le nom mérite d'être cité comme celui d'un ini-

Digitized by Google

tiateur dans bien des domaines de la psychologie, devoir être expliquée par des raisons *psychologiques*. Mais comme aucune de ces raisons n'apparaît dans la conscience, même chez un esprit accoutumé à s'analyser minutieusement, il faut bien admettre ici un travail inconscient. Nous l'appelons inconscient psycho-physiologique, parce qu'il produit des effets se manifestant dans la conscience, en combinant des éléments physiologiques, à savoir des excitations frappant les organes des sens et se propageant aux centres cérébraux, avec des réactions psychiques élémentaires et inaperçues.

L'importance de l'inconscient psycho-physiologique a été mis en lumière par Edmond Colsenet dans ses remarquables *Etudes sur la vie inconsciente de l'esprit* : un livre des plus judicieux et des plus intéressant consacré à l'inconscient psychologique. « Dans les conditions actuelles et normales de son développement, écrit-il, tout homme perçoit les objets sans effort et sans raisonnement apparent, et aucun doute ne s'élève d'abord en son esprit sur la fidélité des représentations qu'il prend pour les réalités mêmes et projette spontanément au dehors de lui. Cependant il s'en faut que l'acte de perception, même le plus rudimentaire, soit simple et irréductible. Une analyse rigoureuse y découvre, non seulement le résultat acquis d'une longue éducation des sens, mais encore les traces d'un travail inaperçu accompli au moment même où nous entrons en rapport avec l'objet pour le connaître ».

Nous donnerons de ce « travail inaperçu », auquel Colsenet fait allusion, quelques exemples caractéristiques. L'une des sources d'impressions les plus riches est sans contredit la vision. Or, dans la vision, le travail psycho-physiologique inconscient est considérable et les méthodes expérimentales permettent d'apprécier l'étendue de ce travail. Tout d'abord, la sensation ne

Digitized by Google

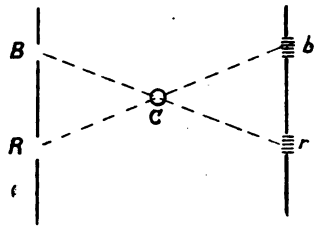
nous révèle pas que, dans le champ de la vision, il y a une place de la rétine qui ne nous donne jamais d'impression optique, la tache noire (*punctum cæcum*). Or, ce vide d'impressions, qui est constant à cette place dans le champ de la vision, n'est pas remarqué dans la sensation et nous n'en saurions rien, si certaines expériences et l'étude anatomique de la rétine n'en avaient prouvé l'existence. De fait, la lacune existe dans le champ visuel. Pour la sensation, cette lacune n'existe pas : il se fait un travail à la fois physiologique et psychologique d'adaptation et d'interprétation inconscientes pour éviter l'apparition d'une aire vide qui se promènerait dans le champ de la vision. Donc, action psychologique inconsciente.

Ensuite, nous ne nous apercevons que par des expériences, de ce que nous interprétons inconsciemment certaines propriétés particulières de la rétine, relatives à la lenteur de la transmission visuelle et à la durée de l'excitation lumineuse. L'effet produit par la lumière sur la rétine ne se transforme en sensation que dans les instants qui suivent l'excitation de l'œil et cet effet subsiste après que l'excitation a passé, ce qui nous donne la vision de la continuité des mouvements. Ainsi donc, ce qui nous paraît une sensation simple est un composé d'impressions multiples et diverses, combinées avec des mouvements d'adaptation et synthétisées par une interprétation inconsciente.

Les illusions d'optique font ressortir nettement cette interprétation. Et ici, il serait difficile de ne pas admettre la prépondérance du facteur psychique. Helmholtz considère que ces illusions procèdent de fausses inductions, c'est-à-dire d'erreurs dans un raisonnement inconscient. Sans vouloir faire intervenir ici des jugements « involontaires et inconscients », contentons-nous de constater qu'un travail inconscient redresse et transforme les données physiques des organes sensibles.

Digitized by Google

L'une des expériences les plus intéressantes, faite par Delbœuf et rapportée par Colsenet, consiste en ceci : « Représentez-vous une chambre obscure dans le volet de laquelle sont pratiquées deux ouvertures ; l'une d'elles B laisse passer la lumière blanche ; l'autre R, grâce à une vitre colorée, ne laisse pénétrer que la lumière rouge. L'intérieur de la chambre, et notam-



ment la paroi opposée que nous supposons blanche, sont donc éclairés par un mélange de lumière blanche et de lumière rouge, c'est-à-dire en somme, par de la lumière rouge un peu affaiblie. Imaginez qu'on place un corps opaque C, un bâton par exemple, sur le passage des rayons lumineux. Deux ombres *b* et *r* seront projetées sur la paroi.

« L'ombre *b* ne recevra aucun rayon rouge ; elle sera donc en réalité blanche, ou plutôt grise. De son côté, l'ombre *r* ne sera aucunement éclairée par la lumière blanche ; mais en revanche elle le sera par la lumière rouge émanant de l'ouverture R. Et en effet, elle vous paraîtra d'un rouge vif, mais la paroi vous semblera d'un rouge très pâle, et l'ombre *b*, vous la jugerez d'un vert intense.

« Cette apparence ne repose sur aucune raison physique ou physiologique ; car la partie de la rétine sur laquelle tombe l'image de *b* n'est objectivement ni subjectivement affectée en vert.

« Cependant, vous soupçonnez sans peine que c'est à la présence de la vitre rouge placée en R qu'est due

Digitized by Google

cette illusion. En effet, si nous ôtons cette vitre, bien que l'ombre *b* continue à recevoir la même lumière qu'auparavant en qualité et en quantité, elle vous apparaîtra grise, et si nous substituons à la vitre rouge une vitre verte, elle nous apparaîtra rouge.

« Vous pouvez donc, avec raison d'ailleurs, soupçonner que c'est dans la couleur de la lumière répandue dans la chambre que réside la cause de l'erreur. Poussons l'expérience plus loin. Rétablissons les choses dans l'état primitif, et considérez l'ombre *b* que vous voyez verte, à travers un tube étroit qui vous permette de voir l'ombre sans en apercevoir les bords. Elle persiste à vous paraître verte. Supprimons la vitre rouge pendant que vous continuez à regarder l'ombre à travers le tube : vous la voyez toujours verte. Remplaçons la vitre rouge par une vitre verte, bleue, jaune, de n'importe quelle couleur, l'ombre ne change pas d'aspect.

« Faisons l'expérience en sens inverse. Supprimons le verre coloré, et écartez le tube de votre œil. Vous le savez, l'ombre vous apparaîtra grise, comme elle l'est en effet. Reprenez le tube et considérez de nouveau l'ombre, vous la jugerez grise. Pendant que vous êtes dans cette position, nous replaçons la vitre rouge, puis nous y substituons une verte, une bleue, une jaune : votre jugement ne varie pas, l'ombre est grise.

« Combinons les deux expériences, et cette ombre *b*, qui en fait est grise, passera coup sur coup par toutes les couleurs, sans que l'on puisse assigner aucune cause physique ou physiologique au phénomène... »

Cette présence de l'interprétation inconsciente produisant un résultat, sans qu'elle-même apparaisse aucunement à la conscience, se retrouve dans les autres sensations. Ce n'est que par des expériences de physique que l'on a découvert les harmoniques, qui nous donnent dans la sensation sonore les différences de timbres entre les instruments de musique; ici un

Digitized by Google

travail inconscient transforme en nuances de sensation ce qui, physiquement, repose sur des différences mathématiques et mesurables ; de plus, ce travail synthétise les impressions d'un ton fondamental et d'un certain nombre de tons supérieurs présentant des rapports mathématiques (quinte, octave, etc.), qui vibrent faiblement avec lui. (Exemples de Fouillée et de Külpe.)

La tactilité nous fournira un exemple tout aussi curieux du travail inconscient, qui complète les données physiologiques, par une interprétation qui semble être inséparable d'elles. Quand nous appliquons la main sur une surface qui ne présente pas d'aspérités assez marquées pour retenir l'attention, par exemple sur une sphère, sur une planche, sur un mur, nous avons la sensation de quelque chose d'étendu et de continu, même si notre main n'est pas appliquée à plat sur la surface. Nous remplissons par imagination les vides qu'il peut y avoir entre la surface et la main. Bien plus ! Nous ne remarquons pas les différences qui existent effectivement, au point de vue physiologique, dans la sensibilité des différentes parties de la main, et la surface touchée ne nous apparaît pas différente à l'extrémité des doigts et dans la paume de la main.

Or, explorons la surface interne de la main au moyen de l'esthésiomètre ; cet instrument est composé d'une règle graduée portant une pointe fixe et une pointe mobile qu'on peut rapprocher ou éloigner de la première ; en appliquant à l'extrémité des doigts les deux pointes à la fois, nous sentirons qu'il y a deux pointes, même si elles sont très rapprochées, tandis qu'à d'autres places, à une distance de plusieurs millimètres, elles donneront l'illusion qu'il n'y a qu'une seule pointe. La surface de la peau est donc divisée en cercles de sensation tantôt très petits, tantôt d'un diamètre beaucoup plus grand. Rien dans la sensation ne révèle ce fait fondé sur la structure ana-

Digitized by Google

tomique des organes tactiles et il s'y substitue au contraire, par un intermédiaire inconscient qui échappe entièrement, une interprétation dont nous ne sommes pas capables de modifier les effets.

Où cet inconscient se fait sentir encore, et d'une manière très typique, c'est dans l'adaptation des mouvements aux excitations venues du dehors. L'on sait que cette adaptation est souvent réflexe, c'est-à-dire, selon le sens pris par ce terme en physiologie, strictement mécanique. C'est ainsi qu'il y a des mouvements réflexes localisés, tels que les mouvements de la pupille, qui se dilate dès que la quantité de lumière diminue et se resserre aussitôt qu'elle augmente. Il y a des réflexes un peu plus étendus, tels que l'occlusion rapide et momentanée des paupières; il y en a enfin qui intéressent plusieurs groupes de muscles, comme les contractions de la face, si un mouvement imprévu nous effraie; c'est le cas, lorsque, sans nous avertir, quelqu'un fait subitement un geste à proximité de nos yeux.

Les mouvements réflexes s'expliquent par le passage immédiat du courant nerveux, d'un centre sensible à un centre moteur situé dans les centres sous-jacents, sans qu'il remonte jusqu'à l'écorce cérébrale; de plus, à moins d'être marqués et étendus, comme dans notre dernier exemple, ils n'ont, semble-t-il, aucun retentissement dans la vie psychique; l'on n'a jusqu'à présent trouvé aucun effet psychique, inconscient ou autre, du travail d'adaptation réflexe de la pupille ou des paupières. Un semblable retentissement se produit pourtant déjà dans les réflexes de défense intéressant plusieurs muscles; les sensations qui proviennent de l'accomplissement d'un mouvement non régulier ni rythmique ayant quelque importance, ne peuvent passer inaperçues, du moins à une conscience normale. Aussi, quand bien même le mouvement se serait produit sans aucun acquiescement conscient de

Digitized by Google

notre part et avant toute intervention consciente, il est, après coup, enregistré par la conscience et ne nous laisse donc pas indifférents.

Outre ces deux cas, celui du réflexe localisé, régulier, sans effet sur la vie psychique et celui du réflexe étendu, exagéré, non ordinaire, dont le résultat parvient à la conscience, il y a dans l'organisme certains mouvements attachés aux conditions physiologiques des sensations. Ces mouvements ne sont pas à proprement parler des réflexes. Ils font partie intégrante de la sensation et pourtant ne sont pas enregistrés par la conscience. Celle-ci ne perçoit que la sensation, reporte la sensation à l'objet extérieur qui la provoque et ne sait rien du mouvement sans lequel la sensation n'aurait pu se produire. Tel est le cas des mouvements que fait le globe oculaire pour s'adapter aux rayons lumineux provenant d'un objet et amener l'œil au point de vision exacte. Un rayon, provenant d'un corps extérieur, frappe ma rétine alors que je fixe mon regard sur ce papier qui est devant moi. Le rayon dont je parle atteint donc la périphérie de la rétine et non le point de vision exacte, qui est fixé sur mon papier. Pour voir nettement le corps qui frappe la périphérie de ma rétine, je dois faire décrire au globe oculaire des mouvements, afin d'amener le point de vision exacte à coïncider avec l'objet en question.

Or, les mouvements que j'accomplis à cet effet se produisent sans que j'en aie conscience et ils me servent à apprécier l'endroit où se trouve l'objet. Ce ne sont point précisément de simples réflexes, attendu qu'ils entreront en composition dans la sensation totale que je me formerai de l'objet, et ce ne sont pas non plus des mouvements conscients. On a proposé, pour les éléments qu'ils fournissent à la sensation, le terme de *signes locaux* (Lotze). Ces signes locaux sont donc des éléments psychiques, puisqu'ils font partie intégrante de la sensation, mais incons-

Digitized by Google

cients, puisque celle-ci ne paraît pas les contenir, au point de vue de la conscience.

Il en est de même des autres mouvements d'adaptation des muscles. On a souvent signalé le fait suivant : je vois un corps qui, d'après son aspect, me paraît lourd, mais ne l'est pas. Supposez que ce soit un poids en carton, parfaitement imité, et que je le prenne pour un véritable poids en métal de la valeur de cinq kilos. Invité à le soulever, je ferai un effort proportionné à ce qu'exige un véritable poids de cinq kilos. Cette préparation musculaire, en temps ordinaire, est absolument inconsciente. Ici, grâce au subterfuge, elle va être mise en pleine lumière ; car le mouvement disproportionné et beaucoup trop intense que j'accomplirai n'échappera ni aux autres qui s'en amuseront, ni à moi-même qui en serai un instant surpris. Cette expérience montre ici un fait qui passe généralement inaperçu, mais n'en a pas moins sa valeur psychologique : c'est que, pour tous les objets que nous avons quotidiennement l'habitude de manier, nous préparons, sans le savoir, en rapport avec l'idée que nous nous faisons du poids de l'objet et de sa distance, une certaine contraction musculaire. Cette contraction musculaire et la volition dont elle émane sont inconscientes. Furent-elles jamais conscientes? Il semble que les éléments de l'adaptation musculaire soient psychiques et inconscients. Là où ils ont apparu dans la conscience, ils se sont montrés tout différents de ce qu'ils auraient dû être.

Voici une curieuse expérience faite sur un enfant d'un an. L'enfant étant assis, le corps retenu dans une de ces chaises que l'on emploie pour les jeunes enfants, l'on place à sa gauche, mais un peu au delà de la portée de sa main, un objet qu'il désire. Il ne peut se mettre debout pour le saisir ; il n'a recours qu'à la longueur de ses bras. S'apercevant qu'il est incapable d'y atteindre avec le bras gauche, il essaie

Digitized by Google

avec le bras droit; et la réussite est d'autant plus impossible que, vu la position de l'objet, la distance est plus grande encore pour la main droite que pour la main gauche. Pourquoi l'enfant a-t-il voulu employer la main droite? C'est que cet enfant, qui était droitier, attribuait à sa droite plus de force qu'à sa gauche. Dès que la conscience intervient dans cette expérience, elle se trompe en substituant à la notion de distance la notion de force. Cela prouve d'abord que l'adaptation musculaire ne se règle pas de façon purement réflexe, puisque nous voyons l'intervention volontaire se produire; il y a donc ici un travail qui n'est pas purement mécanique, mais véritablement central, et qui exige une activité propre du sujet. Seulement, ce travail central est d'ordinaire inconscient, et si la conscience veut y suppléer, elle fait fausse route, les données exactes dont se sert l'inconscient n'arrivant pas jusqu'à elle.

On en a une preuve nouvelle dans l'emploi des méthodes pathologiques. Chez de nombreuses hystériques, Binet et Féré ont constaté des mouvements inconscients d'adaptation, exactement du genre des mouvements dont nous parlons ici. Les sujets ayant les yeux fermés, on étend leur main anesthésique et l'on y place successivement les poids les plus différents; les sujets n'ont même pas conscience qu'ils soutiennent des poids, et pourtant il y a adaptation inconsciente de la tension musculaire au poids de la charge imposée. Du reste, chez les individus normaux, voici un phénomène analogue : nous nous tenons parfaitement débout sans avoir conscience des contractions musculaires que nous faisons pour maintenir l'équilibre. Binet et Féré signalent aussi, comme nous venons de le faire, que l'adaptation courante de notre effort au poids à soulever se passe inconsciemment.

Il est d'une bonne méthode expérimentale de faire, pour une constatation donnée, l'épreuve opposée, dès

Digitized by Google

que celle-ci est possible. Nous venons de voir que dans toute sensation, et de là dans toute représentation d'objet entrent en composition d'importants ensembles de mouvements; bien plus, sans ces mouvements, la sensation ne se formerait pas. Or, ces mouvements sont inconscients.

Inversement, il faut que ces éléments moteurs soient nécessaires au rappel de mémoire de nos représentations et qu'ici encore, ils soient inconscients. Or, selon plusieurs travaux contemporains, ces éléments inconscients de mouvement sont indispensables au souvenir des objets. Ribot, avec l'autorité qu'on lui connaît, a récemment consacré à cette question une excellente étude. « La reviviscence possible d'une représentation, affirme-t-il, est, généralement, en raison directe de sa complexité et *des éléments moteurs qu'elle contient.* » Or, l'inconscient est surtout composé de ces éléments moteurs. Ils sont très nombreux dans les représentations visuelles et auditives. Comme nous le disions tantôt, les sensations musculaires des yeux sont essentielles dans la vision. « Les représentations visuelles sont toutes motrices », écrit le Dr Nuel dans son livre sur *La Vision*. Et Bonnier, dans son ouvrage sur *L'Audition*, insiste sur les mouvements des organes. Par contre, l'odorat étant très pauvrement doué au point de vue des mouvements, nous avons aussi une très mauvaise mémoire des odeurs.

Qu'est-ce qui nous permet enfin de nous rappeler l'image des mots, sinon les mouvements qui sont entrés inconsciemment dans les sensations visuelles et sonores que nous en avons, et les mouvements, souvent inconscients encore, de la « parole intérieure », ces mouvements imperceptibles qui se produisent souvent, soit que nous suivions un discours, soit que nous pensions et discutions avec nous-mêmes: « La représentation nette d'un monument ou d'une per-

Digitized by Google

sonne, ajoute encore Ribot, consiste dans la réapparition simultanée et cohérente des images visuelles et des images kinesthétiques, issues d'une perception antérieure, et dans la synthèse des actions nerveuses correspondantes, quelles qu'elles soient et dans quelque partie du système nerveux (périphérique ou central) qu'elles soient situées. »

*
* *

Un autre phénomène d'inconscient psycho-physiologique, que les recherches de Ch. Féré ont fait ressortir, c'est le *pouvoir dynamogénique* exercé par toute sensation. Voici en quoi il consiste : toute sensation produit un effet sur l'énergie dont dispose l'organisme et, pouvons-nous ajouter aujourd'hui, par conséquent aussi sur l'émotivité, l'irritabilité, le plus ou moins d'équilibre de nos états affectifs. En d'autres termes, une sensation de son, de couleur, de goût, d'odeur qui, pour notre conscience, est rapportée à un objet et produit, au point de vue intellectuel, une représentation, et au point de vue émotif, une réaction de plaisir ou de déplaisir, produit, sur nos dispositions et notre équilibre mental, d'autres effets encore, qui échappent à la conscience. Montrer que les sensations provoquent des déplacements d'énergie dans l'organisme est possible expérimentalement, même d'une manière assez grossière et sans appareils particulièrement sensibles. Il a suffi pour cela d'employer le dynamomètre, qui consiste en un ressort muni d'appareils inscripteurs et que l'on presse dans la main ; les appareils inscrivent en kilogrammes l'intensité de la pression.

« Une excitation forte, écrit Ch. Féré, portant soit sur la vue, soit sur l'ouïe, soit sur l'odorat, soit sur le goût, détermine chez des sujets normaux une déviation notable de l'aiguille du dynamomètre. » Cette

Digitized by Google

déviation est obtenue en comparant des pressions faites sans influence d'excitations sensibles, avec des pressions obtenues sous l'influence directe de ces excitations. Les névropathes et particulièrement les hystériques présentent des déviations beaucoup plus marquées encore dans la pression dynamométrique. « Un sujet par exemple placé devant un piano donne une pression dynamométrique croissante sous l'influence de l'excitation par des sons croissants, puis l'ascension s'arrête, et les excitations suivantes produisent des effets décroissants. La sincérité du résultat est confirmée par le tracé pléthismographique pris sur le même sujet, et qui montre que, sous l'influence des mêmes sons successifs, l'afflux du sang augmente, puis diminue dans l'avant-bras et la main. » (Ch. Féré).

L'on pourrait compléter en disant que, dans de nombreux cas, ces transformations se répercutent dans la conscience. Cela se vérifie souvent. Il nous arrive d'entendre avec plaisir une lecture, un morceau de musique, et d'en éprouver presque un allégement physique, une sensation de repos qui est la traduction, dans la conscience, de l'effet dynamogénique. Mais si l'audition se prolonge ou si on nous l'impose en un moment inopportun, nous nous lassons ou nous devenons impatients et agacés.

Le phénomène qui, ici, apparaît nettement dans la conscience, est, selon Ch. Féré, général et se manifeste tout aussi bien lorsque nous n'en remarquons rien.

Les couleurs sont classées par Féré dans un certain ordre dynamogénique, à la suite d'expériences qu'il a faites sur des sujets nerveux, chez lesquels les résultats sont particulièrement nets. Pour un sujet qui donne, comme état dynamométrique normal de la main droite, 23 kilos (chiffre très peu élevé, à cause de son état mental), la pression, sous l'influence de rayons lumineux passant à travers une lame de verre

Digitized by Google

coloré ou de gélatine colorée, change de la manière suivante : 42 pour le rouge, 35 pour l'orange, 30 pour le jaune, 28 pour le vert, 24 pour le bleu.

Chez les sensitifs, qui ont surtout fait l'objet de l'étude du Dr Féré, à l'excitation organique constatée par le dynamomètre « correspond une exaltation psychique, qui se traduit par une diminution des temps de réaction en général, une exaltation de la mémoire et de l'imagination, etc. »

L'ensemble de ces expériences nous permet donc de constater que des transformations physiologiques se produisent, provoquées par toute excitation extérieure qui ne se limite pas au déclic d'un simple mouvement réflexe ; qu'ensuite ces transformations entrent en composition dans des faits conscients, mais sans parvenir à la conscience sous la forme qu'elles ont en tant que processus organiques. Elles sont cependant psychiques en même temps que physiologiques, puisque nous les retrouvons fusionnées aux actions mentales : nous avons signalé, avec Ribot, la présence d'éléments moteurs dans toute représentation, aussi bien dans un souvenir que dans une sensation.

*
* *

Quelle est la signification qu'on doit attribuer à ce premier groupe de faits inconscients ? Et comment interpréter ces faits ? Afin de bien les comprendre, il faut se débarrasser de certains préjugés et, tout d'abord, éviter de croire avec les intellectualistes de tout temps, que la vie mentale consiste essentiellement en représentations ou idées et en associations entre les idées. Les fusions que nous venons d'étudier nous indiquent que ce ne sont pas seulement les éléments conscients qui forment des synthèses, mais que l'association s'étend beaucoup plus loin dans les processus psychiques et s'applique à des formations beaucoup plus

Digitized by Google

simples que les idées : ce n'est pas un des moindres mérites de Wundt d'avoir définitivement établi cette loi.

Ainsi donc, le genre spécial de liaison que nous remarquons quand les idées dont nous avons conscience sont en rapport entre elles pour former un raisonnement existe aussi pour des faits moins apparents à l'observation interne ; et il faut bien admettre qu'ici la fusion se produit inconsciemment, tout en gardant un caractère psychique : or, c'est là l'important. Considérer cette fusion comme n'ayant d'inconscient que les éléments physiologiques et de conscient que le résultat de leurs transformations serait forcer étrangement les faits. Car entre les éléments physiologiques et les éléments que les méthodes expérimentales ont permis de dégager (comme sont les harmoniques, le contraste des couleurs, l'adaptation motrice), il y a une différence essentielle. Ces derniers facteurs portent en eux-mêmes les marques du psychique, ils font partie déjà de la synthèse particulière qui constitue l'activité mentale. Nous n'avons pas le droit ici de substituer aux faits une hypothèse, pour le plaisir d'éluder la difficulté du psychique inconscient, ni de de rejeter celui-ci dans le physiologique, en posant comme synonymes conscient et vie mentale.

Ensuite, nous pouvons nous demander comment se forme cette synthèse inconsciente des éléments sensibles et des mouvements. Comment se produit-elle et, en somme pourquoi se réalise-t-elle mieux dans l'inconscient que si la conscience intervenait, comme nous l'avons remarqué ? Sans doute une conception statique de l'esprit, selon laquelle la vie mentale serait œuvre purement individuelle et consisterait, chez chacun de nous, à acquérir graduellement des sensations, puis à les combiner en idées, une telle conception, dans sa naïveté, n'expliquerait rien de l'inconscient psychologique. Nous savons que Condillac avait ima-

Digitized by Google

giné une hypothèse semblable et que rien n'est plus artificiel que ce genre de construction. Il faut faire son deuil de ces belles démonstrations et constater que les faits, mieux observés, mettent en déroute les plus beaux raisonnements des logiciens.

Ce qui frappe, c'est la régularité de l'inconscient psycho-physiologique, c'est la façon toute naturelle dont se règlent les phénomènes que nous venons d'étudier. Ainsi, nous n'avons aucun souvenir d'avoir fait effort volontaire pour les adaptations musculaires auxquelles nous avons fait allusion dans ce chapitre, tandis que nous savons très bien nous être exercés beaucoup quand il s'agissait d'une habileté technique, métier ou art, de la prononciation d'une langue étrangère ou encore d'un sport. L'explication est à trouver en ceci : les synthèses d'éléments sensibles et les adaptations motrices, ensuite la fusion d'éléments moteurs dans la sensation, enfin la réaction organique aux impressions sensibles ne se recommencent pas pour chaque individu, mais sont fixées héréditairement, non seulement chez l'homme, mais dans toute l'évolution animale.

Ainsi l'adaptation inconsciente des mouvements aux circonstances extérieures s'observe plus fortement encore chez les animaux et dans un plus vaste domaine de faits chez eux que chez l'homme. Nous devrions remonter à l'origine de la vie psychique pour savoir que la première excitation extérieure qui a touché un être vivant a produit non pas un élément purement intellectuel, une sensation, mais un mouvement, une réaction ; la fusion de l'irritabilité et du mouvement s'est faite aussitôt et a été ressentie comme impression obscure d'activité. La vie psychologique n'a pas dévié à ce point que de n'être plus ce qu'elle était d'abord. Elle est restée au contraire, essentiellement, la fusion de sensations et de mouvements, et ce ne sont que ses produits tout à fait supérieurs qui lui

Digitized by Google

donnent l'aspect intellectualisé qu'elle prend dans les livres.

Mais si nous considérons ce qu'elle est dans ses manifestations ordinaires, elle rappellera ses origines. C'est donc par une hérédité très lointaine que s'est fixé ce psychique inconscient qu'est l'inconscient psycho-physiologique. Il serait bien plus extraordinaire, quand on se place à ce point de vue, que l'inconscient n'existât pas et que toute la vie mentale se fût volatilisée en une superstructure artificielle de notions abstraites. « L'intelligence, écrit très bien Gustave Le Bon, n'est pas, ainsi qu'on l'a cru longtemps, le facteur le plus important de la vie mentale. L'inconscient élabore, et les résultats de cette élaboration arrivent tout formés à l'intelligence. »

Digitized by Google

CHAPITRE III

L'INCONSCIENT AUTOMATIQUE

Le deuxième chapitre a été consacré à cette forme d'activité inconsciente qui se manifeste dans les processus psychiques les plus simples et en quelque sorte situés le plus en dehors de ce que la conscience nous fait connaître de notre vie mentale. Il s'est agi de la composition de nos sensations et de nos mouvements d'adaptation. Nous avons commencé par les actes psychiques les plus élémentaires et les plus périphériques. Nous pénétrerons graduellement dans la structure complexe de notre activité spirituelle. Les faits étudiés jusqu'à présent se rapprochent des mouvements réflexes; ils sont, dans la hiérarchie de nos réactions, situés immédiatement au-dessus des réflexes composés, mais ils ont, de plus que ceux-ci, un caractère psychique indéniable; ils font partie déjà de la vie mentale, mais à l'état caché, inconscient.

Nous étudierons à présent une grande classe de faits qui présentent, eux aussi, une part considérable d'activité inconsciente : ce sont les faits dont l'ensemble constitue l'*inconscient automatique*, appelé aussi *automatisme psychologique* ou encore *subconscient*. Pour abréger, nous emploierons ce terme de *subconscient* en parlant des faits d'inconscient automatique qui seront analysés dans notre troisième chapitre.

Digitized by Google

§ 1. — Les mouvements inconscients.

Le 1er mai 1832, la *Revue des Deux Mondes* publiait une lettre que Chevreul écrivait à Ampère. Elle commence ainsi : « Vous me demandez une description des expériences que je fis en 1812 pour savoir s'il est vrai, comme plusieurs personnes me l'avaient assuré, qu'*un pendule formé d'un corps lourd et d'un fil flexible oscille lorsqu'on le tient à la main au-dessus de certains corps, quoique le bras soit immobile* ». Le pendule dont se servait Chevreul était un anneau de fer suspendu à un fil de chanvre. Si l'on tenait l'extrémité libre du fil, l'anneau de fer, ainsi suspendu, oscillait, le bras qui le tenait restant immobile. On crut d'abord que ces oscillations étaient provoquées par les corps situés en dessous du pendule et que certains corps, par exemple l'eau, un bloc de métal, un être vivant, étaient aptes à les produire. Chevreul commença par interposer entre les corps et le pendule un isolant (une plaque de verre, un gâteau de résine) ; il vit cesser les oscillations. L'expérience fut répétée et donna les mêmes résultats chez plusieurs personnes. Chevreul pourtant se demanda si la cause des oscillations du pendule ne résidait pas dans des mouvements imperceptibles du bras et il appuya le bras droit des personnes se prêtant à l'expérience sur un support de bois qu'il faisait avancer à volonté de l'épaule à la main. Or, plus l'appui s'approchait de la main, plus le mouvement décroissait; il cessait dès que les doigts eux-mêmes étaient appuyés.

L'origine des oscillations était donc à chercher dans des mouvements inconscients du bras. Les expériences furent refaites par Chevreul avec une attention particulière, et il sentit en lui « une *disposition*, une tendance au mouvement, qui, tout involontaire qu'elle semblait, était d'autant plus satisfaite que le

Digitized by Google

pendule décrivait de plus grands arcs ». Les yeux bandés, il reprit l'expérience, et les personnes présentes constatèrent que le mouvement diminuait et que les corps placés sous le pendule, pas plus que les corps interposés, n'avaient d'influence sur les oscillations.

Chevreul s'expliqua ces expériences ainsi : les mouvements non perçus du bras causent les oscillations ; une fois commencées, elles augmentent par la *disposition ou tendance au mouvement* que leur constatation crée dans l'esprit du sujet en expérience ; si l'on a la pensée qu'une chose arrêtera le mouvement (tels que les corps isolateurs cités), le mouvement en effet s'arrête : il y a une liaison entre l'idée et les mouvements.

« Le pendule, écrit A. Binet, n'est qu'un instrument commode pour enregistrer les mouvements inconscients de la main : et il les rend visibles en les amplifiant. » Et Charles Richet résume la découverte de Chevreul par ces mots : « Parmi les mouvements musculaires, il en est un grand nombre qui ne sont ni connus ni voulus de celui qui les exécute ». Cette explication, ajoute-t-il, donne la clé de phénomènes qui, sans elle, paraîtraient surnaturels. Il en est sans doute ainsi de toute émotion et de toute pensée ; elles sont chaque fois accompagnées d'un mouvement ; en même temps qu'une émotion ou une idée se présente à l'esprit, « il y a simultanément un changement dans la pression du sang, dans le rythme du cœur, dans le rythme de la respiration, dans la tension des divers muscles, dans la sécrétion des glandes, dans la circulation périphérique des divers organes ». Ce mouvement est involontaire et très souvent inconscient.

Et plus loin : une pensée se traduit au dehors par des mouvements, qui peuvent être volontaires et conscients, involontaires et conscients, involontaires et inconscients. D'après des expériences faites avec Gley, ces mouvements involontaires s'exagèrent sous l'influence du hachisch. Et Richet conclut, d'expériences

Digitized by Google

qu'il rapporte, à l'existence non seulement d'un inconscient musculaire, mais d'un inconscient intellectuel.

Dans le même sens, Bechterew écrit : « Si l'on ferme les yeux en évoquant un mouvement rotatoire, cette évocation suffit pour déterminer un mouvement de la main. Cela devient visible si l'on tient un fil avec une petite boule au bout, le bras fortement tendu en avant : la boule commence aussitôt à exécuter un mouvement circulaire. Si on évoque un mouvement droit, la boule se déplacera en ligne droite ».

Ce sont les mouvements inconscients qui expliquent encore un certain nombre de faits observés dans les expériences de tables tournantes et dans les communications typtologiques, c'est-à-dire dans les réponses données par les coups que frappent les pieds de la table. La rotation imprimée à la table provient d'une tension nerveuse et musculaire inconsciente qui communique l'impulsion à l'objet. Les réponses par coups frappés sont manifestement inconscientes chez le sujet dont elles émanent, ainsi que j'ai eu l'occasion de le constater moi-même. C'est l'un des assistants qui répond sans s'en douter. Flournoy signale à ce propos l'art de certains médiums qui soutirent des réponses à d'autres personnes prenant part à l'expérience ; ils sont capables de ressentir les moindres mouvements des mains imposées sur la table.

L'attention du public a été attirée sur ces mouvements involontaires et inconscients par les expériences de Cumberland et la prétendue « lecture de pensées ». L'expérimentateur, se guidant d'après les mouvements musculaires et les mouvements d'expression du sujet, devinait où se trouvait un objet auquel la personne en expérience pensait. Gley eut l'idée de refaire les expériences consistant à tenir la main du sujet et à deviner la chose à laquelle il pense ; mais il étudia les mouvements par des méthodes précises d'inscription ; les mouvements de la main du

Digitized by Google

sujet sont reçus par le tambour d'un cardiographe double et transmis à l'ampoule qui porte le levier enregistreur : c'est le dispositif bien connu de Marey.

Près de cent expériences ont été faites ; comme l'indiquent les tracés reproduits, les mouvements inconscients de la main deviennent de plus en plus intenses quand on se rapproche de l'objet cherché ; puis, lorsqu'on est sur le point de trouver, la main se relâche chez certains sujets, les mouvements cessent soudain ; chez d'autres, on constate une contraction énergique. En général, ces mouvements sont tout à fait inconscients. Certains sujets, par contre, en ont conscience, mais d'une manière vague, et ils ne peuvent s'empêcher de les faire. Comme Chevreul et Ch. Richet, Gley en cherche l'explication dans une théorie psychologique : toute image mentale et tout sentiment sont liés à des mouvements.

Dans les expériences dites de Cumberland, ces mouvements se produisent dès qu'on pense fortement à un objet ; si une émotion s'y ajoute, comme chez certaines personnes, on constate une accélération des mouvements respiratoires et parfois des battements du cœur. Gley a enregistré au pneumographe de Marey les mouvements respiratoires d'un de ses sujets.

Voici une autre expérience imaginée par Gley et qui, comme les précédentes, peut être faite sur les sujets normaux. Je l'ai répétée moi-même et j'ai constaté exactement les mêmes résultats que cet auteur. L'expérimentateur tient la main du sujet, munie d'un crayon placé dans la position ordinaire de l'écriture ; il prie le sujet de penser avec intensité à un nom, mais de ne pas s'occuper de sa main, de regarder ailleurs. En se guidant d'après les mouvements inconscients de la main, l'expérimentateur obtient le tracé du nom pensé.

Ces faits ont été étudiés peu après Richet et Gley,

Digitized by Google

par Preyer, Tarchanoff, Guicciardi et Ferrari ; d'autre part, Binet et Féré ont consacré d'importants travaux aux mouvements inconscients chez les hystériques. Certains auteurs, comme Ferrari, considèrent du reste les liseurs de pensée comme ayant une hyperesthésie très manifeste de la subconscience et constituant une variété de la catégorie qui comprend les hypnotisés, les hystériques extra-lucides et peut-être les médiums ; il veut leur donner comme caractère général la désagrégation de la personnalité dont l'idée est empruntée à Pierre Janet, avec constitution permanente ou transitoire d'une personnalité subconsciente qui est jusqu'à un certain point en relation avec la personnalité consciente.

Les expériences faites par Gley ne permettent pourtant en rien de conclure dans des termes aussi exclusifs, et nous avons constaté que les phénomènes dont il s'agit se produisent parfaitement à l'état normal et que tout individu d'intelligence moyenne peut être tour à tour, dans ce genre de faits, et un sujet passable et un expérimentateur. Ferrari avait observé surtout, avec le Dr Guicciardi, un jeune Anglais, John Dalton, chez qui, comme pour tous ceux qui se font une spécialité de la « divination de la pensée », la sensibilité est hypertrophiée dans un certain domaine : d'où la naissance de phénomènes qui, sans être pathologiques, peuvent cependant être appelés anormaux.

Ce type nous servira de transition aux types d'un caractère pathologique marqué, chez lesquels ces mouvements inconscients apparaissent tout à fait nettement. Voici ce que constataient à ce propos Binet et Féré. On sait que l'hystérie est aujourd'hui, par la très grande majorité des auteurs, considérée comme une maladie mentale, proprement psychologique, qui se manifeste par la présence de zones insensibles (par exemple insensibilité d'un bras) et d'apparentes paralysies, et qu'elle se caractérise par un abaissement de

Digitized by Google

l'attention et du pouvoir de synthèse de l'esprit, d'où résulte une tendance à la dissociation de la personnalité.

Une idée, un système d'images et de mouvements échappent au contrôle et même à la connaissance de l'ensemble des autres systèmes qui constituent la personnalité. Il y a donc ici un rétrécissement du champ de la conscience, c'est-à-dire du nombre de phénomènes psychologiques qui peuvent être synthétisés simultanément dans une même conscience personnelle. C'est une diminution de la richesse mentale, un abaissement du niveau de l'esprit. Il est nécessaire d'établir d'abord cette définition précise, le langage courant appelant souvent hystérique une personne ardente ou exaltée. On voit que cette dénomination populaire n'a aucun rapport avec les faits précis.

On comprendra maintenant les phénomènes qu'étudièrent Binet et Féré. Si l'expérimentateur imprime, chez un sujet hystérique, un mouvement régulier au bras anesthésique, on voit se continuer ce mouvement pendant un certain temps, à l'insu du sujet et sans qu'il puisse simuler le mouvement, car il a perdu la conscience des mouvements passifs.

On peut étudier particulièrement ce phénomène dans les mouvements graphiques tracés par la main anesthésique et l'on peut aisément cacher aux yeux du sujet sa propre main au moyen d'un écran. L'expérimentateur fait tracer à la main insensible du malade le chiffre 3, puis il s'arrête. Immédiatement, chez un des sujets de Binet et Féré, après un court intervalle chez un autre, la main s'agite et recommence le mouvement en reproduisant le chiffre 3 tantôt une fois, tantôt plusieurs fois. La même expérience réussit avec des mots de cinq à dix lettres. Si le mot est compliqué, le malade se plaint d'une fatigue cérébrale, aussitôt dispersée après l'expérience.

Le mouvement graphique peut être volontaire : le

Digitized by Google

sujet hystérique écrit, yeux fermés, avec un bras ayant perdu la sensibilité cutanée, la sensibilité profonde et la conscience des mouvements passifs. Il écrit plusieurs fois la même lettre ; on lui donne l'ordre de s'arrêter, il croit le faire, mais continue à tracer cette lettre sans le remarquer. Nous avons signalé précédemment, chez les mêmes malades, l'adaptation inconsciente de l'effort musculaire au poids à soutenir.

L'expérience faite chez les sujets normaux par le Dr Gley consistait, pour l'expérimentateur, à suivre les mouvements inconscients de la main du sujet et à se guider ainsi pour lui faire tracer, à son insu, le mot auquel pense le sujet, cette expérience est très facile à obtenir de la main anesthésiée des hystériques, sans qu'on doive la conduire. L'hystérie présente l'exagération des mouvements inconscients normaux.

Une autre malade, désignée par Binet et Féré du nom de Saint-A... présente des phénomènes plus complets encore de mouvements automatiques : si on lui fait tracer la lettre L, par exemple, sa main anesthésique écrit spontanément Louise (son nom), puis son adresse, les noms de ses frères et sœurs et leur adresse ; pendant ce temps, elle cause de toute autre chose, les yeux fermés et la main cachée par un écran. Des cas analogues ont été signalés par Taine et par Pierre Janet. Ces mouvements inconscients présentent chez les hystériques une énergie très curieuse. Si l'expérimentateur tente de les arrêter pendant qu'ils se produisent, il rencontre une grande résistance. Si l'on attire sur eux l'attention du sujet qui les accomplit, celui-ci en est très étonné et ne parvient pas à les arrêter. Enfin, leur persistance est telle qu'on les voit, chez quelques malades, survivre à la perte de la motilité.

On est donc en présence ici d'une indépendance singulière que prennent des ensembles de mouvements par rapport à la personnalité du sujet. Celle-ci

Digitized by Google

communique avec les autres personnes par la parole et le mouvement volontaire, tandis que s'organisent à part des mouvements et des états psychiques correspondant à ces mouvements; ceux-ci comprennent des images mentales inconscientes, leurs corrélations entre elles et leur liaisons avec les mouvements correspondants. Chez certains sujets, cette personnalité secondaire est plus développée que chez d'autres. Ainsi, dans le dernier cas cité, elle est déjà assez complexe.

La personnalité secondaire comprend aussi des éléments sensitifs, comme le montrent plusieurs expériences précises. En voici une, rapportée par Binet, qui a été faite sur deux sujets hystériques, avec anesthésie unilatérale. Si on place à leur insu le dynamomètre dans leur main anesthésique, ils ne font aucun mouvement. On les prie de serrer plusieurs fois de suite le dynamomètre : le mouvement volontaire s'accomplit. Puis on enlève l'instrument et, après un certain temps, on le replace dans la main du sujet : cette fois la main recommence à le serrer énergiquement, mais inconsciemment. Par conséquent, le contact du dynamomètre sur la main a été perçu, inconsciemment encore; par une mémoire musculaire dont le sujet n'a aucune idée, les mouvements se reproduisent. Cet acte, qui échappe à la personnalité, comprend donc sensation, mémoire, mouvement et association de sensations et de mouvements. On observe même une adaptation inconsciente aux objets familiers qu'on place dans la main du sujet, à son insu. Cela prouve, dit Binet, le caractère psychique du phénomène.

§ 2. — La pathologie du subconscient.

Chacun sait l'importance qu'ont prise depuis une quarantaine d'années les recherches sur l'hystérie, le

Digitized by Google

somnambulisme, les cas de double personnalité. De nombreux travaux sur ces matières, parmi lesquels nous citerons ceux de Binet, de Pierre Janet, de Morton Prince, ont dépassé les murs des cliniques et des laboratoires et ont atteint le public. D'ingénieux esprits ont recherché les ressemblances entre certains cas pathologiques traités par les médecins et la psychologie des personnages étranges rencontrés dans les romans ou dans les drames.

Il serait impossible de donner ici un aperçu de l'ensemble des travaux réalisés dans cette matière. Nous ferons un choix et citerons quelques résultats importants et quelques exemples typiques, pour montrer l'utilité que l'étude de l'inconscient peut retirer de certaines maladies mentales.

L'automatisme psychologique s'étudie le mieux chez les hystériques à cause de la désagrégation mentale ; chez les sujets normaux, il fait partie de la synthèse. Quand Binet prend, comme exemples d'actes inconscients, marcher, s'asseoir, tourner la page d'un livre, ce sont évidemment là des actes qui, dans la vie ordinaire, n'attireront l'attention de personne, pour la bonne raison qu'ils se produiront au moment où il faudra, feront partie d'un ensemble de mouvements ordonnés par la conscience et concorderont avec celle-ci vers un but. Les mouvements subconscients ne se montrent véritablement grossis et frappants que s'ils se désagrègent de la synthèse. Quand ils le font chez des individus normaux fatigués, ceux-ci s'en aperçoivent vite et se reposent. C'est pour mieux connaître le subconscient qu'on s'est attaché à l'étude des hystériques.

Disons-le en passant, les théories par lesquelles on essaie d'interpréter les faits de désagrégation mentale nous intéressent ici moins que les exemples. Au surplus, la psycho-pathologie conduit à des explications au sujet desquelles on ne saurait être assez prudent.

Digitized by Google

On se rendra compte des interprétations contradictoires auxquelles mènent les mêmes faits, si l'on compare les théories de Pierre Janet et celles de Sollier.

Les exemples que nous choisirons, nous les étudierons surtout au point de vue de l'indépendance des fonctions subconscientes. Nous adopterons l'expression de désagrégation mentale, d'usage presque courant, puisqu'elle indique bien le rapport entre l'hypertrophie de certains processus subconscients et ce qu'on appelle aujourd'hui la synthèse mentale; mais nous savons d'autre part que l'emploi de ce terme ne doit pas impliquer pour nous une théorie intellectualiste. Nous reconnaissons avec Sollier que les états affectifs ont une importance primordiale dans les faits que nous étudions ici. « C'est toujours, écrit-il, grâce à une impressionnabilité, à une émotivité excessive, constitutionnelle ou acquise, que le moindre trouble physiologique, que le moindre malaise est capable d'impressionner tellement le sujet, que la représentation seule suffit ensuite à le ramener et à déterminer sa persistance ou son rappel à la moindre occasion. » Du reste, la suite de notre étude mettra en lumière l'importance des états affectifs dans la désagrégation mentale. Cette émotivité, dit ailleurs le même auteur, représente notre réaction personnelle. Elle précède ce que Pierre Janet appelle états psychasténiques, ce que Sollier nomme la folie du doute. Mais ces dénominations importent peu à notre recherche ; c'est l'inconscient que nous essaierons de dégager. Les essais d'explication viendront ensuite.

Les actes inconscients les plus simples, décrits par Lasègue sous le nom de *catalepsies partielles*, ont été signalés au précédent paragraphe : ce sont des continuations de mouvements, des adaptations inconscientes (comme l'effort approprié au poids, les mouvements de défense quand l'expérimentateur provoque une douleur chez le sujet) : tous ces mouvements se

Digitized by Google

passent à l'insu du sujet; ils ont les caractères ordinaires des mouvements coordonnés, sauf un : la conscience personnelle qui les perçoit et les dirige.

Ces phénomènes s'accentuent encore dans l'exagération typique que prend la distraction chez les hystériques. Ainsi l'une des malades bien connues du Dr Pierre Janet, Léonie, étant éveillée et causant attentivement avec une autre personne, le Dr Janet soulève son bras droit qui reste dans la position qu'il lui donne; s'il imprime un mouvement au bras, le bras continue le mouvement, à l'insu du sujet : nons sommes ici en présence d'un cas où le processus mental de la distraction se manifeste comme une dissociation de certains actes qui se continuent, en dehors de la personnalité, alors que dans les cas de bon équilibre, le sujet fait obéir ses mouvements à la synthèse volontaire.

Un degré plus loin : attentive à une conversation, la malade accomplit, sans les entendre, les ordres que lui donne le docteur, elle marche, met ses gants sans s'en apercevoir et même, elle a des hallucinations suggérées à son insu : elle voit un papillon imaginaire; elle a conscience de l'hallucination, mais ne sait rien de la suggestion qui l'a produite. Elle l'a entendue sans l'entendre.

Une dissociation plus marquée encore se rencontre chez un malade ayant des attaques de délire alcoolique. En pleine convalescence, il se lève, parle, ne délire plus que la nuit. Il n'a jamais été hypnotisé. Un jour l'expérience suivante fut faite : pendant que son médecin lui parle, Pierre Janet se place derrière le malade, lui ordonne de lever le bras, le fait marcher, s'asseoir, s'agenouiller, se coucher à plat ventre *sans qu'il le sache*. Il continue à parler à son docteur, et quand celui-ci lui demande comment il se tient pour lui parler, le malade répond qu'il est debout près de son lit et ne bouge pas ! Anesthésie systématisée

Digitized by Google

et hallucination. — Mais les dispositions aux actes inconscients ne furent pas de longue durée chez ce sujet ; le lendemain, l'expérience ne réussit déjà plus. Avec la guérison, toute tendance à la dissociation disparaît.

Un intéressant exemple de sensation perçue par l'inconscient et déterminant un acte de nature psychique a été cité par A. Binet et est resté célèbre : l'expérimentateur prend la main insensible du sujet hystérique, la place derrière l'écran et la pique neuf fois avec une épingle ; puis il demande au sujet de penser un chiffre quelconque et de l'énoncer ; il choisit le chiffre 9, exactement celui qui correspond au nombre des piqûres. Or, il est prouvé qu'il n'a pas senti celles-ci. « L'excitation, quoique non sentie, non perçue par son moi normal, a produit un certain effet sur ce moi ; elle y a amené une idée, l'idée du nombre des piqûres. »

L'on a observé aussi que les hystériques pouvaient faire inconsciemment une opération arithmétique ou écrire une lettre très sensée, comme le sujet Lucie du Dr Pierre Janet, qui ne reconnaît pas être l'auteur d'une lettre écrite de sa propre main.

Ce ne sont pas seulement des systèmes de mouvements qui peuvent se détacher de la conscience personnelle, mais encore des systèmes d'idées. Les systèmes d'idées qui se disloquent ainsi continuent à végéter et peuvent renaître. Il suffit qu'une seule impression, un mot, un détail ayant quelque rapport avec eux se produise pour que le système parasitaire d'idées se déchaîne. Alors le sujet est incapable de s'empêcher de rassembler tout ce qu'il peut pour empirer l'action du système ; il ne songe pas à le refréner et ne pourrait du reste le faire. Plusieurs auteurs ont, à cause de ce caractère, insisté sur la nature dynamique du subconscient. Il est latent et agissant, selon E. Pattini. G. Dromard parle du rôle de première im-

Digitized by Google

portance que joue, dans l'inconscient dynamique, le résidu des synthèses multiples qui sont emmagasinées par l'esprit.

Les idées qui se développent inconsciemment chez les hystériques ont une influence variable sur leur état; certains cas de rêves pathologiques en fournissent une preuve évidente. Une malade, préoccupée d'un changement de domicile, rêve qu'elle fait son déménagement; les ébauches de mouvements que provoque ce rêve ont pour effet qu'elle se réveille avec bras et jambes contracturés et comme crispés.

Nous citerons en détail un cas très intéressant. Le Dr Paul Farez a soigné une fausse angine de poitrine consécutive à un rêve subconscient. La malade est une dame de trente-cinq ans, mariée, mère de famille; antécédents névropathiques. Symptômes hystériques : rétrécissement du champ visuel pour les deux yeux, hémianesthésie droite, plaques insensibles sur le corps. Pas de lésion cardiaque. Quinze ans avant les faits rapportés, profond sommeil simulant la mort pendant plusieurs heures; au réveil, amnésie, dérangement des fonctions, insensibilité, incapacité de tenir un objet. Des contrariétés et de récentes préoccupations de famille ainsi que des émotions violentes la rendent irritable : un coup de sonnette, un bruit quelconque la font tressaillir et lui causent un ébranlement moral terrible. La malade se plaint de palpitations et d'angoisse précordiale. Les douleurs disparaissent par simple suggestion. Le Dr Farez rétablit la sensibilité locale des régions précordiales et sternales, qu'il avait constatées anesthésiques à la piqûre. Les douleurs disparaissent quelques jours seulement, puis reviennent.

C'est alors que le Dr Farez pense aux rêves pathogènes, rêves qui, sans laisser de trace dans la

Digitized by Google

conscience au réveil, persistent à l'état subconscient et provoquent des états morbides. Comment les découvrir? Il hypnotise la malade et parvient à retrouver ainsi le rêve et à le lui faire raconter. On sait qu'il existe une mémoire qui se continue d'un état à un état semblable, par exemple d'un état hypnotique à un autre, d'un état de sommeil accompagné de rêves à un autre, et que la suggestion hypnotique peut reconstituer des états inconscients. Ainsi est découvert le rêve oublié : la malade est terrifiée en voyant des voleurs entrer chez elle; elle se sent rivée à son lit, incapable de se mouvoir, veut crier, mais ne le peut. Son cœur bat violemment. Le matin, le rêve est oublié, mais produit de la courbature, de l'anesthésie et les douleurs signalées plus haut.

Malgré un traitement psychothérapique, à la suite de nouvelles et violentes émotions, survenues quelques semaines après, ainsi que de certains troubles fonctionnels et périodiques, elle se trouve dans un état anormal; une nouvelle crise d'angine de poitrine éclate, causée de nouveau par le travail inconscient d'un rêve. Le sujet avait lu, dans un roman, une histoire de supplices : on y décrivait comment on enfonce le supplicié dans un trou, les pieds pris dans un étau; les jambes s'enflent; on l'enterre vif, il meurt étouffé. Le simple fait d'avoir, à l'état de veille, ouvert le roman en question, donne le déclic à une association inconsciente d'idées et d'impressions se traduisant par une crise d'angine de poitrine.

Ces différents exemples nous font comprendre comment des états de conscience peuvent s'organiser en dehors de la personnalité consciente originaire du sujet. Dans ce qui précède, ces états de conscience forment un ensemble déjà important. Nous envisagerons à présent les cas plus marqués de désagré-

Digitized by Google

gation psychique, ceux que l'on désigne ordinairement sous le nom de double personnalité. Auparavant, nous rapporterons une observation encore peu connue faite par Morton Prince, dans laquelle il est bien établi que le subconscient ne peut s'expliquer physiologiquement, comme certains savants le pensent, mais porte bien les caractères de la vie psychique.

Il s'agit d'un cas de double personnalité chez une femme, désignée par BA; l'une des personnalités est A, l'autre B; B est la forme subconsciente (ou, comme le dit parfois Morton Prince, coconsciente) par rapport à A; A ne se doute pas de cette vie subconsciente; B, la personnalité subconsciente, prétend avoir des perceptions, des pensées, des sentiments distincts de ceux de A et, de plus, connaître la vie mentale de A. Quand le sujet se manifeste sous son caractère B, avec sa mentalité subconsciente, il affirme qu'il en est ainsi. On hypnotise B : B hypnotisé est désigné par *b;* dans l'état d'hypnose, *b* soutient la même chose que dans son état subconscient non hypnotisé ou B.

Morton Prince dispose l'expérience suivante : la personnalité subconsciente étant hypnotisée, il est convenu avec elle qu'elle fera une opération arithmétique consistant à compter le nombre de secondes compris entre deux moments du jour qu'on lui indiquera en heures et en minutes. Le problème ne sera donné que quand *b* indiquera que A est présent. On ne dit rien à A. Il fut convenu encore que l'on fixerait l'attention de A en lui faisant transcrire des vers connus sur une feuille de papier, tandis que dans un coin se trouveraient les données du problème. A ne comprendrait rien à ces chiffres, même en les remarquant. Si, par contre, la personnalité subconsciente B était ce qu'elle disait, *b* verrait les chiffres et résoudrait le problème convenu. Dans un

Digitized by Google

coin de la feuille étaient inscrits les nombres $\left\{ \begin{matrix} 3.15 \\ 4.33 \end{matrix} \right.$. Impossible de savoir leur sens, si l'on n'est pas averti.

A écrit les vers, les lit, les commente et ne remarque pas les chiffres. On change A en *b;* il était convenu avec *b*, que, dès qu'il se manifesterait, il lui faudrait donner instantanément la réponse. Or, au moment où *b* apparut, le sujet cria la réponse 4680 et décrivit comment il l'avait trouvée. Le subconscient avait donc travaillé indépendamment de A, pendant que A commentait ses vers.

Deuxième expérience : pour s'assurer que la personnalité subconsciente n'a pas résolu le problème après son apparition, malgré la rapidité avec laquelle la réponse fut donnée, tandis que A conversait, on fit résoudre à B un problème analogue, par l'écriture automatique. A ne s'aperçut pas des mouvements de sa main. Il fallait chercher combien de secondes entre 1 h. 43 et 3 h. 39. Il y eut une légère erreur. La main inscrivit 114 minutes au lieu de 116, mais on peut suivre sur le papier les étapes du problème. On y lisait que de 1 h. 43 à 3 h. 39, cela donnait 2 heures moins .... Puis la phrase n'avait pas été achevée. Le nombre 114 fut écrit et multiplié par 60 avec la disposition habituelle, et la réponse fut 6840.

Troisième expérience : le Dr Morton Prince avait fait apprendre à B un certain nombre de signes d'une sténographie qu'il avait imaginée à son usage. Aussitôt que B les eut appris, Morton Prince la changea en A et écrivit une phrase au moyen de ces signes. A n'y comprit rien, tandis que sa main transcrivait automatiquement et à son insu la phrase en caractères courants.

La conclusion est que chiffres et signes ont été interprétés d'une manière subconsciente. Que de telles perceptions, de tels calculs, de semblables interprétations puissent être attribués à des processus

Digitized by Google

purement physiologiques *sans pensée*, c'est ce que l'auteur juge inconcevable et inadmissible. Il conclut à la formation d'une double personnalité.

§ 3. — La double personnalité.

Nous choisirons, dans les observations des quarante dernières années, quelques cas bien accusés de dédoublement de la personnalité. Mais nous remarquons, au préalable, qu'il y a une série d'intermédiaires entre ce qu'on a appelé une multiplicité d'états de conscience et la constitution en quelque sorte arrêtée d'une multiple personnalité, comme dans le cas extrême de Mlle Beauchamp; nous constatons ensuite qu'il est très difficile de découvrir jusqu'à quel point s'organise vraiment une double personnalité; on a vu, dans ce qui précède, les expériences de contrôle imaginées par Morton Prince. L'on est obligé d'être très prudent. H. Bergson a étudié l'hyperesthésie de sujets hypnotisés et remarque que leurs réponses sont souvent dictées par leur perception affinée des moindres signes de l'expérimentateur. Mais cette perception est quasi inconsciente; les sujets en suivent, à leur insu, et de très bonne foi, les indications.

Ch. Richet signale le cas de femmes s'imaginant être tel ou tel type, un enfant, une paysanne, et s'incorporant successivement dans les types qu'elles croient être. Ces alternances s'observent chez les personnes qui, sans être à proprement parler des malades, rentrent dans la catégorie des anormales : il n'est pas rare qu'elles changent de voix et d'expression suivant le personnage qu'elles jouent dans le moment; elles parlent parfois comme une petite fille, d'autres fois ne peuvent abandonner un ton grondeur ou encore se montent la tête pour des rêveries et se perdent dans leurs divagations.

Digitized by Google

Mais ces cas, assez fréquents, ne sont pas aussi précis que celui que rapportent Bourru et Burot sur la multiplicité des états de conscience chez un hystéro-épileptique. Ce qui est intéressant ici, c'est la concordance entre les symptômes physiologiques et les états psychologiques et le fait que l'on peut, en créant les premiers, amener les seconds et réciproquement.

Physiologiquement, les six états se manifestent de la manière suivante : le premier, hémiplégie et hémianesthésie à droite ; le second, hémiplégie gauche (pour la face et les membres) avec hémianesthésie ; le troisième, hémiplégie gauche (pour les membres seuls) avec hémianesthésie générale ; le quatrième, paraplégie (membres inférieurs); le cinquième, ni paralysie, ni anesthésie; le sixième, pas de paralysie, mais hyperesthésie à gauche.

L'on obtient le changement d'un état à l'autre soit par l'aimant, soit par un barreau d'acier; le premier état est au point de départ (paralysie à droite); en appliquant le barreau d'acier sur le bras droit paralysé, la transformation se produit, le phénomène se porte de l'autre côté. Or, à chacune des six modifications physiques du sujet correspond une personnalité se rattachant à l'une des six époques différentes de sa vie. Ainsi, à la première, le sujet est bavard, violent, grossier, extrême dans ses opinions et fait une profession de foi anarchiste ; dans la deuxième, il se trouve à Bicêtre, il a vingt et un ans, est doux, réservé, correct, et ainsi de suite; dans le cinquième état, il a quatorze ans, est timide, se rappelle ses souvenirs d'enfance; dans le sixième, il est soldat d'infanterie.

Inversement, si par l'hypnotisme on fait apparaître l'une de ces personnalités psychiques en lui suggérant par exemple qu'il a quatorze ans, ou encore qu'il est à Bicêtre, ou qu'il est soldat, on provoque l'état physiologique correspondant. Cet état est ici comme un point de repère; il fait partie du système d'asso-

Digitized by Google

ciations formé d'un mal physique et d'un état mental ; la loi de totalisation, usitée dans la psychologie normale, explique comment l'un des états rappelle nécessairement l'autre : il suffit que, d'un tout vécu, un seul des aspects soit suggéré pour que nous en retrouvions l'ensemble et le reconstituions dans notre pensée.

Il y a donc une différence entre ce cas et celui que nous avons signalé en terminant le paragraphe précédent; celui-là excluait tout point de repère physiologique. Nous allons rappeler maintenant quelques exemples de dissociation de la personnalité proprement dite. L'un des plus nets a été fourni par un sujet du Dr Azam. Félida X., née à Bordeaux en 1843, de parents sains. Développement régulier jusqu'à la puberté. A treize ans l'hystérie se déclare : douleurs vagues, accidents nerveux variés. Quatorze ans six mois : accablements profonds, semblables au sommeil et durant une dizaine de minutes. Au réveil, elle se trouvait dans un état d'esprit tout différent de sa personnalité normale ; cela durait une ou deux heures ; puis, de nouveau, accablement et sommeil, et retour à la personnalité normale. Cet accès a lieu tous les cinq ou six jours au plus.

Bientôt l'hystérie s'aggrave : douleurs vives sur plusieurs points du corps, particulièrement dans la tête. Elle arrive peu à peu à se caractériser totalement : boule épigastrique, sensations tactiles altérées, goût détruit à l'état normal, odorat et nombreux endroits du corps anesthésiques, convulsions et perte de connaissance pour la moindre émotion. Félida est travailleuse ; sa vie affective semble se développer normalement. Elle se mariera. Ses actes et ses conversations n'ont rien de déraisonnable. Mais les crises se développent et éclatent presque journellement.

Les choses se passent comme suit : Félida, assise et à l'ouvrage, ressent des douleurs aux tempes et s'endort; la tête retombe sur la poitrine ; les mains

Digitized by Google

pendent, inertes, le long du corps. Rien ne l'éveille, ni bruit ni piqûres. Cet engourdissement dure de deux à trois minutes. Puis, le sujet se réveille dans un état mental très différent de son état normal. Les actes habituels se continuent régulièrement dans ce second état; elle travaille ou bien sort, va en ville, fait des visites. Mais son caractère, triste d'ordinaire, est gai; et, d'indifférente, elle est devenue sensible à l'excès. Ses facultés sont plus complètes. Elle n'éprouve aucune douleur physique. Mais elle se souvient de son autre état, tandis que dans la personnalité normale, elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé dans la personnalité seconde : cette particularité est générale dans les cas de double personnalité; la personnalité seconde, que certains appellent subconsciente ou co-consciente, est plus intelligente et plus étendue que l'autre, connaît l'autre personnalité, tandis que celle-ci ignore la condition seconde. Dans le cas de Mlle Beauchamp, on se rappelle les mauvais tours que cette personnalité nouvelle, appelée Sally, jouait à la première. Dans la vie normale Félida ignore la romance qu'elle chantait tantôt, elle a oublié une visite qu'elle a reçue; mais l'amnésie n'atteint aucune idée générale acquise antérieurement et aucune habileté manuelle.

Deux ou trois fois s'est présenté un troisième état : étant dans sa seconde personnalité, elle s'endort, comme il a été décrit; mais au lieu de revenir à l'état normal, elle tombe dans un état spécial caractérisé par la terreur. Elle ne reconnaît personne sauf son mari. Cet état dure peu.

La condition seconde augmente d'année en année; n'occupant d'abord qu'un dixième de la vie normale, elle l'a égalée, puis dépassée et l'envahit toujours. Dans l'état normal, Félida est triste et hautaine; dans la condition seconde elle est gaie et aimable. Elle est mère de famille et s'occupe de son commerce d'épicerie. Onze grossesses. Deux enfants seulement vivants.

Digitized by Google

L'aîné a le tempérament de sa mère; il est très intelligent et excellent musicien, mais il a des crises nerveuses et des terreurs inexplicables. En novembre et décembre 1875, Félida ne présente plus par jour qu'une période normale durant de quelques minutes à une demi-heure; en janvier 1876, deux à trois heures d'état normal; en septembre 1876, pas de période normale depuis deux mois; la dernière n'a duré que trois heures. Elle éprouve un grand désespoir à cause de l'amnésie qui frappe sa vie normale. Pourtant celle-ci n'est pas très agréable, car à l'état normal elle éprouve de vives douleurs, perd des quantités notables de sang par les muqueuses de l'estomac et de l'œsophage, par des saignements de nez, etc. Les accidents du côté gauche (surdité, gonflement de la moitié de la face, sensation de brûlure, etc.) prédominent, comme il est courant dans l'hystérie.

Le Dr Pierre Janet a observé chez une de ses malades, Léonie, un cas de double personnalité. La seconde personnalité est appelée Léontine. Le cas ayant été souvent reproduit et les ouvrages de Pierre Janet étant aisés à se procurer, il me suffira de rappeler quelques faits. Les lettres écrites par Léonie et celles de Léontine, les deux personnalités logeant dans le même individu, ont un style différent. Léonie se rappelle une lettre écrite par elle et ignore une lettre signée Léontine écrite au verso du même papier. Elle ignore la seconde personnalité ou personnalité inconsciente. A l'état de veille, pendant que Léonie chante ou rêvasse, ses membres, obéissant à l'autre personnalité, vont cacher les papiers écrits par cette dernière, parce que Léonie les déchire quand elle les trouve.

On sait que Pierre Janet explique ces phénomènes de désagrégation par l'affaiblissement de la synthèse mentale et par un état de santé psychologique imparfait. Les existences psychologiques simultanées sont

Digitized by Google

dues à la persistance plus ou moins complète de l'état somnambulique pendant la veille.

Voici un autre malade sujet à des fugues et, pendant leur durée, oubliant sa vie normale ; réveillé par une circonstance inattendue (par exemple le souvenir de ses parents envahissant soudain sa mémoire, ou ailleurs un bain froid involontaire), il se demande où il est, ne comprend rien à ce qui se passe, revient à son état normal et retourne chez lui. Mais le groupe d'idées qui provoque la fugue reste latent en lui et agira de nouveau, dès qu'elles pourront envahir la personnalité. Ces idées, ce sont des désirs et des résolutions de voyage (donc, plutôt des sentiments) qui se sont emparés de la volonté du sujet et ont pris diverses formes : le désir d'être marin, ou encore d'aller dans le Midi ; sous l'influence de ces tendances, le sujet s'est engagé, il a peiné dur et a résisté aux pires travaux : il y était aidé par l'anesthésie caractéristique signalée déjà à plusieurs reprises. La fugue recommencera, par exemple, après une ivresse. C'est dans cet état d'abaissement de la conscience que l'idée de voyage prend cette force particulière et caractéristique que possède la subconscience. L'origine de ces poussées inconscientes remonte à l'âge de douze ans ; elles ont pour point de départ l'admiration exaltée pour les voyageurs et sont probablement aidées par des dispositions familiales : on signale ces dispositions chez deux oncles du malade.

Pour bien marquer la différence entre ces faits de désagrégation et d'autres faits qui leur ressemblent par certains côtés, mais se rattachent aux idées délirantes, nous citerons un exemple dans lequel une seconde existence se manifeste chez le malade, mais sans qu'il y ait désagrégation ; il reconnaît les images illusoires comme étant bien siennes ; c'est une idéation parasite, cause de profondes distractions, mais ne se rapportant pas à l'activité subconsciente. Le cas

Digitized by Google

auquel nous faisons allusion est rapporté par Ch. Féré. Le sujet est un homme de 37 ans, commerçant, appartenant à une famille dans laquelle on relève un certain nombre d'accidents nerveux, et ayant été lui-même sujet, pendant son enfance, à des terreurs nocturnes et à des accès de tristesse.

Il cherche alors la solitude et se plaît à édifier des châteaux en Espagne, à vivre une existence imaginaire qui se continue même pendant les heures de classe. Après le collège, placé dans les affaires, il ne lui reste plus de temps pour les rêveries. Le sujet se marie et a deux enfants ne présentant aucun trouble névropathique. Il vit dans une situation heureuse, s'occupe activement de ses affaires.

Au moment où il vient en traitement, on s'aperçoit depuis un an qu'il a de fréquentes distractions, suspend son travail, au bureau ou dans le magasin, et reste immobile et souriant. Cela dure parfois un quart d'heure et plus. Elles cessent à l'appel d'une excitation extérieure un peu vive. Ces crises s'accentuent, le malade laisse les demandes de ses interlocuteurs sans réponse ; ses affaires se ressentent de cet état. Un jour, pendant une crise, on l'interpelle et au second appel, il répond en parlant de lui-même : Monsieur X... est à Chaville. Cette réponse involontaire, dont le son et le sens arrivent à sa conscience, lui cause une grande terreur. C'est ainsi qu'il est amené à consulter le Dr Féré, qui établit ceci : dans la deuxième année de son mariage commencèrent pour le malade des insomnies, causées par le fait qu'il était empêché de dormir par de fréquentes indispositions de sa femme pendant une grossesse ; à la faveur de ces insomnies réapparaissent les châteaux en Espagne de son enfance. Alors, le sujet se construisit une vie idéale qui dura quatre ans : il vivait en imagination à Chaville, dans un château que dans son rêve il y avait fait construire ; il s'occupait de l'agrandir, surveillait les installations et

Digitized by Google

y apportait des perfectionnements. Il avait là, en imagination toujours, une femme et deux enfants. Sa famille et son commerce avaient perdu tout intérêt pour lui ; la plupart des actes quotidiens, il les accomplissait machinalement. Son rêve l'envahit à tel point que le souvenir de sa vie normale offre des lacunes ; les souvenirs récents se rattachent tous à son existence imaginaire. Le jour où il s'aperçut de sa folie, il surveillait un tapissier à Chaville et c'est à ce moment qu'il répondit, à quelqu'un qui venait le trouver à son bureau pour lui parler d'affaires : Monsieur X... est à Chaville. Il s'agit, non d'une double personnalité, mais d'un individu, ayant conscience nette de son identité personnelle, mais subissant son rêve.

Après avoir marqué ainsi la dissemblance entre ce cas et le travail du subconscient, nous terminerons la série de nos exemples en rappelant deux cas dont on a beaucoup parlé dans ces derniers temps : le premier a été étudié par Flournoy, le second par Morton Prince. Le sujet de Flournoy, Mlle Hélène Smith, présente quatre personnalités subconscientes qui ont évolué parallèlement pendant plusieurs années en alternant au cours des séances ; (différemment des autres exemples rappelés dans ce paragraphe, on a procédé ici par séances et enregistré les actes et les réponses, comme pour un médium). Mlle Smith a incarné successivement une princesse hindoue, la reine Marie-Antoinette, puis se crut être en communication avec la planète Mars et inventa la langue inédite sur laquelle s'exerça l'habileté de certains philologues ; enfin elle se manifesta comme Léopold (pseudonyme qu'elle donnait à Cagliostro, qui avait aimé Marie-Antoinette). Nous n'entrerons pas dans le détail et renverrons au livre assez connu de Flournoy. Nous rappelons simplement la genèse de ce dédoublement : propension à la rêvasserie chez Mlle Smith jeune. Elle jouait peu avec les enfants de son âge. Elle avait de véritables hallucina-

Digitized by Google

tions, voyait des individus imaginaires, avait aussi des hallucinations graphomotrices, substituant des caractères inconnus aux lettres de l'alphabet français.

Ces faits subconscients se coordonnent plus tard en personnalités secondaires, si bien que dans les états somnambuliques étudiés, on peut retrouver le souvenir de certains états de l'adolescence. Les hallucinations graphomotrices se développent considérablement et donnent naissance à une langue inventée par le sujet et composée d'emprunts inconscients à d'autres langues et de déformations. Ce sont, écrit Flournoy, les fragments d'une vaste création subconsciente où tout l'être de Mlle Smith, comprimé et froissé par les conditions de la vie réelle, donne un libre essor aux « aspirations profondes de sa nature » et s'épanouit dans « la fiction d'une existence plus brillante que la sienne ».

Enfin, rappelons en quelques mots le cas de Mlle Beauchamp : hérédité chargée ; enfant, elle était sombre, repliée sur elle-même, sujette à des chocs nerveux. Elle s'enfuit à quinze ans de la maison paternelle après une période de genèse hystérique ; avait eu, auparavant déjà, de graves crises de somnambulisme ; était d'une émotivité excessive. Très neurasthénique. Elle était étudiante quand, à vingt-trois ans, elle fut confiée au Dr Morton Prince qui constata, outre ce que nous venons de dire, de l'aboulie, la limitation du champ de la conscience, de l'incapacité à corriger ses jugements et une tendance à s'égarer dans l'abstraction.

Plusieurs personnalités se développèrent en elle : « elle peut changer de personnalité de moment en moment, souvent d'heure en heure ; et avec chacune de ses personnalités, son caractère se transforme et ses souvenirs changent. Outre le moi réel, original, normal, qui était naturellement destiné à exister, il y a encore trois personnalités distinctes, que notre sujet

Digitized by Google

peut revêtir tour à tour. Je dis trois personnalités distinctes, parce que, quoiqu'elles se servent du même corps, chacune d'entre elles est nettement caractérisée ; cette différence se manifeste par une manière de voir, des idées, des croyances, des idéaux et un tempérament distincts, et aussi par des acquisitions, goûts, habitudes, expériences et souvenirs distincts. Sur tous ces points, chacune de ces personnalités diffère des deux autres, aussi bien que de la miss Beauchamp originelle. Deux d'entre elles s'ignorent mutuellement et ignorent la troisième, à l'exception de quelques renseignements qu'elles ont pu deviner, ou obtenir d'autres personnes ; de sorte qu'il y a, dans la mémoire de chacune d'elles, des vides qui correspondent aux moments où les autres étaient incarnées. Tout d'un coup l'une ou l'autre s'éveille pour se trouver elle ne sait où, et dans l'ignorance de ce qu'elle a dit ou fait l'instant précédent. Une seule de ces personnalités connaît la vie des autres, et celle-là a un caractère si bizarre, une individualité si différente des autres, que la transformation de l'une des autres personnalités en celle-ci est le trait le plus frappant et le plus dramatique de ce cas. Ces personnalités vont et viennent, se succèdent comme dans un kaléidoscope ; il se produit souvent plusieurs changements dans l'espace de vingt-quatre heures. Il arrive ainsi que miss Beauchamp, — si je puis me servir de ce nom pour désigner plusieurs personnes différentes, fait et expose des plans, arrange des projets, auxquels elle s'opposera rigoureusement l'instant d'après, se laisse entraîner par des tendances qui lui auraient fait horreur un moment plus tôt, et démolit ce qu'elle vient d'élaborer et de combiner avec soin ».

Nous empruntons encore au même livre auquel, pour tous détails, nous renvoyons le lecteur, les quelques indications suivantes, qui suffiront ici à définir le cas : outre sa personnalité normale et l'état hypnotique

Digitized by Google

(désigné par B II), miss Beauchamp peut être trois personnalités B I, B III, B IV. Dans l'ordre chronologique, B I fut découvert après. B III fut d'abord appelée Chris, puis Sally. B IV n'a pas de nom, mais Sally qui connaît les autres personnalités, l'appelle l'idiote. Caractérisant ces différentes personnalités, en résumé, Morton Prince appelle B I la Sainte, B IV la Femme (frivole, égoïste, ambitieuse), B III Sally ou le Diable; elle ignore la fatigue, la souffrance, la maladie. Elle constitue évidemment la plus curieuse des quatre personnalités. A certains moments, « elle constitue un groupe d'états de conscience dissociés qui, existant en même temps que le *moi* primitif, est désigné du nom technique de subconscient, de personnalité subconsciente ».

L'on voit une fois de plus, par cet exemple, que dans certaines conditions anormales, une série de sentiments et d'idées nettement différenciés de ceux de la personnalité normale, s'organise en un second *moi*, inconnu du moi principal, du moins par introspection. Le moi principal ne peut que l'inférer d'après les actes dont il aperçoit les effets. C'est ainsi que, dans le cas de Mlle Beauchamp, Sally ou la personnalité subconsciente est souvent en guerre avec les autres personnalités, leur joue de mauvais tours, détruit ce qui leur appartient, leur écrit des lettres désagréables, leur envoie des suggestions, etc. Il faut lire l'histoire de Sally, depuis sa genèse jusqu'au moment où elle semble soumise et calmée, pour se rendre compte de l'étrangeté d'une pareille dissociation.

De semblables observations mettent singulièrement en lumière l'importance du subconscient dans la vie psychique, et l'on conçoit très bien que Morton Prince ait pu écrire, tirant les conséquences de ce qu'il avait observé: « La question de savoir quel rôle jouent les états subconscients dans les esprits normaux est un des problèmes les plus poignants de la psychologie ».

Digitized by Google

Dans son curieux livre sur la psychopathologie de la vie quotidienne, Freud a signalé le rôle de l'inconscient dans un grand nombre de nos actes qui paraissent tout à fait naturels et dont, en réalité, les causes échappent à la volonté consciente. A l'analyse, ces actes révèlent des causes beaucoup plus profondes et en réalité inconscientes, ce qui corrobore les idées de Lipps, précédemment citées : dans la recherche de la causalité psychique, c'est l'inconscient qu'il faut investiguer.

L'on trouvera d'autres cas encore de dissociation de la personnalité, parmi lesquels ceux de Mary Reynolds, d'Ansel Bourne, du Révérend Hanna. Le cas d'Ansel Bourne rappelle, par certains côtés, la fugue que nous avons rapportée plus haut ; mais, comme W. James le signale, le cas est différent de beaucoup d'autres en ce que le changement de personnalité ne se produisit qu'une fois, que la seconde personnalité était, contrairement à la plupart des cas, plus simple que la personnalité normale, et enfin que la séparation entre les deux personnalités était très nettement marquée.

En résumé, nous trouvons un excellent jugement sur l'ensemble de ces faits, dans ces quelques lignes de J. Héricourt : « Dans l'état de santé, peu d'activité (cérébrale) inconsciente et, en tout cas, une collaboration habituelle entre le conscient et l'inconscient. Dans l'état de misère psychologique, un inconscient qui s'accroît et dont l'importance excessive se traduit d'abord par l'aptitude au somnambulisme et par la suggestibilité. Dans l'état de maladie, une activité psychique inconsciente qui s'organise aux dépens des éléments de la personnalité consciente et qui se systématise en une ou plusieurs personnalités secondaires ayant leur vie propre, individuelle, et capables d'entrer en lutte avec le moi, appauvri et amoindri ».

Digitized by Google

§ 4. — Dépersonnalisation et fausse reconnaissance.

A cette question de la désagrégation mentale se rattachent deux genres de troubles de la synthèse mentale, que nous aurons à étudier pour compléter ce chapitre : le premier a reçu le nom de *dépersonnalisation*, le second, celui d'illusion de *fausse reconnaissance*.

I. — La dépersonnalisation, signalée par Ribot, qui l'appella « folie du doute », a fait dans les derniers temps l'objet de recherches très intéressantes de la part de Dugas et Moutier. Il ne s'agit pas, selon ces auteurs, d'une folie à proprement parler, puisque les sujets ont leur jugement sain. En réalité, ils ont l'impression d'être dans un autre monde, de passer par un état d'hallucination où tout leur paraît étrange ; mais ils le remarquent, ils conservent leur jugement. Dans cet état, le sujet ne fait plus la synthèse du monde extérieur et de son moi, mais il sait qu'il la fera tantôt ; il a l'impression d'être comme un automate ou plutôt sent son moi comme détaché de l'automatisme et extérieur à lui. Cet état ne repose ni sur un trouble de la sensibilité, ni sur une perturbation de la mémoire ; les organes des sens sont normaux et intacts ; il n'y a pas d'amnésie. La dépersonnalisation ne résulte donc pas d'autres troubles. Elle se caractérise par l'apathie, l'abaissement du ton émotif. Elle est « la rupture du lien qui rattache la conscience *personnelle* à ses états. »

Dugas et Moutier ne considèrent donc pas ici que le subconscient joue un rôle dans ce phénomène. Ces auteurs ont pu recueillir les remarques d'un malade atteint de dépersonnalisation et qui a annoté leur propre livre. Ce malade affirme que, comme le sujet se souvient de son état normal pendant la crise de dépersonnalisation, il est à même de corriger et de

Digitized by Google

reconnaître son illusion, quoique le monde lui apparaisse comme une gigantesque hallucination. Il repousse l'hypothèse d'un dédoublement de la personnalité: mais le moi est étranger à ce qu'il éprouve. Il est indifférent à l'égard de tout : c'est la notion de *valeur* qui ne subsiste plus que par le souvenir; les souvenirs eux-mêmes, quoique reconnus chez certains sujets, n'intéressent pas le moi et semblent détachés de lui. Les idées prennent une coloration étrange; il compare cet état à la déformation des impressions dans une demi-ivresse. Il ne croit pas à un développement particulier de l'activité subconsciente.

Enfin, ce même sujet dit que la crise initiale a débuté soudain et ne résulte pas d'un examen de soi-même, mais sans doute d'états d'âme douloureux, inquiets; il avait rêvé de grandes espérances, conçu un idéal élevé ; en voyant sa vie insignifiante et vide, il se désintéresse de tout.

Dugas rapporte à la suite de ses observations un autre cas un peu différent, étudié par le professeur Ant. Heveroch, de Prague. Nous le résumons aussi, d'abord parce qu'il offre certaines différences par rapport au précédent et que l'automatisme semble plus développé ici que là; ensuite parce que la pathologie de l'esprit fait comprendre la valeur individuelle de chaque développement mental et montre qu'il serait contraire à la vérité de vouloir traiter les faits psychiques comme on traite les phénomènes physiques.

G. M..., le sujet étudié par le Dr Heveroch, fait tout automatiquement, comme une machine, mais il prend conscience de ses impressions. Il présente certains troubles sensoriels (les lettres d'un texte vacillent devant ses yeux) et conceptuels (il ne reconnaît pas les objets). Quarante-quatre ans. Commerçant. Dégénérescence héréditaire ; hyperesthésie sexuelle. Vertiges. Boulimie. Mauvaises facultés représentatives

Digitized by Google

(il ne peut fixer l'image des siens). Son état empire dans la suite, et pendant un second séjour à l'asile, il écrit les lignes suivantes : « J'ai tout perdu, la confiance dans les autres, la foi dans la vie ; je suis sans amour, sans force, demi-aliéné ; j'attends avec frayeur ce qui va se passer. Tout vole devant moi. Je suis perdu, sans pensée. Cependant mon esprit travaille toujours, se défend, tandis que le cœur, la force d'âme dort... Diriger le cours de mes pensées m'est impossible. Je m'efforce de penser au temps heureux de ma jeunesse, à ma femme, à mes enfants ; en vain. Rien ne peut me fixer, c'est mon Paradis perdu. J'ai perdu tous mes états psychiques et c'est ce qui est le plus affreux, qui est plus affreux que la maladie même. On vit et on ne vit pas. »

Le sujet n'a donc plus ni volonté, ni sentiment du moi. S'il écrit, son crayon va tout seul ; l'idée d'écrire lui vient en dehors de la volonté. Ses idées vont si vite qu'il ne peut les suivre ni s'arrêter sur aucune d'elles. L'intelligence travaille sans que la volonté y ait part. Le sujet écrit : « Ce n'est que l'esprit qui travaille en moi, mais l'âme est morte ». Il se fait l'effet d'un fantôme.

Le Dr Heveroch soigne d'autres malades, atteints du même trouble, qui continuent à remplir leurs fonctions dans la société, sans qu'on s'aperçoive de leur état, mais ils sentent qu'ils les remplissent automatiquement : un professeur, qui parle comme il doit, mais se sent parler et vivre en automate ; une directrice d'école, vaquant parfaitement à ses fonctions, mais avec le sentiment d'être étrangère à ce qu'elle fait, d'une indifférence de machine.

En résumé, il y a sans doute des états qui se détachent du moi, un automatisme plus indépendant que dans la vie normale, mais cet automatisme ne constitue pas une seconde personnalité. Son origine n'est pas non plus un processus de désagrégation comme

Digitized by Google

dans l'hystérie, mais une torpeur morale, un sentiment d'apathie.

II. — Un second phénomène qui est apparenté au précédent a reçu le nom de *fausse reconnaissance*. Il consiste en ce que, brusquement, l'on a l'impression d'avoir déjà passé par le moment où l'on est, vu identiquement les mêmes choses, entendu et prononcé identiquement les mêmes paroles. D'où les termes d'*illusion du déjà vu*, du *déjà vécu*.

Les descriptions du fait se ressemblent beaucoup et bien des personnes parfaitement normales disent l'avoir déjà éprouvé. Ce ne semble donc être qu'un fait anormal momentané. « Nous connaissons tous par expérience, écrit Dickens dans *David Copperfield* (cité et traduit par Bernard-Leroy, p. 17 de son livre sur l'*Illusion de fausse reconnaissance*), ce sentiment qui nous envahit parfois, que ce que nous sommes en train de dire et de faire a été déjà dit et fait antérieurement, il y a longtemps; que nous avons déjà été entouré par les mêmes figures et les mêmes objets, dans les mêmes circonstances »... « Nous connaissons tous » est exagéré ; certains auteurs croient que le phénomène se produit chez 50 °/₀ des gens, d'autres diminuent ce coefficient jusqu'à 30 °/₀. Encore faudrait-il voir à quelle classe de la population on s'est adressé. Aucune statistique, dans cette question, n'est complète ni précise. En tout cas, le phénomène n'est pas rare, il est très curieux et difficilement explicable, si l'on considère qu'on a beaucoup écrit dans ces derniers temps à ce propos et donné les interprétations les plus diverses. L'ouvrage cité de Bernard-Leroy renseignera très complètement jusqu'en 1898. On lira ensuite avec grand profit un bel article de Henri Bergson, paru dans la *Revue philosophique* (1908).

Ce que je ne trouve pas chez les auteurs et ce qui me frappe en lisant les cas rapportés, c'est que, s'ils

Digitized by Google

se ressemblent dans la description du fait du *déjà vu*, leur genèse me paraît être très différente. L'*expression* d'un fait de conscience peut revêtir la même forme chez beaucoup d'individus ; le fait lui-même n'en présente pas moins des nuances multiples selon la manière dont il s'est formé et tient à l'ensemble de la personnalité. C'est ainsi que nous avons tous, en regardant un tableau, une représentation analogue, mais l'état d'âme de chaque spectateur est bien différent. Je crains que la plupart des psychologues ne se soient attachés surtout à expliquer le fait en fonction de leur système et à en extraire une preuve nouvelle pour leurs idées. Bernard-Leroy, qui est très prudent dans son interprétation, constate l'absence totale de données étiologiques : on n'a pas d'observations précises sur la cause du phénomène. Les causes réelles sont un mystère pour tout le monde. Il y a peu de variations dans l'illusion même. Quant à sa durée, elle est généralement courte. Il ne faut pas confondre avec le phénomène, les raisonnements que le sujet y ajoute.

Les sentiments qui l'accompagnent me semblent plus importants à étudier. C'est ce que E. Bernard-Leroy fait observer avec raison, et il essaie de classer en quatre types les variations que présentent ces sentiments. Le premier type se résume dans le sentiment que la réalité est un rêve ; le second, dans un éloignement moral du monde ; le monde paraît étrange, déconcertant. Le troisième se caractérise par l'étrangeté, aux yeux du sujet, de ses propres actes ; le quatrième se rapproche de la dépersonnalisation.

Bernard-Leroy a rassemblé de nombreuses observations, les unes recueillies chez divers auteurs, les autres obtenues par un questionnaire très complet qu'il a dressé. Malgré les grands mérites de ce questionnaire, j'hésite sur l'efficacité de la méthode. J'ai remarqué que les dépositions spontanées, dont le

Digitized by Google

ton et la teneur sont entièrement laissés à la discrétion du sujet, sont toujours plus complètes et plus vivantes. On croirait que le questionnaire dût aider à mieux définir ce que l'on éprouve: il n'en est rien.

Il me semble que, dans un certain nombre de cas, les sujets parlent de fatigue et surtout d'ennui. Il se peut très bien que ce sentiment de monotonie provienne d'une détente de l'attention qui laisse alors paraître dans la conscience des aspects quelconques des choses, perçus antérieurement, mais restés subconscients; ils ont provoqué les mouvements d'adaptation quotidiens, mais n'ont laissé qu'un souvenir très effacé; leur banalité les a fait passer inaperçus. Je trouve cette hypothèse chez Bernard-Leroy; mais l'explication ne se rapporte naturellement au phénomène que s'il est enveloppé du sentiment d'ennui, de monotonie.

Dans d'autres cas, chez les individus qui ont les rêves très vifs, je pense que le *déjà vu* provient de ce que le rêve a déjà fait naître une combinaison identique à tel spectacle de la réalité. Cela ne doit pas étonner quand on pense aux combinaisons multiples de l'imagination pendant le rêve ni à ce fait que certains rêves se reproduisent identiques; le rêve lui-même est oublié, mais il suffit qu'à l'état de veille, un trait saillant qui en fit partie nous frappe pour qu'il se reproduise et qu'il se retrouve tout entier dans notre conscience.

Il faut ajouter que l'imagination constructrice peut, à l'état de veille, créer l'illusion du déjà vu. Les auteurs n'ont pas mentionné le fait curieux que voici, recueilli par le Dr E. Laurent. Un soir d'octobre, à Malaga, E. L. trouve sur un meuble un livre de Tissot, traitant de la Russie. L'ouvrant au hasard, il y lit la description de Berditchev, ville de quatre-vingt mille habitants dont soixante-quinze mille juifs. Le livre raconte des choses surprenantes et des aventures

Digitized by Google

extraordinaires qui sont arrivées à son auteur. Dans la suite, E. L. ne pense plus à cette lecture. Or, deux ans après, dans un voyage en Russie qui le conduit de Cracovie à Kiev, puis à Odessa et en Crimée, arrivé à Smerinka, il se décide, sans absolument savoir pourquoi, à faire un long et coûteux détour pour visiter Berditchev. Il y arrive vers midi, après une nuit passée dans le train. Il se repose un peu et commence sa promenade, l'après-midi à trois heures. Il a alors l'illusion d'avoir vu tout ce qu'il voit, la malpropreté des maisons, la promiscuité des gens et des bêtes, la synagogue misérable. C'est le soir seulement, en cherchant méthodiquement dans ses souvenirs, qu'il finit par se rappeler le livre de Tissot.

Ensuite, plusieurs cas rapportés par Bernard-Leroy nous montrent une coïncidence du déjà vu avec une tendance au délire de la persécution. C'est, par exemple, le cas des observations 16 et 36. Le malade prétend qu'on le replace toujours dans le même état, qu'on l'y maintient. L'idée de persécution systématise à ce point la fausse notion de répétition que, si l'on donne au sujet les journaux de l'année, il soutient que l'on se trouve déjà dans l'année suivante et qu'on lui impose les journaux de l'année dernière !

Dans les cas d'excitabilité nerveuse très grande, le phénomène n'est-il pas analogue à l'hallucination de ceux qui voient leur double ?

Le cas de Kraepelin enfin (Obs. 19 de Bernard-Leroy) me paraît s'expliquer le mieux par la théorie de Bergson. Le phénomène se produit chez Kraepelin quand, se trouvant parmi des gens qui l'intéressent peu, son attention se détourne de ce qui l'entoure pour se reporter sur lui-même ; à ce moment, tout ce qui l'entoure lui semble lointain et le phénomène se produit. Il est accompagné d'une impression de prévision et suivi d'un malaise. La réalité lui semble une ombre. Suivant H. Bergson, toute sensation que nous perce-

Digitized by Google

vons s'inscrit, en même temps qu'elle se perçoit, dans la mémoire. En effet, ce n'est ni tantôt ni demain qu'elle s'y inscrira, si elle ne le fait pas tout de suite. Ainsi toute sensation se double donc d'un fait de mémoire. Or, les nécessités pratiques exigent que nous soyons attentifs à la réalité ; nous n'avons pas à nous préoccuper de la formation du souvenir, puisque nous avons l'objet réel devant nous. Mais s'il y a, comme dans le cas de Kraepelin, un fléchissement de l'attention, il peut arriver qu'en se repliant sur soi, l'on aperçoive le souvenir en train de se former ; l'on prend subitement conscience de ce dédoublement que l'on n'aperçoit ordinairement pas ; l'on en reçoit un choc et l'oscillation se traduit par l'illusion de fausse reconnaissance. « Elle tient à un affaiblissement temporaire de l'attention générale à la vie, à une défaillance qui fait que le regard de la conscience ne se maintient plus dans sa direction naturelle et se laisse distraire à considérer ce qu'il n'a aucun intérêt à apercevoir. »

Cette profonde et ingénieuse explication semble s'appliquer à certains cas, mais je doute qu'elle soit générale, pas plus que les autres. Et j'ai dit pourquoi. Si, au point de vue de l'expression qu'il prend dans la conscience, le phénomène se ressemble chez tous les individus, en réalité les états affectifs qui l'entourent sont très différents. Les sujets observés par A. Lalande (Obs. 22 et suivantes de Bernard-Leroy) sont pour la plupart très frappés du phénomène. Chez l'un d'eux, le contre-coup produit un tourbillon de souvenirs et d'images tel qu'il croit devenir fou. D'autres sujets, selon les questionnaires de Bernard-Leroy, semblent rester calmes ; certains admettent presque que le phénomène constitue un aide-mémoire. Les variations sont infinies. Il n'y a donc pas une cause, mais des causes multiples à ce fait.

Que la condition du phénomène soit un abaissement soudain du niveau mental, une crise de psycholepsie,

Digitized by Google

cela paraît dans certains cas admissible. Il n'est pas impossible que l'image surgissant à ce moment provienne de l'activité inconsciente, se soit formée antérieurement dans la subconscience et puisse se reconstituer.

Les caractères, admis dans de nombreux témoignages, qui rapportent le déjà vu à l'*ensemble* des circonstances dans lesquelles on se trouve, le fait que le sujet reconnaît une image qui s'est formée à son insu, tendent à prouver qu'elle s'était en effet formée inconsciemment, dans le psychisme inférieur. L'explication serait valable pour le cas où l'image se serait formée en rêve, pour le cas des nombreux événements inaperçus de la vie ordinaire et pour le cas du Dr E. Laurent, rapporté plus haut. Encore faudrait-il savoir pourquoi la vie subconsciente n'éclate qu'à certains moments sous cette forme bizarre au lieu de présenter ce phénomène de rappel d'une manière plus normale et plus constante.

On le voit, les difficultés sont grandes. Il semble que l'opération dans son ensemble comporte l'existence, dans la subconscience, d'une disposition représentative acquise automatiquement, à l'insu du sujet, soit dans le passé, soit dans le présent même (comme l'explique Bergson) ; si elle appartient au passé, elle peut correspondre à une réalité vue ou être un produit de l'imagination ou du rêve ; ensuite, il faut une *identité* entre cette représentation et la sensation actuelle (et c'est, me semble-t-il, le point le plus obscur du phénomène : si Nietzsche l'avait connu, quel argument n'en aurait-il pas tiré pour sa théorie de l'Eternel Retour !) enfin, un abaissement du niveau mental et une invasion de cette représentation dans la conscience. Voici, pour terminer, à titre de document, une lettre de P. Bourget sur laquelle insiste Grasset ; elle contient une description très précise du phénomène.

« Quelqu'un prononce une phrase, et avant que cette

Digitized by Google

phrase ne soit terminée, j'ai l'impression soudaine et irrésistible que j'ai déjà entendu les mêmes mots, dits par la même personne avec le même accent. L'illusion va plus loin. Aussitôt, ma propre réponse *que je n'ai pas encore prononcée*, me paraît avoir été entendue par moi. Or, pour être plus précis, j'ai l'impression que j'ai déjà émis les sons que je vais émettre, et cela, à mesure que je les émets. C'est alors et pendant que je parle, que l'illusion arrive à son comble. Il me semble tout à coup que cette phrase et ma réponse s'accompagnaient d'émotions que je ne retrouve plus. C'est comme si tout un monde de sentiments parus allait reparaître, qui ne reparaît pas, et qui est là cependant. Je suis pris, malgré moi, d'une angoisse analogue à celle qui m'étreint dans mon rêve le plus fréquent, qui consiste à *voir*, bougeant et vivant, un ami que, même dans mon sommeil, je *sais* être mort. Pareillement, dans ces instants de fausse reconnaissance, je *sais* que les mots échangés entre la personne avec qui je cause et moi n'ont jamais été échangés auparavant. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV

AUTOMATISME ET SYNTHÈSE

Les aspects de l'inconscient sensitif et moteur et du subconscient automatique étudiés dans les deux chapitres qui précèdent se résume en un système automatique extrêmement complexe; ce système présente des éléments si nettement psychologiques que les savants sont d'accord pour ne pas lui refuser les caractères que l'on reconnaît aux autres manifestations de la vie mentale. Certains d'entre eux constatent qu'il n'est pas possible, dans l'état actuel des connaissances, de découvrir les modifications du système nerveux qui lui correspondent. D'autres, plus hardis, émettent des hypothèses sur les centres qui président aux fonctions subconscientes. Nous étudierons dans un chapitre spécial les rapports entre activité mentale et activité cérébrale et tâcherons de déterminer ce que l'étude de l'inconscient peut nous apprendre à ce sujet. D'autres enfin affirment qu'il n'y a rien de commun entre le subconscient et le système nerveux et que le subconscient appartient à la vie psychologique, exclusivement.

Nous signalons ces questions en passant. Nous les laisserons de côté pour le moment, tout notre effort devant se porter sur les phénomènes et leur interprétation, non sur les hypothèses. Or, pour comprendre ceux-ci, il nous faut rester sur le même terrain qu'eux

Digitized by Google

et ne pas chercher des causes en dehors de l'étude des faits eux-mêmes.

Que l'automatisme — si nous désignons par ce mot l'ensemble des faits inconscients et subconscients envisagés précédemment — ait un caractère psychologique, c'est ce que les auteurs ont signalé. C'est incontestable. Dès qu'une excitation extérieure provoque un mouvement approprié qui n'est pas un réflexe purement physiologique, nous sommes en présence d'un acte d'ensemble dans lequel la mémoire du mouvement, l'association de l'impression reçue et du mouvement, l'habitude enfin sont des fonctions d'ordre psychologique que l'on rencontre, par ailleurs, dans toute l'étendue de la vie mentale. Et de ce qu'un acte est simple, concret, et n'exige pas d'effort d'abstraction et de raisonnement, on n'a pas le droit de l'exclure de la vie mentale et de le reléguer à un degré inférieur. La vie mentale est beaucoup plus étendue que la conscience réfléchie. L'automatisme subconscient est donc bien psychique et c'est comme tel que nous devons l'analyser.

Dans les exemples que nous avons cités et les quelques indications que nous avons ajoutées pour les faire comprendre, il nous est arrivé plusieurs fois d'employer le terme de *synthèse mentale*, qui est très usité aujourd'hui en psychologie. Nous consacrerons ce chapitre à exposer ce qu'il faut entendre par là et à préciser les rapports entre la synthèse et l'automatisme; l'un ne s'explique pas sans l'autre.

§ 1. — Qu'est-ce que la synthèse dans la vie mentale?

Ce serait une erreur de croire qu'une question de psychologie générale doive nous conduire dans le monde des idées abstraites. Au contraire, rien n'est concret et ne doit rester concret comme une analyse psychologique. Le mathématicien, le physicien, le

Digitized by Google

chimiste, le biologiste ne peuvent se passer de l'abstraction ; le psychologue au contraire doit s'en passer : c'est pour lui une loi.

Dès qu'à l'étude d'un groupe de faits on applique la mesure, ces faits cessent d'intéresser le savant en tant que faits concrets ; ils n'ont plus de valeur à ses yeux que par la loi à laquelle il les rapportera. Un jour que Gauss était loué par un contemporain pour ses applications des mathémathiques aux problèmes astronomiques, il déclara que seule la partie mathématique du travail l'intéressait et non « ces boules de boue qu'on appelle des planètes ». Dans les expériences sur l'attraction, le physicien ne considère pas la chute de tel ou tel corps, mais une chute de corps. Ce qui l'intéresse, c'est non le corps, mais la loi de la chute. De même le physiologiste qui étudie la circulation du sang, la contraction musculaire, la durée de la transmission nerveuse s'intéresse moins à l'être vivant chez qui ces rythmes font partie de la vie, qu'à la loi de ces mouvements et à la formule mathématique qu'il leur donnera, formule valable pour tous les faits soumis aux mêmes conditions, abstraction faite de l'être dans lequel ils se produisent.

Le psychologue au contraire doit tâcher d'étudier la vie mentale sur le vif, avec ses caractères émotifs aussi bien que les idées au moyen desquelles elle se présente à la réflexion. Il n'a pas le droit de négliger le sujet. Il ne peut pas non plus décomposer la conscience en éléments abstraits ; car avec de l'abstrait il ne reconstruira jamais du concret et du réel.

Sa tâche sera donc de saisir les caractères de la vie mentale et de les interpréter, en ayant bien soin de laisser à ce qui est physiologique sa nuance propre et de ne pas oublier qu'ici, ce qui importe, c'est l'activité, c'est la fonction, c'est le sujet qui est actif et s'exprime par des fonctions.

Il faut se garder de décomposer en éléments arti-

Digitized by Google

ficiels ce qui est éprouvé par nous et constaté, enregistré, si l'on veut, par la conscience de chacun comme comprenant à la fois un état affectif du sujet qui perçoit, un objet perçu, des mouvements, des désirs. Or, toute représentation, tout fait de conscience apparaît à la réflexion comme complexe. Chacun peut en faire l'expérience et analyser avec un peu de bonne volonté, n'importe laquelle de ses représentations, une image d'objet, un souvenir, un projet, un rêve, tout en conservant bien entendu à cette représentation sa véritable nature ; il trouvera sans hésitation que sa représentation est inséparable de l'acte psychique qui lui donne naissance et que cet acte offre les aspects les plus variés.

Prenez une sensation, l'odeur ou la vue d'une fleur, un son que vous entendez, une parole qui attire votre attention, le timbre qui annonce un visiteur, l'appel d'un oiseau qui passe, la vue des gens dans la rue : vous y découvrirez aussi, sans aucune difficulté, le point de départ de souvenirs, de méditations ou de rêveries, et enfin une attraction ou une répulsion de votre désir et de votre vouloir.

Or, ce qui vous frappera, si vous réfléchissez à cela, c'est que ces différents aspects sont réunis en une seule impression, en un seul tout. Dans les exemples très simples que nous avons choisis, ce tout que l'on appellera impression, sensation, image ou représentation, est un acte qui comprend votre réaction individuelle, votre réponse propre à l'appel ou, selon la terminologie usitée, à l'excitation venue du dehors.

Il s'ensuit qu'un fait psychologique, même élémentaire, ne peut se réduire à un ou plusieurs éléments mécaniques, comme on le suppose en physique pour un ensemble de mouvements, et en chimie pour un corps ; mais que ce qui constitue précisément la nature psychique de la représentation, c'est son caractère de totalité ou, plus exactement, son unification dans la

Digitized by Google

vie mentale, avec l'ensemble des liens qui la rattachent au sujet qui l'éprouve.

Ce caractère de totalisation, de complexité active que l'on rencontre dans tout fait mental, voilà ce qui nous conduit à définir une sensation, une représentation, un acte volontaire, un sentiment par la notion de *synthèse*. Chaque fait mental est une synthèse.

Qu'est-ce qui différencie la synthèse mentale d'un autre genre de synthèse, par exemple de la synthèse chimique ? Cette dernière se compose d'éléments et ces éléments peuvent être retrouvés. Elle est un mélange d'éléments mécaniques. Chacun de ces éléments a sa valeur, peut être désigné et mesuré. Par contre, le psychologue se trouve en présence de synthèses dont les éléments n'existent pas en dehors de ces synthèses mêmes. Ainsi les impressions particulières, indiscernables et inconscientes qui entrent dans la composition d'une sensation de lumière, de son, d'effort musculaire ne sont rien par elles-mêmes ; elles n'existent littéralement pas à part de la sensation dont elles font partie intégrante.

Aucune analyse n'arrive à les dégager. A la rigueur, on peut donner le nom d'*élément* à des caractères qui se retrouvent dans plusieurs sensations ; ainsi l'on peut dire qu'un minimum sensible entre comme élément à la fois dans une sensation tactile et dans une sensation visuelle. Mais ce n'est là qu'une abstraction qui n'a pas de signification au point de vue psychologique, puisque la sensation tactile et la sensation visuelle présentent une différence de qualité, et qui n'en a pas non plus au point de vue physiologique, puisque les éléments du tact et les éléments de la rétine ne fonctionnent pas de la même façon.

Il est bien plus aisé encore de le prouver si, au lieu de s'en prendre à un aspect artificiellement isolé et détaché de l'ensemble, comme l'est telle ou telle sensation de son ou de couleur, on envisage la vie psy-

Digitized by Google

chique dans sa réalité mouvante, avec ses associations d'idées, ses images, les sentiments qui animent tout cela et les volitions que le sujet émet et qui le montrent actif dans ce mouvement. On s'aperçoit alors que n'importe quel moment de la vie consciente est comme un point de rencontre des différentes tendances qui concourent à l'activité de l'esprit et que tous ces moments font partie d'une synthèse plus vaste qui les renferme tous et qui est la personnalité de chacun de nous.

Il n'y a donc pas, à proprement parler, d'*éléments* psychiques ; quand on emploie ce terme, il ne faut pas oublier qu'on ne le fait que parce que le mot est commode ; mais alors il n'est pas pris au sens strict. Si, par abstraction, on arrivait à les dégager, on constaterait alors que la synthèse mentale est plus que le nombre de ses éléments et autre chose que la composition résultant de la fusion de ceux-ci.

Cela se conçoit dès qu'on pense que dans toute représentation entrent des sensations de mouvement, des signes locaux restant à l'état inconscient (voir Chap. II), des faits de mémoire et des tendances, que l'attention exerce un choix, une sélection parmi les représentations possibles, et que l'intérêt qui s'attache à l'objet de la représentation et guide l'attention dépend de la réaction affective du sujet qui éprouve la sensation, du *moi* individuel.

Parler d'éléments psychiques était possible dans une psychologie purement intellectualiste, considérant le raisonnement comme étant la faculté supérieure de l'esprit et admettant que le but de l'homme était de produire des idées abstraites. Aujourd'hui, le développement de méthodes nouvelles a ouvert un champ d'investigation beaucoup plus vaste et l'on a remarqué l'importance pour la vie mentale de tout ce qui est moteur, de ce qui appartient à l'action.

Ce ne sont plus, pour une psychologie moins arti-

Digitized by Google

ficielle, les éléments intellectuels qui préexistent; on n'oserait plus, comme Condillac, déduire toute l'activité spirituelle de la faculté d'éprouver des sensations et de les comparer. On sait aujourd'hui que la sensation n'existerait pas sans une activité motrice préexistante; on sait aussi que les éléments intellectuels ne sont que la traduction consciente d'un travail beaucoup plus profond. La découverte de l'inconscient a modifié complètement la psychologie.

Le fait conscient le plus simple n'est donc pas élémentaire ; il ne l'était que pour un système posant à égalité conscience et vie psychique. Mais du moment que celle-ci déborde celle-là, une psychologie intellectualiste n'est plus possible.

Une fois l'inconscient reconnu, la conscience ne risque-t-elle pas de perdre toute importance et d'être réduite à n'être plus qu'un reflet, une résultante de l'activité inconsciente ? Certains physiologistes ont même été jusqu'à inventer pour elle le terme d'*épiphénomène*, c'est-à-dire de reflet n'ayant aucune action, n'appartenant plus aux séries causales des phénomènes. Cette conception ne serait possible que si la conscience était une survivance ; il faudrait pour cela qu'elle ne fût plus que l'écho lointain d'une activité en complète régression. De plus, les états de conscience devraient n'avoir aucune efficacité ; or les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion montrent qu'en provoquant directement un état de conscience, on obtient des effets physiologiques; l'état de conscience éveillé par l'expérimentateur, l'image mentale, la représentation se montrent ici parfaitement actifs ; et qu'on ne dise pas que leur apparition résulte d'un état organique. Dans ce genre d'expériences, c'est le contraire qui est vrai. Et inversement, l'on peut, par des transformations organiques, provoquer un état d'esprit. Etat d'esprit et état organique sont en cela bien distincts. Enfin, dans la vie sociale, des influences s'exercent

Digitized by Google

directement sur les idées et sur les sentiments ; c'est ce qui a lieu dans l'imitation, dans la contagion des idées, dans les influences qui agissent sur les consciences : enseignement, convictions religieuses et politiques, conseils de morale.

Il serait donc contraire à l'explication d'importants groupes de faits de reléguer la conscience dans la classe des épiphénomènes. C'est là un mot vide, qui n'est même pas commode. De plus, on remarque qu'avec le développement d'une civilisation déterminée, c'est-à-dire avec un processus de différenciation des fonctions sociales et de complication dans l'organisation de ces fonctions, la conscience individuelle et la conscience collective s'épanouissent. Loin d'être réduites à ne pas avoir de rôle, elles acquièrent un rôle de plus en plus considérable.

Par conséquent, il n'est pas possible de considérer la conscience comme un simple produit de l'activité inconsciente. Ce qu'on appelle la conscience représente très nettement une fonction dans l'activité mentale ; cette fonction, c'est la synthèse prenant graduellement connaissance d'elle-même à travers l'évolution et aboutissant dans l'humanité à ces unifications puissantes que sont les systèmes d'idées. L'activité mentale consiste à former des synthèses de plus en plus complexes, depuis celle de l'excitation extérieure et des mouvements d'adaptation que l'on observe chez les animaux inférieurs jusqu'aux systèmes d'actions, de sentiments et d'idées qui ont reçu, chez l'homme des civilisations avancées, le nom de savoir, de justice, de vérité.

Mais, nous le verrons dans la suite, la synthèse la plus élevée comme la plus modeste porte en elle aussi sa part d'inconscient et les deux courants actifs de la vie mentale s'interpénètrent et se mélangent. Il n'y a pas de ligne de démarcation entre eux et leur action se combine.

Digitized by Google

C'est ce qui a été remarqué à propos de la forme d'inconscient étudiée dans le chapitre troisième sous le nom de subconscient ou d'automatisme. Pierre Janet a fait constamment application des rapports entre synthèse et automatisme pour expliquer les différences de tension et les oscillations du niveau mental ; la synthèse domine quand le niveau de la vie psychologique est plus élevé ; s'il descend, elle cède à des fragments d'automatisme qui prennent une importance excessive et désagrègent la personnalité synthétique.

Ainsi la pathologie mentale confirme ce que l'analyse des représentations avait conduit à découvrir. La synthèse élémentaire unit l'excitation et le mouvement dans un acte d'adaptation au milieu, accompagné d'un état affectif primordial. L'état mental le plus primitif sort donc de la nécessité vitale d'une synthèse ; la vie mentale constitue un avertissement pour l'être vivant et aussi une possibilité indéfinie de progrès ; les synthèses supérieures, que nous appelons savoir, justice, vérité, fusionnent, elles aussi, les différents aspects de la vie mentale, chez ceux qui s'élèvent jusque-là ; elles actionnent, en effet, non seulement les combinaisons multiples d'idées qui sont réunies dans ces concepts, mais les sentiments, grâce auxquels ils ne restent pas lettre morte, et les volitions par lesquelles ils s'objectivent et prennent place parmi les forces sociales.

Mais plus on s'élève dans les ensembles de produits de la vie mentale que fusionne la synthèse, moins est aisée celle-ci, même à l'état normal. Car nous sommes organisés de telle sorte que les sentiments, avec leurs innombrables racines qui plongent dans l'inconscient, nous poussent à agir et que nous ne sommes pas toujours capables de contenir nos actes jusqu'à ce qu'ils soient, comme le voulait Descartes, éclairés par la raison. D'autre part, réunir en une vision spirituelle le plus d'aspects possible des choses, éviter les conceptions pauvres et bornées exigent une capacité de pen-

Digitized by Google

sée particulière et une largeur de vues peu commune. Ceux qui y atteignent sont rares.

L'on peut donc affirmer que les processus les plus élevés de la synthèse mentale se réalisent rarement, avec toute l'ampleur que l'on voudrait, dans les individualités conscientes et qu'ici encore, nous rencontrons souvent, comme dans l'étude pathologique du niveau mental, de la faiblesse, un manque de tension suffisante. Dans ses degrés élevés, le niveau psychique coïncide avec le niveau moral, l'activité psychologique se fait activité morale ; elle arrive à la puissance de concevoir un idéal, de la manière la plus compréhensive et la plus large. La synthèse supérieure rattache chaque application particulière de la synthèse, chaque moment de la vie à une unité de conduite ; elle englobe l'ensemble des sentiments, des idées et des actes d'une personnalité et apparaît d'autant plus forte que les différentes actions de cette personnalité offrent plus de suite et d'équilibre.

§ 2. — L'évolution de la notion de synthèse commeexplication de la conscience.

L'on peut dire que c'est à Leibniz que l'on doit les premières notions précises sur les deux grands problèmes de la synthèse mentale et de l'inconscient, qui dominent toute la psychologie et qui se conditionnent, ne se comprennent bien qu'en fonction l'un de l'autre.

Leibniz s'était trouvé en présence de la psychologie cartésienne, qui définissait l'activité mentale par la conscience, refusait toute intelligence aux animaux, et inventait pour eux un mécanisme physiologique destiné à remplacer l'âme absente. D'autre part il avait devant lui l'école des empiristes anglais, représentée au XVIIe siècle par Locke ; ce dernier prétendait expliquer la vie consciente au moyen des transformations de la sensation aidée de la réflexion, mais au fond, la

Digitized by Google

réflexion n'opérait qu'en fonction de la sensation. Leibniz mit en lumière l'*activité* des êtres individuels, ce qui vient d'eux, ce qu'ils portent en eux comme possibilités à réaliser ; il fit participer à la vie psychique tout ce qui vit, il étendit les limites de la psychologie bien au delà de la conscience humaine. Aussi, il se rendit parfaitement compte que la vie mentale ne pouvait être restreinte aux états sur lesquels se porte l'observation de notre conscience par elle-même. Les représentations que nous observons en nous ne sont pas des combinaisons passives de sensations simples, d'élémentaires images d'objets ; elles portent en elles la marque de l'esprit qui les produit.

Ainsi il établissait l'activité propre de l'esprit. A l'adage par lequel Locke résumait sa doctrine : « l'intelligence ne contient rien qui n'ait passé d'abord par les sens », Leibniz ajoutait : « Si ce n'est l'intelligence elle-même ». Sans doute, la matière de nos représentations est fournie par les sensations ; mais cette matière n'est en réalité que l'occasion pour l'intelligence de former des représentations et chaque intelligence les forme non d'après ce que lui imposent les sens, mais d'après ses dispositions à elle. Chaque être porte en soi son idée de l'univers ; les sensations sont perçues toujours par rapport à cette idée ; si je me rends compte d'une sensation, c'est que mon intelligence établit un rapport entre elle et l'ensemble de mes objets de pensée, sinon il me serait impossible de la reconnaître et de savoir ce qu'elle signifie. La sensation n'est donc jamais qu'un symbole et l'intériorité mentale des êtres est la seule réalité.

Chaque être développe donc, à propos des sensations, sa manière propre de se représenter l'univers, sa vision du monde. Ainsi est établie la spontanéité des individus. Dès lors, pourquoi cette vie mentale, cette vision originale serait-elle réservée à l'homme ? Il peut, il doit même y avoir infinité de degrés de

Digitized by Google

conscience, les uns plus élevés que l'intelligence humaine, les autres inférieurs à elle pour l'étendue et la clarté des connaissances. Mais pour toutes les intelligences vaut la même loi que pour la nôtre; ce n'est pas du dehors qu'elles reçoivent leur manière propre de percevoir et d'agir; cette manière leur appartient, relève de leur activité naturelle.

L'idée d'infini, que Leibniz avait appliquée dans le calcul mathématique, il en trouvait des applications singulièrement fécondes en philosophie. Il en tirait aussi des conséquences psychologiques importantes; chacun des faits de la vie mentale, depuis la sensation, n'est pas un élément simple, mais bien la synthèse d'une infinité de moindres faits conscients qui ne sont pas aperçus par nous à part les uns des autres; ils entrent en composition dans l'acte qui les réunit.

La même chose s'affirmera des pensées actives qui vivent en nous, c'est-à-dire, selon l'explication de Leibniz, des *tendances* qui constituent notre activité mentale. L'âme, dit Leibniz, renferme « une multitude de pensées présentes, dont chacune *tend* à un changement particulier, suivant ce qu'elle renferme. » La thèse d'une psychologie dynamique est exprimée nettement dans ce passage.

L'on s'est demandé si Leibniz avait établi la notion d'inconscient à proprement parler et si les petites perceptions n'étaient pas simplement de moindres degrés de conscience. Sans aucun doute, il ne pouvait avoir la notion précise que nous nous faisons de l'inconscient, ni connaître les multiples faits dont nous disposons avec nos méthodes d'analyse psychologique. Il n'en est pas moins vrai qu'il a le premier vu nettement l'impossibilité d'expliquer la vie de l'esprit par des combinaisons d'éléments simples, qu'il a eu le souci de la complexité de la vie mentale et que sa psychologie dynamique réalise un progrès considé-

Digitized by Google

rable sur Descartes et sur Locke. Ses textes, quand on les compare, ne sont pas exempts de confusion, mais cela provient de la nouveauté de la question.

Tout approfondissement de la psychologie devait apporter aux problèmes de la synthèse et de l'inconscient des arguments nouveaux. KANT, dans la *Critique de la raison pure*, ne fait pas seulement œuvre de logicien, mais se rend compte que la logique n'a aucun sens si elle est suspendue dans le vide et manque de base réelle, d'explication fondée sur le fonctionnement de la pensée. Aussi approfondit-il les problèmes essentiels de la psychologie et celui de la synthèse occupe, peut-on affirmer sans exagération, le centre même de son exposé.

Au surplus, Kant avait à défendre la psychologie synthétique contre de nouvelles attaques venues des empiristes. Hume, continuant aux XVIIIe siècle l'œuvre de Locke, avait repris la tradition sensualiste et en avait exclu le faible rôle que Locke accordait encore à la réflexion. La conscience, pour Hume, devenait synonyme de l'ensemble des états de conscience. Les états de conscience étaient ou des sensations ou des idées qui en vérité se ramenaient à des résidus de sensations. Les rapports entre ces idées, rapports qui s'expriment dans toute proposition, dans tout jugement, ne sont pas établis par l'activité de la raison, comme on le dit communément, mais par des lois d'attraction tout à fait semblables aux lois physiques : les idées se combinent en vertu, par exemple, de la ressemblance, de la contiguïté, de la succession.

Kant ne pouvait se contenter d'une explication aussi superficielle, aussi contraire à la nature même de nos jugements. Il objecta que, de cette manière, on n'obtiendrait que des juxtapositions d'impressions et jamais un jugement. Un jugement tout simple, comme celui que j'énonce en disant : « le soleil chauffe la pierre », serait de toute impossibilité. Tout

Digitized by Google

au plus pourrais-je éprouver que ma sensation visuelle donnée par le soleil est accompagnée d'une sensation de chaleur que reçoit ma main si je touche une pierre en particulier. Jamais je n'énoncerais une proposition comme celle-là. En comparant ces faits sensibles à la pensée que renferme ma proposition, à savoir que les rayons du soleil élèvent la température des corps qui y sont exposés, on mesure la distance considérable entre sensation et jugement.

Un jugement comprend donc beaucoup plus qu'un rapprochement de sensations. Ce qui le caractérise avant tout, c'est la synthèse qu'il établit entre les termes, c'est ensuite qu'il est affirmé par induction pour tous les cas où les mêmes conditions seront remplies, pour demain comme pour hier. Ce que j'appelle le soleil ne se représente à moi que par la synthèse d'un grand nombre de sensations; la même vérité est applicable à ce que je reconnais être une pierre et à plus forte raison au rapport entre le soleil et la répartition de la température dans les corps qui sont exposés à ses rayons.

De plus, avec le système des sensualistes, jamais la certitude scientifique ne sera possible. Or, elle est un fait. En analysant ma vie mentale, je distingue nettement les attitudes de l'esprit que j'appelle possibilité, probabilité et certitude. Elles ne se confondent pas. Or, comment la certitude s'établira-t-elle jamais avec les seules sensations? Certaines habitudes sans doute lieraient mes impressions; je n'irais pas au delà. Aussi Hume avait-il la franchise de réduire la certitude à l'habitude. Kant ne se contentait pas de cet artifice.

Nous le voyons donc reprendre certaines thèses de Leibniz et spécialement l'activité propre, la spontanéité de l'esprit, ensuite l'unification de la multiplicité sensible dans l'unité synthétique de la pensée. Il ira plus loin que Leibniz dans cette voie et cherchera

Digitized by Google

quelles sont les formes que notre pensée impose aux représentations ainsi que les lois logiques qui président à nos jugements. Mais ces formes et lois logiques n'auraient aucune portée si on ne définissait pas le fonctionnement psychologique qui leur donne naissance. C'est ainsi que Kant recourut à la synthèse mentale. La synthèse repose sur une fonction unificatrice de la pensée que Kant appelle aperception, reprenant le terme que Leibniz réservait à la connaissance rationnelle.

Toute liaison de la multiplicité sensible en une représentation d'objet provient de cette activité synthétique rationnelle. Sans elle, il n'y aurait que des sensations disparates, sans cohésion. Les sensations, différentes les unes des autres, ne sauraient par elles-mêmes nous donner l'image unifiée d'un objet. Du haut en bas de nos connaissances, la synthèse est active. Elle englobe non seulement la perception, mais ce qui nous permet de nous représenter les objets dans l'espace et dans le temps, et ce qui fait que nous les faisons entrer dans des figures géométriques dont les proportions soient définissables ; activité synthétique encore, la faculté de rattacher les objets particuliers aux caractères compréhensibles qu'ils prennent dans le concept, dans la notion abstraite : nous reconnaissons les différents arbres grâce au concept d'arbre qui les explique logiquement tous ; mais ce concept, est-ce la sensation, tout en nuance, qui le donnera jamais ?

Ainsi la synthèse est l'activité propre et unificatrice de la vie mentale. Nous en avons une notion dans le fait conscient du « Je pense » qui accompagne en sourdine toutes nos représentations. Mais Kant ne peut s'empêcher de reconnaître que l'unité de notre aperception est « transcendantale », c'est-à-dire située en dehors de l'expérience, ou, comme nous le dirions aujourd'hui, s'exerce inconsciemment à l'insu du

Digitized by Google

sujet pensant. Mais cet inconscient n'est pas irréductible : il appartient à la réflexion de le pénétrer.

Ces considérations essentielles de Leibniz et de Kant devaient avoir un retentissement considérable. Aussi le problème de la synthèse était-il placé désormais au centre de la psychologie et rien ne pouvait l'en déloger. De même que Leibniz avait réfuté Locke, que Kant avait réfuté Hume, les grands psychologues de la fin du XIXe siècle et des premières années du XXe siècle mirent à néant les derniers efforts des empiristes, de J. Stuart Mill, de Bain, de Spencer pour sauver le sensualisme. On peut dire que cette dernière tendance est morte aux yeux des psychologues.

Cherchons quelques exemples chez les psychologues contemporains. Le fondateur du premier laboratoire de psychologie expérimentale, l'illustre Wundt, professeur à l'Université de Leipzig et doyen des psychologues allemands, a montré, à son tour, l'insuffisance des théories associationnistes en psychologie. Voici comment on pourrait résumer son argumentation, qui s'oppose nettement aux hypothèses sensualistes et met l'accent sur l'activité mentale, la spontanéité du sujet : il n'y a pas, selon Wundt, d'éléments psychologiques proprement dits; la vie mentale ne part pas de prétendus états conscients simples que seraient les sensations et ne peut se construire au moyen de ces états et de leurs transformations. Quand on emploie le terme d'élément psychologique, il ne faut pas oublier que c'est là un produit de l'analyse et de l'abstraction. Il n'existe pas d'éléments psychologiques à l'état libre; ces éléments font toujours partie de touts complexes, d'*actes* qui sont, par certains aspects, représentation d'objet et, par d'autres, activité subjective, sentiment, volonté, attention. Ni les sensations, ni les idées que les sensualistes prétendent, depuis Hume, en faire dériver,

Digitized by Google

ne sont des éléments. Ce qu'on pourrait appeler élément dans la vie psychique serait beaucoup plus simple, et jamais un élément psychique ne constituerait une donnée consciente. Toute sensation, même la plus fruste, est une fusion d'éléments qui n'existent pas en dehors de l'ensemble de cette fusion même. Ainsi est contredite l'une des thèses des associationnistes.

La seconde thèse que les associationnistes anglais du XIXe siècle ont reprise de Hume et développée, réduit, nous l'avons vu, les lois de l'activité mentale à des lois d'attraction entre idées. Cette thèse ne trouve pas grâce non plus devant Wundt. Celui-ci soutient qu'il existe une activité propre dans la vie mentale; il est arrivé à la démontrer par de nombreuses expériences, ainsi que par l'étude des fonctions cérébrales; sa théorie est psycho-physiologique. Il l'a exposée dès la première édition de sa *Physiologische Psychologie*. On sait que cet important ouvrage a eu six éditions successives, et l'auteur a considérablement augmenté et modifié son œuvre à chaque édition; il l'a accrue des données expérimentales et des découvertes physiologiques nouvelles; il l'a transformée selon les progrès des méthodes et les découvertes de sa science. Dans les lignes essentielles pourtant, les faits nouveaux ont apporté à sa théorie une constante confirmation. Il a été amené à abandonner les parties caduques et les hypothèses accessoires, mais a conservé les idées directrices de sa conception.

L'activité mentale ne se compose pas d'éléments. Elle est fondée sur la réaction du sujet et cette réaction est essentiellement active et personnelle au sujet. Il y a donc une fonction en quelque sorte centrale dans la vie de l'esprit : ainsi seulement peut se comprendre l'attention, l'unification des données conscientes et en même temps le fait que notre vie

Digitized by Google

psychique n'est pas une combinaison de notions abstraites, mais, avant tout, une activité, ou, si l'on préfère, une volonté soutenue par des états affectifs. Cette fonction unitaire, qui est psycho-physiologique, Wundt adopte, pour la désigner, le terme leibnizien et kantien d'aperception.

L'aperception est donc l'activité mentale accompagnée du sentiment d'elle-même; elle se traduit par l'attention par laquelle certains contenus psychiques sont choisis dans notre idéation et certains autres, écartés. De l'aperception relève la synthèse mentale, qui s'étend de la fusion et de l'assimilation des éléments entrant dans une sensation jusqu'à l'unification logique des concepts dans le raisonnement.

Dans la sensation, qui présente une synthèse moins intellectualisée, l'aperception intervient, mais on peut l'y appeler passive en ce sens que ce sont les excitations mêmes qui déterminent son entrée en action; par contre, dans un raisonnement ou dans une délibéraiion de la volonté avec elle-même, l'aperception est active.

Wundt a donné une classification des formes les plus simples de synthèse : combinaisons intensives entre des éléments sensibles de même nature, comme pour un son et ses harmoniques; combinaisons extensives entre les éléments de sensations différentes, comme pour les éléments moteurs et tactiles avec les impressions visuelles ou auditives (nous avons étudié ce processus au deuxième chapitre); puis assimilation et complication de sensations, de façon à former une représentation d'objet; enfin, association par similitude et par contiguïté entre des représentations qui appartiennent à un même ensemble. C'est le domaine de l'aperception passive.

L'aperception active soumet les représentations au concept; ce travail n'est pas séparé du précédent, mais se produit dès que nous connaissons et déter-

Digitized by Google

minons une représentation. Le concept, c'est-à-dire tout terme qui ne s'applique pas à une seule représentation (à moins de cas très spéciaux), mais en englobe plusieurs (comme arbre, table, livre), ou désigne certains traits, certains aspects communs à plusieurs représentations (comme mouvement, couleur, forme), est produit par l'aperception active qui établit des rapports entre des représentations diverses ou encore analyse et décompose une totalité représentée pour en relier les divers éléments à des notions connues. L'aperception active s'accompagne de sentiments spéciaux, les sentiments d'activité, entrant en jeu avec l'effort, la volition, l'attention active. L'existence de ces sentiments nous découvre la véritable nature de l'aperception : elle est elle-même activité, volonté. La psychologie de Wundt est un volontarisme.

Aussi, ce caractère essentiel de l'activité mentale n'est pas réservé à l'homme seul. Il s'étend aussi loin que la vie psychique elle-même. Tout être vivant, aussi simple que soit sa vie psychique, répond aux actions du dehors par une tendance interne, une réaction propre à l'être qui l'accomplit. Cette réaction est adéquate à l'être, elle porte en elle quelque chose d'originaire et d'instinctif. Wundt l'appelle *Trieb;* nous traduirons ce mot par penchant, poussée, tendance. Certains des mouvements de réaction par lesquels l'être vivant répond au milieu se mécaniseront rapidement et donneront naissance aux réflexes, aux réactions purement physiologiques réglées par les centres nerveux inférieurs. Mais d'autres mouvements, par lesquels l'être vivant tâchera de s'adapter plus complètement au milieu et de s'approprier, dans son milieu, ce qui répond à ses besoins, se compliqueront et s'accompagneront de la représentation d'un but. Ainsi donc, le mouvement volontaire est une complication du *Trieb* ou

Digitized by Google

tendance primitive à agir et de la représentation d'un but avec les mouvements qu'il importe de faire pour l'atteindre; cette attitude mentale est sous-tendue par un sentiment d'activité. Réaction de l'être vivant, tendance originaire, sentiment d'activité, représentation du but et des mouvements appropriés au but sont les aspects d'une seule et même synthèse. Tout acte psychique est une synthèse.

La complexité allant croissant avec l'évolution des séries animales, plusieurs chemins se présenteront à la volonté pour réaliser les besoins et les désirs que l'être vivant éprouve; c'est ainsi que naîtra le choix. Dans le choix, la volonté prendra conscience d'elle-même, elle se développera plus complètement et, d'autre part, elle pourra abandonner à l'automatisme les actes qui, par répétition et habitude, n'exigeront plus de synthèse nouvelle. Nous retrouvons, dans cette théorie très intéressante, les caractères de la synthèse, tels que nous les avons rencontrés déjà chez Leibniz. Mais les idées se précisent, les faits sont plus nombreux, de nouvelles méthodes permettent de les saisir. De plus, la nature active de la vie mentale, déjà définie par Kant, est mise en lumière. Avec ce dernier encore, Wundt considère l'aperception comme une fonction logique et psychologique à la fois, mais il investigue d'une manière approfondie ses bases psychologiques et il étend la notion bien plus loin que le seul domaine des idées. Il en montre l'action jusque dans la vie psychique la plus simple. Il découvre enfin son caractère de tendance, de volonté.

Un autre maître de la psychologie fondée sur l'expérience, Hoeffding, insiste avec la même énergie sur les caractères actifs et synthétiques de la vie mentale. Il est particulièrement intéressant de constater l'accord d'esprits aussi différents que le professeur

Digitized by Google

de Copenhague et le chef de l'école de Leipzig. Plusieurs de ses œuvres les plus importantes sont connues du public français et son principal ouvrage, l'*Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*, a eu de nombreuses éditions dans les différentes langues.

Hoeffding a très solidement établi les rapports qui existent entre tous les aspects et toutes les fonctions de la personnalité mentale. Rien, dans la vie psychique, n'est isolé de l'ensemble; entre tous ses aspects, il y a des relations multiples; pas de démarcation entre sensation et mémoire, entre mémoire et pensée. Chaque fait mental participe à la fois de ces diverses fonctions que nous appelons perception, mémoire, pensée, volonté, sentiments. C'est la loi de relation qui régit la psychologie.

Entre tous les faits qui relèvent d'une même conscience il y a une connexion intime; cette connexion, Hoeffding la poursuit dans toute l'étendue de la vie mentale. Il la trouve dans les sensations; comme nous avons envisagé la question antérieurement, nous nous dispensons d'insister; il la recherche dans le souvenir : y aurait-il souvenir s'il ne s'établissait une relation entre les perceptions et les images, et cette relation n'est-elle pas fondée dans la *loi* de relation elle-même? Les sentiments donneront, à l'analyse, un résultat analogue et l'on comprendra par eux les oppositions, les contrastes et aussi l'harmonie et le bien-être moral qui ne pourraient exister s'il n'y avait dans la vie mentale une activité de rapprochement, de comparaison, de synthèse. Supprimez cette activité et les différents moments de notre vie affective n'ont plus de rapport les uns avec les autres; les sentiments de plaisir et de peine, de satisfaction et d'éloignement restent sans explication plausible.

Le ressort de l'action, ce qu'on est convenu d'appeler la volonté, ne se comprend pas sans la synthèse

Digitized by Google

des pensées et des sentiments, concentrés vers un but déterminé. « Toute volition, écrit Hoeffding, implique une concentration, puisque toutes les pensées et les sentiments y sont orientés vers un but déterminé. Ce groupement intervient aussi bien dans l'instinct que dans la tendance et la résolution. C'est peut-être ici que le caractère cité s'applique le mieux : si par volonté nous entendons la conscience de sa faculté active, nous pouvons appeler volonté cette activité synthétique sous toutes ses formes .»

La manière dont nous envisageons les choses et percevons le réel enfin serait incompréhensible sans la synthèse, car les représentations par lesquelles nous traduisons notre expérience du monde ne nous permettent pas de concevoir un objet isolé. Rien n'est isolé, tout se tient. Nous ne nous contentons pas d'enregistrer des sensations, nous les mettons en relation avec l'ensemble de notre conception, avec notre représentation des choses. Cette thèse renouvelle, on le voit, le problème posé par Leibniz.

Nous ne prétendons aucunement donner ici un historique complet de la notion de synthèse mentale depuis Leibniz. Notre but est uniquement de montrer l'importance croissante qu'a prise ce problème en psychologie et de permettre au lecteur de préciser une notion que l'on retrouve souvent aujourd'hui, soit sous la dénomination que nous avons choisie, soit sous des noms différents, aperception, unité de la vie mentale, volonté ou quel que soit le terme que l'on préfère pour désigner cette fonction active. Nous désirons indiquer aussi la part que quelques psychologues de grand renom lui ont apportée.

Nous avons le grand tort de nous imaginer parfois que la psychologie anglaise soit exclusivement sensualiste et que la pensée des Mill, des Bain, des Spencer la résume uniquement. Le livre si intéressant de Ribot nous a fait connaître tout particulièrement

Digitized by Google

ces auteurs, mais il ne faut pas oublier qu'en même temps l'Angleterre eut un mouvement philosophique opposé à celui-là, et qui triomphe aujourd'hui avec des idéalistes comme F. H. Bradley et des psychologues comme James Ward, l'auteur du très important article sur la psychologie dans l'*Encyclopédie britannique*. Faut-il rappeler l'œuvre du psychologue américain William James, universellement connu et apprécié ?

Cette dernière œuvre est caractéristique pour la réaction contre les systèmes qui prétendaient construire la vie mentale au moyen d'éléments. « La théorie qui fait de nos idées des combinaisons d'idées élémentaires n'est pas seulement improbable, elle est logiquement inintelligible : elle ne présente aucun des caractères essentiels à toute vraie combinaison ». James accompagne cette condamnation d'une quantité d'arguments très originaux : « Prenez une phrase de douze mots ; prenez douze hommes et dites à chacun d'eux un de ces mots ; rangez vos hommes en ligne ou pressez les en tas : puis faites penser à chacun son mot aussi attentivement qu'il voudra : cela ne fera jamais que vous réalisiez ainsi quelque part la conscience de la phrase entière. » Et plus loin : « L'associationnisme fait de l'esprit le résultat d'une multiplicité d'idées distinctes unifiées par l'*association ;* il y a, dit-il, une idée de a et une idée de b, et par conséquent de $a + b$ qui n'est que les idées de a et de b réunies. C'est comme si l'on disait en mathématiques que le carré de a plus le carré de b est égal au carré de $a + b$, ce qui est une erreur évidente. Idée de a + idée de b n'est pas identique à idée de $a + b$; il y a là deux idées, et il n'y en a qu'une ici. Là, ce qui connaît a est expressément supposé ne pas connaître b ; ici ce qui connaît a connaît également b, etc. Bref, aucune logique ne fera jamais que deux idées n'en forment qu'une. »

Digitized by Google

W. James avec de nombreux exemples et des analyses fines et spirituelles, a mis en lumière la continuité de la vie mentale, par opposition à l'atomisme psychologique des sensualistes ; il a éclairé la multiplicité des courants d'idées qui constituent l'activité psychique. Il a montré que tout état tend à s'intégrer à une conscience personnelle et que celle-ci s'explique non par une identité substantielle, comme le pensent les spiritualistes classiques, mais par une identité fonctionnelle ; enfin que toute conscience personnelle choisit dans les éléments de son contenu, procède par sélection vis-à-vis des représentations possibles.

Sans qu'il ait formulé une théorie nette de la synthèse, comme nous en avons trouvé une chez d'autres psychologues, il critique la psychologie mécaniste et a le sens le plus vif du mouvement et des nuances de la vie mentale.

En 1889, dans un livre très riche en faits, très solide de structure et qui donne à la fois beaucoup à apprendre et beaucoup à penser, Fr. Paulhan, partant de l'étude des éléments de l'esprit, comme le voulait la psychologie associationniste, à ce moment fort en honneur, s'élevait à une conception différente de l'associationnisme proprement dit ; tout en cherchant à définir le rôle des éléments psychologiques, leurs influences réciproques et en quelque sorte leurs mouvements à l'intérieur de la vie mentale, il montrait que cette étude n'épuisait pas l'activité du sujet et qu'il fallait la compléter par la synthèse. « C'est l'harmonie, en effet, la finalité, la systématisation, que nous avons trouvée partout dans l'esprit et reconnue pour le caractère le plus important de l'activité mentale. »

Il insiste sur la réaction de l'organisme individuel ; cette réaction constitue l'esprit, synthèse active des impressions reçues par l'organisme, synthèse psychophysiologique et par conséquent aussi synthèse des

Digitized by Google

conditions physiques et des conditions sociales. Nous ne sommes pas passifs en recevant les impressions extérieures, nous suivons nos tendances intérieures et nous modifions l'ordre physique des excitations, accueillant celles qui sont d'accord avec notre personnalité. « Même la phase réceptive est déterminée par la réaction de l'organisme dans le sens de la systématisation entre les tendances dominantes et les perceptions, c'est-à-dire entre l'organisme et le milieu. » Ce choix s'exerce non seulement dans le domaine des sens, mais dans celui des idées. Les idées ne s'enchaînent pas selon une logique impersonnelle, comme chez les idéalistes, ni selon le mécanisme des empiristes anglais, mais elles sont choisies suivant la tendance dominante de l'individu. « Aussi l'idée, la même idée pour ainsi dire, l'idée d'une même chose diffère-t-elle toujours d'une personnalité à l'autre, parce que les perceptions et surtout les tendances ne sont pas les mêmes. »

Paulhan pourrait ajouter qu'elle varie chez le même individu selon la période de l'existence dans laquelle il se trouve, le ton affectif, le niveau de la vie mentale, et que seules ces idées-là persistent qui sont attachées en quelque sorte à toutes les fibres de l'individu, par les sentiments et par les habitudes, et qui ont jeté dans l'inconscient des racines profondes. Mais il est tout à fait vrai d'affirmer que « toujours nous retrouvons dans l'intelligence le facteur individuel ».

« Les vérités les plus abstraites, celles des mathématiques, sont celles qui diffèrent le moins d'une personne à l'autre; encore ne sont-elles identiques qu'au point de vue logique et abstrait, car quand un écolier ou un mathématicien de génie pensent une même formule, les deux états mentaux ne sont pas absolument équivalents, les formules abstraites n'existent pas isolément, elles éveillent toujours, d'une manière plus ou moins nette, quelques idées qui

Digitized by Google

varient d'un esprit à l'autre. » Et plus on va vers des faits concrets de la vie individuelle, plus la tendance individuelle s'accuse. Dans le domaine des sentiments, les différences sont considérables entre les hommes dans la manière dont ils les éprouvent.

Paulhan ne pouvait omettre les manifestations motrices, dont Ribot a signalé l'importance en psychologie. Les gestes, les attitudes, la démarche, l'écriture, comme il le rappelle, caractérisent l'individu.

Les multiples états de l'esprit, correspondant à la très riche activité organique, se systématisent toujours ; c'est pourquoi la personnalité se reflète dans chacun de ses actes. Paulhan s'est placé au point de vue de l'analyse pour les étudier ; il a donc usé de la même méthode que les associationnistes, il est parti des mêmes faits que ceux-ci, et dans ces conditions, il est important de constater qu'il a jugé leur conception insuffisante à rendre compte des caractères synthétiques et actifs de l'esprit.

A la même époque que l'*Activité mentale* de Paulhan paraissait l'*Automatisme psychologique* de Pierre Janet ; ici une autre méthode encore, la méthode pathologique, conduisait à proclamer qu'il est impossible d'expliquer l'activité mentale par des combinaisons d'éléments, mais au contraire, que la vie psychique la plus élémentaire est déjà une synthèse. Il retrouve cette synthèse jusque dans l'automatisme. Et ici réside le grand intérêt de ses recherches. Il provoque l'automatisme chez des sujets hystériques et il étudie cet automatisme. Il remarque que celui-ci ne crée pas de synthèses nouvelles, mais reproduit celles qui ont été organisées par l'esprit. Il montre l'importance des mouvements et des actes, inséparables de toute sensation, et l'impossibilité d'expliquer la vie mentale par des éléments intellectuels et leurs associations. Au surplus, les lois qui président à l'association ne sont en rien semblables aux formules des logiciens.

Digitized by Google

Ce qui s'associe, ce sont les différentes parties d'un même tout vécu. Un aspect de la synthèse, s'il est rappelé, suffit à rappeler l'ensemble de l'acte dont il fit partie : cette *loi de totalisation*, formulée et par Hamilton et par Hoeffding, trouve ici sa confirmation. Elle diffère essentiellement des lois artificielles des empiristes.

Il a montré aussi l'erreur, déjà signalée, d'une unité en quelque sorte matérielle de la conscience. Nous avons toujours des séries très différentes d'impressions qui constituent notre activité psychique et la synthèse n'est pas une unité pauvre, mais une *unification*. L'appauvrissement, l'unité en quelque sorte réduite de la conscience n'existe que dans la catalepsie. Comme le disait Ochorowicz, « à l'état de veille, malgré le monoïdéisme apparent qui a séduit plusieurs psychologues, notre pensée est toujours très compliquée ; nous avons simultanément une foule de sensations qui luttent entre elles et une foule de souvenirs qui cherchent à se débarrasser de la pression des idées dominantes ».

Nous citerons cette page très forte de Pierre Janet dans la conclusion de son *Automatisme psychologique* : « Comme le disaient les anciens philosophes, être c'est agir et créer, et la conscience, qui est au suprême degré une réalité, est par là même une activité agissante. Cette *activité*, si nous cherchons à nous représenter sa nature, est avant tout une activité de synthèse qui réunit des phénomènes donnés plus ou moins nombreux, en un phénomène nouveau différent des éléments. C'est là une véritable création, car, à quelque point de vue que l'on se place, *la multiplicité ne contient pas la raison de l'unité*, et l'acte par lequel des éléments hétérogènes sont réunis sous une forme nouvelle n'est pas donné dans les éléments. Au moment où, pour la première fois, un être rudimentaire réunit des phénomènes pour en faire la sensation

Digitized by Google

vague de douleur, il y eut dans le monde une véritable création. Cette création se répète pour chaque être nouveau qui réussit à former une conscience de ce genre, car, à proprement parler, la conscience de cet être qui vient de naître n'existait pas dans le monde et semble sortir du néant. La conscience est donc bien par elle-même, dès ses débuts, une activité de synthèse. »

La méthode pathologique a permis à Pierre Janet de déterminer les rapports entre l'automatisme et la synthèse; nous avons parlé longuement de ses applications à l'étude du subconscient. Quant à la synthèse, Pierre Janet a tenté de la définir à la suite de longues recherches sur les obsessions, les idées fixes et en général les névroses et les états psychasthéniques. Il a établi que c'est dans la fonction du réel que se manifeste le plus complètement la synthèse mentale. Comment reconnaître cette fonction ? Par l'action volontaire et sociale d'abord : cette action, aisée quand la synthèse s'exerce intégralement, est pénible aux psychasthéniques. Agir leur semble difficile, compliqué ; ils se préoccupent avec exagération des sentiments d'autrui; leurs actes exigent un effort anormal. Les actes qui font appel à la volonté et demandent une adaptation au milieu social engagent la personnalité; il faut que les tendances qui la constituent soient nettement coordonnées, qu'elle convergent vers l'action et que celle-ci s'accomplisse avec précision.

Ce n'est pas tout : un deuxième caractère auquel on reconnaît la synthèse est la persévérance dans l'achèvement, qui manque quand le niveau mental s'abaisse. Il n'est pas rare d'observer un individu qui prend son élan pour accomplir vaillamment une chose, mais, l'action commencée, se décourage, hésite, revient sur ses pas et ne parvient pas à coordonner avec vigueur ses moyens et à appliquer d'une manière suivie son attention au travail commencé.

Digitized by Google

Il faut pour réussir ici, une attention capable de saisir avec exactitude une perception sensible ou une idée et d'avoir le sentiment du réel. Il ne suffit pas de raisonner plus ou moins juste. Le sens du réel, l'adaptation exacte aux objets et aux circonstances sont beaucoup supérieurs aux fonctions du raisonnement.

Activité propre du sujet, réaction individuelle, synthèse différant des éléments et *créant du nouveau* ; multiplicité des tendances synthétisées ; erreur des intellectualistes qui donnent à des combinaisons d'idées le pas sur l'activité intégrale de la personnalité : tels sont les résultats obtenus par Pierre Janet, au moyen de la méthode pathologique. Je passe sous silence ici l'ensemble des problèmes relatifs au subconscient et à l'automatisme, les ayant traités en détail au troisième chapitre.

Nous avons vu jusqu'ici une concordance frappante entre les différentes méthodes ; la définition de la synthèse mentale se complète. La psychologie objective et analytique de Paulhan a montré qu'on ne pouvait construire la vie mentale au moyen d'éléments mécaniques. Wundt, se basant sur l'expérimentation psychologique et physiologique, fonde sa théorie de l'aperception active et de la synthèse. Hoeffding vérifiant les résultats obtenus par les autres méthodes au moyen d'une étude des conditions proprement psychologiques de la vie mentale, James les soumettant à la critique d'une observation qui se porte sur le mouvement des courants de l'esprit, aboutissent aux mêmes conclusions. Et enfin, les grands penseurs qui, comme Leibniz et Kant, ont tenté de mettre en rapport les propriétés de l'âme humaine et l'organisation rationnelle de la connaissance, en tant qu'organisation continue et méthodique, abstraction faite de la variabilité des consciences individuelles, affirment, eux aussi, la nécessité, pour comprendre le rationnel, de poser l'activité synthétique de l'esprit.

Digitized by Google

La méthode la plus ancienne de la psychologie, l'observation interne qui, en dépit des abus auxquels elle a donné lieu dans certaines écoles (le spiritualisme éclectique) est et reste indispensable et s'est transformée chez les Anglais, sous le nom d'introspection, en un excellent procédé d'investigation, a reçu, grâce à Henri Bergson, un renouvellement profond. Bergson a montré qu'au courant des siècles, des artistes aussi bien que des psychologues avaient tenté de saisir sur le vif les manifestations de la vie mentale, en évitant d'immobiliser celle-ci en éléments et en lui conservant précisément son caractère mouvementé, nuancé et riche. Au lieu de transformer un état d'âme en abstraction, en entité, de le fixer par un concept et par un mot, de le classer et de le décrire par ses aspects extérieurs, il s'agit de voir cet état se constituer, d'en retrouver les processus successifs, de les décrire avec toutes leurs nuances, de trouver des termes et des images qui suggèrent ces nuances et leur conservent leur fraîcheur.

Ce procédé d'artiste, éloigné de toute abstraction, convient singulièrement à la vie mentale qui est concrète, éprouvée, vraiment vécue d'une manière immédiate, et sans intermédiaire. Bergson a ouvert ainsi à la psychologie des horizons inexplorés.

Il oppose à l'hypothèse mécaniste aussi bien qu'au système intellectualiste une psychologie qui, s'appliquant à retrouver les caractères originaux de l'activité mentale, s'efforce de saisir celle-ci, moins par une observation qui immobilise trop aisément les faits auxquels elle s'applique que par une intuition, c'est-à-dire un regard qui pénètre et éclaire les profondeurs de la vie psychique. Pour y parvenir, il faut se débarrasser des déformations occasionnées par l'habitude d'envisager les choses extérieures et de diriger l'attention sur elles. Nous sommes obligés, par les nécessités pratiques, de nous adapter constamment au milieu

Digitized by Google

dans lequel nous vivons. Aussi nos termes, les mots dont nous nous servons, nos méthodes, nos raisonnements ont pris un tour particulier ; le langage suit les objets qu'il doit désigner ; ces objets sont spatiaux, extérieurs les uns aux autres ; pour pouvoir agir sur eux, les utiliser, nous devons bien définir leurs contours, leurs lieu et place ; les impressions essentielles qui viennent d'eux, il nous faut les résumer dans un concept, une notion générale, abstraite, schématique.

Cette habitude s'est ancrée en nous, et nous traitons, pour la rapidité et la facilité des communications sociales, notre vie intérieure absolument comme les objets situés hors de nous. Nous la découpons en moments, en représentations ou en idées ; nous groupons sous un même terme les représentations qui offrent des ressemblances extérieures et nous négligeons les nuances qu'elles revêtent toujours en nous. Nous n'accordons à ce qui est de la nuance, de l'émotion intime, qu'un minimum d'attention, si bien que notre psychologie a fini par substituer, à la coloration de nos états intérieurs, des abstractions et que nous finissons par parler, à propos de sensations ou de sentiments, d'un plus ou d'un moins, d'éléments et de combinaisons, comme s'il s'agissait de corps à peser ou à mesurer.

Ce procédé fait que nous découpons artificiellement la vie de l'esprit et que, le jour où faisant un retour sur nous-mêmes nous essayons de la comprendre, nous avons perdu le chemin qui mène vers elle et l'activité nécessaire pour la pénétrer.

Mais nous arriverons à la retrouver si nous savons nous placer directement dans son mouvement. Nous comprendrons alors que toute explication empruntée aux conceptions mécaniques doit échouer dans l'analyse de l'activité mentale, pour la raison très essentielle que le caractère de cette forme d'activité est précisément d'être vécue, éprouvée par le sujet même qui la

Digitized by Google

produit. Contrairement à tout ce qui peut se représenter dans l'espace, la psychologie porte exclusivement en elle le caractère de l'intériorité ; les faits psychologiques n'occupent aucun endroit, leur existence est tout entière dans l'activité qui les produit, dans la direction et les tendances qui constituent en chacun de nous cette activité. La vie mentale est dynamique.

Ensuite, ces tendances n'étant pas extérieures les unes aux autres, puisqu'elles n'ont rien de spatial, s'interpénètrent ; elles collaborent l'une avec l'autre ; elles se fusionnent dans le caractère individuel. Chaque tendance de l'activité mentale retentit sur toutes les autres. Et aucune d'elles n'est fixe ; elles se modifient constamment toutes par l'influence des autres et des événements extérieurs qui les provoquent à se manifester.

La vie psychique proprement dite est donc constituée des nuances qualitatives que nous recueillons de chaque perception sensible et qui reçoivent ce coloris de notre manière propre de percevoir ; les sensations qui accompagnent notre activité y sont aussi comprises. Rien de tout cela ne se perd, mais retentit en nous et donne naissance à des tendances ; l'interpénétration de celles-ci ne porte pas seulement sur l'actualité, mais se prolonge. Le retentissement du passé en nous constitue la durée, qui ne ressemble en rien au temps mathématique qui nous sert à mesurer les phénomènes physiques. Durée, interpénétration des tendances, caractère, voilà ce qui anime notre vie mentale ; nous trouvons donc de nouveau ici l'idée d'activité personnelle et de synthèse. Il y a des actes dans lesquels cette synthèse se remarque dans toute sa vigueur ; ce sont les actes qui émanent du caractère et qui traduisent véritablement la personnalité de celui qui les accomplit. Bergson appelle libres les actes de cette nature. Un acte libre est un acte

Digitized by Google

synthétique. Tout sentiment profond est dans ce cas ; le sentiment détermine les actes qui ne sont pas simplement automatisés, tombés sous la loi de l'habitude et comme tels, ne reflètent plus la véritable personnalité.

J'ai tenté à mon tour une théorie de la *Synthèse Mentale* dans le livre qui porte ce titre : j'ai essayé de grouper les résultats qui m'ont paru les plus sûrs et de les interpréter, afin de définir cette fonction de l'activité mentale.

Comme conclusion, je ne pourrais mieux faire que de citer ces lignes que j'emprunte à la *Nouvelle Monadologie* de Ch. Renouvier et L. Prat ; leur précision et la force de leur pensée me dispensent de tout commentaire : « L'esprit est un *théâtre de phénomènes.* Cette expression symbolique signifie que le sujet, représenté à soi comme une unité de synthèse, s'oppose et à la fois s'identifie avec la multiplicité variable des objets, qui en tant que représentés sont encore lui-même. *Théâtre* est le vrai mot, quoiqu'il paraisse métaphorique ; car l'esprit n'est pas une matière donnée qui manifeste et développe ses qualités intrinsèques suivant une loi ; il n'est pas un agrégat de phénomènes, une sorte de combinaison qui aurait la puissance de se connaître et de connaître ses éléments ; il n'est pas une suite sans loi de phénomènes, il est *la loi elle-même* par laquelle sont représentés en une conscience les phénomènes que l'harmonie préétablie réunit dans l'œuvre d'une organisation individuelle. »

§ 3. — Synthèse, automatisme et psychologie concrète

L'on a dit et répété que les maladies mentales ne sont que l'exagération de défauts et d'anomalies que l'on observe aisément dans la vie quotidienne ; entre les formes accentuées de ces anomalies et les faiblesses que présente chacun de nous, les types de transition

Digitized by Google

sont innombrables. Néanmoins, si l'on choisit les formes extrêmes, d'une part la puissante synthèse du génie, d'autre part la misère psychologique, l'opposition se marque brutalement. Mais entre le déficit mental de celle-ci et la création de celle-là, l'observateur trouvera à se satisfaire.

Sans doute Pierre Janet a-t-il raison de dire que l'automatisme, le subconscient n'apparaît à nu que dans les cas de désagrégation de la personnalité. Mais les exemples nombreux que nous observons sur nous et autour de nous de cet automatisme, mouvements involontaires, répétition des mêmes actes et des mêmes paroles, immobilisation des idées, sécheresse de sentiment n'intéressent-ils pas le psychologue au moins autant que les exagérations, plus rares et en somme plus pauvres, de la maladie mentale ?

On a donc eu raison de diriger des investigations de ce côté et de saisir l'inconscient automatique partout où il se manifeste. Et ici, nous devons insister sur l'usage que peut faire le psychologue de ces acquisitions nouvelles, de ces données curieuses obtenues par des méthodes si diverses et de si nombreuses expériences.

Cet usage est double : tout d'abord il s'agit de chercher les lois de la psychologie humaine ou, si l'on préfère, les conditions auxquelles il faut remonter pour expliquer ces ensembles complexes que sont les faits psychiques. On arrivera ainsi à déterminer avec précision ce qu'il faut entendre par synthèse, association, habitude, automatisme ; l'on tiendra les principes explicatifs qui permettront de se rendre compte des courants que l'on observe dans n'importe quel fait de la vie mentale.

A ce point de vue, l'on obtient une psychologie qui peut à bon droit se nommer science ; elle est même, ainsi que Wundt l'a proclamé, d'une importance *primordiale :* car tout ce que nous connaissons, les cho-

Digitized by Google

ses matérielles aussi bien que les idées morales, ne nous sont accessibles que comme *représentations*, c'est-à-dire comme *faits de conscience*. Par conséquent, il est essentiel, pour l'étude de la nature comme pour celle de l'humanité, de déterminer les lois des représentations ; or, la psychologie comme science s'attache à les formuler.

Elle est non seulement le seul fondement possible des sciences morales, mais l'astronome, le physicien, le biologiste doivent avoir recours à elle. Prenons des exemples : on a bien remarqué, en astronomie, l'importance de l'équation personnelle pour l'enregistrement du passage des astres au méridien ; le physicien prend la sensation comme indication utile et s'il s'occupe d'optique, il ne pourrait ignorer les lois du contraste des couleurs ; bien plus, il désigne en termes de sensation toutes les manifestations du mouvement ; le médecin et le biologiste, en essayant de comprendre les fonctions organiques, doivent savoir à quels faits psychiques s'adresser pour obtenir des renseignements utiles. A cette même science psychologique, le moraliste, l'historien, l'artiste, le philosophe recourront bien souvent pour s'expliquer les lois des phénomènes qu'ils envisagent.

Mais ce n'est pas tout. La psychologie a une autre tâche encore : c'est de nous montrer de manière vivante, de faire mouvoir devant nos yeux les types humains réels, en tenant compte de tous les caractères observés. Ceux qu'on a appelés les petits moralistes français le comprenaient admirablement. Pour cette raison Nietzsche admirait hautement leur finesse d'observation, leur hardiesse d'analyse et l'habileté avec laquelle ils composaient leurs personnages. Pourquoi l'art d'un La Bruyère, d'un La Rochefoucauld, d'un Vauvenargues serait-il perdu pour le psychologue ? Bien plus : ne serait-ce pas aujourd'hui une tâche essentielle pour le psychologue, après toutes

Digitized by Google

les découvertes dues aux méthodes précises, après la mise à nu des ressorts de nos actes et de nos pensées, que de passer de la connaissance des lois à la présentation de types concrets ?

Nous voyons la plus ancienne et la plus fidèle méthode de la psychologie, l'observation de soi-même, s'orienter en ce sens avec Bergson, et mainte page de cet auteur rappelle, par la finesse de l'observation et par le style l'une des qualités maîtresses que nous admirons dans la psychologie française classique, depuis le *Traité des Passions* de Descartes jusqu'aux psychologues de la fin du XVIIIe siècle. Le psychologue doit, en ces reconstitutions concrètes, rivaliser avec l'artiste.

Les bons romanciers et les dramaturges ne livrent-ils pas de précieuses contributions à la connaissance de l'âme humaine? Il serait banal de louer la puissance d'un Balzac et le plus affiné des observateurs, Guy de Maupassant. L'exemple d'Ibsen, faisant un usage si habile et si parfait des documents pathologiques dans la construction du personnage d'Oswald des *Revenants* ne vient-il pas de soi à la pensée du lecteur ? Que dirais-je de tant de peintres exacts des passions humaines depuis Racine et des notations si vivantes de la comédie ? Nous savons que les psychologues et les moralistes n'hésitent pas à en tirer profit.

Mais le romancier et le dramaturge font mouvoir leurs personnages dans une action architecturée selon les principes de leur art ; leur but, c'est l'œuvre, sa structure, son animation ; le psychologue par contre synthétise ses observations en des types. L'automatisme par exemple fournit une ample moisson à l'observateur, et si la comédie en a profité largement, pourquoi le psychologue ne reprendrait-il pas l'excellent genre des *caractères*, que Théophraste inventa? Avec les moyens d'investigation dont il dispose aujour-

Digitized by Google

d'hui, il renouvellerait singulièrement ce genre. Et il y ajouterait, selon l'exemple des classiques français, des études sur la vie des passions, sur toutes les manifestations spirituelles qui intéressent à la fois psychologie, morale et science sociale.

Il est clair que ce genre de psychologie est infiniment plus difficile que de recueillir des chiffres dans un laboratoire ou que d'accumuler sans critique et sans idée constructive des quantités de documents et de bouts de faits. Les qualités d'analyste subtil et d'écrivain doué du sens de l'artiste ne se rencontrent pas aussi aisément que l'intelligence nécessaire pour tirer la ficelle d'un appareil, un certain nombre de fois par heure, ou pour collectionner avec patience des observations sur des fiches.

Que l'on ne dise pas que ce serait donner libre cours à sa fantaisie. Un psychologue aussi attaché que Paulhan aux formes strictement scientifiques, arrivé au moment de formuler les résultats de son effort d'analyste par une reconstitution, n'a pas craint de recourir à cette méthode et pour préciser les synthèses concrètes, il a étudié l'amour et le langage, et ensuite la formation d'une personnalité, reconstruisant l'évolution intérieure de Ch. Darwin : pages particulièrement suggestives et intéressantes. Bergson, avec la profondeur et l'élégance qu'on lui connaît et qui rappellent nos grands écrivains classiques, a mis en pratique dans le *Rire* un procédé analogue et il y a recours dans ses œuvres en général, chaque fois qu'il s'agit de suggérer au lecteur la vie et le mouvement que nous éprouvons en nous quand nous agissons ou quand nous réfléchissons ; c'est cela même que, finalement, le psychologue doit mettre en vedette, de façon à ce que nous nous voyions devant nous, expliqués à nous-mêmes.

Vauvenargues expose, dans son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* (livre I, n° V), ce que

Digitized by Google

c'est que la *pénétration*. « La pénétration est une facilité à concevoir, à remonter au principe des choses, ou à prévenir leurs effets par une suite d'inductions.

« C'est une qualité qui est attachée comme les autres à notre organisation, mais que nos habitudes et nos connaissances perfectionnent ; nos connaissances, parce qu'elles forment un amas d'idées qu'il n'y a plus qu'à réveiller ; nos habitudes, parce qu'elles ouvrent nos organes et donnent aux esprits un cours facile et prompt. »

Voilà, exprimés en des termes élégants et simples, les rapports de la pénétration avec les deux fonctions que nous avons étudiées jusqu'ici, l'activité mentale et l'automatisme. Nos connaissances qui forment un amas et qu'un appel réveille, c'est la synthèse du savoir actif ; les habitudes, constituant l'automatisme, sont reconnues avec leur caractère : rendre plus aisés et la perception et le mouvement.

En continuant notre citation, nous apprenons la différence entre l'esprit dont la vision est limitée et la vivacité, superficielle, et celui qui joint à la vivacité le coup d'œil et la réflexion : « Un esprit extrêmement vif peut être faux et laisser échapper beaucoup de choses par vivacité ou par impuissance de réfléchir, et n'être pas pénétrant. Mais l'esprit pénétrant ne peut être lent ; son vrai caractère est la vivacité et la jeunesse unies à la réflexion ».

Et ailleurs, ne trouvons-nous pas de la vie mentale et de la synthèse une caractéristique des plus intéressantes ? « Un esprit étendu considère les êtres dans leurs rapports mutuels ; il saisit d'un coup d'œil tous les rameaux des choses ; il les réunit à leur source et dans un centre commun ; il les met sous un même point de vue. Enfin, il répand la lumière sur de grands objets et sur une vaste surface. » (*Ibid*, X).

Si la diffusion et la démocratisation des sciences

Digitized by Google

ont intéressé aux recherches un plus grand nombre de travailleurs et donné des résultats utiles dans leurs applications, il n'en est pas moins vrai que ce mouvement s'est produit au détriment de la connaissance de l'esprit. Ici, les sabots ont piétiné les fleurs. On croit être psychologue quand on a découpé un cerveau, pris quelques mesures de sensations ou écrit une monographie dans un style lourd et prétentieux. Ce fut un service considérable que rendit Nietzsche de réagir avec force contre cette tendance qu'il rapportait, par réaction à ce qu'il voyait autour de lui, à « l'esprit germanique ». Les psychologues ont tout à apprendre chez ces charmants écrivains philosophes, ces moralistes classiques de France que Nietzsche prônait tant ; cela ne les détournera pas des acquisitions scientifiques de notre temps, mais ce sera pour eux une excellente école de style et de pensée.

Leur effort donnerait ainsi naissance à deux formes de psychologie : d'une part la *science* psychologique proprement dite que nous définissions plus haut, d'autre part la psychologie vivante et concrète dont nous venons de donner une idée.

Les acquisitions de la psychologie moderne nous permettent ainsi d'en revenir à des synthèses concrètes, comme dirait Paulhan, et de mieux voir certains détails de la vie mentale ; les variétés se marquent mieux, avec leurs nuances. L'on arrive à donner à la fois un caractère et une véritable clinique psychologique. Ainsi nous appliquerions à la connaissance des hommes et de nous-mêmes les enrichissements que nous retirons du développement considérable de la science psychologique. Celle-ci trouve à s'employer utilement pour l'individu comme pour la société, d'une manière plus vivante et plus efficace que si elle s'écartait du réel et se figeait en abstractions plus ou moins bien systématisées.

Digitized by Google

CHAPITRE V

L'INCONSCIENT DYNAMIQUE

Sous cette dénomination générale, nous entendons toutes les formes d'activité inconsciente qui, à l'état normal, exercent une influence sur notre mentalité. On se rappelle que Lipps a insisté sur le fait que la cause de nombreux états de conscience devait être cherchée dans l'inconscient. C'est précisément ce genre d'inconscient que nous allons étudier à présent.

Il diffère du subconscient ou automatisme : il ne s'agit pas ici des mécanismes moteurs dont l'habitude facilite l'organisation et qui, pour bien faire, doivent obéir à la synthèse mentale, collaborer au but que se pose la conscience. Nous voulons parler d'éléments inconscients dont les combinaisons ne sont ni mécanisées ni soumises de la même manière que l'automatisme à l'activité consciente et volontaire. Elles agissent sur celles-ci tout autrement.

Il arrive que, sous l'influence d'une émotion, nous nous rappelions certains événements antérieurs de notre vie auxquels nous ne pensons ordinairement pas. Ainsi, la perte d'un ami peut nous remettre en mémoire les heures de l'enfance où notre affection s'est formée, les joies et les peines partagées ensemble. Ces souvenirs ne reviennent pas par un jeu automatique d'associations artificielles. Le sen-

Digitized by Google

timent de douleur que nous éprouvons en perdant notre ami fait renaître, par son extraordinaire puissance de suggestion, l'image d'événements passés.

Rien ici d'une répétition automatique : car je puis me rémémorer des détails qui semblaient effacés de mon souvenir; c'est subitement et avec la puissance d'une suggestion que surgit soudain à mes yeux la vision de choses oubliées.

Voilà donc un fait précis d'inconscient dynamique : en effet, c'est inconsciemment que le souvenir était resté en moi et c'est à l'état dynamique, c'est-à-dire comme possible qu'il y était conservé, et non comme nécessaire. Car rien, dans le développement logique de ma personnalité, n'assurait sa réapparition et j'aurais pu mourir sans qu'il revînt à ma conscience. Sans doute persistait-il, englobé dans un ensemble d'impressions, de sentiments et d'idées que résumait, dans mon exemple, la pensée de l'ami. Mais il n'en est que plus vrai qu'il était dynamique et inconscient. Il agissait, il était là, sans qu'il fût nécessaire que jamais il réapparût à la conscience. Il a fallu des événements inusités pour qu'il prît corps. Il est probable, nous le verrons, qu'il persistait en nous, comme l'établit Abramowski, à l'état émotif.

Souvent, quand l'attention se détend, apparaissent à la conscience des formes, des images, des souvenirs que l'on comparerait presque à une fantasmagorie intérieure et qui soutenaient et doublaient inconsciemment la synthèse consciente et les idées que nous choisissons pour les faire entrer dans le champ de nos préoccupations bien définies. Et combien d'actions qui paraissent mécaniques et automatiques ne le sont pas, mais traduisent un désir, une pensée cachée qui ne vient pas à la surface et ne se trahit que par elles. C'est ainsi que, pour un observateur exercé, un jeu de physionomie involontaire, un mouvement esquissé et aussitôt réprimé

Digitized by Google

chez son interlocuteur lui permet de deviner le sentiment que celui-ci veut cacher.

Ces mouvements qui trahissent notre pensée intime ne sont pas automatiques; ils sont inconscients comme l'est parfois la pensée dont ils émanent. Ils prouvent l'existence en nous d'un inconscient latent actif, toujours prêt à éclater au dehors et réprimé par les nécessités pratiques et l'application de l'attention.

Le monde infini des rêves et des songeries nous permet de deviner quelle activité inconsciente bizarre, capricieuse, illogique et singulièrement mouvante s'agite en nous. Et cela seul suffit à nous faire entendre que l'inconscient ne se ramène pas au subconscient pathologique ni à l'automatisme d'habitude. Nous abordons ici un groupe de faits beaucoup plus important que le précédent et qu'il serait erroné de confondre avec lui, car il n'a rien de mécanique comme lui; il est étonnamment *vivant*.

Aussi adopterons-nous pour l'étudier la classification suivante qui servira en même temps de division au présent chapitre. Par cette classification, on se fera d'emblée une idée de l'*extrême importance de l'inconscient dynamique*.

§ 1. **Inconscient latent actif.**

I. *Idées réprimées et tendances inconscientes.*
II. *Rêve et rêvasserie.*
III. *L'inconscient dans l'invention.*
IV. *L'inconscient et la télépathie.*

§ 2. **Inconscient de mémoire.**

I. *Dans les actes subconscients.*
II. *Dans la perception présente.*
III. *Dans les tendances.*
IV. *Dans les associations d'idées.*

§ 3. **Inconscient affectif.**

I. *Le problème de la vie affective.*
II. *Vie affective et inconscient.*

§ 4. **Inconscient héréditaire.**

Digitized by Google

§ 1. — Inconscient latent actif ou Psychisme latent actif de Patini.

I. — Idées réprimées et tendances inconscientes

Il arrive parfois, chez les enfants d'hérédité chargée, qu'une idée saugrenue leur passe par la tête et qu'ils accomplissent un acte que rien ne faisait prévoir, un acte sans rapport avec ce qu'ils pensaient à l'instant d'avant et qui n'est pas provoqué non plus par la réalité ambiante : briser un objet quelconque, dont ils n'avaient pas eu à se plaindre, jeter une pierre n'importe où, pousser des cris incohérents, sans aucune raison apparente. Voilà le fait, sous sa forme exagérée. L'enfant a obéi à une poussée intérieure; interrogé, il reconnaît qu'il a eu tort, il s'en rend compte, mais il n'aurait pu faire autrement.

Ce qui, dans cet exemple, s'objective en un acte se borne, le plus souvent, à se traduire en idées. Combien de fois, dans la rêvasserie, c'est-à-dire dans ce genre de rêverie que l'on a, tout éveillé, quand on laisse ses pensées aller à la dérive, n'accomplit-on pas, en imagination, des actes que le contrôle de la conscience attentive, appliquée au réel, n'autoriserait jamais! Et combien de souhaits bizarres, de combinaisons fantastiques que l'on sait bien ne pas devoir se réaliser et que l'on n'oserait formuler tout haut!

Il ne suffit pas de constater ces faits, qui sont innombrables et que chacun a pu observer en lui-même; il faut les expliquer. Ici, la psychologie livresque que l'on enseigne souvent dans les cours est véritablement en défaut. Une fois qu'elle s'éloigne des problèmes traditionnels, facultés, associations d'idées, rapports du cerveau et de la pensée, elle est d'une indigence lamentable. Et même ces problèmes-là, sont-ils toujours traités avec le sens de la vie réelle que l'on serait en droit d'exiger d'un

Digitized by Google

psychologue? Il est vrai qu'il faut faire une différence entre un psychologue et un professeur de psychologie, la même que Schopenhauer et Nietzsche établissaient entre un philosophe et un professeur de philosophie. Ou encore : Fabre est un naturaliste et M. X... ou Y..., un professeur de sciences naturelles. Depuis que ces fonctions sociales sont des professions au lieu d'être des vocations, comment en serait-il autrement?

Aussi, bien que chacun de nous ait constaté quelle part importante prend dans la vie cette activité des idées qui semblent surgir d'elles-mêmes, selon l'amusante expression de Baldwin, on ne leur a pas suffisamment accordé, en psychologie, l'attention qu'elles méritent. Pourquoi montent-elles tout à coup à la surface? Pourquoi l'enfant dont nous parlions tantôt a-t-il, sans motif apparent, crié, gesticulé, commis un acte bizarre? Et pourquoi n'avons-nous pu, vous et moi, nous défendre de telle ou telle idée que nous jugeons sans cohésion avec la réalité?

C'est un incontestable mérite de Freud d'avoir attiré l'attention sur ce problème. Voici un exemple curieux que j'emprunte à cet auteur. Dans une lettre à un ami, datant de 1899, Freud écrit qu'il en a assez de corriger les épreuves de son livre *die Traumdeutung* (l'interprétation des rêves) et n'y changera plus rien, « même s'il y reste 2.467 fautes ». Ayant écrit ce nombre comme par hasard, il en reste étonné : pourquoi 2.467 et pas un autre chiffre? A moins d'admettre qu'il y ait des faits sans cause, ce fait-ci doit être fondé sur quelque chose. Comme l'auteur de la lettre n'a aucune raison consciente d'écrire ce chiffre plutôt qu'un autre, c'est un processus inconscient qui s'est produit. Il s'en rend compte et essaie de l'élucider.

Il se rappelle qu'il venait de lire dans le journal ceci : un général, qu'en faisant son service comme

Digitized by Google

élève-médecin, il avait vu un jour à l'hôpital militaire, venait d'être pensionné. Il veut compter la durée de sa carrière et recherche le jour où il l'avait rencontré. Il suppose d'abord que c'était en 1882, il y a dix-sept ans, au moment de ce récit. Il fait part de cette remarque à sa femme qui lui répond : « Mais alors, tu devrais aussi être pensionné déjà. » Freud proteste contre cette assertion et, s'étant assis à sa table pour travailler, il calcule les dates auxquelles il pensait. Il se souvient alors d'avoir fêté son vingt-quatrième anniversaire un jour qu'il était aux arrêts pour s'être absenté sans permission. Or, cela se passait en 1880, il y a dix-neuf ans. Le nombre 24 s'était glissé dans le chiffre arbitrairement écrit de « 2.467 fautes dans les épreuves ». Mais 67? C'était l'addition inconsciente de 24 plus 43 (âge de Freud au moment de la lettre). Les 24 ajoutés à 43 pour faire 67, Freud suppose qu'ils viennent d'un souhait intérieur de rester encore en activité 24 ans au delà de son âge de 43 ans au moment de la lettre.

Cet exemple de psycho-analyse, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur la solution proposée, est intéressant en ce sens qu'il cherche à pénétrer les processus inconscients des actes et des idées « semblant surgir d'eux-mêmes » dans notre conscience.

C'est à un travail subconscient analogue qu'il faut attribuer aussi les oublis involontaires. On se propose nettement de faire une chose. On l'oublie. Suffit-il de dire que cette chose n'avait pas d'importance ou que l'attention était fatiguée? Ce sont des explications trop commodes. Comment n'a-t-on pas oublié d'autres choses sans plus d'importance? Et pourquoi oublie-t-on certaines choses, même quand l'attention n'est pas fatiguée? Il y a, selon Freud, une cause à ces oublis. Il faut la chercher dans les sentiments. Nous oublions aisément les choses qui nous ennuient

Digitized by Google

ou nous sont pénibles. Darwin disait à ce propos qu'il notait avec un soin tout particulier les opinons opposées à la sienne, par crainte de les oublier; car on écarte volontiers ce qu'on n'aime pas, et on le fait à son insu.

L'inconscient agit parfois intentionnellement : un oubli, une négligence est le symbole d'un état d'âme; je prépare un livre pour le prêter, je l'ai promis, en quelque sorte, malgré moi; il est là devant mes yeux, je l'oublie à plusieurs reprises. Ou encore, on ne reconnaît pas, dans la rue, les gens qui n'intéressent pas, bien que l'on sache qui ils sont. C'est comme si on ne les voyait pas.

Freud note encore, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, entre autres à propos du rêve, que les représentations qui envahissent la conscience sans que nous nous rendions compte de leur origine, sont l'expression d'états d'âme qui ont été refoulés par les occupations conscientes du sujet et qui reparaissent à la première occasion.

S'il faut juger exactement les phénomènes précités, nous pensons d'abord que l'apparition des idées surgissant d'elles-mêmes ne n'expliquent pas par association indirecte. Nous aurons l'occasion d'étudier plus loin l'association indirecte : les termes de celle-ci se retrouvent à l'analyse. Sa nature est très différente des idées que nous envisageons ici : car ce qui détermine l'invasion inattendue, la poussée irrésistible qui tantôt se condense en représentations, tantôt en actions (soit qu'on accomplisse certains actes, soit qu'on oublie ou évite d'en accomplir d'autres) n'est pas à chercher dans les associations d'idées, mais dans la tonalité affective, dans les sentiments. Et ce que Freud considère comme réprimé (verdraengt), ce sont avant tout des états affectifs et non des idées.

Une idée n'existe comme telle qu'au moment où je la pense : la pensée actuelle est la caractéristique

Digitized by Google

même d'une idée; elle prend sans doute une bonne part de son contenu dans l'inconscient, mais pour qu'elle soit à proprement parler, idée ou représentation, il faut qu'elle apparaisse dans la conscience. C'est la conscience qui synthétise de multiples éléments en idées. Idée ou représentation inconscientes sont en réalité des termes contradictoires.

Ce qui se conserve à l'état dynamique et inconscient, se sont des tendances à former des idées; elles se réduisent parfois à la mémoire motrice. Cela arrive si je cherche un nom que je ne parviens plus à me rappeler. Il me vient à l'esprit des à peu près; les mécanismes moteurs, les associations entre cellules ne fonctionnent pas bien; le cas me paraît différent dans une idéation plus suivie, dans l'apparition consciente d'un fait psychique plus complexe et moins spécialisé, comme un désir, un ensemble d'actes et d'idées.

Par conséquent, si l'on étudie ces derniers faits, on ne peut les comparer à l'oubli d'un mot technique ou d'un nom propre. Dans le cas complexe d'une pensée, d'une action ou d'un sentiment dont la représentation envahit soudain la conscience, il faut envisager avant tout, disions-nous, la vie affective dont ils sont, les uns comme les autres, la traduction consciente. Or, il est aisé de remarquer que souvent nous sentons monter en nous un état affectif dont nous ne saurions dire la cause, un besoin de nous fâcher, une irritation, de la mauvaise humeur, ou d'autre part un besoin d'expansion, d'enthousiasme. Ce sentiment éclatera à la moindre occasion et quelle que soit l'occasion. S'il est intense et doit se manifester au dehors, il cherchera même l'occasion d'éclater et s'insérera dans n'importe quel contenu de conscience. Si l'on essaie par des paroles ou en détournant l'attention de la personne de refouler l'explosion, elle prendra un autre chemin, elle attendra l'occasion, elle éclatera néanmoins.

Digitized by Google

Ces « idées réprimées » sont donc moins des idées que des tendances. L'idée sera le prétexte que la tendance se donnera dans la conscience, mais elle n'est pas la cause du phénomène.

Les tendances dont ces manifestations inconscientes, souvent subites et irrésistibles, sont les preuves, ne se ramènent pas aux transformations organiques spéciales dont nous aurons à parler dans le troisième paragraphe de ce chapitre, lesquelles conditionnent les états affectifs. Nous avons affaire actuellement à des formations psychologiques plus profondes et de plus longue durée ; elles se colorent d'un ton affectif, mais elles ont pris naissance antérieurement dans la vie et se sont conservées dans le dynamisme psychique inconscient. Elles le constituent même essentiellement. A travers l'évolution de la vie individuelle, ces tendances s'accroissent en chemin de tout le retentissement que pensées, sentiments ou action peuvent laisser dans une personnalité. Les représentations qui ont aidé les tendances à se manifester, disparaissent au point de ne pouvoir être ravivées ; mais elles ont produit un déclic pour nos tendances et celles-ci subsistent. C'est ainsi qu'un livre que nous avons lu il y a quelques années sera oublié par nous dans tous ses détails ; cependant, quand nous y penserons, ce sera avec émotion ; son nom seul éveillera de l'écho dans notre cœur. Il en est de même de bien des paroles entendues, puis tombées dans l'oubli, de multiples événements que nous avons vécus, de choses vues...

Ce sont ces tendances qui donnent naissance aux idées inattendues. Elles sont d'autant plus nombreuses en nous que notre vie psychique a été plus riche. Elles charrient avec elles des possibilités mal définies d'idées, des dispositions à certains courants d'idéation. Elles nous suggèrent certaines images plutôt que d'autres. Si par exemple l'expérience de la vie a été

Digitized by Google

cruelle à un homme, il peut se former chez lui des tendances à la dépression ; à propos d'impressions qui n'alarmeraient pas quelqu'un d'autre, la propension à la mélancolie apparaît et avec elle, un cortège de réflexions douloureuses. Ou encore, un homme a appris à craindre et à dissimuler, dans son enfance, ayant été en butte à une brutalité dont il pouvait mal se défendre. Il en résulte une manière d'agir timorée, des actes et des pensées qui prennent des détours ; les idées qui apparaissent malgré lui dans sa conscience sont suggérées par cet état affectif.

Les idées ne sont donc pas ici phénomènes primaires, mais secondaires; elle résultent de tendances formées ou éveillées dans cette matière plastique qu'est tout être sentant, par les circonstances jointes aux dispositions héréditaires que nous ne manquerons pas de signaler; ces tendances subsistent, vivantes, en chacun de nous. A propos d'une impression, l'une ou l'autre, comme éveillée, se manifeste. L'impression peut rester parfaitement inconsciente. Nous savons combien nous subissons d'excitations externes et internes sans nous en apercevoir.

Il y a souvent contradiction entre l'attention volontaire et consciente et ces tendances. Le sujet normal se rend très bien compte de leur existence. Il arrive souvent qu'elles le contrarient et qu'il les combatte. Une disposition à la mauvaise humeur pousse le sujet à répondre des paroles peu aimables, à s'irriter pour des vétilles. Une inquiétude refrénée par le travail ronge et reparaît à la moindre occasion, provoquant la distraction.

Les tendances dont nous parlons se produisent aisément en dehors des objets sur lesquels se porte l'attention. Elles se rapprochent par cela seulement des obsessions et des idées fixes, mais elles en diffèrent essentiellement, car d'abord elles sont parfaitement tenues par le sujet pour ce qu'elles valent et

Digitized by Google

ensuite il peut convenir au sujet de leur prêter attention et de reconnaître ce qu'elles ont de fondé.

Entre un esprit qui sait mettre chaque chose en son plan et une pensée tiraillée de toutes parts par des tendances incohérentes, par conséquent impuissante à former une synthèse normale et atteinte de psychasthénie, il y a place pour des types nombreux et des caractères de transition.

Expliquer ces tendances par l'automatisme ne serait pas exact. Nous avons vu ce qui relevait de l'automatisme et de l'habitude. Ici, elles font partie du caractère et de ce qu'il y a de vivant dans l'esprit.

Nous avons signalé leur nature psychologique et dynamique. Est-ce à dire qu'elles constituent un élément dynamique pur, différent des éléments matériels et n'ait pas de corrélatif dans les mouvements des centres nerveux? C'est là une question prématurée tant que notre analyse psychologique n'est pas terminée. Et rien, dans notre étude, ne nous conduit à admettre une thèse plutôt qu'une autre. Mais examinons les faits psychiques en eux-mêmes et tâchons de comprendre quelle est la part d'inconscient qu'ils contiennent.

II. — Rêve et rêvasserie.

La nature nous fournit une expérience quotidienne qui porte sur les tendances dont nous venons de parler: c'est le *rêve*. Nous allons examiner quel profit nous pouvons tirer de ce nouveau groupe de faits.

Il y a sans doute dans cette question beaucoup d'obscurité et de difficulté. L'expérimentation y est sujette à caution: que l'on prépare et provoque un rêve ou que l'on se soumette à l'intervention d'autrui, il y a là quelque chose d'artificiel qui ne peut être sans effet sur la production du rêve; il faut ensuite se

Digitized by Google

demander quelle est la part de suggestion qui intervient.

En examinant les rêves ainsi provoqués, on constate en somme qu'ils n'apprennent rien de plus que les rêves naturels dont nous parvenons à reconstituer la description. Dans ce dernier cas, on prétend que le rêve originaire subit la déformation de la mémoire et de l'interprétation du sujet. Jusqu'à quel point ? Il est impossible de le savoir. On cite, comme preuve de cette déformation, les recherches du témoignage ; ces recherches montrent que les images se transforment à notre insu depuis le moment où nous les apercevons ; mais, à ce compte-là, il y a déjà tant d'erreurs dans la manière même de percevoir les objets les plus ordinaires, que l'on peut se demander si la reconstitution d'un rêve change beaucoup plus à ce rêve que notre perception à l'état de veille ne modifie un ensemble d'impressions reçues du dehors.

De plus, dans le souvenir que nous avons du rêve, nous trouvons des caractères bien définis qui le différencient de l'idéation à l'état de veille. Cela s'applique sans doute au rêve en tant qu'il se manifeste à notre conscience. Mais ce qu'il est en lui-même, en dehors de la conscience, nous ne le saurons, exactement comme pour les autres manifestations inconscientes, qu'en ayant recours à toutes les méthodes psychologiques appropriées et en recherchant sa formation et son évolution : pour cette tâche, il sert peu d'expérimenter sur la conscience du rêve, mais il importe de rechercher ce qui provoque le rêve, la manière dont il se forme, ses causes en un mot.

Le rêve provoqué arbitrairement passe, aussi bien que le rêve naturel, par l'interprétation consciente. De plus, la conscience subit la suggestion des préparatifs de l'expérience. C'est pourquoi il vaut mieux se référer aux rêves naturels et tâcher, par l'analyse, de dégager les facteurs qui les déterminent.

Digitized by Google

D'abord, disons quelques mots de ce qui caractérise le rêve, tel qu'il apparaît à notre conscience. C'est en premier lieu l'étonnante diversité des images et le passage, sans transition, d'une scène à une autre. Les êtres et les choses se transforment d'une manière subite et se continuent dans un autre décor, exactement comme les scènes successives d'un cinématographe. Notre interprétation essaye de reconstituer avec ces éléments une suite logique, mais n'y parvient jamais au point d'obtenir cette suite logique, comme elle se présente dans nos idées à l'état de veille.

On a dit que si les rêves manifestent une telle incohérence, c'est parce que le contrôle du monde extérieur n'existe pas et que les échanges centraux se produisent avec un minimum de voies ouvertes sur la périphérie. J'estime cette explication tout à fait superficielle. Au contraire, cette cinématographie du rêve nous montre ce que serait notre attention livrée à toutes les sensations dont la possibilité s'offre en chaque instant à nous. A l'état de veille, la suite logique est exclusivement dans les idées, dans notre interprétation des impressions, dans le fait que nous en excluons une quantité à chaque moment et que nous opérons une sélection. Mais tâchez donc de vous livrer tout entier aux impressions venant de l'extérieur, sans exclure les sensations internes données par votre corps, vos muscles, vos viscères et vous assisterez à une fantasmagorie aussi incohérente que le rêve le plus rempli de transformations. Voici des impressions lumineuses dans l'atmosphère, voici l'image de mille choses qui passent dans la rue, voici des sons et des odeurs, voici des bruits lointains, voici des sensations musculaires et tactiles : tout cela se précipite à la fois en moi. Si je tâche de prêter attention à ces multiples appels, ce sera le chaos. C'est pour l'éviter que la synthèse fonctionne d'une part et l'habitude de l'autre :

Digitized by Google

la première unifie, la seconde éteint l'intensité des impressions ; en collaborant, elles rendent possible une certaine continuité dans la vie consciente.

Un deuxième caractère du rêve se définit par l'intensité des impressions. Si le choix, la sélection et l'unification ne se produisaient pas, c'est-à-dire si, à l'état de veille, l'attention se détendait au point de nous livrer à la multiplicité bigarrée des sensations, nous assisterions à la même exagération de celles-ci que dans le rêve. C'est ce qui se produit dans les hallucinations et le délire.

« En 1847, revenant de Constantinople sur un bateau à vapeur du Lloyd autrichien qui me conduisait à Trieste, écrit A. Maury, je rencontrai parmi mes compagnons de traversée un monomane, et je le pris pendant la route comme sujet de mes observations. Il se plaignait d'être en butte à des persécutions ; c'est là l'éternelle histoire de ces malheureux. Il me parlait d'un certain juif qui l'avait ruiné et en voulait à sa vie. Pour preuve de l'acharnement de cet implacable Israélite, mon fou me disait qu'il l'entendait vociférer à ses côtés : Tenez, me dit-il, l'entendez-vous? il me parle. Je n'entendais rien. — Il me dit des injures. — Et ici il me cite des jurements italiens à lui adressés qu'il n'est point nécessaire de rappeler ; mais cette fois j'entendis tout de bon ; ces jurements étaient tout simplement ceux que prononçait à l'instant un des matelots ; ils avaient cessé que le malheureux les entendait encore, ainsi que d'autres plus effroyables. Mon monomane mêlait donc des sensations d'audition réelle à des sensations imaginaires, absolument comme dans le rêve. Il se passait en lui un phénomène tout semblable. »

Et en effet, dans le rêve, les impressions et les souvenirs se précipitent et s'échangent avec tumulte ; au lieu de la synthèse et de l'unification, c'est la domination des impressions multiples qui, à l'état de veille,

Digitized by Google

ne seraient même pas perçues. Le contrôle, « la censure », comme dirait Freud, sont supprimés. Il est aujourd'hui reconnu que beaucoup de rêves ont pour point de départ des impressions externes ou internes, parfaitement réelles, un son, un rayon de lumière, des sensations provenant des mouvements involontaires ou des différents systèmes organiques (digestion, respiration, etc.) qui constituent le corps ; le rêve agrandit et exagère ces impressions, sous l'influence d'états affectifs il les combine avec des souvenirs, des images. Pas de contrôle de la synthèse mentale.

Aussi les sensations prennent-elles une intensité inusitée. Bergson raconte à ce propos un rêve typique: « Le rêveur rêve qu'il parle devant une assemblée politique. Et voici que, du fond de l'auditoire, s'élève un murmure. Le murmure s'accentue, il devient comme un grondement. Puis c'est un hurlement, un vacarme épouvantable. Et enfin résonnent de toutes parts, scandés sur un rythme uniforme, les cris : A la porte ! A la porte !... A ce moment il se réveille. Un chien aboyait dans un jardin voisin, et avec chacun des « ouâ, ouâ ! du chien, un des cris : A la porte ! se confondait. »

C'est aussi à cette prédominance des impressions qui nous assaillent qu'il faut rapporter l'accroissement de la mémoire dans le rêve. Nous y revoyons des gens à qui nous ne pensions plus ; nous nous rappelons des mots et des choses oubliés ; nous nous représentons avec force des voix, des figures, alors que dans la veille nous serions incapables de le faire. C'est que, dans la veille, nous pratiquons, en même temps que la sélection des idées, l'oubli sans lequel l'organisme ne pourrait subsister. L'oubli fait partie essentiellement de notre activité. Il la rend possible, il la renforce. C'est parce que nous savons oublier que nous sommes capables d'agir ; le passé ne nous maîtrise

Digitized by Google

pas; nous en conservons juste ce qui est nécessaire pour notre utilité. Mais dans le rêve, la tension mentale baissant, voilà toute une fantasmagorie qui revient. On sait que très souvent, des choses que *l'attention a volontairement écartées* pendant la veille réapparaissent très vivement dans le rêve.

Les souvenirs latents font souvent les frais des rêves On pourrait en citer mille exemples. La mémoire ne semble donc pas dépendre de l'application de l'attention, mais de l'intensité de certains processus parfaitement inconscients et de la réviviscence d'idées qui s'ensuit. Le rêve s'explique ici par l'action de la mémoire involontaire, fortement influencée par l'inconscient, qu'on peut observer aussi à l'état de veille, lorsque malgré nous, des idées et des souvenirs apparaissent dans notre conscience sans que nous sachions d'où ils viennent.

Je ne voudrais pas passer sous silence un exemple bien intéressant cité par Maury : « Il me revenait souvent à l'esprit, et je ne savais pour quel motif, trois noms propres accompagnés chacun d'un nom de ville de France. Un jour, je tombe par hasard sur un vieux journal que je relis, n'ayant rien de mieux à faire. A la feuille des annonces, je vois l'indication d'un dépôt d'eaux minérales avec les noms des pharmacies qui les vendaient dans les principales villes de France. Mes trois noms inconnus étaient inscrits là, en face des villes dont le souvenir s'était associé à eux. Le doute n'était plus possible, ma mémoire, excellente pour les mots, gardait le souvenir de ces noms associés, sur lesquels mes yeux avaient dû tomber alors que je cherchais, et cela avait eu lieu quelques mois auparavant, un dépôt d'eaux minérales ; mais la circonstance m'était sortie de l'esprit, sans que pour cela le souvenir fût totalement effacé. Or, assurément je n'avais pu apporter une grande attention dans une lecture aussi rapide. »

Digitized by Google

Nous donnerons encore comme exemple du fait que la mémoire est particulièrement développée dans le rêve et que des souvenirs anciens et oubliés, parce qu'inutiles, nous reviennent à l'esprit, un rêve de Delbœuf. On l'a cité à plusieurs reprises et il mérite de rester classique. Le rêve date de la fin de septembre 1862. Delbœuf venait de lire le chapitre de Brillat-Savarin sur les rêves ; le goût et l'odorat impressionnent rarement pendant le rêve, fait remarquer cet auteur ; on voit des fleurs sans en sentir l'odeur, des mets sans les savourer. Delbœuf rêve se trouver dans la cour de sa maison ; elle est couverte de neige ; deux lézards (Delbœuf s'intéressait beaucoup aux lézards) étaient engourdis ; ils étaient sortis quand le ciel était encore beau, puis un « orage de neige » avait éclaté et obstrué leur trou ; il les réchauffe, les reporte dans leur cachette et sème à l'entrée quelques fragments d'*asplenium ruta muralis*, petite fougère à feuilles finement découpées qui croît sur les murailles. Le dernier mot de ce nom, tel qu'il se présente dans le rêve de Delbœuf, est légèrement transformé. C'est l'*asplenium ruta muraria ;* Delbœuf, en philologue, avait corrigé dans son rêve ce barbarisme et rétabli, plus correctement, *muralis*.

Dans la suite du rêve, les lézards deviennent plus nombreux. Outre les deux premiers, connus de l'auteur, en viennent deux autres qui se disputent les débris d'*asplenium*, puis encore deux ; la scène change, la cour de la maison devient une campagne toute couverte de lézards, attirés vers l'endroit où se trouvent les premiers. Le rêveur alors revient près de l'*asplenium* qui, cette fois, croissait en touffe dans une clairière, froisse une plante entre ses doigts, en éprouve l'odeur et fait, en rêve, cette réflexion que Brillat-Savarin n'avait pas entièrement raison.

Voici les deux faits pour lesquels je cite ce rêve : en premier lieu, Delbœuf n'était pas botaniste et ne

Digitized by Google

connaissait que peu de noms de plantes. Il ne connaissait pas, affirme-t-il, le nom de l'*asplenium*. De plus, la plante, dans son rêve, était bien une fougère, mais elle était rouge et se pulvérisait dans la main, comme des feuilles desséchées. Or, ce nom d'*asplenium ruta muraria* existe et désigne la fougère rappelée plus haut. D'où surgissait-il ? Delbœuf n'en eut la solution que quatorze ans après son rêve. Voici ce qui s'était passé : deux ans avant le rêve, en 1860, deux jeunes mariés de ses amis avaient rapporté de Suisse un de ces petits herbiers-albums qu'on vend dans ce pays. La jeune femme le destinait à son frère, alors étudiant. Pour rendre l'album plus instructif, Delbœuf, sous la dictée d'un botaniste de sa connaissance, inscrivit à côté du nom de chaque plante le nom de sa famille et de sa classe. C'est dans cet album qu'il avait lu le nom de l'*asplenium* et vu cette fougère séchée. Ainsi ce mot, lu distraitement par lui et auquel il n'avait plus jamais pensé, revenait dans son rêve : exemple d'une mémoire beaucoup plus active qu'à l'état de veille. Quant à l'aspect friable et rouge de la plante dans le rêve, il s'explique par le fait que Delbœuf l'avait vue séchée dans l'herbier-album. Qu'il ait transformé en rouge vif la couleur brunâtre d'une plante séchée s'explique par le fait qu'il était daltonien.

Cette interprétation, disions-nous, ne fut découverte que quatorze ans après le rêve : Delbœuf ayant fait visite au frère de ses amis, à Bruxelles, celui-ci lui montra l'herbier-album qu'il avait encore, avec les noms des familles et des classes écrites de la main du psychologue liégeois.

Second point intéressant : l'orage qui avait surpris les deux premiers des lézards ; puis la foule des lézards accourant de l'horizon vers un point déterminé. C'est en 1877 que Delbœuf retrouva l'origine de ces deux tableaux de son rêve. En revoyant par hasard la collection du *Tour du Monde*, revue à laquelle il était

Digitized by Google

abonné depuis sa fondation, il retrouva un voyage au Brésil, de Biard, paru en 1861, qu'il avait lu plus d'un an avant son rêve. Le voyageur contait comment, en travaillant, il voyait des insectes et des lézards passer près de lui, se dirigeant tous du même côté ; ce mouvement lui annonçait l'approche d'un formidable orage; puis il fut tout à coup envahi par une légion de fourmis voyageuses et il en voyait s'avancer des myriades.

La mémoire semble donc, comme la perception sensible, s'exagérer singulièrement dans le rêve. Maudsley insiste à ce sujet sur la vivacité du souvenir dans le rêve, pour des choses qu'on ne peut se rappeler à l'état de veille. « Il peut mettre à contribution les réserves de la mémoire, en tirer des choses nouvelles et vieilles, et donner ainsi à ses scènes une variété que l'on ne pourrait atteindre par la voie d'un souvenir conscient. » Cela montre « quel rôle peu actif joue la conscience dans les fonctions du souvenir et de l'imagination ».

Nous signalions au début que non seulement il y a accentuation de l'intensité des images, à tel point que des hommes qui sont, à l'état normal, très faiblement visuels et incapables de se représenter de mémoire les contours et les couleurs des objets ou les traits de personnes absentes, les voient en rêve avec la plus grande netteté (c'est le cas du physiologiste Beaunis dont nous reparlerons tantôt), mais encore que dans le rêve, le sujet est assailli par les impressions les plus diverses; c'est ainsi que le rêve change constamment de plan, de mise en scène et que ces changements se produisent de façon si subite.

Il est même possible que dans un certain nombre de cas, selon la très intéressante théorie de M. Foucault, nous rêvions plusieurs rêves à la fois. Foucault cite de très curieuses observations, recueillies en grande partie par lui-même, et paraissant prouver

Digitized by Google

que si un rêve est unifié, c'est pendant le réveil que se produit cette évolution qui va de l'incohérence à la cohérence. Mais si l'on est éveillé subitement, on surprend la simultanéité de tableaux très différents.

Voici un rêve se produisant dans le cas de réveil brusque (par appel) ; le sommeil était profond. Foucault note ce qu'il aperçoit : « Plusieurs séries d'images passent dans mon esprit. 1° « Voici la plus longue et la moins incohérente : j'accompagne un inspecteur primaire (M. M..., que j'ai connu les années précédentes dans une autre ville) chez un instituteur qui n'a jamais été inspecté, dirige une école importante, a des protections politiques influentes. M. M... lui fait des reproches, me déclare qu'il ne sait rien et qu'il compte uniquement sur ses appuis politiques. Je vois l'instituteur très nettement, un vieillard, ou presque, barbe blanche taillée soigneusement, petite figure étroite, etc. (Il ne ressemble à aucune personne que je connaisse). Je dis quelques paroles insignifiantes. La conversation devient aigre entre M. M.... et l'instituteur.

2° « Il pleut à torrents. J'ai oublié de partir pour le lycée à l'heure convenable, je vais être en retard. (En fait il pleut à ce moment). Je cherche mon parapluie, il est détraqué. Puis, je m'aperçois que le parapluie que je viens de prendre et qui est détraqué n'est pas le mien. Je me retrouve dans la rue, marchant en hâte vers le lycée sous une avenue d'arbres qui m'est inconnue : il fait presque nuit.

3° « Je circule hâtivement au milieu d'une foule en fête, ou bien c'est dans un marché. Des deux côtés, des boutiques en plein vent ou sous des tentes, et des baraquements. De la poussière. Du soleil. Des cafés du côté droit. Très vague ressemblance avec le quai Sud à Mâcon, les jours de marché. Un camelot m'offre des allumettes à vingt centimes la boîte, des suédoises. Je réponds que c'est trop cher, et je continue ma marche ».

Digitized by Google

Foucault rappelle trois observations personnelles de rêves formés de scènes parallèles. Mais il croit pouvoir, par l'analyse de certains rêves unifiés, retrouver dans ceux-ci aussi plusieurs rêves parallèles sans rapport les uns avec les autres.

Il est amené à comparer ce phénomène à la désagrégation mentale des hystériques. Depuis Maury, on a rapproché le rêve des maladies de l'esprit. Le rêve se caractériserait par ce même affaiblissement de l'attention que Pierre Janet mettait en lumière dans l'hystérie. Les rêves simultanés correspondraient aux formes de la personne seconde et de la personne troisième de l'hystérique, avec cette différence que les séries subsconscientes du sommeil durent peu, hormis quand des souvenirs se perpétuent de rêve à rêve. Ensuite, il faut signaler aussi cette ressemblance : il arrive que le rêveur se scinde en plusieurs personnalités, se dédouble ou prête ses propres pensées à un second personnage. C'est le cas d'un élève excellent qui rêve qu'interrogé par le maître pour une traduction latine, il ne sait pas répondre, et qu'un autre élève donne à sa place une réponse que le rêveur entend très bien et dont par conséquent il est l'auteur.

Sans vouloir faire des rapprochements tout à fait discutables entre le débordement d'images du rêve et la misère psychologique de fonctions automatiques ou subconscientes livrées à elles-mêmes, nous préférons la comparaison que Foucault nous donne avec les séries d'impressions et d'idées qui se développent parallèlement dans la vie normale et à l'état de veille. Il constate d'abord l'existence de plusieurs séries d'images et de mouvements : par exemple, pendant que je réfléchis à une question, des images verbales surgissent et s'enchaînent, des mouvements graphiques inscrivent ce qui mérite d'être noté ; le sujet en même temps vérifie des yeux ce qu'il écrit : c'est là une pluralité d'événements psychiques simultanés. Mais, dira-

Digitized by Google

t-on, ils sont synthétisés et dirigés vers un but. La différence est donc grande entre cet exemple et le rêve. Aussi Foucault continue-t-il en ces termes : « Mais, en même temps, il existe dans ma conscience d'autres séries qui se développent pendant un temps plus ou moins long : j'entends le bruit désagréable d'une mauvaise musique à une centaine de mètres et, à certains moments, un bruit de pas dans la pièce voisine ; tout en écrivant, je vois, d'une façon distraite, la table sur laquelle est placé mon papier ; si, cessant un instant d'écrire, je relève la tête, je vois en face de moi le papier qui tapisse le mur ; et pendant ce temps, j'éprouve de vagues sensations organiques qui pourraient être précises ou même douloureuses ».

Si mon attention est bien occupée à son travail, ces séries subconscientes ne la dérangent pas. Sans doute produisent-elles un effet, comme, par exemple, de maintenir l'attention en la soutenant d'un sentiment confus de vie et d'activité qui est sympathique et excite au travail ; dans des cas de fatigue, ces impressions énerveront et tendront à détourner l'attention. Elles ne sont donc jamais sans résultat sur la vie mentale. En tout cas, si l'attention, comme dans l'exemple de Foucault, se dirige vers elles, les laisse en quelque sorte nous parler, alors nous assistons à un processus analogue à celui du rêve : l'invasion dans la conscience d'une multiplicité d'impressions différentes. Il est possible que, dans certains rêves, plusieurs séries d'images courent parallèlement l'une à l'autre : ne nous arrive-t-il pas parfois de penser à plusieurs tâches à la fois ? Est-ce général ? Peut-on affirmer qu'on rêve toujours plusieurs scènes à la fois ? A la suite du livre de Foucault, plusieurs psychologues l'ont énergiquement nié.

En tout état de cause, admettons que cela arrive chez certains sujets, tandis que, d'autres fois, le rêve, tout en conservant les caractères absolument généraux

Digitized by Google

que nous avons dégagés, soit, en tant que rêve, plus unifié.

Personnellement, je serais assez porté à admettre que l'idéation du rêve a ceci de commun avec celle de la veille, qu'elle est instable; en réalité, elle doit l'être plus encore, puisqu'elle n'a pas la fonction synthétique active pour la tenir en laisse. Dans la veille, que de fois n'arrive-t-il pas qu'un raisonnement soit croisé par des idées, des souvenirs ou des impressions qui le modifient ou souvent l'interrompent brutalement ! A plus forte raison cela se passe-t-il en rêve. Et pendant qu'un rêve s'échafaude en nous, d'autres images, provoquées et par la multiplicité des sensations internes autant qu'externes signalées plus haut, et par l'intensité des souvenirs que la loi de totalisation éveille avec elles, le croisent, le dérangent ou provoquent un rêve concurrent.

Je suis un excellent sujet pour les rêves; mes rêves sont d'une précision parfaite; ils sont absolument complets; les êtres y paraissent avec des contours arrêtés, les objets y ont de vives couleurs; j'entends parler mes personnages et je converse avec eux; je parle en rêve plusieurs langues, celle que je connais bien, comme à l'état de veille, celles que je connais imparfaitement, *plus aisément* qu'en cet état. J'ai constaté aussi que j'avais en rêve des sensations d'odorat et de goût. Mes rêves sont très vivants.

Je n'ai jamais eu que *deux* hallucinations bien nettes, à l'âge de vingt-trois ans toutes deux, et je crois pouvoir les attribuer au fait que ma chambre à coucher avait été insuffisamment aérée; la première est visuelle; je venais de me coucher et d'éteindre ma bougie et j'étais encore tout à fait éveillé, avec les yeux ouverts : je vis devant moi à gauche, dans un coin de la chambre, un homme debout; il m'apparut comme dans la pénombre et par conséquent entièrement gris noirâtre; son visage ne répondait à aucune figure con-

Digitized by Google

nue ; il avait une face large, de la barbe et un aspect fruste. L'impression me fut très pénible ; malgré moi je fermai les yeux et me tournai de façon à ne plus le voir. Mais ayant aussitôt raisonné sur le phénomène, je le définis comme hallucinatoire. Néanmoins je ne regardai plus de ce côté, mais ne tardai pas à m'endormir.

L'autre hallucination était auditive. Je venais de me coucher quand j'entendis le pas régulier et monotone d'un cheval sur le pavé de la rue. J'habitais alors une rue tranquille, avec de grands jardins ; je m'étonnai de ce bruit inusité et prêtai l'oreille ; j'étais donc parfaitement éveillé. Je remarquai bientôt ce fait extraordinaire que les pas du prétendu cheval conservaient toujours la même intensité, ce qui eût été impossible en réalité, si un cheval s'était éloigné ou rapproché. Cela admis, je me demandai ce qui pouvait donner ce rythme égal ; il n'y avait pas d'horloge à l'étage où je dormais. Je découvris bientôt que les pas coïncidaient exactement avec les battements du sang aux tempes : c'était donc le rythme de la circulation que je transposais de cette manière. Si à l'état de veille cela peut se passer, combien plus aisément encore dans le rêve !

J'ai toujours eu l'imagination assez vive et composai, très jeune, des fables, des scénarios de drame. J'ai continué à produire, dans ce dernier genre, soit des adaptations, soit des œuvres originales dont plusieurs ont été représentées. Quand je lisais un roman émouvant, j'avais peur, le soir, d'en voir soudain apparaître les personnages ; c'est ainsi qu'à l'âge de treize ans, ma grande terreur était le Rodin du *Juif Errant*. Ou bien, je me mettais dans l'âme des personnages et rêvais d'aventures admirables. Cette tendance à la « rumination », assez marquée chez moi au point de servir de fonction inhibitrice à l'attention et à la mémoire quand j'avais, comme collégien, à apprendre une page

Digitized by Google

par cœur, a graduellement diminué. Et plus mes occupations comme professeur, écrivain et conférencier s'accroissent, meilleurs deviennent mon attention et mon pouvoir de synthèse.

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, j'avais aussi des peurs le soir et la manie de vérifier si les portes étaient fermées. Cela a cessé immédiatement du jour où mes parents me mirent en pension dans une famille en Allemagne. A partir de ce moment, j'ai perdu absolument le sentiment d'angoisse et n'ai plus connu de peur irraisonnée.

Je me suis permis de parler de moi-même, parce que je devais me citer comme sujet à propos du rêve. J'ai réduit au minimum ces quelques éléments de clinique psychologique pour ne pas importuner le lecteur et par la raison que cela n'a qu'un intérêt restreint à la question qui nous occupe.

Voici un rêve assez complet, que je me suis répété bien exactement au moment du réveil, c'est-à-dire quand il était encore présent avec toute sa vivacité à mon esprit et que j'ai transcrit peu d'instants après. Date : le jeudi 3 juillet 1913. Je mène de front à ce moment des recherches dans les bibliothèques pour le présent livre et les examens de la Faculté des Lettres. C'est une période de fatigue; je sens cette fatigue, mais je la supporte; sinon, rien d'anormal. Le rêve a lieu vers cinq heures du matin.

Je me trouve dans une salle de cours que je situe à Paris. Salle beaucoup plus large que longue. Les bancs sont disposés dans le sens de la largeur. Je suis assis à droite du premier banc; la porte d'entrée est sur la gauche du large côté. J'aperçois les marches supérieures et le palier d'un grand escalier venant d'en bas à gauche, parallèlement au mur où se trouve la porte de notre salle; cet escalier est exactement semblable à ceux qu'on voit dans les expositions; il me semble que je l'aperçois plus loin que ne devrait, mathéma-

Digitized by Google

tiquement, le permettre la largeur de la porte et l'angle que décrit mon regard par rapport au mur de la salle qui me barre la vue. En tout cas, je me rends compte, vaguement, que cet escalier se compose de larges marches de bois recouvertes d'un tapis brun en fibres végétales.

A côté de moi est assis un auditeur que je prends pour un étranger ; il porte une barbe blonde et me rappelle certain type polonais ; j'ai eu dans mon auditoire un étudiant de ce type, mais ce n'est pas lui. Je n'ai pas souvenance du reste de l'auditoire. Cela m'a paru vague et indécis. Au surplus, la salle est mal éclairée.

Le professeur que nous attendons est Durkheim. Il monte l'escalier et entre. Mais le personnage qui doit figurer Durkheim dans mon rêve ne ressemble en rien à Durkheim. Le pseudo-Durkheim appartient à cette classe des élégants ridicules qui ne comprend pas seulement les vieux beaux, mais beaucoup d'autres : mon personnage a une chevelure blonde tirant sur le roux, très abondante, bouclée ; une moustache ; des joues rondes ; un monocle. Mon voisin et moi, nous avons l'envie de rire en le voyant entrer. Les autres auditeurs ont un livre devant eux ; mon voisin et moi pas ; le professeur, dès son entrée, me regarde avec insistance. Gêné, je tire de ma poche une feuille de papier et essaye de noter la leçon.

A ce moment, changement de scène. Le professeur est au bas de l'escalier, les auditeurs, sur les marches supérieures, comme dans les amphithéâtres en gradins ; ou encore, le professeur est en haut de l'escalier, les étudiants, plus bas. A ce moment, je me trouve debout à côté de lui. Je craignais fort qu'il ne regardât mon papier, car les notes que j'avais prises étaient incohérentes : il m'avait été impossible de saisir un sens dans les théories qu'il développait et que j'avais entendues dans ce rêve. Or, tandis que j'étais à côté de lui, le pseudo-Durkheim parlait de coutumes allemandes et

Digitized by Google

spécialement d'expressions familières employées par les jeunes gens ; j'en profite pour les répéter en allemand, avec l'intention arrêtée de me faire passer pour un étranger, afin d'éviter les critiques que le professeur ne manquera pas de m'adresser, s'il voit mes notes si mal prises.

Puis, nouveau changement. Le cours est fini, les auditeurs descendent l'escalier, qui est resté jusqu'ici le pivot de la mise en scène de ce rêve; au bas, un couloir et une petite porte étroite qui conduit à la salle des professeurs. Le pseudo-Durkheim y fait entrer devant lui une jeune fille. Je traverse le couloir et me dirige vers la sortie, et en même temps me vient à la pensée le livre de Lasserre et sa critique de l'esprit de la nouvelle Sorbonne.

Un certain nombre de faits qui se placent ici ont été oubliés au réveil. J'ai eu nettement l'impression d'une lacune, et me voici sortant d'un restaurant où j'ai déjeuné. Je sais en ce moment que je dois aller chercher ma femme au boulevard Montparnasse, chez des amis dont le nom et l'adresse me sont parfaitement présents à la mémoire ; je vois que la rue monte et qu'elle découvre, vers la gauche, une vue de ville très étendue, avec des cheminées d'usine ; en même temps, je sens que le vent souffle du Nord et qu'il fait froid. Je remarque que j'ai laissé mon pardessus d'hiver au vestiaire du restaurant ou de l'Université. Je ne sais plus au juste, dans mon rêve. Je vais en hâte le chercher, mais en même temps, quoique sachant ma femme chez des amis au boulevard Montparnasse, j'entends sa voix qui me dit que le temps s'est refroidi.

En poussant jusqu'au bout la théorie de Foucault, on pourrait soutenir aussi que ce rêve est la systématisation de plusieurs rêves simultanés et il semble en effet, du moins vers la fin, qu'il y en ait eu deux ou tout au moins, dans le rêve central, qu'une préoccupation d'à côté ait traversé le courant principal

Digitized by Google

d'images : cela se produit souvent aussi à l'état de veille. Sans vouloir ici appliquer une théorie, quel que soit son intérêt du reste très vif, et en nous tenant aux caractères généralement admis, tâchons d'interpréter le rêve rapporté et soumettons-le à l'analyse.

Tout d'abord, nous y trouvons un sentiment dominant ; je commence à dessein l'analyse par le sentiment : je crois que c'est dans les états effectifs que se trouve l'explication du sens des rêves. Ce sentiment est fréquent chez les écoliers et les étudiants ; au dire de plusieurs auteurs et d'un certain nombre de personnes qui m'ont fait cette communication, bien après les années d'école subsistent encore des rêves désagréables se rapportant à la discipline scolaire, à la crainte de ne pas savoir une leçon, de n'avoir pas préparé un devoir, d'encourir des réprimandes du professeur. Ce genre de rêve me semble avoir disparu chez moi en temps ordinaire et avoir fait place au classique rêve professionnel : je me trouve devant un auditoire sans avoir rien préparé de ce que je dois dire et suis fort embarrassé. Ce rêve a des variantes.

Mais ce n'est pas là ce qui se trouve dans mon rêve actuel. C'est moi qui crains d'encourir des reproches du professeur. Cet état d'esprit ne peut venir que de la préoccupation du livre que j'écris : en effet, il faut que j'aie terminé à date fixe et j'ai à cœur d'avoir lu l'essentiel sur chacune des questions que je traite et d'y avoir réfléchi par moi-même. Pourquoi ce sentiment dominant n'a-t-il pas pris une forme plus adéquate à ma situation présente et m'a-t-il rejeté sur les bancs ? Je suppose qu'à mon insu, fonctionnant à l'époque de ce rêve comme examinateur, je me suis parfois mis à la place du candidat que je questionnais et ai rejoint ainsi une époque plus ancienne de ma vie. Or, il est de fait qu'une impression refoulée pendant le jour se développe souvent dans le rêve.

Pourquoi me suis-je trouvé dans une salle de cours

Digitized by Google

où devait parler Durkheim ? Parce que pendant la journée, j'avais parcouru une brochure de mon distingué collègue le comte Goblet d'Alviella sur ce sociologue. Et si plus loin, je n'ai pas compris la démonstration du professeur, la faute n'en est ni aux idées de Durkheim que je connais très bien, ni à la brochure du comte Goblet, mais de nouveau je le répète, à un *sentiment*. Ayant été très occupé, il m'avait fallu parcourir un peu vite cette brochure ; je n'avais pu que lire des yeux certaines pages et, comme toujours en pareille occurrence, j'en avais subi une certaine fatigue et le regret de ne pouvoir réfléchir à la question et l'examiner de près. C'est ce sentiment de regret et de confusion qui se traduisait par ma maladresse à saisir la pensée du professeur et à la noter exactement.

Et pourquoi ne me suis-je pas représenté exactement M. Durkheim ? Le portrait a été déformé par une autre impression, reçue pendant la journée. Henri Rochefort venait de mourir. Son portrait se trouvait dans tous les journaux; je l'avais naturellement regardé pendant un certain temps, en pensant à la vie de l'illustre pamphlétaire et avec ce sentiment intime qui vous fait rendre hommage à une personnalité qui disparaît. Avec l'ironie un peu grotesque des combinaisons du rêve, un trait saillant de la physionomie de Rochefort, ses cheveux, se retrouvait, naturellement déformé, sur la tête du principal personnage de mon rêve ; et si celui-ci avait pris les traits un peu ridicules d'un homme qui veut faire le beau, il faut en trouver la raison dans les titres nobiliaires de Rochefort qui avaient suggéré, par association, quelque chose de prétentieux et d'un peu discordant.

La genèse de l'escalier qui fait partie des deux premiers tableaux de mon rêve, je n'ai pu la retrouver. L'aspect vieux et obscur de la salle de cours est emprunté à l'impression que laissent les auditoires

Digitized by Google

du Collège de France. Mon compagnon, le Polonais de fantaisie, est apparu comme symbole des nombreux étrangers qui fréquentent ces cours à Paris et que je connais aussi par mon auditoire de Bruxelles. Comme il n'avait qu'une portée épisodique, il a disparu dans la suite, sans que l'on puisse tirer argument de sa présence au début du rêve, pour dire que plusieurs courants parallèles d'idéation aient constamment composé celui-ci.

Un détail: sur l'escalier, tantôt le professeur était en bas, et après en haut. Si la scène de l'escalier avait duré plus longtemps, je ne doute pas que cette oscillation ne se fût reproduite. Elle appartient moins au rêve qu'à un processus connu par les recherches de la psychologie expérimentale et doit être rapprochée des oscillations que présente à notre attention certaines figures qui peuvent se voir concaves ou convexes (dont précisément un escalier). Au surplus, c'est, en dehors de ce cas, une particularité de toute combinaison active que nous essayons de placer les éléments dans des positions relatives différentes. Nous le faisons en arrangeant des objets sur un meuble aussi bien que dans une démonstration mathématique ou dans une œuvre artistique.

Les amis du boulevard Montparnasse ont sans doute apparu dans mon rêve par association d'idées, car ils ont assisté plusieurs fois à des cours que j'ai faits à Paris. Quant à la fin du rêve (le pardessus, le refroidissement), c'est une sensation réelle de température qui l'a déterminé et conditionné : le mois de juillet a été particulièrement froid dans nos contrées cette année.

La voix de ma femme, que j'entends près de moi, m'avertissant du refroidissement, semble être un second rêve que la sensation de froid a fait naître en combinaison avec la préoccupation d'aller la retrouver chez des amis. Il arrive souvent en effet dans les rêves

Digitized by Google

que la pensée d'une personne ou d'une chose se transforme en la personne ou la chose : cela fait partie du caractère de dramatisation signalé par différents auteurs.

Le reste ne présente aucun intérêt. Remarquons en terminant que c'est encore un sentiment, la préoccupation de rejoindre ma femme, qui a provoqué plusieurs des éléments qui terminent mon rêve,

Qu'il y ait dans les rêves des *anticipations*, c'est-à-dire qu'une impression détermine une série de représentations qui, logiquement, doivent la précéder et la justifier, c'est une constatation faite plusieurs fois et l'un des plus sérieux arguments pour la rapidité de déroulement des images dans le rêve. En effet, en même temps que l'excitation se produit, il se reconstitue dans le rêve une série de scènes qui semblent n'être là que pour expliquer cette excitation. Voici un exemple concluant cité par Maury : « J'étais un peu indisposé, et me trouvais couché dans ma chambre, ayant ma mère à mon chevet. Je rêve de la Terreur ; j'assiste à des scènes de massacre, je comparais devant le tribunal révolutionnaire, je vois Robespierre, Marat, Fouquier-Tinville, toutes les plus vilaines figures de cette époque terrible ; je discute avec eux ; enfin, après bien des événements que je ne me rappelle qu'imparfaitement, je suis jugé, condamné à mort, conduit en charrette, au milieu d'un concours immense, sur la place de la Révolution ; je monte sur l'échafaud ; l'exécuteur me lie sur la planche fatale, il la fait basculer, le couperet tombe, je sens ma tête se séparer de mon tronc ; je m'éveille en proie à la plus vive angoisse, et je me sens sur le cou la flèche de mon lit qui s'était subitement détachée et était tombée sur mes vertèbres cervicales, à la façon du couteau d'une guillotine. Cela avait eu lieu à l'instant, ainsi que ma mère me le confirma, et cependant c'était cette sensation externe que j'avais prise pour point de

Digitized by Google

départ d'un rêve où tant de faits s'étaient succédé. Au moment où j'avais été frappé, le souvenir de la redoutable machine, dont la flèche de mon lit représentait si bien l'effet, avait éveillé toutes les images d'une époque dont la guillotine a été le symbole ».

Un cas analogue est rapporté par Lipps : la contraction d'une artère du pied, provoquée par une position involontairement prise pendant le sommeil, détermine une impression désagréable qui provoque tout un rêve, comme si la première réaction psychique était un état affectif et que l'idéation ne fût qu'une manière de s'expliquer l'état affectif. Cela n'est-il vrai qu'en rêve, me suis-je demandé en lisant ce témoignage. Et n'arrive-t-il pas le plus souvent que nos croyances et nos idées ne soient adoptées par nous que pour expliquer et justifier nos sentiments et nos actes? Le système de Platon, se plaisait à répéter Nietzsche dans ses cours de Bâle sur les philosophes anciens, a été réfuté cent fois; mais ce qui subsiste et nous intéresse, c'est le type humain que Platon représente, c'est l'homme Platon.

Voici encore un rêve dans lequel les états affectifs me semblent déterminer l'idéation. Nous l'empruntons à l'excellente étude de Mlle le Dr Ioteyko sur *la vie des éléments psychologiques*. « Une dame adonnée aux travaux littéraires » a rapporté à l'auteur de cette étude le rêve suivant. Fatiguée par un excès de travail intellectuel et souffrant de migraine, elle s'endort dans le train, très peu avant d'arriver à la ville où elle doit descendre. En s'endormant, elle se disait à elle-même : « Le sommeil ! Quelle réparation ! » Elle rêve qu'elle voit à sa gauche un mur avec l'inscription : la vraie, la vraie réparatrice. Et à sa droite : une draperie noire formant de grands plis. Regardant de nouveau à gauche, elle remarque que l'inscription : la vraie, la vraie réparatrice était complétée par ces mots : la mort. Le rêve dure quelques instants. Brusquement réveillée,

Digitized by Google

la narratrice éprouve une profonde tristesse. Elle analyse son rêve et comprend que l'idée de mort était antérieure à l'image de la draperie, puisque l'inscription sous sa première forme portait: la vraie réparatrice. Ce féminin ne pouvait s'appliquer au sommeil. Il nous semble que l'idéation est déterminée ici par l'état affectif, qui lui-même traduit, dans le cas présent, la dépression du sujet.

Ribot cite des faits dans lesquels un mal physique en voie de gestation, *mais encore inconscient*, agissait déjà sur la vie psychique et se manifestait avec force dans le rêve: « Armand de Villeneuve rêve qu'il est mordu à la jambe par un chien; quelques jours après, cette jambe est envahie par un ulcère cancéreux. Gessner se croit mordu, pendant son sommeil, au côté gauche par un serpent; peu après, au même point se développe un anthrax dont il mourut. Macario rêve qu'il a un violent mal de gorge; il se réveille bien portant; quelques heures après, il est atteint d'une amygdalite intense ».

L'état physique en voie de transformation, la chimie organique, dirais-je, inaperçue à l'état de veille avant que le mal ne se soit pleinement déclaré, a provoqué, dans ces trois cas, une transformation sourde dans le ton affectif des sensations organiques et le phénomène s'est traduit en images dans le rêve.

Freud a montré, par l'emploi de la psycho-analyse, l'importance des vœux et des souhaits non exaucés dans l'activité inconsciente et spécialement dans la genèse du rêve. Ces souhaits remontent le plus souvent à l'enfance et à l'adolescence, comme il croit l'avoir découvert par l'examen psychologique des névroses; et plus on garde une âme d'enfant, plus ils sont proches et prêts à se manifester. Ils déterminent donc véritablement des *tendances affectives*, si nous comprenons bien, et ce qui met les rêves en mouvement, ce sont surtout ces tendances. Freud compare

Digitized by Google

ces « souhaits immortels de notre inconscient aux Titans de la légende, sur lesquels pèsent depuis les temps les plus lointains de lourdes masses de montagnes, que jadis les dieux vainqueurs ont accumulées sur eux et qui de temps en temps se soulèvent encore par les secousses de leurs membres ».

Nous avons, dans les derniers cas que nous avons analysés, marqué avec une insistance croissante le rôle prépondérant des états affectifs, émotions, sentiments, passions, dans le rêve. Sans doute le rêve, comme tout fait psychique, est éminemment complexe. Une interprétation exclusive serait fausse. Il est juste d'affirmer d'abord que sommeil et veille se distinguent « par des courants d'attention divers », des orientations différentes, des changements d'attitude; que le caractère de la veille est cet état d'attention par lequel l'esprit ne se borne pas à saisir les faits, mais se les assimile, les contrôle, les juge, « les met d'accord avec les lois de la réalité et avec les lois de la pensée ».

Il est encore vrai d'affirmer qu'en outre des caractères reconnus de *diversité dans les images*, de *déformation*, d'*excessive intensité des impressions et des souvenirs*, de *dispersion partielle de l'attention*, d'*affaiblissement de la synthèse* et de *détermination par les états affectifs*, on y observe un certain automatisme; mais cet automatisme est très relatif et ne s'applique bien qu'aux associations d'idées; il me semble ne pas s'étendre au delà; le rêve n'est pas une restriction, un appauvrissement de la conscience, mais une autre manière de combiner les idées, provenant de ce que la synthèse active de l'attention n'exerce plus son contrôle et son choix et que les sensations ont en quelque sorte libre jeu pour envahir la conscience. L'imagination passive se manifeste alors librement.

Mais je voudrais en terminant insister sur ce fait que la genèse des rêves me paraît due, non pas à un

Digitized by Google

processus intellectuel, à des combinaisons d'idées, mais tout d'abord à des états affectifs; c'est le ton du sentiment qui éveille et provoque le rêve, absolument comme dans la vie normale il nous arrive, ainsi que nous l'avons remarqué déjà, de nous trouver dans un état affectif qui cherche à se traduire au dehors, de n'importe quelle manière : l'idéation servira à l'objectiver, à lui donner corps. Ce qui le détermine à s'incorporer dans telle représentation plutôt que dans telle autre, c'est sa plus ou moins grande proximité, sa vivacité, la facilité à la penser ou les aspects plus frappants qu'elle présente.

Cependant la représentation ne naîtrait pas sans une cause efficiente, qui est l'état affectif. Le rêve fait saisir vivement ce processus que Maudsley, dans sa *Pathologie de l'esprit*, me paraît avoir exposé le mieux. Un sentiment, produit par quelque chose de désagréable, par exemple, blesse pendant le jour notre amour-propre et produit un sentiment de dépression qui persiste après que nous avons cessé de penser au fait à l'occasion duquel ce sentiment a été éprouvé; mais il persiste dans le sommeil et détermine nos rêves.

« On a une tendance à croire, écrit-il, que les images et les événements d'un rêve pénible sont la cause des sentiments désagréables que l'on éprouve, mais il n'en est pas ainsi; le sentiment est la véritable cause des images, il en est pour ainsi dire le générateur. Une habitude bien connue de l'esprit, c'est de chercher avec ou sans conscience claire, dans un objet extérieur, la cause de nos sentiments et de créer cet objet, s'il est besoin : et, s'il ne se trouve pas de cause objective de nos sentiments, nous attribuons à des objets indifférents le pouvoir de les produire, ou bien nous créons les objets appropriés; et l'on a des exemples très nets de cette tendance dans les rêves et dans la folie. Coleridge a fait remarquer avec raison

Digitized by Google

que les images des rêves subissent les métamorphoses les plus soudaines et les plus étranges sans nous causer beaucoup de surprise et qu'elles disparaissent en même temps que les terreurs qui les accompagnent, au moment du réveil : ce qui ne serait pas le cas, si elles étaient la véritable cause de la terreur. »

Et un peu auparavant : « Les principales expériences de notre première vie reviennent fréquemment dans nos rêves, et plusieurs scènes se rapportent à notre vie d'école ou de collège. Quant au caractère des scènes où entrent les matériaux de notre expérience récente ou ancienne, il dépend en grande partie du caractère de l'individu qui rêve; et celui-ci, suivant qu'il est fier ou humble, agressif ou paisible, insolent ou timide, sanguin ou mélancolique, vindicatif ou clément, généreux ou méprisable, candide ou habile, ne manque jamais de se retrouver dans ses rêves. Dans cette influence du caractère, on peut dire qu'il y a un retour à des expériences ancestrales et un réveil de leurs substrata à l'activité, car on peut dire d'une personne qui reproduit un trait du caractère de son grand-père, qu'elle répète ou se rappelle ce qu'a senti son grand-père ».

Ces idées m'intéressent d'autant plus qu'indépendamment de Maudsley et avant de l'avoir lu, ce que je n'ai fait que récemment, j'étais arrivé par mes observations à des conclusions analogues aux siennes. Nous ne pouvons que nous réjouir de ce que Vaschide, dans son livre bien connu sur *le Sommeil et les Rêves*, fasse remarquer, avec de très intéressants exemples à l'appui, combien l'émotivité prend de place dans les rêves. C'est, dit-il, une qualité première qui les accompagne toujours. Nos rêves ne sont jamais ternes et purement idéologiques. « Ils n'existent qu'en tant que l'élément émotion est capable d'augmenter l'intensité de l'image. » C'est donc l'émotivité qui distingue l'image du rêve de l'image mentale telle qu'elle

Digitized by Google

se présente à l'état de veille. Et, chose particulièrement curieuse, notre auteur remarque que « ce caractère d'émotivité se répand sur des objets tout à fait ordinaires. C'est là, ajoute-t-il, une sorte de cristallisation de tous les fragments de la conscience latente ».

L'on a dernièrement signalé le cas assez curieux d'un état de sentiment se manifestant pendant la veille sans que l'on en puisse découvrir la cause. Le cas a été communiqué à la Société de psychologie de Paris par Kreist, sous le titre d'*antipathie de cause onirique et inconsciente*. On est parvenu à découvrir que les sentiments incompréhensibles d'un sujet provenaient d'un rêve inconscient. Par conséquent, de même que des influences s'exercent de la veille au rêve, le rêve à son tour influe sur les dispositions de l'état de veille. Nous en avons la preuve dans notre plus ou moins grande facilité au travail pendant les premières heures de la matinée. Il arrive que l'esprit manque de clarté, sente quelque chose de confus en lui, que le travail marche péniblement, ou encore que l'on se sente préoccupé, sans savoir pourquoi. Cela peut provenir d'un rêve resté inconscient.

Le cas cité par Kreist est très symptomatique. B.., 36 ans, père de famille, instruit et sérieux, éprouve malgré lui une véritable antipathie pour sa femme. Ce sentiment semble d'autant plus mystérieux à B.., qu'il n'exclut pas un grand amour pour elle. Kreist hypnotise B... et parvient à retrouver ainsi un rêve oublié au réveil, mais dont le souvenir se reconstitue à l'état hypnotique. Dans ce rêve, la femme de B... l'injurie; au réveil, rien ne subsiste de la mémoire des faits, mais il reste un sentiment de rancune qui se manifeste à la moindre occasion.

Ainsi, de même que c'est un état affectif qui relie la veille au rêve et active celui-ci, inversement c'est un état affectif qui subsiste du rêve à la veille, alors

Digitized by Google

que les représentations sont tombées dans l'oubli. Kreist conclut de son observation que nous connaissons peu l'activité sentimentale, qu'il faudrait l'étudier en elle-même et que nous y trouverions une preuve de plus de l'activité inconsciente de notre esprit.

Nous ajouterons, pour terminer ce sujet, quelques mots sur ce qu'on appelle aujourd'hui la *rêvasserie*, c'est-à-dire la rêverie à l'état de veille : on se laisse aller aux impressions et aux idées telles qu'elles se présentent, sans essayer de les diriger. Ce qui nous vient alors à l'esprit sera soumis à l'analyse et l'on y découvrira des processus subconscients et inconscients.

La pensée peut être absorbée par les préoccupations auxquelles nous prêtions attention un instant auparavant ; dès lors, sans les perdre de vue, nous nous accordons quelque repos, nous interrompons volontairement notre effort; très fréquemment cette interruption est utile; alors se produit ce curieux travail, encore inexpliqué, qui se passe à notre insu et que les savants aussi bien que les artistes ont souvent signalé. C'est une gestation d'idées qui peut aussi se faire pendant le sommeil, mais ne peut être confondue avec le rêve. Nous n'en avons le plus souvent aucune conscience. Nous cherchons la solution d'un problème, nous avons tout tenté sans résultat, et après un repos de l'attention soit à l'état de veille, soit grâce au sommeil, cette solution apparaît. Cet aspect de la question sera examiné tantôt avec l'inconscient dans l'invention.

Je prends ici le cas où nous gardons du processus une certaine conscience : notre attention alors, sans quitter de vue ses préoccupations, les suit de manière moins tendue, les laissant en quelque sorte se combiner par elles-mêmes et souvent nous obtenons un bon résultat. Myers a signalé à ce propos le fait suivant : nous cherchons un objet, ne sachant plus où

Digitized by Google

nous l'avons déposé ; nous n'arrivons pas à le retrouver en raisonnant méthodiquement. Nous accordons un moment de détente à l'attention ; il arrive parfois qu'une impression, une association d'idées imprévue nous suggère le souvenir de notre acte au moment où nous déposions l'objet égaré.

S'il s'agit non d'un objet à trouver, mais d'une suite d'idées, nous laissons se produire les combinaisons les plus variées, nous essayons, nous tâtonnons, comme l'artiste à la poursuite d'un motif décoratif ou de la disposition d'un dessin. Voyez à ce propos les esquisses et les études des maîtres, ou encore regardez travailler un décorateur en quête d'un motif ; si vous savez dessiner, faites l'expérience sur vous-même et vous surprendrez ces tâtonnements que le subconscient imprime, en quelque sorte, à la main ; votre attention les contemple, comme si quelqu'un d'autre que vous les eût faits et, à un moment donné, redevenant active, elle entre en scène, combine volontairement les éléments que le hasard des esquisses lui fournit et fixe les lignes définitives. Le travail préparatoire, les tâtonnements du dessinateur, ne sont évidemment pas inconscients en eux-mêmes ; mais l'intérêt réside pour nous en ceci que ces essais se produisent différemment sans attention de ce qu'ils seraient avec une attention tendue. Le rôle de la synthèse volontaire se distingue ici de celui de l'activité inconsciente.

Nous avons envisagé la rêvasserie dans son aspect le plus proche de la conscience ; elle est alors à son minimum. Mais laissons la bride sur le cou à notre idéation et nous assisterons à un spectacle intérieur tout différent. L'objet auquel s'applique à l'instant notre attention disparaît, supplanté par des associations d'images qui ont sans doute leur point d'attache sur lui, mais entraînent notre esprit à la dérive :

Digitized by Google

c'est le cas bien connu où un mot, lu dans un texte, éveille un sens différent de celui qu'il a dans ce texte; il se détache de l'ensemble et sert de point de départ à des associations accidentelles ou, si l'on veut, à une idéation parasite. Le même processus se produit quand nous écoutons un discours ou une conversation qui ne nous paraissent pas suffisamment attachants; un mot, à peine compris, sera le point de départ d'une idéation parasite. Et, en général, une impression quelconque peut y donner lieu aussi.

Le plus souvent, la rêvasserie est déterminée par un sentiment dominant. Ce sentiment est actif, il tend à rompre l'équilibre volontaire; il réunit en lui tout ce qui nous attire le plus violemment, dans la période de la vie que nous traversons; il s'est accru de tendances antérieures et de l'immense travail des réactions organiques; c'est tout notre individu qui y participe. Aussi suggère-t-il de terribles distractions. A la période où nous passons de l'enfance à l'adolescence, les transformations de la vie affective sont très profondes à cause même des modifications organiques. Les jeunes gens éprouvent, selon leur nature, soit une exaltation, soit une dépression mélancolique qui présentent les plus nombreuses variétés et se traduisent dans leur rêvasserie d'une manière symptomatique.

Th. L. Smith a recueilli sur les *day-dreams* une statistique considérable : 469 réponses d'étudiants de 17 à 25 ans, 980 réponses d'enfants de 7 à 16 ans (535 filles, 445 garçons); 23 réponses d'adultes non étudiants, 3 réponses de personnes au-dessus de 90 ans. Sur 1.475 cas, 3 hommes et 2 femmes seulement affirment ne pas connaître la rêvasserie.

Les caractères physiologiques les plus fréquents de la rêvasserie se résument ainsi : le sujet ne voit pas, n'entend pas ce qui se passe autour de lui et présente un relâchement musculaire momentané. Beaucoup

Digitized by Google

d'enfants disent qu'ils n'ont pas entendu le son d'une cloche, ni quelque autre signal, ni la voix du maître qui les interpellait à plusieurs reprises. Un garçon raconte même que le maître avait fini par jeter un bout de craie sur lui pour le réveiller. Une femme de vingt et un ans dit : « Mes rêves m'intéressent parfois au point que je n'entends plus rien de ce qui se passe autour de moi ». Une élève de dix-sept ans : « Il faut parfois faire beaucoup de bruit pour me rappeler à moi ». Une enfant de douze ans donne l'explication suivante : « Lorsque je dois faire mes problèmes d'arithmétique, mon front se plisse, mais lorsque je rêve éveillée, mes yeux regardent au loin ». Un relâchement musculaire se produit donc ici, comme dans le sommeil. Il traduit visiblement une tension moindre dans notre attention.

Les conditions les plus favorables à la rêvasserie sont, d'après le même auteur, l'aube ou le crépuscule, une musique simple et douce, le bruit des vagues ou d'une fontaine, le clair de lune, des sensations auditives monotones et répétées, une lecture ennuyeuse, un feu ouvert, une large étendue de paysage et, naturellement, la fatigue mentale ou physique.

Les rêveries des enfants les plus jeunes, constate Th. L. Smith, portent presque uniquement sur des jeux et des contes de fées; les images reproduites par le souvenir y dominent. Elles concernent souvent aussi des mets, des friandises; rêver à la nourriture arrive très fréquemment chez les enfants pauvres. Quand de jeunes écoliers rêvent d'opulence, ces rêves ne trahissent jamais d'instinct de lucre, mais ils se rattachent plutôt à ce qu'on lit dans les contes de fées. Chez certains garçons proches de l'adolescence, ces rêveries prennent le caractère d'affaires coloniales, de grandes entreprises. Dans

Digitized by Google

l'adolescence, bon nombre de rêveries gravitent autour de la gloire. L'auteur constate de plus qu'à mesure que s'enrichit le contenu de la vie mentale, plus grandes sont la spontanéité et l'imagination inventrice dans la rêverie, qui ne reproduit plus seulement les images du souvenir. Des combinaisons nouvelles apparaissent.

Ainsi la rêvasserie nous montre comment les tendances inconscientes qui forment la personnalité fournissent à la conscience un grand contingent de suggestions. Il paraît incontestable que dans nos inventions ou dans nos résolutions, ces tendances entrent pour une bonne part. Ce que nous pensons ou réalisons n'est pas produit par la seule conscience; plus est riche la vie mentale, plus il semble qu'est inépuisable l'inconscient.

Et c'est bien par le psychisme latent actif que nous devons le définir. Car ces combinaisons multiples et inattendues que l'ancienne psychologie attribuait à la faculté de l'imagination, nous savons quelles tendances vivantes et fortement marquées de tonalité affective leur donnent naissance.

On ne peut classer d'une manière absolue le rêve dans l'inconscient; qu'il y ait des rêves oubliés, à jamais inconnus et que ces rêves puissent exercer une action sur l'activité psychique, cela paraît assuré; ceux-là font partie de l'inconscient total. Les autres, ceux que l'on se rappelle partiellement ou entièrement, prennent rang dans les faits conscients, mais ici réside pour l'inconscient le grand intérêt du rêve : ces faits conscients sont *provoqués* par l'activité inconsciente, leur *genèse* échappe à la conscience. Or, ils serviront, pour le psychologue, de point d'attache à l'investigation qui lui permettra de retrouver, d'autre part, les événements réels qui ont servi de matière au rêve et d'apprécier les déformations que ces éléments ont subies. Il surprendra

Digitized by Google

donc ainsi l'inconscient sur le vif. Le rêve, comme l'a signalé Freud, est une source importante d'observations pour l'inconscient.

En analysant les rêves comme l'a fait Delbœuf pour le rêve de l'*asplenium*, Maury pour le rêve de la guillotine et moi-même pour celui que je rapporte plus haut, l'on pénètre dans l'atelier de l'inconscient.

Les différences individuelles, essentielles en psychologie, ne permettent pas de relever ici des lois semblables à celles de la physique ou de la chimie, mais elles nous conduisent à découvrir les conditions de notre vie mentale et ses différents courants, les tendances et les fonctions qui la constituent.

Le rêve met en pleine lumière l'intensité de l'image et la force de l'évocation de mémoire; leur fonctionnement dans la vie normale est recouvert par le rôle de la synthèse mentale et de l'attention. Il nous fait comprendre par conséquent aussi la portée de ces dernières fonctions dans l'activité de l'esprit. Nous y apprenons que la vivacité des impressions sensibles et des souvenirs, en tant qu'images, est atténuée ou même inhibée par l'application au réel et la tension particulière que manifestent attention et synthèse; que ces dernières, dirigées vers l'action, suppriment tout ce qui pourrait nous arrêter dans celle-ci et substituent à la multiplicité qualitative des sensations présentes et des images du passé, une unification simple, logique, cohérente. Ici se confirme une des lois de l'esprit : rien n'est passif dans notre mentalité consciente.

Mais, en même temps, nous voyons une fois de plus qu'il se produit en nous, pendant que notre attention est occupée, une quantité de modifications; que ces modifications ont leur influence et apparaîtront dans la conscience dès que l'attention se relâchera; qu'en attendant elles s'accumulent et créent des prédispositions, si bien qu'elles dérangent l'activité syn-

Digitized by Google

thétique, la font dévier, osciller et menacent constamment son équilibre.

D'autre part, l'activité synthétique ne pourrait s'en passer, car elles la sous-tendent, lui fournissent des aliments, maintiennent un certain ton. Enfin, la vie inconsciente et ses dispositions se traduisent, avant tout, dans notre vie mentale, par des états affectifs, émotions, sentiments, passions; c'est par l'intermédiaire de ceux-ci que la synthèse et l'attention sont influencées.

Donnez à ces dispositions une durée, voyez-les se renforcer par leur propre élan et par ce qu'elles entraînent avec elles et vous assistez, encore une fois, à la genèse des tendances auxquelles la première partie de ce paragraphe est consacrée.

Enfin, nous reconnaissons une fois de plus ici *une forme d'inconscient qui ne se réduit pas à l'automatisme*, pour la raison qu'il est orienté vers la sensibilité la plus multiple et la plus riche et ouvert à toutes les impressions; ses combinaisons sont inattendues; elles ont une coloration particulièrement vive; c'est ce qu'on entend, dans la psychologie classique, par l'imagination. Enfin, elles sont actives, en tant que tendances vivantes; il s'agit donc ici d'un inconscient *latent actif* et non plus du domaine de l'habitude.

J'espère avoir fourni une suffisante démonstration de ses particularités spécifiques, pour qu'on ne le réduise pas au subconscient automatique et qu'on ne soutienne plus que ce dernier constitue tout l'inconscient. Personne plus que moi ne reconnaît son importance. Mais pourquoi l'intérêt qui s'attache à l'étude de l'automatisme psychologique doit-il nous empêcher de voir autre chose ? Ce serait limiter singulièrement la recherche et montrer un peu trop d'exclusivisme. Quoi qu'en ait dit Pierre Janet, il y a autre chose dans l'inconscient que de la restriction mentale et de la misère psychologique. Ces derniers termes résument

Digitized by Google

l'aspect que donne l'inconscient automatique. Mais l'inconscient latent actif est tout différent de celui-là.

Nous allons voir maintenant jusqu'où il s'élève quand, au lieu d'aller à la dérive, comme dans le rêve, ou d'en rester aux tendances souvent obscures et tyranniques des états affectifs, il sert d'arsenal à la synthèse créatrice et aide l'homme à former les produits les plus parfaits de l'esprit.

III. — L'INCONSCIENT DANS L'INVENTION

Dès que l'attention, au lieu de se diriger sur l'application immédiate à la vie pratique, se porte vers l'activité inconsciente dont nous avons compris l'importance et la fécondité en étudiant les tendances et le rêve, et s'ouvre largement aux suggestions de ce psychisme latent, sans se laisser toutefois dominer par lui, mais en le maîtrisant, en s'en servant pour son but, nous assistons à l'invention du savant, du penseur et de l'artiste, c'est-à-dire aux manifestations les plus intéressantes, les plus intégrales et aussi les plus hautes de l'activité humaine.

Les témoignages sont à ce sujet si précis et si essentiels que l'activité inconsciente dans l'invention ne peut être mise en doute. Il serait aventureux de généraliser et de dire que toute invention est due à la vie inconsciente. Celle-ci est formellement reconnue par certains savants et artistes, et non par les moindres, parce que sans doute chez eux la richesse de la vie psychique était considérable. Et comme la conscience n'en présente jamais que le résultat final, à savoir la projection objective de la synthèse mentale, il est nécessaire d'admettre que cette immense richesse spirituelle est confiée aux fonctions inconscientes, quelle que soit l'interprétation qu'on leur donne (combinaison entre éléments cérébraux, dynamisme mental ou activité de l'âme, théories qui ne doivent avoir aucune

Digitized by Google

influence sur notre analyse des *faits* et ne peuvent être examinées qu'après, comme hypothèses).

L'inconscient dans l'invention se manifeste par ce fait qu'une combinaison longtemps cherchée avec attention et effort sans avoir été trouvée, apparaît tout à coup à la conscience, quand on n'y pense plus, ou encore par cet autre fait qu'un travail interrompu auquel on n'a plus pensé a mûri à notre insu ou enfin dans le caractère que prend chez l'artiste l'inspiration, qui semble lui suggérer des idées qui arrivent d'elles-mêmes, sans effort.

« Pourquoi donc traiterions-nous de pure illusion le sentiment de l'artiste, de l'homme de génie, qui estime que son œuvre ne se crée pas, en réalité, dans la sphère consciente de son âme, mais qu'il se borne à définir, à exprimer de son mieux les résultats d'un travail qui s'accomplit, presque sans lui, dans une région supérieure ? En fait, cette impression s'impose parfois à l'homme de génie avec une netteté saisissante. Voici, entre cent exemples, une page de Grétry dans ses *Essais sur la musique* (III, 183; III, 132) : L'artiste, dit-il, souvent occupé d'un grand objet, croit se livrer au repos de la nuit; et malgré lui, soit en dormant, soit à moitié endormi, sa tête combine... En rentrant dans son cabinet, il est étonné de trouver toutes les difficultés vaincues. C'est l'homme de la nuit qui a tout fait : celui du matin n'est qu'un scribe. — Beethoven avait conscience de recevoir de Dieu même ses sublimes inspirations. Musset écrit : On ne travaille pas, on écoute : c'est comme un inconnu qui vous parle à l'oreille ». (E. Boutroux, *Le moi subliminal.*)

Gœthe, à la fin de sa vie, dans une lettre admirable à W. von Humboldt, datée de Weimar, le 17 mars 1832, parle à son ami de l'heureuse collaboration de la conscience et de l'inconscient. L'exercice, l'étude, la réflexion, la réussite et la défaite, les encouragements et les résistances et de nouveau, la réflexion sur

Digitized by Google

tout cela ont créé en nous une activité inconsciente qui dans une libre entente s'unit avec le caractère, de telle sorte qu'il en ressort une unité qui étonne le monde.

Il ne faudrait pas croire que ce travail inconscient de création soit propre à l'artiste. Nous pensons qu'il se rencontre aussi souvent chez le savant, l'inventeur, le philosophe. Nous citerons d'abord des témoignages. Nous avons la bonne fortune de connaître les impressions de l'illustre Henri Poincaré sur le rôle de l'inconscient dans l'invention scientifique. Il nous a raconté l'histoire intérieure de plusieurs de ses découvertes mathématiques : « Depuis quinze jours, je m'efforçais de démontrer qu'il ne pouvait exister aucune fonction analogue à ce que j'ai appelé depuis les fonctions *fuchsiennes* ; j'étais alors fort ignorant ; tous les jours, je m'asseyais à ma table de travail, j'y passais une heure ou deux, j'essayais un grand nombre de combinaisons et je n'arrivais à aucun résultat. Un soir, je pris du café noir, contrairement à mon habitude ; je ne pus m'endormir : les idées surgissaient en foule ; je les sentais comme se heurter, jusqu'à ce que deux d'entre elles s'accrochassent pour ainsi dire pour former une combinaison stable. Le matin, j'avais établi l'existence d'une classe de fonctions *fuchsiennes*, celles qui dérivent de la série hypergéométrique ; je n'eus plus qu'à rédiger les résultats, ce qui me prit quelques heures ».

Cet exemple, qui n'est pas décisif en somme, est suivi de ceux-ci, tout à fait essentiels : « A ce moment, je quittai Caen, que j'habitais alors, pour prendre part à une course géologique entreprise par l'Ecole des Mines. Les péripéties du voyage me firent oublier mes travaux mathématiques ; arrivés à Coutances, nous montâmes dans un omnibus pour je ne sais quelle promenade ; au moment où je mettais le pied sur le marchepied, l'idée me vint, sans que rien dans mes pen-

Digitized by Google

sées antérieures parût m'y avoir préparé, que les transformations dont j'avais fait usage pour définir les fonctions *fuchsiennes* étaient identiques à celles de la géométrie non euclidienne. Je ne fis pas la vérification, je n'en aurais pas eu le temps puisque, à peine assis dans l'omnibus, je repris la conversation commencée, mais j'eus tout de suite une entière certitude. De retour à Caen, je vérifiai le résultat à tête reposée pour l'acquit de ma conscience.

« Je me mis alors à étudier des questions d'arithmétique sans grand résultat apparent et sans soupçonner que cela pût avoir le moindre rapport avec mes recherches antérieures. Dégoûté de mon insuccès, j'allai passer quelques jours au bord de la mer, et je pensai à tout autre chose. Un jour, en me promenant sur une falaise, l'idée me vint, *toujours avec les mêmes caractères de brièveté, de soudaineté et de certitude immédiate* (je souligne ces mots), que les transformations arithmétiques des formes quadratiques ternaires indéfinies étaient identiques à celles de la géométrie non euclidienne. »

Suit un nouveau problème, mais, ajoute Poincaré, « tous mes efforts ne servirent d'abord qu'à me mieux faire connaître la difficulté ». Cette partie du travail fut entièrement consciente. Elle fut de nouveau suivie d'un travail inconscient.

« Là-dessus, je partis pour le Mont-Valérien où je devais faire mon service militaire; j'eus donc des préoccupations très différentes. Un jour, en traversant le boulevard, la solution de la difficulté qui m'avait arrêté m'apparut tout à coup. Je ne cherchai pas à l'approfondir immédiatement, et ce fut seulement après mon service que je repris la question. J'avais tous les éléments, je n'avais qu'à les rassembler et à les ordonner. »

Analysant ces faits typiques, Poincaré les caractérise d'une manière parfaite en ces termes : « Ce qui

Digitized by Google

vous frappera tout d'abord, ce sont ces apparences d'illumination subite, signes manifestes d'un long travail inconscient antérieur ; le rôle de ce travail inconscient dans l'invention mathématique me paraît incontestable, et on en trouverait des traces dans d'autres cas où il est moins évident. Souvent quand on travaille une question difficile, on ne fait rien de bon la première fois qu'on se met à la besogne ; ensuite on prend un repos plus ou moins long, et on s'assied de nouveau devant sa table. Pendant la première demi-heure on continue à ne rien trouver et puis tout à coup l'idée décisive se présente à l'esprit. On pourrait dire que le travail conscient a été plus fructueux parce qu'il a été interrompu et que le repos a rendu à l'esprit sa force et sa fraîcheur. Mais il est plus probable que ce repos a été rempli par un travail inconscient, et que le résultat de ce travail s'est révélé ensuite au géomètre, tout à fait comme dans les cas que j'ai cités : seulement la révélation, au lieu de se faire jour pendant une promenade ou un voyage, s'est produite pendant une période de travail conscient, mais indépendamment de ce travail qui joue tout au plus un rôle de déclanchement : comme s'il était l'aiguillon qui aurait excité les résultats déjà acquis pendant le repos mais restés inconscients, à revêtir la forme consciente. » (*L'invention mathématique.*)

« J'ai observé plusieurs fois, écrivait d'autre part Laplace, qu'en cessant de penser pendant quelques jours à des matières très compliquées, elles me devenaient faciles, lorsque je les considérais de nouveau. » Cette notation se trouve dans l'*Essai philosophique sur les Probabilités* (Paris, Bachelier, 5e Ed. 1825, p. 235), dans une série de pages qui constituent un véritable petit traité de psychologie et pourraient être citées souvent à propos de l'inconscient.

Donc, ce travail inconscient existe, il est un fait, il a une importance manifeste dans l'invention scienti-

Digitized by Google

fique. Mais de là il ne faudrait pas conclure à un inconscient mystérieux, inspiré par un monde invisible. Le travail inconscient ne se produit que préparé par une longue incubation consciente. L'inspiration inconsciente doit être précédée de quelques jours de travail volontaire; et après que des profondeurs de l'inconscient la découverte a surgi, un nouveau travail conscient est indispensable pour la vérifier et pour en développer les conséquences. Mais, en tout état de cause, « le moi inconscient, ou, comme on dit, le moi subliminal joue un rôle capital dans l'invention mathématique ».

Comment comprendre ce rôle? Le travail mathématique consiste en combinaisons. Doit-on admettre que l'inconscient possède une intelligence combinatoire que la conscience ne connaît pas? Cela paraît bien difficile à croire. Et Poincaré se montre aussi remarquable psychologue que mathématicien en suggérant la solution que nous allons exposer; nous la présentons dans un autre ordre que celui qu'adoptait Poincaré, parce qu'il nous semble mieux approprié à notre sujet.

Tout d'abord le travail conscient prépare le travail inconscient. Il mobilise un certain nombre d'éléments bien déterminés et en a déjà exclu et rejeté d'autres. Ce sont ces éléments, ainsi préparés, qui sont livrés à l'inconscient. Or, ici, la fonction inconsciente dont il s'agit *n'est pas l'automatisme*. Aussi, l'inconscient dans l'invention ne fait pas le travail mécanique qu'accomplit l'automatisme; il ne fournit pas de résultat *tout fait*, mais des *inspirations*, qui sont « des points de départ » pour les calculs; ceux-ci seront accomplis consciemment : c'est la vérification et le développement de l'invention inconsciente.

De cette façon le travail inconscient se délimite. Ce n'est pas un travail de raisonnement consistant à exclure les combinaisons moins rationnelles, ni un travail de calcul résolvant un problème dans ses détails.

Digitized by Google

C'est une inspiration. Poincaré cherche à l'expliquer non par la raison, mais par la *sensibilité*. Nous trouvons ici une éclatante confirmation de ce que nous pensons avoir établi à propos du rêve. Ce que Poincaré appelle *sensibilité* est exactement ce que nous dénommons *états affectifs* (sentiments, passions, émotions). *La démonstration qui s'élabore inconsciemment est celle qui a le plus d'affinité avec notre sentiment esthétique*. C'est donc la vie des sentiments qui est ici déterminante. Seules, les combinaisons qui nous émeuvent s'imposent à la conscience et fixent l'attention.

Or, il arrive que ce qui plaît au sens esthétique apporte en même temps une aide efficace à l'esprit. La solution la plus belle est aussi la plus harmonieuse et son harmonie est d'un grand secours pour la pensée. Les combinaisons sans action sur la sensibilité esthétique sont repoussées. L'inconscient est donc ici *le processus d'affinité entre notre sensibilité et l'invention*. Poincaré nous dit : « Les combinaisons utiles, ce sont précisément les plus belles, je veux dire celles qui peuvent le mieux charmer cette sensibilité spéciale que tous les mathématiciens connaissent, mais que les profanes ignorent au point qu'ils sont souvent tentés d'en sourire... » *Tous les mathématiciens*, écrit Poincaré. Nous n'avons donc pas affaire à un cas isolé.

Le physiologiste Beaunis décrit un processus très analogue à celui-là : « A un moment donné, sans que je sache pourquoi, et souvent au moment où j'y pense le moins, surgit dans mon esprit l'*idée-mère*, comme je l'appelle, c'est-à-dire l'idée qui, une fois entrée dans ma conscience, donne naissance à une série d'idées secondaires qui en sont comme la frondaison et constitueront l'œuvre elle-même. Cette frondaison, elle est soumise à ma volonté, elle se produit et se développe sous l'influence d'une activité mentale dont

Digitized by Google

j'ai conscience et que je dirige à mon gré ; mais pour l'idée-mère, il n'en est pas ainsi ; elle surgit dans ma conscience sans que je sois pour quelque chose dans son apparition ; c'est une éclosion comme spontanée sur laquelle l'introspection la plus minutieuse n'apprend rien ; elle surgit des profondeurs de l'inconscient et c'est sur elle que je travaille avec mon activité mentale, consciente et volontaire. »

Voilà donc une analyse semblable à celle de Poincaré : l'idée-mère, c'est l'invention, l'*inspiration* dont parle Poincaré. Chez Beaunis, elle surgit aussi tout à coup dans l'esprit. Le développement par contre est entrepris par la conscience. *Le processus inconscient n'est pas ici un automatisme, mais une action vivante.*

Et Beaunis ajoute ces lignes caractéristiques : « Ces idées-mères se présentent aussi bien dans un travail scientifique et littéraire que dans un délassement artistique et en réalité mon moi conscient n'y est pour rien. Bien au contraire, si je les cherche, elles me fuient, et elles me fuient d'autant plus que je mets plus d'acharnement à leur poursuite. »

Beaunis, en physiologiste, tire de ces remarques des conséquences pratiques et des recommandations pour tous ceux qui travaillent de la pensée. Nous nous contentons de les résumer ici. D'abord, *le travail inconscient ne fatigue pas comme le travail conscient.* Après l'avoir utilisé instinctivement, Beaunis l'a employé systématiquement et il lui a rendu les plus grands services. Comme Poincaré, il le prépare. Mais si après quelques efforts, la solution ne se présente pas, il interrompt son travail et s'occupe d'autre chose. Parfois il interrompt sa recherche quelques heures, parfois quelques jours, quelques mois, et « les problèmes se résolvent comme par enchantement ». Grâce à cette méthode de travail, tout surmenage est écarté. « Aussi me permettrai-je de dire à tous ceux qui, savants, littérateurs, artistes, vivent surtout par

Digitized by Google

le cerveau : *laissez travailler l'inconscient, il ne se fatigue jamais* ». Beaunis veut naturellement parler ici du travail qui implique invention et création. Car la besogne journalière souvent peu intéressante que l'on fait pour gagner sa vie n'appelle pas de pareilles formes d'activité. Elle se compose d'un peu de technique et de beaucoup d'automatisme.

Beaunis considère que même pour l'enfant sa méthode doit être employée. A l'éducateur de l'appliquer avec tact. S'il voit un enfant de bonne volonté hésiter, perdre l'attention, faire d'inutiles efforts de mémoire ou de raisonnement, qu'il l'arrête et laisse travailler l'inconscient. Que d'acquisitions, dit-il en terminant, nous lui devons, par l'expérience quotidienne. Et la langue maternelle, n'est-ce pas inconsciemment que l'enfant l'apprend? Le travail inconscient se continue avec l'âge. « A nous de savoir l'utiliser. »

Le Dr Chabaneix cite parmi les savants et surtout parmi les artistes de nombreux exemples d'activité inconsciente. Nous retenons les exemples suivants : W. Scott s'est souvent endormi après avoir vainement poursuivi une idée qui lui apparaissait au réveil; Michelet, avant de se coucher, s'occupait au moins un instant des documents préparés pour le lendemain et provoquait ainsi un travail inconscient; A. de Vigny constate qu'une idée, une fois lancée par la conscience, continue à se former inconsciemment pendant qu'il agit et parle; Sully Prudhomme aperçoit tout à coup le sens d'une démonstration géométrique qu'il n'avait pu saisir un an auparavant; dans l'intervalle l'inconscient a travaillé. Vincent d'Indy a parfois le matin la fugitive vision d'une solution cherchée qu'il parvient alors à reconstituer pendant la journée.

Mozart écrit à un ami que s'il se sent content et de bonne humeur, les pensées lui viennent en foule sans qu'il les cherche. Il garde et fredonne celles qui lui

Digitized by Google

plaisent. A un air s'en ajoute un autre suivant les besoins de la composition, et peu à peu l'œuvre se forme, si bien qu'il l'entend comme dans un beau songe. Il n'a plus qu'à l'écrire. Tolstoï déclare qu'après une émotion, une excitation, il se produit une espèce de déclanchement, faisant apparaître en foule à la conscience des idées qui avaient mûri à l'insu de celle-ci.

Chabaneix nous cite ici, l'un à côté de l'autre, des savants, des musiciens, des écrivains. Nous constatons que l'inspiration inconsciente n'est aucunement réservée aux artistes; je me demande si elle n'est pas plus fréquente encore chez les hommes de science et si elle n'est pas l'une au moins des caractéristiques de la grande découverte. En tout cas, elle suppose une vision. Depuis l'antiquité, la légende ou l'histoire nous rapporte ces illuminations subites chez les hommes de science, comme Poincaré les décrit si exactement. N'est-ce pas, pour citer un exemple connu de tous, le cas d'Archimède, quand il découvrit le célèbre principe qui a gardé son nom? On raconte qu'il fut pris d'une exaltation extraordinaire quand tout à coup la solution qu'il cherchait éclata dans sa conscience.

N'est-ce pas encore la même attitude mentale qui se manifeste chez Descartes lors de sa découverte de sa méthode? Dans son commentaire au *Discours de la Méthode*, Paul Landormy écrit : « Descartes passa l'hiver de 1619 à Neubourg, sur les bords du Danube, enfermé dans une chambre que chauffait un gros poêle de faïence. C'est là que, pendant la nuit du 10 novembre, il prit définitivement conscience de sa méthode. Il eut une sorte d'illumination soudaine, il aperçut distinctement les nouvelles voies à suivre pour constituer la science, et cette découverte l'emplit d'une telle joie qu'il fit vœu d'aller en pèlerinage rendre grâce à Notre-Dame de Lorette. »

Et Newton n'eut-il pas une intuition analogue, lorsqu'il éleva la loi de la chute des corps en principe

Digitized by Google

d'attraction universelle ? Cela ne doit pas nous étonner chez le savant et le penseur, car précisément la divination consiste pour l'homme de science à pénétrer, en considérant un cas typique, jusqu'à la loi qui régit et ce cas et tous ceux qui lui sont similaires. Gœthe dit de Galilée : « Il montra déjà, quand il était encore très jeune, que pour le génie un seul cas en représente mille, lorsque, des oscillations que décrivaient les lampes de l'église, il développa la théorie du pendule et de la chute des corps. »

Les romantiques se sont plu à proclamer la supériorité de l'instinctif sur le rationnel, de la création violente et effrénée, de l'inspiration libre sur l'habileté et la réflexion. Aussi pourra-t-on aisément trouver chez eux des notations qui intéressent l'inconscient. Carlyle, dans plusieurs passages de ses œuvres, proclame que l'inconscient appartient à la vie pure et sans mélange, le conscient à un mélange maladif entre la vie et la mort ; l'inconscient est la marque du pouvoir créateur, la conscience, celle de l'habileté. L'inconscient créateur lui apparaît comme infini et inépuisable ; il forme cette région mystique d'où jaillit toute poésie, ainsi que les religions et les systèmes sociaux.

Nous n'avons pas, dans une étude de psychologie fondée sur l'expérience, à discuter ces thèses, mais nous tenions à les signaler comme symptomatiques. Sans aller à des élans lyriques aussi prononcés, d'autres grands écrivains ont reconnu à l'inconscient le rôle qu'aucun autre fonctionnement psychique ne pourrait remplir à sa place. Voici comment s'exprime à ce propos Schiller : « Il paraît mauvais et désavantageux pour l'œuvre de création de l'âme, que l'entendement censure de trop près les idées qui affluent et sont déjà comme aux portes de la conscience. Une idée, prise isolément, peut être sans portée et tout à fait aventureuse ; mais peut-être gagnera-t-elle du

Digitized by Google

poids par celle qui la suit, peut-être entrera-t-elle en rapport avec d'autres qui paraissent, elles aussi, manquer de goût, et elles formeront un ensemble tout à fait cohérent. Tout cela, l'entendement est incapable de le juger, s'il ne garde pas les idées assez longtemps pour les apercevoir dans leurs rapports avec d'autres idées. Dans un esprit créateur par contre, il me semble que l'entendement ne veille plus aux portes, que les idées se précipitent *pêle-mêle* et qu'après seulement, il les voit et les éprouve en grande masse ».

Nietzsche, dans *Ecce Homo*, décrit ses impressions, lorsque l'idée de l'Éternel Retour s'empara de lui. Nous transcrivons cette page à titre de document. Nous avons ici une auto-analyse des plus vivantes qui peut, pour nous révéler la création artistique, servir de pendant à l'analyse de Poincaré. Nous lisons dans Nietzsche ces notations : « Subitement, avec une sûreté et une netteté indescriptibles, quelque chose devient *visible* et s'entend, quelque chose qui secoue jusqu'au plus profond de l'être et émeut... On entend, on ne cherche pas ; on prend, on ne demande pas qui donne ; comme un éclair luit une pensée, avec nécessité, dans sa forme, sans hésitation ; je n'ai jamais dû choisir ; c'est un ravissement, dont l'excessive tension se dissout parfois en un torrent de larmes, tandis que les pas, sans qu'on le veuille, tantôt se précipitent, tantôt se ralentissent. On est complètement hors de soi avec la conscience tout à fait distincte d'une infinité de frissons jusque dans les orteils ; c'est une profondeur de bonheur, dans laquelle la plus grande douleur et le sentiment le plus sombre ne jettent pas d'ombre, mais qui est conditionnée, exigée comme une couleur *nécessaire* au milieu de cette abondance de lumière ; c'est un instinct de rapports rythmiques, qui s'étend sur de vastes étendues de formes ; la longueur, le besoin d'un rythme s'étendant au loin

Digitized by Google

est presque la mesure pour la puissance de l'inspiration : tout cela involontaire, comme une tempête de sentiment de liberté, d'inconditionné, de puissance, de divinité ».

En résumé, l'inspiration ou l'invention inconsciente a comme caractères de faire irruption d'une manière soudaine dans la conscience, sans effort ni apparence de préparation ; ensuite d'être impersonnelle dans le sens où l'entend Ribot quand il écrit « qu'elle révèle une puissance supérieure à l'individu conscient, étrangère à lui, quoique agissant par lui : état que tant d'inventeurs ont exprimé en ces termes : Je n'y suis pour rien ».

A. Bazaillas, qui a consacré une analyse pénétrante et très compréhensive aux rapports entre *Musique et Inconscience*, considère précisément le problème de « l'élaboration inconsciente » et du travail des « forces spontanées de l'esprit » comme le problème psychologique de l'inconscient par excellence. Et il en donne très exactement le caractère : « Le résultat final tient à la double action exercée, à propos d'un but unique, par deux séries de forces différentes : les forces intellectuelles qui raisonnent ou qui spéculent sur des idées ; les forces affectives qui se combinent spontanément et qui travaillent sur des impressions ou des images ». Les *forces affectives :* elles sont très importantes dans l'inconscient latent actif, et A. Bazaillas ne se fait pas faute de les dégager. L'inconscient est pour lui « une conscience à l'état pur, une conscience d'où la représentation s'est retirée », ou, dirions-nous plutôt, en reprenant ses indications dans un autre endroit, avant qu'elle se soit synthétisée dans des représentations, s'il est permis de parler ici d'un *avant* et d'un *après* autrement que de manière symbolique ; car conscience et inconscient collaborent. *Affectif* et *dynamique*, l'inconscient l'est bien, comme Bazaillas le définit ; que la pensée ne soit qu'une raréfaction de

Digitized by Google

ce dynamisme, cela peut s'admettre, si par raréfaction, on veut dire simplification, unification.

Le contenu de l'inconscient défini par un dynamisme affectif, des tendances saisies dans leur poussée, leur élan originel, paraît répondre assez exactement non à l'inconscient automatique, mais à l'inconscient que nous découvrons dans les tendances, le rêve et l'invention, c'est-à-dire l'inconscient latent actif. « Le rêve, la sensualité, les sentiments esthétiques et religieux, écrit encore Bazaillas, empêchent cet inconscient de s'abolir en nous ou de tomber à l'état mécanique ». L'inconscient n'est donc pas une forme inférieure et atténuée de la conscience, mais un autre ordre, *l'ordre affectif à forme dynamique*, expression de la vie qui se renouvelle, libre de toute répétition et de toute imitation. Certaines manifestations d'art nous mettent en présence de l'inconscient. Non seulement la musique nous instruira à son sujet, mais encore l'art de certains écrivains, entre autres « l'art si profond et si méconnu de Rousseau ».

« Au même titre que la musique, dont il nous rappelle presque toujours les procédés, il est un art de l'inconscient. Rousseau renverse le système convenu du moi de la réflexion pour se transporter jusqu'au point redoutable où la conscience se fond avec les éléments sauvages et spontanés de la nature. Ce qu'un tel art nous révèle de capricieux et de fantasque, son exaltation, son délire, son ivresse, cette superposition continuelle de la rêverie au réel, ne sont que les procédés de la vie inconsciente, quand, saisie au delà du tournant où elle s'infléchit vers la pensée, elle présente encore la forme d'une puissance élémentaire qui nous renouvelle et nous enchante. Ce ravissement, qui fait le charme insinuant de Rousseau, ne serait point compris, si on l'envisageait du point de vue d'un art de l'intellectualité symétrique et froid. Aussi bien est-ce le moi de l'inconscient que Rousseau vient

Digitized by Google

déchaîner et qu'il soulève par un magique appel. » Il présente l'exemple d'une poussée incessante des forces dynamiques sous le système des forces conservatrices et statiques. Ces forces sont organisées par la réflexion qui leur apporte l'ordre et la précision, explique Bazaillas, et la collaboration de l'inconscient et du conscient donne naissance aux œuvres de la pensée.

IV. — L'INCONSCIENT ET LA TÉLÉPATHIE.

Les différences entre l'inconscient automatique et l'inconscient actif ressortent clairement de l'examen des faits. Il serait contraire à la réalité de les confondre tous deux en un groupe et de réduire l'ensemble des processus inconscients au seul subconscient d'habitude, obéissant chez les individus normaux à la synthèse et n'apparaissant nettement que dans la désagrégation mentale.

L'inconscient dont nous parlons dans le présent chapitre, on ne saurait trop le répéter, ne ressemble guère à celui-là; contrairement à l'automatisme, il a une liberté d'allures, une fantaisie inconnue à un esprit appauvri; il donne des combinaisons nouvelles, il est vivant, il est inattendu. A l'étudier de près, il relève de tendances dynamiques marquées d'une forte tonalité affective; les systèmes de représentations ou d'idées sont, par rapport à ces tendances, et plus déterminés et aussi plus abstraits, moins directement attachés à la personnalité concrète.

A côté de ce caractère d'activité dynamique, le psychisme latent ou inconscient actif aide puissamment la pensée en collaborant avec l'attention consciente et volontaire; il se fait inconsciemment un travail intérieur dont nous avons signalé l'extrême importance. L'inconscient paraît ici plus riche que la conscience, toujours guidée par l'objet. Quand elle s'élève et crée ses idées les plus durables,

Digitized by Google

n'est-ce pas précisément chaque fois que les tendances inconscientes sont utilisées par elle? La pensée concentrée, si riche dans le sens de la profondeur chez l'homme de génie, en est une preuve constante. La synthèse qui est orientée vers l'objet n'aura jamais la force de celle qui vient du cœur même de l'homme.

Aussi s'est-on demandé parfois si l'inconscient n'avait pas un pouvoir de communication inconnu à la conscience. L'on a constaté chez certains individus une sensibilité spéciale, qui semble s'exercer autrement que par la perception sensible par laquelle nous prenons connaissance des objets matériels.

Ce phénomène se produit dans la télépathie. Des événements distants et hors portée des sens sont perçus par certains individus; des messages peuvent être transmis sans l'intermédiaire des organes des sens. Les faits sont affirmés par des personnes tout à fait dignes de foi. Je puis citer un cas qui m'a été raconté par ma femme, Mme Stéphanie Chandler-Dwelshauvers, qui avait épousé en premières noces un Anglais, dont le frère était capitaine de vaisseau. Une nuit, *étant parfaitement éveillée* et tout à fait consciente de ce qui se passait autour d'elle, elle vit la fenêtre s'ouvrir; le capitaine de vaisseau apparut, ruisselant, et dit à son frère qu'il lui faisait ses adieux. La chose fut constatée tout de suite par son mari, qui crut d'abord à un rêve. Quelques semaines après, on apprenait que ce capitaine était mort dans un naufrage sur la côte de Chine. On a cité d'autres cas de personnes traversant une crise grave ou se trouvant au moment de la mort, qui apparaissaient à leurs amis ou se faisaient entendre d'eux par des signes répétés.

Ce n'est pas parce que personnellement nous ne sommes sujets à aucun de ces phénomènes que nous soyons en droit de les nier. Si, dans des condi-

Digitized by Google

tions normales d'observation, des personnes dignes de foi les rapportent, et qu'ils ne soient ni isolés ni aisément explicables par d'autres phénomènes, nous faisons acte de probité scientifique en ne les niant pas aveuglément. Constatons-les et réservons notre interprétation jusqu'à ce que nous soyons mieux informés.

Parfois la sensibilité du sujet récepteur ne se traduit pas par des représentations nettes ou semblables aux hallucinations, mais par des états affectifs, comme dans le cas de Mlle Martyn. En général, peu de personnes sont susceptibles aux influences télépathiques et il est très exceptionnel qu'une même personne éprouve le phénomène plus d'une ou deux fois dans toute sa vie. Il s'agit presque toujours, dans les communications télépathiques, de faits particulièrement graves, morts, accidents dangereux.

On a rapproché de ces faits l'activité singulière de certains médiums qui, non seulement peuvent se mettre en communication avec des personnes, mais encore extériorisent le mouvement et font bouger des objets sans les toucher, comme dans les expériences réalisées par l'illustre physicien Crookes et fréquemment répétées depuis.

Enfin, il est curieux de constater qu'en état de *transe*, certains sujets, comme Mme Piper, sont instruits de beaucoup de choses dont ils n'ont aucune indication par les moyens ordinaires et aucune notion à l'état normal.

Les savants qui ont particulièrement étudié ce genre de faits affirment que ce ne sont pas là des phénomènes morbides ni des formes dégénérées de l'activité mentale, mais des formes *qui évoluent vers un progrès*.

Je n'ai pas été, jusqu'à présent, sujet à ce genre de phénomènes et dois donc m'en rapporter aux récits et aux livres. J'ai pris part, cependant, à des

Digitized by Google

expériences de tables tournantes. Elles ont réussi et les réponses données par la table étaient parfaitement justes. Je sais que dans ces expériences, certaines d'entre ces réponses ne pouvaient venir que de moi, mais j'affirme n'avoir eu aucune conscience des réponses avant qu'elles fussent faites, avoir pensé à toute autre chose et ne pouvoir me représenter la manière dont mon élaboration inconsciente a été transmise à la table : c'est tout ce que je puis dire.

Certains expérimentateurs prétendent qu'il peut y avoir communication d'esprit à esprit et que l'on évoque même l'âme des morts. Les systèmes me paraissent, ici comme ailleurs, dépasser les faits et n'avoir d'utilité que comme hypothèses directrices pour des recherches ultérieures.

En tout cas, abstraction faite de l'hypothèse, les *faits* ici mentionnés sont intéressants en ce sens qu'ils nous montrent la possibilité pour l'individu humain d'être en relation avec les choses, sans que les moyens de communication apparaissent à la conscience, comme ils lui apparaissent si nous employons volontairement la parole ou l'écrit, ou si nous observons en nous servant de nos sens. De plus, c'est à l'insu de la volonté que les messages télépathiques se produisent.

Ce genre d'inconscient se rattache à celui que nous étudions en ce que des éléments inconnus, non perçus, entrent en jeu, comme dans le rêve, la rêvasserie ou les idées qui s'imposent à nous sans que nous saisissions leur raison d'être. Il diffère, d'autre part, de cet inconscient en ce qu'il laisse l'individu plus passif et surtout en ce que les processus dont il se compose ne paraissent pas appartenir aux tendances qui constituent notre caractère psychique, mais relèvent d'influences extérieures mises en rapport avec un état tout particulier de la sensibilité. A ce dernier point de vue, ils se rapprocheraient de

Digitized by Google

l'inconscient affectif dont nous aurons à nous occuper prochainement.

§ 2. — Inconscient de mémoire.

I. — DANS LES ACTES SUBCONSCIENTS.

Ce sont les formes inférieures de la mémoire qui présentent une part d'inconscient. La mémoire complète accompagnée, selon le terme en usage, de « reconnaissance », c'est-à-dire la mémoire qui situe exactement les faits rappelés, connaît leur ordre dans le temps et les remet en leur lieu et place, est pleinement consciente. Elle fait partie de la synthèse mentale, elle aide l'attention et la seconde dans son application à la réalité. Pour trouver de l'inconscient dans la mémoire, il faut donc envisager des ensembles moins complets.

L'automatisme est, en somme, la forme la plus simplifiée de la vie psychique. Qu'il y ait de la mémoire dans l'automatisme, c'est ce que les expériences du Dr Pierre Janet sur les hystériques me paraissent montrer clairement. Voici ce qui se passe chez un sujet en catalepsie : Léonie, mise dans l'attitude de la prière, se lève mécaniquement du siège où elle est assise, plie les genoux (mais beaucoup plus lentement qu'à l'état normal et éveillé), s'agenouille, se penche en avant, la tête inclinée, les yeux au ciel. Elle se relève, elle mime la communion, absolument comme si elle y prenait part véritablement. La scène dure un quart d'heure et s'interrompt par la fin de l'état cataleptique. Et pourtant, il y a, selon le mot de Charcot, « inertie morale absolue ». Dans la même attitude mentale, on provoque avec une musique gaie, rire et danse chez le sujet, larmes avec une musique triste. Les gestes provoqués par l'expérimentateur se continuent en actes adéquats. On met

Digitized by Google

dans la main de la personne en catalepsie un parapluie, elle l'ouvre, le met au-dessus de sa tête, se comporte comme s'il pleuvait.

On ne peut provoquer, pendant la catalepsie, que des actes répondant à des sentiments précédemment, éprouvés par le sujet. « Un sujet qui n'est pas religieux et qui n'a pas fait autrefois cette synthèse des mouvements qui constitue l'émotion de la prière ne jouera pas, pendant la catalepsie, la scène de la prière. » Si l'expérimentateur lui joint les mains, les mains resteront jointes. « L'automatisme ne crée pas de synthèses nouvelles », dit Pierre Janet. Dans ces cas, il y a donc une mémoire inconsciente.

Par conséquent, cette mémoire existe dans toute activité automatique à l'état normal, le caractère de l'automatisme n'étant pas différent en soi à l'état normal de ce qu'il est à l'état pathologique. Dans les suites d'images et de mouvements appris, comme dans une pièce de vers que l'on sait par cœur, dans un morceau de musique que l'on joue sans plus devoir prêter attention au mécanisme, et, en un mot, dans toutes les séries d'actes complexes qui constituent l'exercice d'un métier, la mémoire automatique existe au même titre que dans l'exemple précédent. Elle peut apparaître sous forme exagérée et l'on en aperçoit alors très nettement le mécanisme. « Un cas célèbre est celui de la personne mentionnée par Abercrombie, qui pouvait retenir, après l'avoir lu une seule fois, un document fort long, mais était obligée de se le répéter en entier, depuis le commencement, pour trouver le renseignement dont elle avait besoin. » (Paulhan, *Fonction de la mémoire*.)

Mais cette mémoire, au lieu d'être totalement inconsciente, est subconsciente, et l'ensemble des mouvements avec leur direction, leur marche générale, n'échappe pas au contrôle de la conscience. Ici ce contrôle n'exige absolument aucun effort, car les

Digitized by Google

actes avec images et mouvements qui constituent cette mémoire entrent tout naturellement et sans aucune difficulté dans la synthèse dominée par la volonté consciente et l'idée du but, ou en d'autres termes, par l'adaptation au réel.

Nous trouvons donc ici ce genre d'inconscient étudié sous le nom d'inconscient automatique et de subconscient. L'inconscient de mémoire dans l'automatisme n'est pas autre chose que celui que nous avons envisagé au troisième chapitre de ce livre. Les images et les mouvements qui le composent ne sont pas des éléments différents les uns des autres. Il ne serait pas juste d'admettre que les images ou, psychologiquement, les représentations et d'autre part, les mouvements, constituent deux séries automatiques différentes. *Images et mouvements sont les deux aspects d'un seul et même acte;* l'image ne précède pas le mouvement, elle le double tout simplement.

II. — DANS LA PERCEPTION PRÉSENTE.

Dans toute perception sensible, la mémoire fonctionne, et elle fonctionne inconsciemment. Quand nous percevons une sensation, nous sommes tout entiers à la sensation, la synthèse s'objective, c'est-à-dire que l'acte par lequel nous percevons est, pour notre conscience, une représentation d'objet. Mais il serait bien erroné de croire que cet acte consistât uniquement à prendre conscience d'une impression que nous recevrions, passivement, d'un corps extérieur.

Loin de là ! Ce que nous ajoutons dans la perception sensible est beaucoup plus considérable que ce que le corps extérieur nous donne au moyen de nos sens. Nous ne parlerons ici que du contenu dont la mémoire gratifie la perception présente.

Une expérience excessivement simple fera com-

Digitized by Google

prendre la part de la mémoire inconsciente. Disposez sur seize cubes mobiles seize lettres. Rangez-les en quatre groupes de quatre lettres. Présentez ce tableau à une personne pendant un intervalle très court, juste le temps nécessaire pour qu'elle en perçoive l'ensemble, sans lui laisser le loisir de revoir, d'apprendre les lettres et d'examiner le détail. Faites en sorte que les lettres ne forment pas de mots et priez le sujet d'inscrire les lettres qu'il a retenues, dans l'ordre où il les a aperçues.

Refaites l'expérience exactement de la même façon, mais cette fois en formant quatre mots connus avec vos seize lettres. Ne les exposez pas plus longtemps à la vue. Que, dans cette seconde expérience, *l'impression matérielle reçue par la rétine soit identique* à ce qu'elle fut dans la première expérience. Le sujet n'aura pas *vu* plus de lettres ni vu plus longtemps les seize lettres. Et pourtant il en aura retenu beaucoup plus. Il écrira exactement les mots du tableau.

Une autre expérience très facile à faire est la suivante. Prenez un texte de dix lignes. Faites le lire à une personne et notez, d'après votre montre, le temps exact qu'il lui faut. Puis entremêlez les mêmes lettres, en même nombre exactement, disposez-les typographiquement de la même manière, mais cette fois, de façon à ce qu'elles ne forment pas de mots intelligibles. Le temps de la lecture s'allongera. Et pourtant, *au point de vue matériel*, la rétine aura été frappée exactement de même, ni plus ni moins.

Pourquoi, dans la première expérience, aperçoit-on plus de lettres dès qu'elles forment des mots connus et, dans la seconde, lit-on plus aisément quand les phrases donnent un sens? Ce n'est pas l'impression actuelle, la sensation présente qui en est cause, mais *la mémoire*, l'aide que nous recevons de ce que, pour des mots connus et un texte suivi, nous ajoutons, nous complétons et *devinons*. C'est ainsi que très

Digitized by Google

souvent, lisant d'un regard superficiel une annonce, nous faisons erreur et remplaçons ce qui y est vraiment inscrit par ce que nous supposons devoir y trouver.

Voici une observation que j'ai faite moi-même. Arrêté à une vitrine de librairie, je vois des livres traitant de sciences occultes. A côté, des livres d'histoire. L'un d'eux avait comme titre : « 1815 ». C'était l'ouvrage bien connu de Henry Houssaye. J'ai de très bons yeux et la vue très précise. Je venais de lire exactement des titres imprimés en plus petits caractères et, en voyant ce livre, j'eus la conviction qu'il avait pour titre : « I S I S ». Les deux 1 étant les mêmes signes que des *i* majuscules et l' *s* se rapprochant fortement du 8 et du 5, j'avais complété d'après mon interprétation pour la deuxième et la quatrième lettre.

Ainsi donc, ce que nous ajoutons à une perception actuelle se découvre nettement dans les expériences et les observations que je viens de rapporter. C'est là un acquis, une habitude, un fond de mémoire. Or, ce fond de mémoire n'existe pas seulement dans les cas où l'expérience permet de le constater, mais dans tous les cas analogues, et l'expérience peut être répétée pour chaque impression. L'inconscient de mémoire explique donc un grand nombre d'*illusions interprétatives :* si l'on croit voir une figure, une maison, un char là où il n'y a par exemple que des formes de rochers ou des arbres, on crée une illusion interprétative : *je la différencie des illusions d'optique ordinaires*, parce qu'elle est plus complexe et repose avant tout sur la substitution, à l'image que l'œil perçoit véritablement et qu'un peu d'attention fera retrouver, d'une image mentale, recomposée au moyen d'éléments que, dans l'instant même, la mémoire présente inconsciemment et par lesquels elle couvre la perception véritable.

Toute perception sensible, peut-on affirmer par induction, s'épanouit sur un fond de mémoire qui con-

Digitized by Google

tient plus que ce qu'elle nous donne. Pour cette raison, nous nous accoutumons à voir les objets d'une manière simplifiée, toute schématique, et à moins du cas exceptionnel de l'œil du peintre, la vie de la couleur et de la lumière nous échappe. Nous jugeons que telle surface est grise, telle autre verte, tandis qu'un œil exercé aux nuances décomposera cette couleur uniforme, qui suffit à notre simplification, en taches de teintes diverses. N'est-il pas très rare que je m'attarde à regarder attentivement les rayons qui se jouent dans les objets autour de moi ? Nous substituons à la sensation détaillée et adéquate une image simplifiée que nous avons acquise peu à peu par l'exercice de la mémoire.

Ce travail se continue au delà de la sensation. Nous avons lu un ou plusieurs livres ; rapidement les détails s'oublient, et nous transformons le contenu « en un concept général, concentré et résumé, qui unit dans une même impression le contenu varié de plusieurs gros volumes ». Paulhan, dans l'ouvrage auquel nous empruntons cette citation, consacre un chapitre très intéressant à la transformation des éléments psychiques par la mémoire. (*Fonction de la mémoire.*)

Et comment avons-nous acquis l'image simplifiée ? Peu à peu, disons-nous, inconsciemment, depuis le temps où, enfants, nous combinions des impressions d'étendue, de couleur, de tactilité et d'effort musculaire de manière à nous représenter les contours des objets, jusqu'aujourd'hui que, dans la hâte du travail et avec le peu de temps dont nous disposons pour regarder véritablement autour de nous, nous simplifions encore et ne percevons des choses que ce qui nous est strictement indispensable. Il suffit que nous prenions le temps d'ouvrir les yeux sur les choses avec le désir de les voir *pour elles*, *non pour nous*, et nous remarquerons que le tableau change singulièrement. A notre interprétation du monde, à nos besoins,

Digitized by Google

à l'acte inconscient de notre mémoire, se substitue alors la vision de la réalité vivante et colorée.

Le fond de mémoire, dans lequel nous fusionnons les quelques données que nous retenons des impressions que notre attention laisse parvenir jusqu'à la conscience, avec un résidu inconscient est donc le résultat du dépôt de nombreuses synthèses. Il s'est, disons-nous, constitué peu à peu. Pour nous en rendre compte, il nous suffit de suivre les acquisitions de l'enfant ou celles de l'adulte, dès qu'un champ nouveau de connaissances s'ouvre à lui. Il est incontestable que l'inconscient d'habitude se retrouve une fois de plus ici.

Mais suffit-il à expliquer la mémoire dans la perception présente? Nous ne le croyons pas. *Car en s'exerçant, la fonction acquiert un mouvement propre.* Ainsi, à mesure qu'elle se perfectionne, la mémoire gagne aussi, dirions-nous, une personnalité. Elle n'est pas simplement la loi de la répétition ou de la fusion, elle prend une allure à elle ou, plus exactement, elle fait partie intégrante de cet ensemble complexe qu'on appelle un individu pensant, un sujet ; elle ne reste pas un mécanisme isolé dans la vie de ce sujet. Elle subit l'influence des états affectifs et des idées directrices aussi bien que de l'équilibre volontaire et du caractère. Elle contribue à tout cela, le propre d'une fonction psychique étant de se développer, d'évoluer et de progresser par le fait même de son exercice.

Par conséquent, en même temps que l'*habitude* de mémoire, il se constitue des *tendances* de mémoire, des préférences, des affinités semblables à celles que Poincaré mettait si bien en lumière dans l'invention et qui, ici comme là, déterminent la direction que suit l'activité de l'individu pensant.

En résumé, nous trouvons donc, dans l'attitude de la mémoire en face de toute perception actuelle : 1° l'habitude, l'acquis, l'automatisme qui font que nous

Digitized by Google

nous adaptons rapidement et sans effort aux objets. En ce sens, notre perception consiste, en fin de compte, à faire les mouvements nécessaires pour cette adaptation ; 2° la synthèse qui englobe la sensation actuelle et la mémoire dans le système des idées, des sentiments et des actions constituant la personnalité.

III. — DANS LES TENDANCES.

Nous parlerons brièvement de ce troisième point ; et nous rencontrerons ici le même genre de faits que nous avons étudié au début du premier paragraphe de ce chapitre : les tendances.

Beaucoup de choses vues et d'événements vécus peuvent être oubliés comme tels et ne paraître qu'accidentellement à la conscience. Les observations permettent cependant d'affirmer que rien ne s'oublie. On a souvent cité le cas rapporté par Coleridge et par William B. Carpenter, dans sa *Mental physiology* ; il s'agit d'une femme ignorante qui, dans un accès de fièvre chaude, récite des fragments de textes grecs, latins et hébreux. Elle n'avait jamais rien appris de ces langues. En recherchant les antécédents, on découvrit qu'étant enfant, elle avait pendant plusieurs années été recueillie par un pasteur charitable ; celui-ci avait l'habitude de se promener de long en large dans le couloir de sa maison, en lisant à haute voix des textes des trois langues mentionnées ci-dessus, et l'on a identifié ainsi un certain nombre de passages qui s'étaient imprimés, littéralement parlant, dans la mémoire de l'enfant, qui n'y entendait rien et probablement n'y prêtait guère attention.

On trouve dans Carpenter d'autres exemples semblables, entre autres le cas d'un malade du docteur Abercrombie, de l'hôpital Saint-Thomas : un homme, dans un état de stupeur conséquent à un coup reçu sur la tête, se mit à parler le langage du pays de

Digitized by Google

Galles qu'il avait connu trente ans auparavant, mais totalement oublié depuis. Quand il fut rétabli, il se servit de nouveau de l'anglais et ne connut plus un mot de l'autre idiome.

« La folie, l'hypnose, la désorganisation de l'esprit, écrit Paulhan, peuvent, on le sait, laisser revivre des modes d'activité qui semblaient à jamais abolis. Il semble donc que l'empreinte reçue ne s'efface jamais complètement, mais, en somme, nous ne savons rien de bien précis sur cette question. »

Les exemples qui précèdent permettent d'affirmer que nous n'avons rien oublié des faits passés; ils vivent toujours en nous, mais à l'état latent. C'est ce qui engage A. Binet à proposer une distinction entre faits *statiques* et faits *dynamiques* de mémoire inconsciente. Le fait dynamique est celui que l'on constate comme agissant : par exemple une idée obsédante. Fait statique de mémoire inconsciente : on connaît une langue; au moment où l'on n'y pense pas, les souvenirs afférents à cette langue subsistent, mais à l'état de repos, à l'état statique.

Cependant, il est impossible de dire à quoi nous reconnaissons un état statique d'un état dynamique. La distinction de Binet est une classification utile. Mais nous pensons que l'inconscient statique, s'il n'apparaît pas agissant sur ma représentation dans ce moment où je suis, agit néanmoins d'une façon générale sur le sens de mon idéation. En d'autres termes, on peut ne plus se servir d'une langue apprise jadis — ce qui a lieu chez beaucoup d'entre nous pour le grec et le latin, — et pourtant l'étude de ces langues a imprimé à la pensée une direction et des transformations importantes. Si les mots s'oublient, un certain sens philologique reste dans l'esprit et constitue, au point de vue de l'activité mentale, une *tendance*.

En résumé, il semble d'abord que rien ne se perde dans la mémoire, si l'on en croit les faits patholo-

Digitized by Google

giques signalés par Carpenter. Ensuite, en admettant la classification de Binet, on reconnaît que même les faits dits statiques sont dynamiques en ce sens qu'ils ont imprimé une modification à l'activité mentale et subsistent au moins dans les directions, affinités ou tendances de celle-ci.

Nous signalions précédemment un autre fait : d'un beau livre que nous avons lu il y a quelque temps déjà, nous avons oublié le détail et serions bien en peine de dire le contenu. Mais nous avons conservé une impression de beauté, de réconfort. Nous nous sentons plus heureux quand nous y pensons. Qu'est-ce qui a subsisté? La tendance. En réalité, nous pouvons inférer des exemples de Carpenter que nous en avons conservé plus encore, toujours inconsciemment. Aussi arrive-t-il souvent qu'en rêve reviennent à l'esprit des figures, des faits, des textes que nous n'aurions pu reconstituer à l'état de veille. Le rêve, un fort accès de fièvre, un état d'enthousiasme ou d'exaltation font reparaître dans la conscience une infinité de souvenirs que jamais l'attention volontaire n'aurait pu reconstituer. C'est, d'après Binet, l'inconscient statique.

D'autre part et en même temps, il est *dynamique* non par les faits précis contenus dans un souvenir déterminé, mais par son action sur la direction de notre activité. Encore une fois ici il se manifestera comme *état affectif*, comme *ton* de sentiment, et non comme représentation définie.

Dans une série d'articles intéressants, Ed. Abramowski a tenté d'établir, avec raison, pensons-nous, que ce qui, au point de vue représentatif, est oublié, subsiste en nous comme état émotionnel. Cette masse émotionnelle de l'oublié constitue un milieu interne, psychique, que nous sentons *continuellement* en nous; c'est un pendant au milieu externe, physique, dont nous éprouvons constamment l'action. Nous ne distinguons rien de cette masse par l'introspection; nous

Digitized by Google

constatons qu'elle est différenciée par ses résultats conscients et aussi par l'intuition immédiate de la vie affective.

Donc, toute perception, oubliée comme telle, subsiste dans son caractère émotionnel et retentit ainsi sur les perceptions qui la suivent. De même, dans une lecture, le passage auquel je suis arrivé en ce moment subit l'influence émotionnelle de ce qui précède : les idées antérieures ne sont plus présentes à mon esprit, entièrement pris par l'idée actuelle; mais le sentiment général dépend de cette masse émotionnelle ; c'est elle qui maintient en quelque sorte l'unité émotive de l'ensemble.

L'importance des tendances dans la mémoire a, je crois, été découverte par H. Bergson et exposée dans son livre intitulé *Matière et Mémoire*. Il y emploie un procédé très curieux qui consiste à nous faire comprendre ce que serait, d'une part, perception pure, d'autre part mémoire pure, et à reconstituer ensuite la réalité psychologique en tenant compte des mécanismes qui nous permettent d'insérer la mémoire pure dans la perception présente. Or, que serait cette mémoire pure, sinon les tendances qui se créent en nous et constituent notre personnalité ?

Ce que l'on entend le plus souvent par mémoire, c'est l'habitude et la répétition; en reprenant le cours des représentations et des mouvements qui se font quand nous apprenons un métier, une science, une pièce de vers ou simplement les actes appropriés à notre milieu physique et social, on voit s'organiser des mécanismes moteurs. C'est là un genre mécanisé de mémoire.

La mémoire pure, par contre, est le souvenir de ce que nous avons vécu et éprouvé, avec la qualité propre de chacun de ces moments de la vie. Elle ne pourrait se découvrir que s'il nous était possible de détacher notre regard de l'action et de susciter en

Digitized by Google

nous la contemplation de notre passé. Nous apercevrions une multitude d'états d'âme ayant chacun sa nuance, puisque chaque état de sensibilité par lequel nous passons possède en vérité sa nuance propre.

Mais cette mémoire, proprement psychologique, ne se dégage pas à l'état pur, car nous sommes déterminés, dans notre action et notre idéation, par le réel. Pourtant, elle ne s'annihile pas. Elle subsiste. Et sous quelle forme? En tant que tendances qui s'insèrent, en quelque sorte, dans nos pensées et nos mouvements actuels.

Tel est, en termes tout généraux, le résultat qu'en se mettant au point de vue de l'inconscient de mémoire, on peut retirer du livre de Bergson. Or, ces tendances, ce n'est pas sur elles que se porte notre attention consciente, et ce ne sont pas elles non plus qui s'imposent à notre attention. Celle-ci, occupée à synthétiser tout ce qu'elle peut amasser et à objectiver cette synthèse, à la diriger au dehors, à réaliser le but voulu qu'elle implique, ne pense pas au contenu de ces tendances auxquelles elle est obligée d'avoir recours et qui l'influencent malgré elle. Elle suit leurs mouvements et les éprouve comme sentiments. Les sentiments sont conscients, les tendances qui les soutiennent et leur impriment certaines directions échappent, le plus souvent, à l'introspection. C'est pourquoi le « Connais-toi toi-même » est si difficile et que, selon l'exemple de Socrate, il faudrait utiliser tous ses instants à l'appliquer sans pouvoir jamais épuiser la connaissance de la vie morale. Aussi bien, ces tendances sont complexes, car elles se forment du mouvement intérieur imprimé à la vie psychique par son action même, et ce mouvement intérieur est formé d'un nombre indéterminable de composantes individuelles, sociales et héréditaires. On voit combien profond est l'inconscient.

Ainsi, l'inconscient de mémoire, tel qu'il se mani-

Digitized by Google

feste dans les tendances, nous a permis de compléter l'analyse antérieurement faite de celles-ci. Les faits dont nous ne nous servons pas et qu'écarte, dans sa sélection, notre activité psychique, se constituent en synthèses qui ne sont pas perdues, car ces faits reparaissent dans des états anormaux. Ensuite, par notre activité et par son exercice se constituent des tendances dont l'ensemble forme ce qu'on est convenu d'appeler le caractère. Les tendances composent, dans leur ensemble, l'essentiel de l'inconscient dynamique.

IV. — DANS LES ASSOCIATIONS D'IDÉES.

Notre idéation peut être volontairement dirigée vers un but; c'est ce qui arrive chaque fois que nous concevons un raisonnement ou une action et que nous choisissons les idées et les mouvements appropriés à notre but. Nous ne discutons naturellement pas ici la question de savoir si la conscience du but est libre ou déterminée par des antécédents qui se dégagent à l'analyse. Nous laissons de côté toute théorie relative à ce problème qui n'appartient pas à nos présentes recherches. Nous constatons simplement que, parmi les *faits* enregistrés par notre conscience, nous sommes capables de distinguer et d'expliquer ce que nous éprouvons, si nous agissons ou pensons dans la direction d'un but, en appliquant notre attention et notre volonté à écarter tout ce qui nous en détourne. C'est l'attitude mentale de l'homme occupé à un travail qui exige quelque application.

Dans cette attitude, c'est la direction que nous imprimons à nos idées qui en détermine la suite. L'idéation n'a rien de capricieux, nous écartons les impressions et les mouvements qui ne collaborent pas avec elle, nous concentrons, en un mot, notre

Digitized by Google

attention. Cela ne veut pas dire, avons-nous eu l'occasion d'expliquer, que notre attention se limite à un monoïdéisme appauvri, mais, au contraire, qu'avec une tension particulièrement forte, elle tâche d'unifier en elle le plus d'idées qu'elle peut, afin de les projeter vers la réalisation de son but.

La liaison de nos idées suit alors les lois strictes d'un raisonnement dirigé vers le but proposé. Elle n'a rien de fantaisiste. Notre activité psychique est à son plus haut degré de synthèse; le niveau mental et la tension de l'esprit sont au maximum. L'idéation n'est pas livrée à l'association des idées; ce ne sont pas « les idées qui s'attirent », mais, pour parler comme Wundt, notre aperception qui choisit les idées et les dirige.

Mais nous ne sommes pas toujours absorbés par le travail à ce point et notre attention n'est aussi occupée qu'un petit nombre d'heures par jour. Le reste du temps, elle reçoit volontiers les suggestions extérieures et accepte les impressions variées qui se présentent à nous. Sans descendre jusqu'au relâchement qu'on observe dans la rêvasserie, étudiée précédemment, elle se laisse guider soit par les sensations, soit par les associations d'idées, c'est-à-dire par des liaisons accidentelles qui se produisent entre nos représentations.

On a cherché, depuis Hume, les lois de ces associations, mais les formules des empiristes anglais restent tout à fait extérieures; elles n'ont qu'une valeur de classification. Dire que les idées se rapprochent en vertu de leur ressemblance ou de leur voisinage, c'est ne rien dire de bien nouveau. Sollier, dans son livre sur l'*Association en psychologie*, a donné une excellente critique de l'insuffisance de l'associationnisme.

En réalité, toute perception sensible et toute idée sont comme un centre d'association. Il peut se faire

Digitized by Google

des associations en tous sens. Ainsi, je vois un objet, une plante dans un parterre : cette plante peut me faire penser à une classification botanique, à un motif ornemental, à un parfum agréable, à un chapeau de femme, à un pays lointain dont elle a été apportée, à la saison, au temps qu'il fait, aux plantes de mon balcon et à bien d'autres images encore. Selon le moment, n'importe quelle représentation provoque n'importe quelle association d'idées, *et il n'y a pas de règle logique à cela.*

Peut-on dire que la représentation qui provoque une association d'idées et l'idée qui s'associe à cette représentation ont fait partie d'un même tout vécu ou d'un même courant d'idéation? C'est encore ce qu'on a dit de plus sensé à ce propos. Mais cette loi est insuffisante, puisqu'en outre, une simple ressemblance, un rapprochement dont la conscience ne saisit pas la raison d'être, provoque des associations d'idées inattendues.

Si l'on a tenté de formuler des lois en cette matière, c'était par imitation des lois mécaniques : l'aveu se trouve et chez Hume et chez Stuart Mill. Mais personne, aujourd'hui, n'admet plus les prétendues lois d'association. Cependant, comme il faut s'y attendre, il traîne encore des bribes de l'ancienne hypothèse, qui eut son heure de célébrité. Evitons les termes équivoques qui ne répondent à rien.

Nous devons donc nous borner à constater que toute idée peut en « accrocher » une infinité d'autres. Et qu'est-ce donc qui détermine telle ou telle association? Car nous ne pouvons admettre que le hasard règne en maître dans ce domaine. Ce sont les tendances et les dispositions individuelles, les affinités *réelles* et non purement formelles et logiques entre mes dispositions du moment et l'ensemble des représentations qui occupent ma conscience.

Dans un grand nombre de cas, il arrive que l'en-

Digitized by Google

chaînement des idées soit parfaitement conscient et que leurs associations présentent une apparence logique qui imite la logique serrée d'un raisonnement volontairement orienté vers un but. L'enchaînement peut alors obéir à l'habitude et reproduire des formes de raisonnement fréquemment répétées et devenues presque automatiques : il en est ainsi dans la conversation journalière relative aux objets usuels et aux faits quotidiens. Mais, d'autre part, la liaison des idées peut aussi être guidée par les circonstances, c'est-à-dire par les choses qui nous entourent et par les événements; dans ce cas, les associations empruntent à ces choses et à la suite des événements les connexions qu'ils nous imposent.

Reste tout ce qui se dit ou qui se pense « à bâtons rompus », et ici, l'association dite accidentelle règne, c'est-à-dire que les associations sont le résultat de combinaisons entre la sensation ou l'idée qui occupe la conscience et les suggestions qui lui viennent des dispositions du moment et des tendances vivantes. Sollier a eu raison d'insister sur le rôle de l'affectivité dans l'association et sur la constitution individuelle, pour expliquer la prépondérance de telles ou telles associations chez les différentes personnes.

Dans les associations, il arrive couramment que des termes soient passés et restent subconscients. Voici l'exposé classique donné par Hamilton. Un jour, Hamilton pensait au mont Ben Lomond, en Ecosse, et remarqua que cette pensée était immédiatement suivie de celle du système d'éducation prussien. Entre ces deux représentations, aucune connexion reconnaissable. Frappé de cette anomalie, Hamilton, en cherchant dans ses souvenirs, se rappela que la dernière fois qu'il fit l'ascension du Ben Lomond, il avait rencontré au sommet un Allemand. C'est ce terme subconscient qui avait servi de chaînon à l'association.

Digitized by Google

Depuis, l'attention s'étant portée avec grand soin sur l'observation psychologique et celle-ci ayant été aidée par des méthodes perfectionnées, on a découvert des faits, beaucoup plus frappants que celui-là, de perceptions et d'associations inconscientes. *La perception sensible inconsciente* se manifeste par l'apparition soudaine, dans la conscience, d'une représentation qui semble ne se rattacher ni aux sensations dont on a conscience dans le moment même, ni à des associations d'idées. Voici un exemple que j'ai relevé : ma femme, Mme Stéphanie Chandler-Dwelshauvers, qui est un très bon sujet pour l'étude de ces phénomènes, passe en voiture dans une rue et se surprend à dire tout haut le mot « pharmacie ». Elle a l'habitude de se parler à mi-voix et souvent aussi de faire d'involontaires mouvements d'expression qui accompagnent sa pensée. Elle répète machinalement le mot « pharmacie » sans y penser et c'est cette répétition automatique qui finit par attirer son attention. Elle entend le mot qu'elle prononce. Alors seulement, elle regarde autour d'elle et aperçoit au loin, dans la rue, une enseigne portant le mot « pharmacie » en grosses lettres d'or. Nous avons, ici, un phénomène très complet : perception inconsciente, lecture et parole inconscientes.

Voici quelques exemples intéressants d'*associations d'idées avec intermédiaires inconscients*. W. Jerusalem rapporte le cas de Max von Baumgarten qui décrit le phénomène suivant : assis un soir au travail, il est tout à coup obsédé par l'image d'un vieillard, conduit par une jeune fille. Il a beau chasser l'image, elle revient avec persistance. Il décrit les vêtements misérables des deux personnages qui lui apparaissent, il voit aussi la contrée où se passe la rencontre : un chemin creux le long d'une forêt. Frappé par cette vision, von Baumgarten retrouve dans ses souvenirs avoir vu cela il y a une trentaine d'années. D'où pro-

Digitized by Google

vient ce souvenir? Il cherche, consulte plans et cartes ainsi que les livres autour de lui : sans succès. Il se lève de sa table et s'arrête tout à coup devant un bouquet de fleurs. Ici il a la clé de l'énigme. Cachées parmi des fleurs plus grandes, il y voit quelques petites fleurs de *pyrola uniflora*. Or, il avait trouvé pour la première fois cette plante précisément à la lisière de la forêt, près du chemin creux. Il n'avait plus jamais pensé à ces deux personnages qui lui réapparaissaient maintenant, éveillés par l'impression inconsciente de l'odeur de la *pyrola*, et qu'il avait rencontrés dans le chemin creux.

Autre fait semblable : Fr. Thomas raconte de lui-même qu'étudiant à Berlin en 1861, il passait un jour par l'Ebertsbrücke pour aller à l'Université quand, tout à coup, il eut le souvenir du Hüttenthal près de Kœnigstein (Suisse saxonne) ; ce souvenir lui apparut soudain avec la plus grande vivacité. Il y avait séjourné pendant un temps assez long quelques années auparavant. Il ne se rendit pas compte de la raison du fait, continua son chemin vers l'Université et n'y pensa plus. Le lendemain au même endroit, sans qu'il y ait pensé à nouveau, il éprouve le même phénomène. Cette fois il s'arrête et examine l'endroit. Il voit un batelier arrêté là avec son bateau rempli d'une cargaison de fruits de Bohême qu'il vendait sur le pont. Ce batelier avait avec lui un charbon de bois fort employé dans le Hüttenthal. C'était la sensation d'odorat, restée inconsciente, qui avait éveillé le souvenir de la Suisse saxonne : car, après avoir quitté ce pays, Fr. Thomas n'avait plus senti cette odeur ni à Gotha, ni à Iéna, où il avait demeuré.

Le professeur Otto Speyer raconta au même Fr. Thomas, en 1878, un fait intéressant d'association qui, pour être moins net, n'en est pas moins un phénomène inconscient. Speyer, étant jeune garçon, demeurait à Bad Pyrmont, où son père était adminis-

Digitized by Google

trateur. Il visitait souvent la salle de lecture du casino où l'on fumait beaucoup la cigarette turque. En 1830, il y lut la nouvelle de la révolution de Juillet et des combats dans les rues de Paris. Il court annoncer la nouvelle à son père, qui vient la vérifier dans les journaux. L'impression de l'enfant fut si forte que l'odeur du tabac turc éveilla toujours chez lui l'image de combats dans les rues.

Un cas analogue d'association par l'intermédiaire d'une odeur est rapporté par Kiesow, mais sa discussion du fait et son attitude négative me semblent dictées par des raisons d'école plutôt que par l'examen approfondi de la réalité. Il répète simplement l'idée de son maître Wundt qui considère les intermédiaires comme « non remarqués » et pas comme « non conscients » et n'a du reste apporté que des arguments très approximatifs pour soutenir cette opinion purement théorique.

Dans son *Essai philosophique sur les probabilités*, Laplace rapporte un fait emprunté à la traduction des œuvres de Franklin par Barbeu-Dubourg : un marchand parisien se promenait un jour dans les rues de Saint-Germain, songeant à des affaires fort sérieuses; il ne put s'empêcher de moduler tout bas, chemin faisant, l'air d'une ancienne chanson qu'il avait oubliée depuis bien des années. A deux cents pas plus loin, il commença à entendre, sur la place publique, un aveugle jouer cet air sur son violon. La perception, trop faible pour être consciente, avait été suffisante cependant pour provoquer un fait de mémoire. Voilà un phénomène très précis, qu'il serait impossible d'expliquer autrement que par le passage subconscient de l'impression à l'idée provoquée, puisque les conditions de la perception consciente en sont exclues. « On peut oublier bien des choses, disait Leibniz, mais on pourrait se ressouvenir de bien loin, si l'on était ramené comme il faut. » Voici deux autres faits très curieux

Digitized by Google

empruntés à E. Anastay. Un étudiant en botanique, en regardant distraitement les vitrines d'un restaurant, croit y lire l'inscription : *Verbascum Thapsus*. Frappé du fait, il regarde plus attentivement et ne voit d'inscrit que le mot bouillon, qui avait évoqué le nom scientifique ci-dessus, dénomination de la plante appelée communément bouillon blanc.

Autre exemple, très amusant du reste, cité par le même auteur : il cherchait vainement à se rappeler le nom d'une rivière dans le pays du Queyras (Hautes-Alpes). Cette rivière était l'Ubaye (prononcez : Ubaille) ; le soir, ayant sommeil, il *bâille* et tout à coup se rappelle le nom de la rivière.

J'ajoute une observation personnelle. En août 1913, nous étions en vacances à Macolin (Jura suisse). Un matin, en s'habillant, ma femme (Mme Stéphanie Chandler-Dwelshauvers, déjà citée pour d'autres observations) me dit : On sent une odeur de bon café. Je vérifie et ne remarque pas d'autre odeur que celle, assez forte, d'une lampe à alcool, allumée sous un réchaud par une voisine malade. Or, l'on a souvent coutume, pour obtenir une tasse de bon café, de la préparer dans une cafetière viennoise, actionnée par une lampe à alcool. Et c'est l'odeur de l'alcool qui, inconsciemment, avait éveillé celle du bon café qui s'était substituée à elle.

On a appliqué aux associations la méthode expérimentale qui a donné, entre les mains d'Alfred Lehmann et d'E. W. Scripture d'intéressants résultats qui confirment les observations que nous venons de rapporter. Dans ce genre de faits, l'expérimentation est trop artificielle : ses apprêts, sa mise en scène et l'entraînement des sujets limite singulièrement la portée des résultats. Les faits les plus intéressants pour le psychologue échappent dans ces conditions trop aisément et l'on soumet le réel vivant à un traitement qu'il supporte très mal. Malgré ces circons-

Digitized by Google

tances défavorables, E. W. Scripture a remarqué des cas où l'association entre une représentation, donnée comme excitation, et le souvenir provoqué dans la conscience du sujet a lieu par un moyen terme qui reste inconscient ou subconscient. En dépit de la technique très précise d'expériences intelligemment conduites, je trouve les faits qu'il a obtenus beaucoup moins démonstratifs que les faits naturels. C'est pourquoi je ne les mentionne ici que pour rappel.

Je termine par un cas cité par Boirac : un sujet, les yeux bandés, lit en touchant (avec toucher hyperesthésié), mais prétend ne pas tirer du toucher sa connaissance du texte, consistant en titres de journaux, en imprimés plus petits et même en écriture à la main. Il y a phénomène inconscient : c'est l'impression tactile qui échappe à la conscience. Le sujet prétend voir tout à coup en lui l'image des mots et n'avoir aucune conscience des sensations tactiles.

§ 3. — L'inconscient dans les états affectifs.

I. — LE PROBLÈME DE LA VIE AFFECTIVE.

Nous donnons au terme d'état affectif, comme on l'aura remarqué par l'emploi que nous en faisons, un sens très général : il désigne pour nous tout fait de sensibilité qui ne se transforme pas en une représentation. Dans la psychologie, science essentiellement concrète, un exemple étant toujours plus clair qu'une définition, nous dirons : quand un objet frappe notre regard, il provoque un ensemble de sensations de lumière et de couleur, doublé des sensations musculaires qui nous donnent l'étendue et la distance; et toutes ces sensations, nous les synthétisons en la représentation de l'objet. C'est là un fait de sensibilité qui se transforme en représentation, ce n'est pas un état affectif.

Si, en regardant l'objet, je fais effort pour bien

Digitized by Google

l'apercevoir, qu'il y ait de ma part une tension musculaire et une légère modification de mon attitude et des rythmes organiques, avec les sensations qui viennent des muscles et des organes, je ne construis pas une représentation d'objet, mais j'éprouve directement, en tant qu'être vivant, ma propre réaction vis-à-vis de l'objet; cette réaction est essentiellement ressentie par moi en tant que sujet agissant; je sens directement mon action *en train de se faire;* ma réaction provoque en moi un *état affectif.*

Quand, devant exécuter des mouvements plus difficiles, je fais attention à ces mouvements, c'est de nouveau une représentation d'objet qui envahit ma conscience, à savoir l'image de mes muscles, de mon corps *en tant qu'objet.* Lorsque le mouvement s'accomplit bien et que mon attention n'est plus occupée par une préparation et un contrôle qui l'absorbent tout entière, naît un sentiment de plaisir et de satisfaction, qui est donc un *état affectif*, subjectif, accompagnant mon action en train de s'accomplir.

Voilà un état affectif simple, pouvant se résumer dans les mots de plaisir, si les mouvements et rythmes organiques se font avec force et bon équilibre, et de peine, dans le cas contraire, c'est-à-dire si les circonstances extérieures nous entravent au lieu d'être soumises à notre effort.

On remarquera dès maintenant que l'état affectif a pour propriété d'*être éprouvé*, et qu'il n'est *rien* en dehors de la façon dont le sujet l'éprouve, tandis que la représentation d'objet est au contraire le rapport entre notre organisme et un corps qui existe en dehors de nous, et provoquera chez autrui des sensations analogues aux nôtres. De plus, nous pourrons les uns et les autres vérifier l'exactitude de nos sensations, c'est-à-dire examiner le corps de plus près et même aider nos organes au moyen d'instruments qui les rendent plus précis.

Digitized by Google

Mais dans l'état affectif, rien de comparable. Il ne correspond pas à un corps, n'est pas un rapport entre un corps et notre représentation d'objet ; il est intimement attaché à l'action du sujet, et selon le tempérament et les dispositions de celui-ci, il est ressenti tout différemment. C'est ainsi que le même effort exactement, qui, mesuré au dynamomètre et au pléthysmographe, donnera les mêmes chiffres, peut selon les dispositions passagères de l'individu qui l'accomplit, paraître agréable, aisé, désirable ou pénible et ennuyeux ; je ne donne ici que des extrêmes ; entre eux, toutes les nuances existent.

L'état affectif est donc inséparable de l'activité du sujet. Il est essentiellement qualitatif, ou, si un autre terme est plus clair, tout en nuances. Les états affectifs embrassent aussi d'autres ensembles de faits qui tous partagent avec les précédents le caractère essentiel qu'ils sont inséparables de la réaction du sujet et qu'ils sont qualitatifs.

Nous rencontrerons d'abord le groupe des *émotions*. Donnons à ce terme un sens précis et bien déterminé. La réaction organique dont nous avons parlé jusqu'ici consistait en un jeu régulier de nos muscles et l'état affectif qui y était attaché résultait du fonctionnement normal de l'organisme. Aussi pourrait-on dire que le fond des états affectifs réside en un *sentiment d'existence ou d'activité*.

L'*émotion* a la même genèse, mais se produit si notre réaction, au lieu d'être graduelle et bien équilibrée, se manifeste avec une intensité inusitée, qui rompt la bonne harmonie de notre activité. Nous employons donc le terme d'*émotion* exactement dans le sens le plus courant que lui donne le langage. Que se passe-t-il si un événement, un spectacle, une lecture nous émeuvent ? Une transformation organique qui active la sécrétion lacrymale, les rythmes de la respiration et de la circulation, la dynamogénie et

Digitized by Google

parfois les mouvements réflexes des voies digestives. Les yeux se mouillent, les traits se contractent, les transformations de la circulation du sang apparaissent dans la coloration de la face. Certaines émotions sont sthéniques, c'est-à-dire qu'elles accroissent les forces. D'autres nous dépriment. Ces phénomènes sont nécessairement passagers ; à moins d'état pathologique accusé, l'organisme tend à reprendre son équilibre.

Si l'émotion apparaît brutalement, on l'appelle *émotion-choc* ; quand par exemple quelqu'un ouvre subitement la porte pour m'effrayer ou pousse un cri au moment où je m'y attends le moins, les transformations qui viennent d'être signalées se produisent d'une manière abrupte. Le langage ordinaire dit du reste très bien que nous en éprouvons un choc et le terme a été reçu en psychologie.

Ces diverses transformations, fondées sur les propriétés de la matière vivante, sont donc éprouvées directement, comme si la physico-chimie dont notre organisme est le siège prenait conscience d'elle-même.

Comment, nous demandera-t-on sans doute, des rythmes organiques, des contractions vasculaires, des mouvements de muscles peuvent-ils avoir comme résultats la conscience d'états essentiellement qualitatifs, nuancés, inséparables de la manière dont nous les éprouvons ? Cela n'est pas plus extraordinaire que la formation de l'image d'un objet. Celle-ci aussi est inséparable de l'action de nos organes sensibles et ne s'acquiert que grâce aux mouvements d'adaptation que nous faisons. Ici aussi, des mouvements organiques et des transformations périphériques deviennent, pour la conscience, la perception ou l'idée des objets.

La difficulté de comprendre les rapports entre le fait conscient d'une part et les transformations organiques d'autre part n'existe que si l'on considère l'âme et le corps comme des entités, c'est-à-dire

Digitized by Google

comme des êtres abstraits, fermés l'un à l'autre, et doués une fois pour toutes de facultés immuables. Mais si j'entends par matière certaines formes d'activité et de mouvement et par vie mentale certaines autres formes d'activité et de mouvement, pourquoi m'étonnerais-je que l'une influence l'autre, alors que je ne m'étonne pas, dans le domaine de la Mécanique, quand le frottement donne de la chaleur, la phosphorescence, de la lumière et la différence chimique entre certains corps, un courant électrique? Pourquoi m'étonnerais-je de ce qu'il y a une synthèse mentale quand il y a une synthèse chimique, et une désagrégation mentale quand il y a une désagrégation organique? Mais il importe d'autre part de ne pas tomber dans l'erreur des théories matérialistes et des théories idéalistes qui voudraient réduire toutes les formes d'activité à certains types : ce serait singulièrement appauvrir la nature, et les sciences sont là pour en rechercher la richesse, non pour substituer à la richesse naturelle la pauvreté de quelques abstractions. Ce sont les faiseurs de systèmes qui ont tort, et non la vie.

Nous devons nous méfier de l'abstraction et de la simplification plus encore en psychologie qu'ailleurs, car dans la vie mentale les faits sont d'une singulière complexité et chacun d'eux a son coloris à lui. Car le fait mental, c'est le fait *vécu par le sujet qui le constitue par ses mouvements et son action :* il en résulte que la vie mentale présente un caractère particulier que nous pourrions résumer en disant que tout *retentit* en elle : une émotion peut influencer l'ensemble des actions et des idées. Il n'y a pas ici d'éléments isolés les uns des autres ni de facultés séparées par d'insurmontables cloisons.

C'est en étudiant les états affectifs qu'on s'en aperçoit le mieux. Soit un individu qui a été soumis à plusieurs émotions violentes. Une fois l'effet de l'émo-

Digitized by Google

tion passée, le système mental ne retourne pas à l'état d'équilibre où il se trouvait avant l'émotion; mais quand même l'équilibre est repris, il reste dans l'esprit une susceptibilité plus grande à la rupture, une facilité à subir une émotion qui n'atteindra pas au même point une personne moins éprouvée.

De plus, ce n'est pas sur l'émotivité seule qu'une émotion antérieure retentit, mais elle affecte tout aussi bien les autres manifestations, les différents processus de la vie mentale. Ainsi les émotions ne laissent pas indifférente l'idéation. Celle-ci s'en ressent; bien plus, en se reflétant dans les idées, en réfléchissant sur elle-même, l'émotion s'entretient et s'accroît; les idées, au lieu de la tempérer, sont envahies par elle ; la volonté s'en ressent, elle tombe dans le doute ou la crainte ; et les mouvements organiques subissent à leur tour un affaiblissement.

Il faudra de nombreuses influences compensatrices pour faire contrepoids à ces ravages d'une émotivité poussée à l'extrême. Peu à peu, mais lentement, on arrivera à rétablir l'équilibre compromis.

Ce que nous constatons dans le cas d'émotions fortes, capables d'ébranler pour un certain temps l'équilibre moral, existe à un moindre degré pour tout état affectif. De légères fluctuations dans l'activité organique et dans le pouvoir de réagir du sujet envers le milieu où il vit se marquent par des fluctuations analogues dans les sentiments d'activité. Une légère fatigue, un sommeil interrompu par des rêves prédisposent mal et ont un retentissement sur l'idéation. Inversement les difficultés de préciser un projet, un raisonnement, le but d'une série d'actes, se traduisent souvent par un certain désordre dans les sentiments et par un manque de courage au travail.

Les courants qui naissent en une manifestation quelconque de la vie mentale influencent toutes les tendances qui constituent celle-ci ; c'est comme un

Digitized by Google

phénomène très étendu d'induction. En cela apparaît une fois de plus le caractère unitaire et synthétique de l'esprit et l'interpénétration des processus qui le constituent.

On comprendra, d'après ce qui vient d'être dit, que rien ne se perd dans la vie affective et que l'orientation que prend celle-ci se compose de toutes les tendances auxquelles les impressions éprouvées ont donné l'impulsion. Quand le motif d'une émotion est oublié et que l'émotion arrive à paraître si étrange que le sujet qui l'a éprouvée en rit lui-même, il en a pourtant été marqué pour la vie et l'équilibre individuel a subi une petite déviation qui exerce son influence sur l'ensemble de la vie subséquente.

Il ne faudrait pas se figurer ces transformations comme si des éléments se déplaçaient et se substituaient à d'autres. Si j'ai une notion erronée sur un corps, une étude plus approfondie la remplacera par une notion plus précise ; ce sont là des substitutions en quelque sorte locales et très spécialisées ; en elles-mêmes, *objectivement*, elles n'ont pas d'influence sur les tendances qui constituent ma personnalité vivante. Si par contre une méprise plus forte atteignait le sentiment de confiance que j'ai dans le vrai et l'entamait par le doute, il s'agirait cette fois de l'activité subjective, de mon activité, et le retentissement se produirait sur l'ensemble de mes tendances.

Les états affectifs, on le conçoit, ont un pouvoir associatif des plus élevés. Il provient de ce que ces états ne se fixent pas en une image en quelque sorte objective, que nous regardons hors de nous-mêmes et rapportons à un corps situé dans l'espace, mais de ce qu'ils tiennent *au sujet* en tant qu'actif. D'un côté ils rattachent à celui-ci les attitudes et les transformations de son organisme ; d'autre part ils comprennent tout ce qu'éprouve le sujet pendant l'idéation : *intérêt* d'abord, *sentiments* et *passions* ensuite.

Digitized by Google

J'appelle *intérêt* cet état affectif durable qui accompagne l'attention quand elle s'applique d'une manière suivie à un objet ou à une idée. L'adaptation au milieu n'est pas seulement spontanée, elle est encore volontaire et attentive; l'attention se développe dans la même progression que la vie psychique ; à mesure que celle-ci s'accroît, s'enrichit et se complique, l'attention se concentre mieux ; car les impressions devenant plus nombreuses, le pouvoir de choix, de sélection s'accentue. Or, l'exercice de l'attention entraîne une inhibition de mouvements, un arrêt imposé au cours des impressions, une synthèse de l'acquis mental et des moyens dont l'être dispose, afin de mieux percevoir et d'agir à coup sûr. L'attention est un système supérieur d'adaptation et d'action.

L'on se rend compte de l'importance des états affectifs liés à des transformations organiques étendues. L'attention retentit sur la circulation et la respiration comme sur les mouvements d'expression ; nous avons constaté l'étroite corrélation entre la motilité et les états affectifs. Nous la constatons une fois de plus ici. Le processus attentif est le suivant : l'attention commence toujours par être spontanée, c'est-à-dire qu'une excitation l'arrête et l'attache par l'entremise d'un état affectif qui est rappelé par elle. Toute excitation a provoqué, la première fois, des mouvements et des sensations et en même temps, dans la sensibilité objective (pour reprendre nos termes) une représentation d'objet, et dans la sensibilité subjective, un état affectif simple. Si cet état affectif a été faible, la même excitation, en le rappelant, ne lui imprime pas une force nouvelle; il ne pourra pas rompre l'équilibre ni créer une tendance à son profit. Mais s'il a eu quelque intensité, intensité accrue, nous l'avons vu, par la réflexion qu'il aura dirigée sur lui-même, il sera resté vivant et il faudra peu de chose pour l'éveiller. Une excitation semblable à celle qui lui a donné naissance se pro-

Digitized by Google

duit : avec la sensation l'état affectif se réveille et voici l'attention spontanée provoquée par lui.

Si l'objet sur lequel l'attention se porte est pauvre et qu'elle en ait vite fait le tour, elle s'évanouit à peine née. Mais si à cet objet répondent des tendances chez le sujet, les états affectifs s'accentuent, l'attention, de spontanée, se fixe, devient volontaire et avec elle il se fait une espèce d'arrêt des courants affectifs ou plutôt, ils se coordonnent en un courant plus fort; c'est le sentiment d'intérêt. L'intérêt seconde et soutient l'attention.

Par l'action combinée de l'attention qui concentre et synthétise notre activité spirituelle sur un objet et de l'intérêt qui forme une étroite fusion entre l'idée de cet objet et nos tendances affectives, l'objet est en quelque sorte englobé dans ce qui nous touche, la représentation ne reste pas localisée et spécialisée, elle tient, grâce aux états affectifs, à nous. Aussi perd-elle en netteté ce qu'elle gagne en vie.

Seules sont *claires et distinctes* les représentations d'objets *très particuliers* et qui nous touchent peu. Ces représentations claires et distinctes n'ont aucune fécondité. Elles sont situées à la périphérie de la vie mentale. On peut comparer leur rôle à celui des mots techniques dans une langue. On s'en sert de loin en loin et ils sont sans influence sur le mouvement, sur la vie de la phrase. Par contre, les représentations qui ont beaucoup d'attaches avec notre activité ne se laissent pas aisément délimiter; elles ont trop de relations avec toutes nos tendances; une idée est féconde en proportion de ce qu'elle tient de plus près à notre vie affective; plus elle est claire et distincte, plus elle est inerte. La théorie cartésienne des idées claires et distinctes n'est applicable que dans une logique pure et n'a aucun fondement dans la vie psychologique proprement dite.

Ainsi donc, l'intérêt attache à notre vie personnelle

Digitized by Google

et affective des ensembles d'idées qui ont comme caractère de ne pas s'immobiliser en concepts et en mots ni par conséquent en mécanismes montés, en séries fixées par l'habitude, mais de perdre leur clarté apparente pour faire partie intégrante de nos tendances réelles. Nous avons signalé plus haut ce processus : un événement, une lecture seront oubliés dans tous leurs détails; nous serons incapables de raconter l'un, de dire le contenu de l'autre, mais nous en aurons gardé un retentissement intérieur et comme une tonalité de sentiments; nous serons émus en y pensant, parce qu'ils font désormais partie de nous-mêmes; ils ont cessé d'être des choses extérieures pour être incorporés dans notre activité.

L'on est donc en droit d'affirmer que ce sont les états affectifs qui cimentent les associations entre les différents processus de la vie mentale. C'est eux, nous le savons, qui préparent aussi bien la désagrégation de l'esprit que l'harmonie de la personnalité. Les idées pures sont impuissantes, dès qu'un sentiment ne combat pas pour elles.

En absorbant en eux des idées et en se perpétuant comme tendances, les états affectifs acquièrent de la durée et de la stabilité. Ils se manifestent alors soit comme *sentiments*, soit comme *passions*. De la *durée* : nous prenons ici ce terme dans le sens que Bergson lui a donné. La durée mentale n'est pas un temps homogène en toutes ses parties ni mesurable; elle désigne ce qui est actif, dynamique, ce qui constitue notre caractère. Les états affectifs ont la propension à se perpétuer, une fois disparue l'occasion qui les a provoqués. Si par suite de circonstances déterminées, une jeunesse malheureuse, par exemple, ou un état maladif, un individu éprouve le genre de dépression qui traduit, dans sa conscience, la réaction organique, une fois cet état disparu, la mélancolie ou tout au moins un manque de joie expansive, une grande réserve

Digitized by Google

perdurent et ne s'évanouissent plus. La cause de cet état est loin, la dépression proprement dite s'est atténuée fortement, mais il s'est répandu sur l'activité psychique entière une atmosphère morale qui persiste. L'on trouverait aisément, dans la biographie de plusieurs auteurs, des exemples fort intéressants de ce fait.

Les états affectifs persistent par la raison que, s'ils ont été provoqués par une influence extérieure, ils ne sont pas liés à une représentation d'objet, mais *à la vie du sujet*, à l'activité psychique en tant qu'*activité*. La cause peut donc être loin, mais l'activité subjective continue à porter la marque de l'état affectif. Et il faut une longue dissolution de cet état sous de très puissantes influences affectives opposées, pour pouvoir en obtenir l'atténuation.

Les tendances affectives qui charrient avec elles des idées et cherchent en celles-ci leur justification, leur raison et leur appui, constituent des *sentiments* : sentiments de justice, d'humanité, sentiment de vérité, sentiment esthétique, religieux. Les tendances affectives qui suppriment toute réflexion, tout contrôle par les idées et roulent comme un torrent que rien n'arrête, en entraînant l'individu à des actions que souvent il réprouve lui-même, doivent être nommées *passions*.

Les passions rompent l'équilibre au profit d'une tendance ; les sentiments élèvent le niveau mental et font produire à l'ensemble de la vie psychique ce qu'elle peut donner de plus beau.

Si quelqu'un, au lieu de présenter cet équilibre et d'être dominateur de ses tendances, suit avec exaltation un sentiment comme il suivrait une passion, ce sentiment peut prendre la nature de la passion et aveugler moralement celui qui s'y livre : c'est ainsi que le sentiment de justice peut dégénérer en une passion de la justice, à laquelle s'appliquera le vieil adage : *summum jus, summa injuria*. Le sentiment très élevé du

Digitized by Google

Brand de Henrik Ibsen s'exprime par une déclaration de guerre à tout ce qui est lâche et sans conscience morale ; mais ce sentiment devient, par son propre développement, tellement exclusiviste qu'il se transforme en une passion et presque en une rage : tout doit être sacrifié au devoir absolu. Brand prend comme devise : Tout ou rien. A son devoir ainsi conçu, il sacrifie les siens et il finit par s'immoler lui-même.

La fureur de justice, de vérité, d'humanité ne produit que des puritains et des esprits étroits. Un sentiment qui pouvait être élevé et harmonieux s'est transmué chez eux en une tendance limitatrice.

Les sentiments sont donc, à l'état d'équilibre, des tendances affectives durables et associées à des idées. Ils s'approfondissent, par la réflexion, loin de se détruire, tandis que les passions, en s'analysant, comme l'avait fait entendre fort bien Guyau, arrivent à se dissoudre. Malheureusement, elles ne s'analysent pas assez souvent.

Plus un sentiment se réfléchit, plus il s'affirme, car il a une insondable profondeur : cela veut dire qu'il tient, fusionnés avec lui, un grand nombre de processus psychiques, idées, tendances et aussi habitudes et mouvements.

Car, il ne faut pas l'oublier, c'est peu à peu, en profitant de la synthèse active qu'exerce constamment la vie mentale, que les sentiments s'accentuent et s'intensifient. Comment est né, pour préciser, le sentiment de justice ? A l'occasion de certaines réactions, très souvent englobées dans l'expérience personnelle : on a subi soi-même ou l'on a vu subir par d'autres, en se mettant imaginairement à leur place, des injures qui ont ému et révolté. On les a ressenties comme des atteintes à la personnalité, comme une oppression des forces constitutives de l'être. L'impression a été forte, elle a engagé avec elle la réflexion ; des systèmes d'idées, des paroles, des transformations organiques

Digitized by Google

ressenties comme douleur et comme colère ont constitué une réaction puissante; ces processus ont retenti longuement; mais la tendance affective, une fois constituée, n'est pas restée attachée au fait qui lui a donné le déclic; elle s'est en quelque sorte répandue sur beaucoup d'autres actes; elle s'est reflétée en une idéation toujours plus approfondie; l'idéation et la tendance ont formé une synthèse ferme et indissoluble et la conduite du sujet, ses actes et ses paroles, ont traduit au dehors cette profonde modification. Puis, le sentiment a pénétré la vie psychique tout entière, il a coloré jusqu'aux habitudes quotidiennes et aux maximes d'usage constant. C'est ainsi que se constitue le caractère et que les pensées développent ce que, plus intimement, le cœur a éprouvé.

Les sentiments de beauté ne naissent-ils pas, n'évoluent-ils pas ainsi? Ce sont des impressions d'abord qui se répercutent dans tout l'être, passent d'un ordre de sensations à l'autre, provoquent une joie, une affirmation de vie éprouvées par certaines personnes qui communient avec tout ce qui, dans la nature, semble évoquer quelque chose de semblable au battement de la vie qu'elles ressentent en elles. N'est-ce pas là cette sympathie intellectuelle dont parle Bergson, cette coïncidence entre ce que nous éprouvons en tant qu'être agissant et ce que nous devinons sous les mouvements de tous les êtres? Ce genre d'impression est désintéressé; ce n'est pas une adaptation ni une défense de l'organisme qui le guide, mais une sensibilité toute spéciale de l'accord entre d'autres êtres et nous dans l'élan universel, quelque chose comme ce que nous ressentons dans une foule en un jour d'enthousiasme, une contagion de la vie.

Une fois cette émotion éveillée, elle ne s'évanouit plus; elle se retrouve à propos des pensées, des mouvements les plus variés; elle s'approfondit et s'accroît par son propre développement. L'on y pense, la

Digitized by Google

réflexion élargit ce que la conscience directe de l'activité a conçu; il se forme, entre le sentiment de beauté provoqué par les sensations innombrables des choses et les pensées qui l'intensifient, en le confirmant en lui-même, une association indissoluble. Toute notre vie mentale en éprouve le contre-coup : idéation, manière d'agir, états affectifs en général en sont illuminés. C'est une surélévation de l'activité et de la puissance qui se répercute à son tour en états affectifs nouveaux; ceux-ci renforcent le processus total et l'individu en reçoit une irrésistible impulsion. L'expansion extraordinaire et la bonté qui en dérive faisaient dire à Guyau que l'art aussi bien que la morale participent d'un même mouvement qui est la vie même et traverse, comme un frisson continu, l'univers organisé.

J'ai pu observer sur moi-même la genèse et le développement d'un sentiment, que j'appellerai mon attachement à la philosophie. Je n'avais pas encore quinze ans, lorsqu'un soir — je me rappelle encore le fait comme si je le voyais, — Hector Denis, le sociologue bien connu, qui avait une âme d'apôtre, vint causer avec mon père. Je ne sais comment on se mit à parler de moi et mon père raconta à son ami que j'avais une si grande passion pour les livres que je consacrais à ma bibliothèque tout l'argent de poche que je recevais. Hector Denis me parla et me trouvant rempli d'enthousiasme pour les lettres, me conseilla de lire les philosophes français du XVIIIe siècle, qu'il admirait au-dessus de tous les autres et ses paroles furent si émues et si convaincantes qu'elles résonnèrent profondément en mon cœur. Ainsi se créa en moi un sentiment d'enthousiasme, un sentiment sthénique — pour parler en termes scientifiques — mal défini d'abord et suivant exclusivement l'impulsion donnée, par les circonstances fortuites que je viens de rappeler, à mes tendances et à mes désirs. Ce senti-

Digitized by Google

ment s'alimenta d'abord de lectures et chercha à se justifier par les idées qui répondaient à sa nature ; notez bien ceci : je cherchais dans les auteurs plutôt ce qui vibrait en accord avec mes sentiments que les pensées qui pouvaient avoir une plus grande valeur objective. Ce processus, à cause même de son intensité, me frappa et attira mon attention sur moi-même. J'observai curieusement ce qui se produisait en moi. Je ne lisais pas avec la préoccupation critique de la recherche du vrai les pages qui tombaient sous mes yeux, mais je m'arrêtais à ce qui m'aidait à définir mes sentiments encore dans un état que je comparerais à celui d'une nébuleuse en voie de transformation. L'œuvre que je lisais ne m'intéressait pas en elle-même ; d'abord je n'en comprenais ni tous les termes ni toute l'argumentation. Mais sans la saisir dans son entièreté, il y avait des moments où je sentais un accord entre le sentiment de l'écrivain et le mien. Aussi ma préférence se portait sur des œuvres lyriques, et les *Ruines* de Volney me retenaient plus que la préface de l'*Encyclopédie*.

Dois-je dire qu'il me fallait voir ces œuvres à travers l'enthousiasme qui m'emportait ? Si je les avais examinées froidement, j'y aurais sans doute trouvé trop de choses qui auraient choqué soit mon bon sens soit mes véritables aspirations.

J'ai cité cet exemple — et je m'en excuse — non pour parler d'un sujet aussi peu important que mon développement personnel, mais pour montrer sur le vif un cas bien typique, qui se répète sans doute souvent, avec d'autres nuances et d'autres détails.

Loin de résulter d'une convenance entre des idées, je crois donc devoir admettre que tous les sentiments, même les plus intellectualisés, ont la même origine que les états affectifs : une réaction de l'être vivant et pensant, ressentie par lui en tant qu'individu actif, inséparable de cette activité, de la réaction subjective ;

Digitized by Google

puis ce processus, s'il a quelque intensité, retentit dans la vie psychique, prédispose l'être, se perpétue en tendances, et sa coloration propre se répand sur beaucoup de nos attitudes; il attire aussi l'attention sur lui, il se réfléchit et crée ainsi des systèmes d'idées et des raisonnements qui l'accentuent encore et assurent sa prédominance sur l'idéation. Autour de ce noyau affectif, les associations se multiplient; les synthèses ne se font pas sans qu'il leur imprime son élan. L'idée, le sentiment et l'action volontaire évoluent ensemble, car ensemble ils proviennent d'une seule et même réaction émotive.

Les sentiments s'organisent entre eux. S'ils atteignent le point suprême de leur développement, si véritablement ils s'aident de la réflexion, s'objectivent en idées et en principes d'action, ils ajoutent à leur puissance originelle une force qui leur assure un rôle durable dans l'équilibre de l'individu. Car le danger pour un état affectif, même s'il a donné naissance déjà à une tendance affective, est de ne point s'être implanté suffisamment et d'être, à un moment donné, remplacé par une tendance plus dominante. Nous observons qu'en s'enrichissant d'un rayonnement d'idées plus large, les sentiments s'assurent une stabilité plus inébranlable et, en même temps qu'ils s'organisent avec les idées, ils s'organisent et s'harmonisent entre eux.

Parvenus à ce degré, les sentiments tiennent dans leur puissance l'ensemble des directions de notre mentalité. Leur force de cohésion et d'association les renforce l'un par l'autre. Leur pénétration, leur unification forment une harmonie que l'on aime à admirer chez les génies les plus beaux et les plus sains, chez un Sophocle ou chez un Gœthe. Entre les sentiments de vérité, de beauté, de justice, il n'y a pas, il ne peut y avoir de discordance.

Nous avons dit tout à l'heure que si, au lieu de

Digitized by Google

s'organiser avec l'ensemble des idées et des autres sentiments, un état affectif durable envahit la personnalité, la domine avec exclusivisme, il prend le caractère d'une passion. La passion du jeu ou de l'argent, l'ambition, la vanité, le désir de briller en sont des exemples. La passion est, dans le domaine du sentiment, très semblable à l'obsession. Elle désorganise la vie mentale, elle empêche tout équilibre, elle absorbe, pour son assouvissement, l'ensemble des forces de l'esprit.

Elle s'est développée aussi d'une tendance affective, mais en exagérant celle-ci aux dépens des autres. La passion ne s'accorde pas avec l'ensemble de la personnalité. Elle fait pencher celle-ci d'un côté et rompt son équilibre. Les idées, la réflexion, la volonté sont déviées, absorbées. La domination de soi est perdue. Les systèmes d'idées gravitent, désorbités, au milieu de ce désordre.

Il ne faut pas croire, comme souvent l'ont affirmé les artistes, qu'en atténuant la passion on tuait l'enthousiasme et la vie du cœur; il faut s'entendre d'abord sur ce qu'on appelle passion. Si l'on désigne par ce mot tout ce qui est élan, il est incontestable qu'une existence intellectualisée, un esprit livré aux idées pures serait parfaitement improductif ou, du moins, s'épuiserait en combinaisons habiles, sans intérêt véritable et sans contact avec la réalité.

Mais, pour préciser les termes, nous entendons par passion le sentiment dévoyé, exclusif, et la passion ainsi définie diminue la puissance d'inspiration, de joie, de création, en un mot, l'affirmation de l'esprit. Dans un moment d'explosion, elle est sans doute utile; mais alors, elle dure peu, elle donne une détente à ce qu'il y a de trop réprimé dans l'expansion individuelle; elle s'épuise vite et n'a pas cette puissance de tension et d'organisation que nous avons attribuée aux sentiments.

Digitized by Google

Nous savons que sans les états affectifs, sans la sensibilité émue et vibrante, rien ne se fait de durable; le raisonnement, livré à lui-même, tourne à vide, inutile, impuissant. Avec le sentiment se développe le sens du réel, le respect et le culte de l'activité spirituelle, partout où elle se rencontre, et aussi l'enthousiasme inaltérable, celui qui ne périt pas et nous soutient à travers les pires difficultés.

Dans ces quelques pages consacrées à préciser les idées trop souvent vagues et mal définies que l'on se fait des différentes fonctions de la sensibilité, nous avons, à cause même de la complication des problèmes et des hésitations des psychologues, pris par le plus court, évité toute discussion et indiqué le plus clairement possible en une question qui l'est peu, les lignes générales d'une théorie des sentiments. Nous avons, naturellement, tenu compte des acquisitions des psychologues, depuis Descartes, dont le *Traité des passions* nous paraît, avec les *Regulæ ad directionem ingenii*, très supérieur aux abstractions du *Discours de la méthode* et à l'ontologisme des *Méditations*, jusqu'à W. James et à Ribot d'une part et, d'autre part, à Bergson; il est à constater que l'étude des états affectifs a beaucoup souffert de l'absence du sens de la mobilité et des nuances chez bien des philosophes et bien des physiologistes qui se proclament psychologues, mais auxquels le genre de sensibilité nécessaire à une psychologie concrète fait totalement défaut. Nous passerons maintenant à l'investigation des faits inconscients dans le domaine de la vie affective.

II. — VIE AFFECTIVE ET INCONSCIENT.

Quelle est la part de la vie affective dans les fonctions inconscientes? Nous avons déjà remarqué, en étudiant l'inconscient dynamique, qu'il était fortement

Digitized by Google

empreint des caractères de cette vie et que les états affectifs jouaient un rôle considérable dans les tendances, dans le rêve et dans les facultés créatrices, dans l'invention. Nous venons de voir comment les états affectifs agissent, de quelle façon il pénètrent nos idées et nos actes et déterminent notre caractère. Il nous reste à examiner en quoi consiste leur genre d'inconscient.

Nous avons vu le rôle important de l'organisme dans la formation des états affectifs. Il nous faut d'abord reprendre cette question et la préciser, d'autant plus que les systèmes artificiels des intellectualistes ont tenté d'expliquer les états affectifs par des rapports entre les représentations.

Il n'est absolument pas vrai de dire qu'un sentiment de plaisir provienne de ce que le contenu de deux représentations s'harmonisent, et un sentiment de déplaisir, de ce qu'elles ne concordent pas. Ce sont là des explications purement verbales. Les états affectifs élémentaires ne résultent aucunement de jugements de valeur ni d'accord entre les représentations. Avant ce qui est représentatif, il faut envisager ce qui est actif dans les organismes. Les représentations ne se forment que par l'activité, elles suivent celle-ci. Or, à l'activité se rattache une phase de la sensibilité qui, nous l'avons remarqué, ne porte pas sur l'objet, mais est ressentie par le *sujet* comme *inhérente à lui.*

Le rôle de l'organisme dans la genèse des états affectifs a été signalé par Descartes dans le *Traité des passions;* mais sa psychologie était gênée par une métaphysique substantialiste et, par là même, faussée. Il a fallu un long temps avant qu'on précisât les rapports entre organisme et vie affective.

La théorie de Lange ainsi que celle de James ont été trop fréquemment discutées pour que nous revenions sur une question tombée à l'état de lieu commun

Digitized by Google

et de sujet de dissertation. James a, comme toujours, émis des considérations très originales sur la question des états affectifs. Il y a ajouté la note paradoxale qui ne faisait jamais défaut chez lui. A-t-il donné aux idées heureuses qui lui venaient à l'esprit l'organisation qu'elles comportaient? Il ne me semble pas. Sa théorie des états affectifs est exclusive d'un côté et incomplète de l'autre.

Que ces états ne puissent se produire sans le corps, cela paraît évident. Un pur esprit n'éprouverait ni amour ni haine. Il n'y a pas d'émotion, de sentiment ni de passion sans les réactions individuelles; nous pouvons dire que les états affectifs sont la conscience de ces réactions et se rapportent à l'activité subjective; les sensations, par contre, sont rapportées à l'excitation des organes des sens par des objets extérieurs et à la relation entre l'objet et la représentation que nous nous en faisons.

La réaction individuelle comprend, outre la sensibilité spéciale que nous avons *de ce que notre organisme a été provoqué à agir*, la sensibilité qui provient de cette action même, le sentiment général d'activité. Notre organisme ne se contente pas d'enregistrer la sensation, puis de constater que cette sensation à un ton agréable ou désagréable. Avant de former des représentations, il est moteur : il répond à l'appel du dehors par des réflexes localisés et par des réflexes étendus, ainsi que par des mouvements d'adaptation. Chez les animaux, une fois qu'ils sont adaptés aux choses qui les entourent, celles-ci ne provoquent aucune réaction fâcheuse, mais un ensemble de réactions bien équilibrées, et c'est cette réponse satisfaisante aux actions du dehors qui est éprouvée subjectivement comme un état affectif de plaisir. Par contre, une excitation à laquelle ils ne sont pas adaptés provoque des mouvements de défense. Ces mouvements de défense *précèdent* l'état affectif. L'être vivant n'a

Digitized by Google

pas à *attendre*, avant d'actionner ses appareils de défense contre le danger, qu'il ait d'abord la représentation, puis le sentiment de celui-ci ; il suffit d'un besoin d'adaptation pour que les appareils de défense fonctionnent. L'état affectif se forme de ce que l'être prend conscience de l'ensemble du processus : adaptation imparfaite, mouvements de défense. Si un animal hérisse les poils, souffle ou crie pour effrayer son ennemi, la colère ne précède pas ces mouvements qui se produisent pour la défense de l'organisme et relèvent de ce que nous avons appelé l'*inconscient psycho-physiologique*, avant le sentiment; les mouvements d'abord, la colère ensuite. Tout sentiment est un ressentiment.

Voilà ce qui nous semble ressortir de l'examen des faits. L'état affectif, une fois qu'il se produit, s'associe immédiatement à la sensation ou représentation de la chose extérieure qui a provoqué les mouvements de défense. Il ne reste pas isolé. Il fait partie d'un tout vécu. Aussi, dans la suite, il arrive que si la même chose se présente, même sans menacer, la réaction de défense et l'état affectif se produisent à nouveau ; le souvenir ou le rêve de cette chose peut, avec un minimum de mouvements de défense, rappeler très vivement les états affectifs qui leur sont associés. On constate nettement le processus en étudiant les animaux domestiques. Un chien a été effrayé une première fois par quelqu'un ; il a grondé et aboyé pour sa défense. Il reverra la même personne, parfaitement tranquille et sans mauvaise intention envers lui. Il aboiera de nouveau et avec des mouvements de défense moindres, l'état affectif de ressentiment se perpétuera en lui.

Que, dès l'abord, les mouvements de défense précèdent l'état affectif, c'est ce que nous constatons si nous nous garons d'un danger, par exemple d'une automobile qui vient sur nous sans que nous l'ayons

Digitized by Google

aperçue dès l'abord. C'est avec nos mouvements de défense que les phénomènes qui constituent la base physiologique de la peur (transformation des rythmes respiratoire, circulatoire et du tonus musculaire) se produisent. La peur ne se produirait pas sans l'enregistrement conscient de l'ensemble de ces mouvements. Mais dans la suite, sans que la réaction motrice se renouvelle aussi nettement, une auto peut rester, pour certains d'entre nous, un objet de frayeur.

Les états affectifs s'associent donc rapidement avec les représentations, bien plus, ils débordent les représentations, car ils appartiennent à l'action et cherchent en quelque sorte des représentations pour se fixer à elles et se perpétuer plus sûrement dans notre vie mentale. Ils sont plus essentiels à celle-ci que les représentations, parce qu'ils lui tiennent de plus près et qu'ils naissent de l'action même, font partie de ce qui appartient proprement au sujet. Les représentations provoquent d'imperceptibles rappels dans l'organisme, par l'intermédiaire des mouvements qui les conditionnent (inconscient psycho-physiologique) ; ces rappels suffisent pour que l'état affectif associé réapparaisse.

Les transformations corporelles qu'entraîne la croissance et le développement naturel de l'individu se répercutent dans la conscience par des états affectifs très importants. La puberté provoque la naissance de sentiments nouveaux, d'une intensité et d'une portée considérables. Personne ne niera ici l'influence des transformations corporelles sur les états affectifs. Au surplus, tout ce qui a trait aux organes de la génération exerce sur la vie affective et par association, sur l'idéation, une influence directe et décisive. Que ce soit leur entrée en activité, leur excitation occasionnelle, leur maladie ou leur décadence, dans un sexe comme dans l'autre, ils créent des tendances prédominantes pour l'activité psychique. La sensua-

Digitized by Google

lité explique très souvent la recrudescence d'activité ou encore le besoin de parade chez les individus.

On connaît aussi les effets de la maladie sur la vie affective. L'incubation d'un mal qui ne s'est pas encore déclaré est éprouvée par l'individu, avant même d'être soupçonné, sous forme d'un sentiment de lassitude, de tristesse et de découragement. Le sujet ne sait rien encore de son mal, qu'il est averti de son état pathologique par son état moral. La convalescence est accompagnée d'un sentiment paisible et doux; on reprend goût à la vie ; ce sentiment se produit sous l'influence directe du retour de la santé physique.

Le bon équilibre des fonctions organiques prédispose à la fermeté tranquille et à l'équité envers autrui; les troubles des fonctions nutritives sont souvent cause de la mauvaise humeur, de l'égoïsme mécontent. Les gens agités sont incapables de laisser s'étaler en eux un sentiment de satisfaction ; ils ne comprennent rien non plus à la rêverie ; incapables de se reposer et de jouir de la contemplation douce de la beauté des choses, il leur faut toujours régler leur activité, avoir un but; ils se font aisément des maximes et critiquent volontiers les autres; ils ne savent pas se laisser vivre ; ils se tourmentent eux-mêmes et sont insupportables à autrui. Les gens pesants, dont les fonctions corporelles sont lentes, ont une vie affective réduite et s'intéressent peu à ce qui se fait autour d'eux ; ils limitent leur horizon à leur cercle restreint d'amis et d'occupations et sont indifférents à ce qui ne touche pas leur matérialité.

Il semble aussi que la nourriture, la boisson, l'air que l'on respire, la qualité du sang influent sur les états affectifs, sans compter de nombreux facteurs qui nous échappent. Ainsi, les réactions organiques entrent en composition dans la vie affective. Souvent nous éprouvons un ton affectif sans que rien ne nous explique nos dispositions. Des observations assez

Digitized by Google

rares que l'on possède, on peut conclure que le magnétisme terrestre et l'état atmosphérique ne sont pas sans influencer notre organisme. Et c'est, naturellement, sur la vie sentimentale avant tout que cette influence met son empreinte. Certains psychologues ont fait à ce sujet quelques remarques sur eux-mêmes.

Parlant de Maine de Biran, Victor Delbos, dans une étude en tous points remarquable sur la personnalité de ce philosophe et son activité comme penseur, écrit : « La faiblesse native de son tempérament le met à la merci de toutes les influences extérieures, des variations atmosphériques, des changements de saison. Avec un soin méticuleux, il note l'humidité, le froid, la température, le niveau du baromètre. Il sait que ce sont là autant de causes dont dépendent ses dispositions intérieures : Le vent qui souffle à une influence singulière sur toute ma manière d'être... Froid sec ; vent du Nord désséchant. Je suis, tous ces jours, dans un état nerveux, souffrant, ennuyé, ayant un sentiment intime et radical de faiblesse. — Chaque saison, remarque-t-il encore, a non seulement son espèce ou son ordre de sensations extérieures appropriées, mais de plus un certain mode de sentiment fondamental de l'existence, qui lui est analogue, et qui se reproduit assez uniformément au retour de la même saison. — Mais surtout le passage d'une saison à une autre se manifeste en lui par des changements de dispositions, dont les effets sur son activité intellectuelle sont d'ailleurs très divers. — Temps magnifique, soleil de printemps. La végétation s'annonce, les prés reverdissent, les arbres se couvrent de fleurs. Je ne sais quoi de doux et de voluptueux semble pénétrer l'âme ».

Je cite encore un passage relatif à l'automne : « La température a été fraîche, un peu humide ; il a plu en petite quantité ; c'est l'automne et les vendanges en plein. Je suis mélancolique, moins disposé à me

Digitized by Google

répandre au dehors, et beaucoup plus à revenir sur moi-même ; aussi suis-je porté aux méditations psychologiques, comme par un instinct qui se renouvelle périodiquement avec une force marquée... J'éprouve la modification ordinaire attachée à cette saison ; il y a en général plus d'aplomb, de calme au fond de mon être, plus de force méditative ».

Est-il nécessaire de rappeler les modifications dans les états affectifs, provoquées par les effets de certaines substances qui agissent fortement sur l'organisme, par exemple, par l'alcool qui, selon la dose, la résistance de l'individu, ses dispositions générales et aussi selon la qualité des produits, agit vivement sur les sentiments, provoque la gaieté ou la mélancolie, l'attendrissement ou la fureur?

En résumé, il est impossible de comprendre la vie affective par des combinaisons d'idées ; elle dépend directement, immédiatement de l'organisme ; elle se développe non pas d'une manière passive, mais comme prise en conscience de l'activité subjective dans son ensemble. L'état affectif, en tant que processus psychique, retentit au delà du moment où il se ressent et tend à s'associer avec des courants d'idéation. S'il reparaît, il entraîne ces courants à revenir avec lui dans la conscience.

Il y a une part considérable d'inconscient dans la genèse des états affectifs. Nous ne sommes pas maîtres de les produire ni capables de les arrêter s'ils s'imposent à nous. Si nous voulons arrêter l'invasion de la conscience par une émotion ou un sentiment, nous serons obligés, comme Descartes l'avait bien vu, de procéder indirectement : nous provoquerons, par autosuggestion, certains états corporels qui aident au rappel de certains états affectifs associés avec eux, et ceux-ci, revenus par cette voie naturelle, pourront alors influencer la conscience. Un exemple : si nous éprouvons un sentiment de crainte dont nous vou-

Digitized by Google

drions nous débarrasser, nous évoquerons l'image de quelqu'un de courageux et nous nous suggérerons ainsi, par induction psychique ou imitation inconsciente, l'état corporel correspondant à cette image ; notre changement d'attitude amènera une transformation utile dans les états affectifs et nous aurons quelque chance de chasser la crainte qui nous obsède. Pour concevoir une pensée ferme, il est souvent plus utile de nous tenir droit ou de marcher énergiquement en plein air que de raisonner à perte de vue, sans exercer d'action sur nos états affectifs.

Or, les états corporels, à part un cas d'association comme celui que nous citons, nous échappent ou plus exactement, nous n'agissons qu'indirectement sur eux, en suivant des préceptes d'hygiène. Ici, l'expérience quotidienne a remarqué qu'un corps sain aidait un esprit bien portant à se former. Et en parlant d'un esprit sain dans un corps sain, ce sont bien les états affectifs que l'on a en vue. Nous parlons d'une manière indirecte d'agir sur l'organisme. Mais même dans ces conditions, nous n'échappons pas entièrement aux influences qui atteignent nos organes ; les lois physiologiques ne se tournent pas.

Le champ sera donc très vaste encore pour les influences organiques que personne ne peut prévoir ni éviter. Or, celles-ci proviennent très souvent de facteurs dont nous n'avons et ne pouvons avoir conscience, même si nous les connaissons théoriquement. Pourquoi une impression agit-elle d'une manière sourde, souterraine, par des intermédiaires qui ne sont pas connus ? Et quels sont ces intermédiaires, sinon des tendances inconscientes ou des réactions organiques plus inconscientes encore ? Qu'est-ce qui nous plaît chez une personne et nous porte à l'aimer ? Le plus souvent des motifs qui n'ont rien de commun avec le raisonnement ou la réflexion. La sympathie ne se commande pas, dit-on. Ni l'antipathie, ni l'amour.

Digitized by Google

Or, les éléments purement émotifs prédominent fortement ici. Que sont-ils? Y a-t-il lieu de parler d'accord entre des représentations ou des idées? Ou n'est-il pas plus conforme aux faits de reconnaître qu'il s'agit bien de réactions individuelles et de tendances inconscientes propres au sujet agissant ?

Les transformations des sentiments aussi ont un fondement inconscient et en partie organique. Il faut s'élever aux sentiments les plus durables, les plus complexes, à ceux qui s'unissent avec des systèmes d'idées fortement organisés, pour trouver en eux une stabilité qui les mette à toute épreuve et les fasse échapper aux transformations inattendues et inconscientes.

Mais la majeure partie des états affectifs subissent des fluctuations. Pourrait-on, en connaissant à fond les modifications de l'organisme, les prévoir et si elles éclatent dans la conscience sans que nous ayons le sens intérieur de leur préparation, les prévenir au moins par une connaissance scientifique ? Je ne le crois pas. Car les états affectifs sont conditionnés par les actions multiples qui s'exercent du dehors sur notre corps. Ces actions, dans la vie individuelle, sont considérables. Beaucoup d'entre elles ont été reçues pendant l'enfance ; puis à toutes les époques de la vie, les impressions du milieu nous travaillent lentement, graduellement, sans que nous nous en apercevions. Quand nous parvenons à reconstruire, en relisant d'anciennes lettres, des notes d'autrefois, la personnalité qui était la nôtre il y a un certain nombre d'années, nous sommes étonnés du chemin parcouru et nous nous reconnaissons à peine. Les circonstances que nous traversons exercent sur notre nature une série d'actions; je comparerai certaines d'entre elles au frottement en mécanique : elles ralentissent et altèrent notre élan. Des possibilités qui étaient en puissance en nous, combien sont abandon-

Digitized by Google

nées en chemin et il n'est pas rare que, malgré notre nature, nous perdions notre enthousiasme, notre générosité, notre foi en la vie, notre belle et claire confiance; et inversement, nous accentuons des tendances restées à l'état latent et qui se marquent plus fortement au cours de l'existence.

Mais nous nous en apercevons à peine; que de fois des sentiments mesquins pénètrent en nous sans que nous les ayons remarqués! Aussi tout ce qu'on peut souhaiter de mieux à un homme, c'est de perpétuer les sentiments attachés à l'activité individuelle que j'appellerai ascendante et, après que le corps a franchi le sommet de sa courbe, de conserver au moins, attaché aux idées et aux souvenirs et de défendre jalousement ce *moi* intérieur contre les influences du dehors.

Malheureusement, beaucoup de choses échappent à notre attention dans ce domaine. Même une observation exercée, dirigée sur elle-même, n'arrivera pas à l'éclairer entièrement. Cela vient de ce que notre corps, notre individu psycho-physiologique, est un fragment infiniment petit du nombre incalculable des actions qui l'atteignent. Elles viennent de loin, sous forme de mouvements de tout genre; il en existe aussi beaucoup que nous ne connaissons qu'imparfaitement qui, dans une autre forme de civilisation, pourraient se développer plus qu'aujourd'hui : par exemple, les communications qu'on réunit sous le nom de télépathiques et dont nous avons dit quelques mots.

C'est comme si, des points les plus éloignés de l'univers, déferlaient vers chacun de nous une infinité d'ondes apportant des mouvements divers, dont les effets sur notre organisme sont multiples; la réaction de l'individu vis-à-vis de ces mouvements donne naissance à des états affectifs; chacun de nous est livré à cet assaut d'influences inconnues.

L'inconscient dans les états affectifs se distingue parfaitement de l'inconscient automatique ou subcons-

Digitized by Google

cient. On se rappelle que celui-ci naît de l'exercice, de l'habitude. L'inconscient affectif se rapproche plutôt des tendances inconscientes qui vivent en nous et constituent ce qu'on serait tenté d'appeler notre mémoire pure, c'est-à-dire le retentissement de tout ce que nous avons vécu. Cependant, il a un caractère particulier qui lui vaut une place à part : il relève exactement du système d'actions et de réactions qui s'exerce entre l'individu et l'infinité d'impressions qu'il reçoit à chaque instant, le plus souvent sans en avoir conscience, du monde dans lequel il vit. Il ne serait pas tout à fait juste pourtant de prétendre que l'être vivant soutienne vis-à-vis de tout ce qui l'entoure, le rapport de *un* à l'infini. On pourrait dire qu'il s'agit ici du rapport de la multiplicité infinie à l'organisme individuel. On objectera peut-être que cette formule n'est pas juste en ce sens que l'être individuel n'est pas un élément unique et infiniment petit, mais une organisation qui comprend elle-même une infinité de parties. Par conséquent, le rapport n'est pas de *un* à l'infini, mais d'un *système* déterminé qu'est l'individu à un autre système qui le dépasse d'une manière incommensurable. Quoi qu'il en soit, nos états affectifs reflètent les impressions si diverses que l'univers exerce sur nous. Mais ils les reflètent avec la coloration qu'ils reçoivent des tendances dynamiques, si essentielles en psychologie, que nous avons étudiées précédemment. Celles-ci les influencent et sont à leur tour influencées et transformées par les impressions innombrables du milieu ambiant.

N'y-t-il pas en cela contradiction avec ce que nous disions plus haut, à savoir que l'attention exerce un choix et que l'activité mentale est une synthèse ; que l'habitude fixe les actions et que finalement l'individu, par la force de l'habitude et la sélection de l'attention, offre une certaine imperméabilité vis-à-vis des mouvements extérieurs ?

Digitized by Google

En effet; aussi se produit-il, dans la vie affective, un passage de la multiplicité qualitative et de la diversité à la stabilité et à l'unification. Des sympathies de nature très diverse, des émotions particulières qui nous rapprochent d'êtres différents et nombreux, donnent naissance, par transition, à un sentiment plus idéalisé, plus universel et peut-être plus simple de sympathie ou de bonté. Et pourtant, les impressions multiples ne cessent jamais de se produire. C'est précisément par les formes inconscientes de notre activité comme être psycho-physiologique que la multiplicité des actions extérieures provoque une multiplicité d'états affectifs résultant des variétés de la réaction individuelle.

Chaque état affectif original a ceci de curieux qu'il a sa qualité, sa nuance propre, n'est pas la répétition ou le rappel d'un autre, et par conséquent qu'il apporte quelque chose d'inattendu, de nouveau. Cette nouveauté qui déconcerte, nous en avons conscience au moment où elle tranche sur l'ensemble de la vie mentale, mais ce qui est inconscient, c'est sa formation. Nos idées se vérifient et se censurent, nos états affectifs pas.

Ensuite, les impressions inconscientes ne provoquent-elles pas à entrer en action, des tendances qui ne demandent qu'à se produire et qui, inconscientes elles-mêmes, ne se manifestent à la conscience que du moment que le déclic leur est donné? Ces tendances se sont formées au cours de notre expérience personnelle, mais elles résument aussi les penchants dont nous avons hérité. « Un trouble violent, dit Colsenet, un changement brusque dans les conditions physiologiques et psychiques font reparaître tout à coup les effets de penchants depuis longtemps oubliés ou qui même n'appartiennent pas à l'individu. De même que certains instincts survivent parfois aux conditions qui les ont vu naître, il arrive que d'anciens penchants sur-

Digitized by Google

gissent, comme des témoins du passé dans notre vie présente. »

Selon Gustave Le Bon, les sentiments se forment dans le domaine de l'inconscient. Leur élaboration lente se termine parfois par des manifestations soudaines, comme on le voit dans les conversions religieuses et politiques. Cette remarque fort juste nous fait saisir que l'inconscient n'existe pas seulement dans l'inattendu résultant des rapports entre l'infini extérieur dont nous parlions tantôt et nous, mais aussi dans les combinaisons latentes et le travail dont la conscience ne se doute pas, qui relèvent des tendances psychiques. Souvent, explique encore Gustave Le Bon, des sentiments sont dans notre âme, mais ignorés ; ils n'apparaissent à la conscience qu'au jour où nous devons agir. Le cas est fréquent pour l'amour et la haine. L'action « constitue le seul critérium indiscutable des sentiments. Agir, c'est apprendre à se connaître. » L'inconscient affectif est antérieur à l'inconscient intellectuel, qui n'apparaît que fort tard dans l'histoire du monde et ne possède pas de profondes racines ancestrales. Il ne se manifeste que par des prédispositions et des tendances, quand déjà l'inconscient affectif, comme l'inconscient organique, ont reçu des instincts transmis par hérédité.

Les tendances affectives intimement fusionnées aux mouvements et aux réactions de l'organisme, si elles ne peuvent modifier les lois du raisonnement constituées par la collaboration des hommes et corrigées par les changements de nos connaissances, n'en soutiennent pas moins l'idéation en tant qu'activité subjective. Sans l'intérêt que nous accordons aux idées, sans les sentiments durables qui nous secondent dans la recherche du vrai ou dans la défense d'une cause juste, nous ne prendrions pas de peine et notre effort tomberait dans l'impuissance.

Même quand les sentiments se définissent, se recon-

Digitized by Google

naissent et se réfléchissent, ils gardent leur vigueur et nous prennent tout entiers. C'est ainsi qu'on s'explique l'émotion que ceux qui s'attachent aux objets les plus élevés de la pensée éprouvent devant ce qui paraît abstrait ou théorique à d'autres ; c'est ainsi que le savant et l'artiste s'attachent avec enthousiasme à tout ce qui revêt pour eux les caractères de vérité et de beauté et que leur vie affective participe à ces choses.

Les sentiments les plus nobles relèvent de la conscience, par les idées qui les expriment ; c'est grâce à leur association avec des idées qu'ils peuvent être éduqués et développés. Mais ils conservent néanmoins une vie intérieure et inconsciente, ils subissent l'influence de l'ensemble de l'activité mentale. Il faut éviter de tomber dans cette erreur qui consiste à croire que les différents processus de notre vie mentale soient séparés les uns des autres et se côtoient sans s'influencer. Un sentiment, aussi arrêté qu'il soit, se transforme et s'accroît des acquisitions de l'esprit, des synthèses nouvelles et aussi des habitudes ; il se modifie en outre par son propre mouvement ; il se combine enfin avec les autres manifestations de la pensée et de la vie affective. L'action ajoute à son affirmation. Une représentation stable, attachée par sa nature à un objet *fixe*, varie elle-même, comme on peut le vérifier : la mémoire que nous gardons des choses vues se déforme ; quand nous les revoyons et leur comparons le souvenir que nous avons conservé, nous apprécions la distance qui les sépare. A plus forte raison en est-il ainsi de la vie affective, plus subjective et plus mobile.

Aussi les sentiments ne manquent-ils jamais d'un fondement organique. Autre chose est de reconnaître l'exactitude d'un raisonnement, autre chose de s'y intéresser. Dès que l'on s'intéresse à des idées, qu'on s'y attache, le sentiment se renforce de transformations organiques. Et parce que celles-ci ont présidé à la

Digitized by Google

genèse de tout état affectif, un sentiment même idéalisé ne saurait se soutenir sans elles.

Il est à rechercher pour les sentiments proprement dits, si la suite des processus est la même que pour les états affectifs plus originaires, comme les émotions. Un sentiment s'étant engagé dans un système d'associations extrêmement enchevêtré, peut-il être éveillé selon la loi de totalisation d'après laquelle un des aspects d'un ensemble vécu par la conscience évoque les autres facteurs qui collaborent à cet ensemble? Supposons qu'il le puisse être : il ne se soutiendra pas en tant que sentiment, tant qu'un rappel des éléments organiques n'intervient pas. Il semble vraisemblable que l'idée rappelle d'abord les réactions organiques constituant le fondement de la vie affective, absolument comme une excitation extérieure provoque des mouvements de défense; la réaction subjective est éprouvée comme état affectif. L'idée, par association, n'évoque le sentiment qu'en tant qu'elle réveille les mouvements organiques qui le constituent, ou tout au moins un rappel atténué de ces mouvements. Ces mouvements se manifestent à la fois, dans la vie sensitive, par l'état affectif, et dans les manifestations objectives de notre activité psychique, par la fixation de l'attention et les mouvements ou arrêts de mouvements qui la caractérisent.

Il n'est pas nécessaire de recourir à des rapports de convenance ou de désharmonie entre les représentations pour expliquer ce qui n'a rien à faire avec le représentatif, mais n'existe que par l'activité propre et la motilité de l'individu.

On croit généralement que les phénomènes vasculaires et circulatoires caractéristiques de l'émotion sont produits par l'état affectif et que c'est sous son influence que se font, après coup, les transformations organiques que l'on ne manque pas de constater. On dit que la peur, par exemple, décolore le visage ou

Digitized by Google

provoque un tremblement. Il faut s'entendre. Pour que la peur se produise, il est nécessaire, au préalable, que certaines transformations organiques aient lieu. Si je ne suis pas saisi tout entier, si la peur n'est que l'*idée de la peur*, la peur ne se produit pas. Il n'y a pas de peur intellectuelle. La peur ne commence que si une impression ou une idée ont provoqué des réactions particulières, des mouvements de défense ou des rappels, seulement esquissés, de mouvements de défense. Si le sentiment qui en résulte colore un grand nombre d'idées, c'est-à-dire s'il a été associé antérieurement avec beaucoup d'idées et d'actes, il s'accroîtra par le fait même : car il rappellera ces idées, et celles-ci causeront des commencements d'actes ; de là, de nouvelles réactions organiques et musculaires renforceront le sentiment, par le même jeu que le premier mouvement de défense associé à l'idée au moment où ce mouvement a provoqué l'apparition de la peur.

L'on observe aisément le fait suivant : nous inférons, d'un mouvement qui se fait auprès de nous, qu'il y a un danger ; nous esquissons un geste de défense, instinctivement, mais remarquant aussitôt qu'il y a erreur de notre part, nous arrêtons le mouvement commencé. Le mouvement *précède* l'émotion ; s'il est interrompu, celle-ci se produit à peine, nous n'en avons qu'un vague rappel, parce que la réaction organique n'a pas été suffisante. Si par contre notre mouvement de défense était accentué, même en reconnaissant qu'il n'était pas justifié, nous éprouvons pendant quelques instants le sentiment de peur et nous avons besoin d'un certain temps pour nous remettre ; cela prouve que notre réaction a eu du retentissement.

Dans la question des états affectifs, l'observation de faits quotidiens et naturels présente, selon moi, un beaucoup plus grand intérêt que les recherches de laboratoire, toujours artificielles en psychologie. Il

Digitized by Google

faut saisir sur le vif les faits typiques et établir leur cause : sensation, mouvements de défense plus ou moins étendus, émotions retentissant avec plus ou moins d'intensité, inhibition de la représentation et des mouvements, effets de ceux-ci sur l'intensité de l'émotion.

La sensation peut être remplacée, en tant qu'excitant, par une idée. Un récit terrible évoque chez l'auditeur une image qui provoque de légers mouvements, involontaires et inconscients, rappel des mouvements de défense des individus présents aux événements racontés. Si ces éléments n'existaient pas, il n'y aurait pas d'état affectif. On sait que les gens les plus mobiles, ceux dont les mouvements organiques sont faciles à provoquer, sont aussi les plus émotifs. Plus aisément ces mouvements se produisent, plus est accentuée aussi l'instabilité dans la vie affective. (G.-L. Duprat.)

L'on pourrait dire que l'éducation des mouvements a une grande influence sur les états affectifs aussi bien que sur l'attention. Des mouvements réguliers et rythmiques, faits sans exagération, prédisposent à des sentiments sthéniques et à la bonne humeur; la marche en plein air, d'un bon pas, égal mais sans hâte, constitue un traitement à la fois physique et moral. On remarque inversement que ce qui rend irrégulier et instables les rythmes organiques et les mouvements provoque une instabilité correspondante d'humeur et de sensibilité que les auteurs ont suffisamment signalée. (Ch. Féré.)

Dans ces faits, on constate d'abord combien les états organiques sont indispensables à la production des états affectifs, ensuite qu'il est impossible pour la conscience de diriger les états affectifs ou d'agir sur eux par action volontaire directe. La conscience est obligée d'user de détours pour atteindre les causes réelles de la vie des sentiments; elle ne peut que donner l'impulsion à certains fonctionnements qu'elle

Digitized by Google

dehors et au-dessus de l'organisme ; il pénètre celui-ci; il est moins mécanique et plus vivant que les précédents ; il participe plus largement à ce qui constitue l'activité psychologique, je veux dire la réaction propre du sujet, et, s'il s'agit d'une vie mentale que domine la réflexion, à la personnalité, au *moi*.

Nous avons constaté aussi que, pour que l'inconscient dynamique donne tout ce qu'il promet, la conscience doit synthétiser et utiliser les forces qu'il met à sa disposition ; cette synthèse, éclairée par une attention puissante et une volonté créatrice, se rencontre dans l'œuvre de l'homme de génie. Loin d'être un déséquilibré, selon la thèse d'une pathologie mentale aujourd'hui périmée, il nous donne au contraire l'expression la plus complète de ce que peuvent, dans leur action combinée, la conscience et les différentes formes d'inconscient.

Nous aurons à nous demander maintenant si, dans l'activité mentale consciente et réfléchie prise en elle-même, il n'y a pas aussi de l'inconscient, quelque paradoxale que paraisse de prime abord cette proposition.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

L'INCONSCIENT DANS L'ACTE DE L'ESPRIT

Que cette expression « l'acte de l'esprit » n'effraie pas les gens qui ne jurent que par le phénomène et dont le positivisme ombrageux se révolte chaque fois qu'on ne réduit pas la vie mentale à un mécanisme physiologique. Que ces croyants se rassurent ! Puisqu'ils ont en horreur tout ce qui est de nature spirituelle, nous leur dirons que nous nous servons de ce terme pour faire entendre qu'il s'agit ici de *faits* psychiques d'abord et d'une forme d'*activité* ensuite. Et comme personne ne niera qu'il y ait des faits psychiques comme il y a des faits physiques ou des faits organiques et que d'autre part le mot d'activité n'engage vraiment à rien, nous gardons notre expression, quitte à l'expliquer.

Qu'entend-on par acte de l'esprit ? Il faut, pour bien le comprendre, se reporter à ce que nous avons dit de la synthèse mentale. Dans toute l'étendue de notre activité consciente et, nous l'avons vu aussi, dans certains aspects de la vie inconsciente, l'analyse constate que la caractéristique de l'idéation (ce mot étant pris dans son sens général), c'est l'unification; or, l'unification synthétique qui définit la personnalité mentale n'est ni l'addition ni la juxtaposition ni la fusion d'éléments indépendants qui auraient de la valeur par eux-mêmes. Ces éléments ne sont que des abstractions : quand, dans plusieurs représentations,

Digitized by Google

nous rencontrons quelque chose de commun à elles toutes, nous considérons ce quelque chose comme un élément. Par exemple, la sensibilité au mouvement sera un élément de toute perception sensible, parce que toute perception se double d'une sensation de mouvement. Mais que signifie ici ce terme d'élément, sinon une impression, inconsciente en elle-même ou plutôt incapable d'exister seule, mais faisant partie d'un ensemble très différent d'elle? L'on pourrait, par l'analyse, décomposer nos représentations en éléments comme ceux-là et montrer que chaque représentation les combine différemment; c'est à ce point de vue que s'est placé Paulhan dans une partie de son livre sur l'*Activité mentale*.

Mais personne n'accorde à ces éléments une valeur individuelle; bien plus, en supposant que l'analyse parvienne à les signaler tous dans une représentation, personne ne saurait, en les combinant, reconstituer cette représentation. Ce qui rend possible la synthèse, c'est précisément ce que nous appelons l'acte de l'esprit.

L'acte de l'esprit ne consiste pas en un échange entre des mouvements partis de différents points du cerveau pour constituer une image ou une idée. Que toute image mentale et que toute idée soient conditionnées par un mécanisme qui intéresse non seulement l'écorce cérébrale, mais aussi les centres sous-jacents, il n'y a pas de doute à cela et personne ne le nie. Le nombre des cellules qui entrent en fonction dans notre perception sensible aussi bien que dans l'évocation d'un souvenir ou dans l'idéation est même beaucoup plus considérable et les rapports entre elles plus nombreux qu'on ne le pensait il y a quelques années. Mais il ressort chaque jour plus clairement de la physiologie des mouvements que l'image, le souvenir, l'idée ne se forment nullement à l'état passif en nous ; ils ne viennent se peindre ni dans notre cerveau ni devant notre conscience. Pas de sensation et pas d'idée sans

Digitized by Google

mouvement; pas d'états affectifs sans éléments moteurs. L'élément moteur est essentiel dans toute l'étendue de la vie mentale.

Dès lors, la perception sensible est ce que Hobbes, d'une manière primitive et simpliste, la disait être : une combinaison de mouvements venus de l'extérieur et de mouvements venus de l'intérieur; nous dirons : elle naît de la réaction individuelle manifestée par des mouvements et des rappels de mouvements, en réponse à l'excitation venue soit d'un corps en dehors de nous, soit de nos propres organes.

La plus simple des sensations ne pourrait se former sans mouvements de notre part, mouvements réflexes, automatiques et mouvements d'adaptation. Elle est la synthèse des transformations mécaniques et chimiques que produit en nos organes l'action des mouvements extérieurs qui viennent les frapper et des signes locaux résultant de ces mouvements. Voilà des éléments bien différents dont aucun n'apparaît dans le résultat final, dans la sensation perçue. Cela se comprend par l'étude que nous avons faite, au début, des mouvements dans l'inconscient psycho-physiologique.

Or, toute l'idéation, depuis la plus fruste sensation jusqu'au raisonnement le plus subtil, porte la marque de notre réaction, de notre personnalité, de notre moi. Qu'on appelle cet acte réaction du sujet, effort, attention, fonction aperceptive, il importe peu; elle est au centre de l'activité mentale. Elle constitue celle-ci. Et qu'on ne cherche là ni un renouvellement de la théorie des facultés mentales, ni un essai de rétablir des localisations psycho-physiologiques. Nous nous bornons à constater, en dehors de toute théorie, que la vie mentale ne s'explique pas sans une activité du sujet. Si les éléments que fusionne cette activivé paraissent être des transformations physico-chimiques et des mouvements, ce qu'elle produit est tout différent de cela : ce sont des sensations, des états affec-

Digitized by Google

tifs, des idées, des résolutions volontaires. Les actions mécaniques et biologiques ne sont plus, au point de vue proprement psychologique, que des symboles.

Ensuite, la synthèse est singulièrement complexe et les facteurs qui collaborent à l'acte de l'esprit sont très nombreux. Aux éléments actuels de la sensation il faut ajouter le rappel d'anciennes impressions, réveillées par la propriété du cerveau de conserver une aptitude à se replacer dans des processus d'activité fixés par l'exercice; ensuite, les tendances à l'action, qui proviennent du mouvement acquis et du fait que, dans l'être psychique, l'action retentit sur l'ensemble de l'idéation : une idée se renforce ou perd en importance par l'épreuve de l'action; enfin, les états affectifs qui accompagnent cette activité, lui donnent le ton et se traduisent par un élèvement ou un abaissement du niveau mental, par un accroissement ou une diminution de l'énergie organique.

Ces différents facteurs sont intégrés dans la synthèse et donnent à comprendre que l'acte de l'esprit n'est pas la reproduction d'impulsions passives; au contraire il condense un ensemble de processus, actifs eux-mêmes; la vie mentale apparaît comme une activité. L'acte de l'esprit, c'est la synthèse des tendances de tout genre qui constituent la vie psychique.

« Le caractère propre de l'activité spirituelle, écrit Léon Brunschvicg, c'est l'intériorité réciproque des parties : toutes les idées se pénétrant les unes les autres forment sans cesse des synthèses nouvelles, qui attestent le pouvoir créateur de l'esprit. » Et plus loin : « Dans la moindre ligne que j'écris, dans la plus insignifiante des phrases que je prononce, se retrouve l'influence de tous les livres que j'ai lus et dont je ne pourrais dire même le titre, de toutes les paroles que j'ai entendues, de toutes les pages que j'ai moi-même écrites : tous ces éléments, demeurés en moi inséparables les uns des autres, constituent par leur péné-

Digitized by Google

tration mutuelle et leur continuité ce fonds permanent de l'intelligence qui s'appelle le tour d'esprit... La connaissance de nous-même n'est un problème et un devoir qu'en raison des imperfections mêmes de notre conscience, parce que notre humeur et notre caractère, tout comme notre forme d'esprit, nous sont naturellement inconscients. »

Plus l'être dispose de mouvements variés, plus il est mobile, mieux aussi se développent ses sensations; celles-ci à leur tour augmentent encore ses possibilités d'action qui, de leur côté, enrichissent les acquisitions des sens : c'est une spirale sans fin, élevant l'individu conscient et lui ouvrant sans cesse de nouveaux horizons et une plus grande facilité à agir. Ce progrès a été considérablement secondé par la vie en société. Les hommes ont mis en commun leurs acquisitions intellectuelles; le langage ou système de signes a permis de conserver d'une manière commode et économique un très grand nombre d'impressions : un mot — un élément moteur, disait Ribot — suffit pour évoquer une richesse considérable de souvenirs. Ici encore, on constate l'importance du mouvement. Car qu'est-ce que le langage, sinon un mécanisme moteur très complexe ? L'on constate en même temps que cet élément, au point de vue de la conscience, n'est qu'un symbole.

Les outils, que seul des êtres vivants, l'homme a su perfectionner, ont été à leur tour, dès le début, le point de départ d'acquisitions nouvelles pour l'intelligence et ils ont permis de conserver, plus encore que le langage, en les fixant par les symboles les plus variés (peinture, sculpture, musique, alphabets), les acquisitions de l'esprit. La distance est grande entre ce que les aèdes se transmettaient par le chant et tout ce qui se transmet par l'écrit. Bergson a justement insisté sur les rapports entre l'outil et le développement de l'intelligence.

Digitized by Google

Ainsi dirigé par les productions de la vie collective, l'acte de l'esprit a pu procéder à des synthèses toujours plus complètes, et — point important à signaler — dirigées avec une rapidité croissante dans le sens de l'idéation. La sensation, avec l'évolution de la vie collective, est dominée par la rationalité. Traduire en concepts, c'est-à-dire en notions abstraites, l'expérience, c'est du coup la résumer et la mieux retenir.

L'activité mentale, dans une société très développée, semble ainsi se rattacher aux idées ; on aurait tort pourtant, comme on l'a fait, de réduire cette activité à n'être qu'une superstructure ; il ne faut pas oublier qu'en dépit de la direction intellectualiste qu'elle reçoit de l'excessif développement des moyens de communication et tout d'abord de l'emploi du langage, la majeure partie de ses actes vise le réel concret. Mais ce qui appartient à l'existence quotidienne s'automatise aisément et les psychologues préfèrent accorder le meilleur de leur attention à ce qui leur paraît d'une valeur plus élevée dans les produits de l'esprit.

Cependant, si l'on regarde ce qui donne de la vie aux idées, on remarque que l'abstraction appartient plutôt aux moyens de communication entre les hommes, aux faits sociaux, tandis que dans la vie proprement psychique de l'individu, aucune idée n'est abstraite ; mais toute idée naît d'un processus actif soutenu par de puissants états affectifs. On sait que ceux-ci proviennent de la conscience que nous prenons de notre activité comme sujet intégral, à la fois comme tendances dynamiques et comme organisme vivant. Y aurait-il sans eux attention, idéation, volonté ? Aucunement.

Il ne faudrait pas croire que l'action réciproque du développement intellectuel toujours croissant et des progrès sociaux ait comme résultat d'influencer, dans le sens de l'abstrait et de l'impersonnel, l'activité des individus. Il semble au contraire qu'avec la différen-

Digitized by Google

ciation des fonctions sociales l'individu ait plus de jeu et qu'une société plus complexe, quoiqu'elle exige de chacun un travail spécialisé, fournisse d'autre part, par ses progrès matériels, les conditions d'une plus grande liberté individuelle. Il n'y a pas contradiction entre progrès social et accentuation de l'individualisme, au contraire.

Nous voyons les psychologues, dans ces dernières années, s'attacher, plus que le rationalisme classique ne l'avait fait, à l'action, à la vie concrète; et ils ont raison; leurs explications sont de préférence activistes et volontaristes; le dynamisme concret les requiert plus que les systèmes artificiels fondés sur les combinaisons d'éléments représentatifs et d'idées. On a vu Pierre Janet, dans sa hiérarchie des fonctions mentales, placer le raisonnement fort en arrière et mettre l'accent sur le sens du réel, l'adaptation intelligente au milieu; le raisonnement, au point de vue psychologique, n'est pas primordial, comme l'action, le mouvement, les émotions. Il faut laisser aux logiciens idéalistes croire que les idées existent en soi et que ces fantômes puissent diriger nos pensées et nos sentiments. C'est un peu le résultat d'une déformation professionnelle ou d'une illusion pardonnable : qu'y a-t-il de plus attirant que ces culbutes dialectiques pour un philosophe ? Le psychologue doit au contraire s'appliquer à l'étude de la vie de l'esprit dans sa réalité concrète.

L'éducation reçue par la nécessité de penser en idées a modifié la direction prise par l'acte de l'esprit, et la réflexion que l'activité mentale est venue à faire sur elle-même l'a conduite à rechercher ses propres lois. Or, nous donnons aux lois en général une expression théorique qui s'est, au courant des progrès des sciences exactes, précisée graduellement. Cette expression exerça son influence sur la connaissance de l'acte de l'esprit et l'on tâcha de le définir en termes logi-

Digitized by Google

ques, de montrer que, produisant mille formes d'organisation rationnelle, il devait bien porter en lui la raison de cette organisation. D'où la manière dont les philosophes, aussi bien un criticiste comme Kant qu'un savant comme Wundt tentèrent de le déterminer en tant que fonctionnement logique.

Et il est parfaitement utile de le faire. Notre activité mentale exerce en effet une certaine fonction logique qui consiste à mettre de l'ordre dans les idées. Les idées sont même inconcevables en dehors d'un ordre logique, et nous ne pourrions pas les penser, si, en même temps que nous les pensons, nous ne les faisions émaner de cet ordre logique auquel elles appartiennent.

Cet ordre *n'est pas dicté par les sensations.* Supposez une vision du monde et un langage qui seraient réduits à la sensation. Nous aurions une série d'impressions des plus variées, sans cohésion l'une avec l'autre, comme on le constate chez les malades incapables d'arrêter leur attention sur une idée déterminée et assistant à ce que les psychiatres allemands appellent la fuite des idées (Ideenflucht). Un mot, une excitation détournent l'idéation qui change à tout moment de cours. La pathologie mentale nous fait entrevoir ce que devient le courant des pensées quand l'ordre logique s'en retire. Il reste sans doute chez ces malades un certain ordre automatique que l'emploi du langage leur impose. Mais si cet acquis disparaissait, le sujet ne donnerait plus qu'une série de sons inarticulés et de mouvements d'expression sans suite, comme dans les agitations motrices. Tel serait le portrait d'un être livré à la seule sensibilité.

Si d'autre part l'ordre logique *dépendait du monde extérieur* et non de l'activité mentale, il nous serait impossible d'intervenir, dans nos explications scientifiques, l'ordre apparent des faits. Or, pour comprendre ceux-ci, le savant se garde bien de les accepter tels

Digitized by Google

qu'ils se présentent. Il cherche leur ordre rationnel. C'est pour lui surtout que les apparences sont trompeuses.

A étudier les produits les plus durables de l'activité mentale, nous remarquons que, dès l'origine, en vertu de sa propre tendance et de son exercice même, elle corrige et redresse les impressions en les synthétisant. La synthèse n'est pas une reproduction d'images que les choses imprimeraient en nous. Au seul point de vue physiologique, nous savons qu'elle exige l'activité de l'être vivant. A plus forte raison, si on l'envisage dans ses résultats intelligents, on la voit nettement à l'œuvre.

C'est pourquoi l'on peut affirmer avec entière vérité que l'activité synthétique de l'esprit porte en elle un caractère rationnel.

Ce n'est qu'à mesure qu'elle se développe que ce caractère apparaît. L'activité synthétique, en tant que rationnelle, s'exerce avant de se reconnaître. Pour se reconnaître, il faut qu'elle se soit manifestée d'abord. Alors seulement, elle se prendra pour objet, elle se saisira dans les produits de son action. La réflexion sur l'activité mentale suit l'exercice naturel de cette activité.

Il apparaît donc qu'elle agit inconsciemment; elle applique ses propres lois logiques, sans avoir connaissance de ces lois, comme l'enfant qui, en prononçant une phrase intelligible, applique les rapports syntaxiques sans avoir une idée de leur existence. Il faudra qu'on l'instruise et qu'on attire son attention sur ces rapports.

L'acte de l'esprit, si on l'envisage donc comme synthèse logique d'éléments objectifs, d'impressions multiples provoquées par les corps qui nous entourent et perçues par le sujet, cet acte est inconscient. Chez beaucoup de personnes, il reste inconscient.

Voilà un sens du terme d'inconscient qui ne rentre

Digitized by Google

guère dans les acceptions étudiées jusqu'ici. Il ne s'agit pas en effet de l'inconscient psycho-physiologique qui consiste en une fusion d'états simples de sensibilité avec des sensations de mouvements ou signes locaux. Sans doute, nous rencontrons ici des particularités qui annoncent cette synthèse ou qui peut-être relèvent d'elle ; mais elles n'intéressent que des rapports, psychologiquement peu élevés, entre sensation et mouvement et se résument en une organisation exclusivement dirigée vers l'action et nullement vers les idées.

L'inconscient automatique, a-t-on dit, imite la synthèse et même en est le produit. La plupart des ensembles automatisés de mouvements, la plupart des sensations faisant, par suite de l'habitude, partie intégrante de nous-mêmes au point que, sans leur prêter grande attention, nous nous en passerions pourtant très difficilement, ont exigé, au début, effort et attention de notre part. Aussi les fonctions automatiques portent-elles le caractère de la synthèse.

Mais cela ne doit pas nous donner le change. Leur aspect inconscient ne provient pas de l'inconscient particulier attribué à l'acte de l'esprit en tant que celui-ci s'exerce sans s'être défini lui-même ; il résulte de ce que les produits de la synthèse se fixent par l'exercice : des ensembles de mouvements et des associations d'idées suivent leur cours sans que la volonté consciente intervienne ; l'effort du début n'a pas besoin d'être répété. L'exercice nous en dispense. Le rapport de l'activité mentale à l'inconscient automatique est le même que celui de l'effort conscient et volontaire à l'habitude.

L'inconscient dans l'acte de l'esprit n'est pas non plus semblable à l'inconscient dynamique. Celui-ci est l'expression des tendances qui persistent en nous, constituant la durée dans le sens spécial que Bergson donne à ce terme, la survivance latente et active de

Digitized by Google

tout ce que nous avons vécu, et, ajoutons ceci, de ce que l'hérédité nous a transmis.

En comparant l'inconscient dans l'acte de l'esprit à ce qui, en règle générale, est appelé inconscient en psychologie, nous concluons que nous sommes en présence de quelque chose de nouveau. Dans la *Critique de la raison pure*, Kant avait, par l'analyse réflexive, reconnu en examinant l'activité mentale au point de vue de son expression logique, la nécessité d'admettre une fonction unificatrice et synthétique dominant toute la vie spirituelle. Elle ne constitue pas une donnée de la conscience ; l'observation de celle-ci ne nous révèle pas sa présence. Aussi Kant la considérait-il comme transcendante à l'expérience. Il admettait cependant que toutes nos représentations sont accompagnées de l'idée du *Je pense*, c'est-à-dire que nous les rapportons consciemment à nous en tant que sujet. Et de fait, nous avons la conscience continue du *moi* ; est-ce parce que nous rattachons à notre *moi* des représentations, des idées, ou n'est-ce pas plutôt à cause du sentiment de notre activité ? Cette idée du *Je pense* ne supprime du reste pas l'inconscient de la synthèse qu'accomplit en chaque instant l'acte de l'esprit.

Qu'est-ce qui doit nous retenir dans ce problème ? C'est, reconnaissons-le, ce fait qu'en s'exerçant, l'acte de l'esprit prend conscience de lui-même. Et plus il donne, mieux il se dégage de sa gangue. L'activité mentale entraîne un passage de l'inconscient à la conscience, un courant continu allant de l'un à l'autre. Penser, c'est faire passer l'inconscient dans la conscience. Pour que cela puisse se produire ainsi, certaines conditions doivent au préalable exister, à savoir une organisation de la vie mentale qui permette la réflexion, la possibilité de prendre comme objet de pensée sa propre activité psychique.

Mais, nous l'avons vu, cette vie psychique existe avant qu'elle se réfléchisse. Elle est là, avec sa sensi-

Digitized by Google

n'est pas arrivée à connaître, notons-le bien, en s'observant elle-même, mais par des observations indirectes. Elle n'intervient pas, une fois cette impulsion donnée, pendant le travail ; celui-ci s'opère indépendamment d'elle ; il comprend la transformation du tonus de l'activité organique en états affectifs élémentaires, provoqués par cette activité même ou, si l'on préfère, par la réaction individuelle ; il comprend ensuite la mise en mouvement des tendances constitutives de l'inconscient dynamique ; la réaction individuelle devient ici plus intégrale ; elle est la synthèse du mouvement des tendances constitutives du sujet avec les impressions venues du monde extérieur.

Le résultat de ce double mouvement : réaction aux impressions de l'ambiance, réaction des tendances qui constituent l'inconscient dynamique, élément essentiellement vivant de notre vie psychique, ce résultat, disons-nous, apparaît dans la conscience comme état affectif. La synthèse mentale associe cet état affectif d'une part avec la représentation de la chose extérieure qui l'a provoqué à se produire, d'autre part avec notre affinité plus ou moins grande pour cette chose. Le produit de la synthèse se représente dans la conscience, par conséquent se définit, prend un nom, et nous avons ainsi un sentiment élémentaire : désir, plaisir, peine.

Le nombre de nos signes ou mots étant limité, nous sommes obligés de comprendre sous le même nom des états affectifs ayant chacun sa note propre, sa nuance, si on les prend comme vécus, comme psychologiques, mais semblables physiologiquement en ce qu'ils émanent d'une même réaction organique. Les nuances multiples, la valeur qualitative des sentiments en tant que vécus et éprouvés chacun d'une manière unique, originale, proviennent des tendances auxquelles ils se rattachent, des combinaisons qui les intéressent, des associations dans lesquelles ils ren-

Digitized by Google

trent : en tant que *faits concrets*, dans le moment où ils se produisent, synthétisant l'action extérieure, la réaction du sujet, la représentation que ce dernier se fait de l'événement extérieur auquel il rapporte sa réaction, c'est bien en tant que faits concrets que les états affectifs, dans leur intégralité et pris sur le vif, revêtent un coloris particulier : en ce sens, l'on a dit que jamais nous ne vivons deux fois le même sentiment.

En dénommant les sentiments, nous les simplifions, et cela, pour deux raisons : d'abord nous nous livrons à une analyse sur les réactions qui accompagnent les états affectifs, nous rapprochons ceux dont les manifestations extérieures se ressemblent et qui nous paraissent avoir le même fondement ; ensuite, la nécessité de communiquer simplement et rapidement avec autrui et de classer d'une manière commode les faits psychologiques que nous n'avons pas le temps d'évoquer dans toute leur réalité, chaque fois que nous y pensons, nous engage à substituer, aux choses que nous ressentons, un concept, une notion abstraite et générale.

Mais interrompez les occupations qui vous absorbent, laissez remonter en vous les souvenirs de ce que vous avez éprouvé : vous les sentirez revenir avec leurs nuances vraies ; ils retrouveront leur existence à la fois organique et psychologique ; la détente de votre attention leur laissera libre cours, ils évoqueront des idées que seuls ils peuvent faire apparaître. Ce travail, qui sera chez la majorité des hommes, distraction ou rêverie, l'artiste le laissera se produire largement en lui, puis il le saisira d'un regard pénétrant et lui empruntera tout son éclat pour le projeter dans son œuvre ; la condensation se fera par la synthèse de la volonté attentive.

Digitized by Google

§ 4. — L'inconscient héréditaire.

La question de l'hérédité psychologique est beaucoup moins avancée que les autres problèmes étudiés jusqu'à présent. En réalité, l'on n'a pu aller au delà de certaines constatations empiriques. La connaissance de l'activité inconsciente sera sans doute de quelque secours dans l'interprétation des faits. Les discussions sur le mécanisme biologique de l'hérédité sont si vives, les écoles si nettement tranchées, les arguments apportés de part et d'autre si concluants quand on accepte une théorie, et si peu dès que l'on reste impartial, que nous pouvons considérer la science des phénomènes héréditaires comme étant dans un état aussi peu développé que la météorologie.

Au point de vue psychologique proprement dit, les livres de Galton et de Ribot donnent de nombreux renseignements de faits, mais si je prends les conclusions de ce dernier, elles me semblent éviter de préciser. Dire que « les parents ont une tendance à léguer tous leurs caractères psychiques, généraux et individuels, anciens et nouvellement acquis » est une formule trop large, contredite par les deux suivantes : « L'un des parents peut avoir une influence prépondérante sur la constitution mentale de l'enfant », et : « Les descendants héritent souvent des qualités physiques et mentales de leurs ancêtres et leur ressemblent, sans ressembler à leurs parents ». L'atavisme et l'hérédité ne sont que des cadres, non des explications scientifiques.

Nous sommes donc livrés à quelques statistiques, extraites de la biographie d'hommes illustres. Pour arriver à quelque chose de précis, il faudrait suivre de près le développement physiologique et psychologique de familles, prises dans des conditions physiques et sociales différentes, à des époques diffé-

Digitized by Google

rentes. Et tant qu'on n'aura pas à ce sujet des monographies détaillées, avec la détermination exacte de toutes les particularités de chacun, obtenues par les divers moyens d'investigation dont nous disposons, depuis l'épreuve expérimentale jusqu'aux interrogatoires, il sera impossible de rien affirmer de précis. Les faits sont ici trop complexes.

Que l'hérédité existe, que l'atavisme existe, les observations relevées jusqu'à ce jour le prouvent abondamment. Mais à quel point? On n'en sait rien. Aussi nous ne pourrons émettre que des hypothèses, suggérées par l'étude de l'inconscient. Entre l'inconscient et l'hérédité, il y a de très importants rapports.

Il nous paraît que l'hérédité doive s'étudier non seulement dans les dispositions intellectuelles, mais dans les sentiments, les mouvements, l'expression, la formation d'habitudes. L'on a vraiment avancé à ce propos les thèses les plus hasardées : ainsi n'a-t-on pas cru, dans l'école utilitariste, que des sentiments aussi complexes que les sentiments altruistes tendaient à se fixer par hérédité? Que des habitudes sociales se fixent ainsi, cela même n'est pas démontré. Mais l'altruisme ou l'égoïsme, produits d'une réflexion avancée et non de réactions naturelles, comment oserait-on affirmer que cela s'hérite? L'aptitude à marcher, à parler, à écrire doit s'apprendre pour chaque individu, au prix de mille efforts. Par quel miracle un système de morale pourrait-il s'hériter?

On voit de combien d'obscurité et d'incertitude la question de l'hérédité est entourée. A-t-on suffisamment étudié les aptitudes au mouvement? Sans doute on a constaté, chez les animaux, qu'il se forme, par hérédité, des instincts, qu'il se transmet des manières d'agir. Mais ce qui peut s'expliquer chez les animaux n'a pas son corrélatif chez l'homme : ici la richesse psychologique a pour conséquence une beaucoup plus grande instabilité, et la complexité des faits ne

Digitized by Google

permet pas l'établissement de lois simplistes. Il importe, dans cette question, de ne pas se payer de mots. Le rôle de l'individu, l'originalité et la puissance des sentiments et des tendances personnels, la variété toujours plus grande dans le caractère des individus, variété qui s'accentue à mesure que se différencient les sociétés, éloignent les civilisations fortement développées de tout ce qui s'observe chez les animaux et même chez les primitifs. La conception biologique perd du terrain chaque jour et dans la psychologie et dans la sociologie.

On a fait fausse route en cherchant, dans un genre de lois imitées des lois biologiques, des applications simplistes à la vie mentale de l'homme. Le rapprochement est impossible à cause même du développement particulier de cette dernière. Elle n'est évidemment pas tombée du ciel, mais son développement l'a entraînée si loin que bien des hommes croient devoir élever une infranchissable barrière entre la psychologie humaine et celle des autres êtres. Considérons ce fait comme symptomatique : il prouve combien l'évolution de la vie psychique dans l'humanité a été menée loin. Dès lors, il n'est pas possible de la ramener à des combinaisons d'éléments simples. Et si pourtant l'on doit viser à la formuler en lois, il faut que ces lois ne soient pas l'imitation ou la caricature d'hypothèses biologiques, mais qu'on les obtienne par l'étude des faits psychologiques eux-mêmes.

Voici, à titre d'hypothèse, le résultat auquel m'a conduit l'examen des faits. Que l'on considère ces quelques idées comme un plan pour des observations et des vérifications expérimentales, rien de plus.

Il est bon d'abord de classer les documents dont on dispose. Pour l'hérédité des tendances affectives, les seules observations précises ont été faites sur des malades. Pour déterminer la pathologie des émotions

Digitized by Google

et des sentiments, on a cherché l'état physique et mental des ascendants, mais, autant que nous ayons pu nous en rendre compte, soit dans les cliniques, soit dans les revues médicales, le but des psychiatres a été plutôt de déterminer les antécédents de la maladie que d'obtenir des données sur la manière dont les caractères héréditaires se transmettent. En tout cas, les matériaux assemblés ici sont très précieux. Leur utilisation exigerait une analyse détaillée.

Il y aurait ensuite à examiner l'hérédité des fonctionnements psychologiques, par exemple de l'habitude, de la mémoire, de l'imagination créatrice, du raisonnement. Naturellement il s'agirait autant de l'hérédité dite normale que de l'hérédité pathologique. Quant à l'hérédité des dispositions intellectuelles, il me semble que l'on a réuni plus de faits pour ce dernier groupe que pour le précédent. Ainsi l'on trouvera dans Ribot, d'après la statistique dressée par Galton, un certain nombre de noms d'artistes et de savants qui ne sont pas isolés dans leurs familles; d'autres membres de la famille ont eu une réelle valeur dans des branches d'activité analogues à celles qu'ont illustrées les plus célèbres d'entre eux. On a souvent cité la famille de Jean-Sébastien Bach. Je reproduis la notice de Ribot : « La famille des Bach est peut-être le plus beau cas d'hérédité mentale qu'on puisse citer ». Elle commence en 1550; le dernier musicien de la famille, d'après Spitta, est Jean-Chrétien, mort en 1846, simple paysan. « Les Bach contractèrent de nombreux mariages avec des filles d'anciens maîtres de musique, d'organistes, de musiciens de ville, etc., comme le comportait à cette époque l'usage de la corporation. » On a donc ici un exemple de sélection artificielle. « Dans cette famille, on compte 29 musiciens *éminents* et Fétis en mentionne 57 dans son *Dictionnaire biographique* ».

Comme analogue parmi les familles d'hommes de

Digitized by Google

science, on peut citer la famille Bernoulli dont Ribot donne en partie la généalogie. A la liste de Galton on pourrait aisément, en examinant les biographies des contemporains, ajouter beaucoup d'exemples. Pour ma part, j'en connais plusieurs dans mes relations les plus proches.

Comment expliquer ce fait dont il existe tant d'exemples? Qu'est-ce qui paraît ici exister dans certaines familles et se transmettre ? On dira : des dispositions. Mais c'est là un terme empirique. Est-ce le sentiment artistique? On peut en douter, les sentiments comme ceux-là étant très complexes et appartenant proprement à la vie psychologique individuelle; ils ont leur genèse, leurs associations, leur évolution. Ce sont encore moins des idées qu'on peut hériter ou des fonctionnements psycho-physiologiques complexes; car des fonctionnements plus simples et en usage à travers des milliers de générations, comme la parole, ne s'héritent pas et doivent s'apprendre. Ici l'on dira qu'ils s'apprennent plus ou moins aisément, mais cela n'enseigne rien sur l'hérédité psychologique. Il semble que ce soit plutôt dans le domaine des aptitudes motrices qu'il faille chercher. Ce serait l'habileté technique qui formerait le lien entre les différentes personnes d'une même famille, manifestant des dispositions analogues, ou plus exactement la tendance psycho-physiologique à organiser tels ou tels mécanismes, à établir telles ou telles synergies de mouvements dans le cerveau.

Cette interprétation aurait pour elle le fait que chez les enfants prodiges, le mécanisme mental devance de beaucoup les qualités qui, plus tard, doivent constituer l'activité artistique. Au Congrès de psychologie de 1900, Ch. Richet fit une communication sur un enfant de 3 ans 7 mois, Pepito, jouant du piano sans avoir eu de leçons, aussi bien qu'un adulte de 18 ans qui aurait étudié. Il exécutait par exemple

Digitized by Google

l'*Alla Turca*, de Mozart. Pour le reste, rien d'anormal chez le sujet. Quelques antécédents du côté maternel.

L'on a tort, nous semble-t-il, de citer l'un parmi l'autre, comme on le fait dans les statistiques, tous les cas de dispositions intellectuelles ayant plusieurs représentants dans une même famille. Il faudrait distinguer avec soin et rechercher d'abord les cas se rapprochant de celui que nous venons de citer.

Mais il y en a d'autres encore, dans lesquels les dispositions ne se développent que graduellement et sous l'influence du milieu. Quelle est la mesure de cette influence ? Il est nécessaire de le savoir. Un enfant élevé dans un milieu de musiciens et entendant de la bonne musique, encouragé par l'entourage et instruit par des gens compétents, peut devenir un exécutant estimable et même un compositeur de talent, sans rien présenter de génial. Le cas est fréquent dans tous les arts et dans toutes les professions libérales. Si l'on place dans de bonnes conditions sociales des enfants choisis dans les familles où l'hérédité est nulle pour la forme d'activité que ces enfants développeront, en supposant ceux-ci d'une intelligence moyenne, ils arriveront à des résultats, en admettant bien entendu qu'ils n'aient ni incapacité ni répugnance spéciale pour ce qu'on exige d'eux.

Il importe donc de distinguer entre des prédispositions réelles et une éducation influencée par le milieu social, et de ne pas prendre les effets de cette dernière pour les produits d'une prétendue hérédité.

Il serait intéressant aussi de relever dans combien de cas les dispositions au même genre d'occupation se retrouvent chez plusieurs membres d'une même famille et d'autre part, combien de cas où l'on relève des prédispositions pour un art ou un travail intellectuel *apparenté* à celui des ascendants. Par exemple Leibniz, génie universel sans doute, mais surtout

Digitized by Google

mathématicien et philosophe, dont le père était professeur de jurisprudence.

Une autre question très curieuse aussi qui se pose au psychologue est celle des différences qui pourraient résulter de la prédominance de l'hérédité paternelle ou de l'hérédité maternelle. On cite souvent des hommes remarquablement doués dont la mère était particulièrement intelligente. N'y a-t-il pas des caractères psychologiques spéciaux dans les dispositions héréditaires, quand elles procèdent de cette façon? Et ce qui rend ces questions encore plus difficiles, c'est l'atavisme, les dispositions qui, comme certaines maladies, sautent une génération ou plusieurs.

Quelle que soit la solution ou probablement les solutions multiples et les lois aujourd'hui insoupçonnées auxquelles une étude méthodique de ces questions pourrait conduire, ce qui nous intéresse ici, c'est le rôle de l'inconscient héréditaire chez l'individu. Dans les cas de *vocation* manifeste, se déclarant avant que la réflexion n'en puisse analyser les prodromes, un inconscient mécanique se forme, qui rappelle de très près l'inconscient dans les actes automatiques, appelé aussi, comme nous l'avons vu, subconscient. On dirait que, d'une génération à la suivante se produit le même processus que nous constatons chez un individu, quand une activité se facilite par l'habitude et n'a plus besoin, pour se dérouler parfaitement, que d'un très léger contrôle de la conscience. C'est pourquoi nous indiquions tantôt le côté technique de ces manifestations intellectuelles comme devant être scrupuleusement examiné au point de vue de l'hérédité.

Mais il semble que l'hérédité ne se borne pas là. Certaines *tendances*, peut-on se demander avec raison, ne sont-elles pas héréditaires, ou plus exactement, certains éléments qui entrent en composition dans ces tendances ne le sont-ils pas? Nous serions disposés à admettre, d'après ce qui précède, que ce sont des élé-

Digitized by Google

ments moteurs. Ils suffisent pour expliquer les prédispositions. S'il en était ainsi, on comprendrait que les influences extérieures agissent sur les tendances exactement comme, dans la vie individuelle, les sensations, lorsqu'elles servent de déclic à des fragments entiers de mémoire ou, comme on dit, à des touts dont une sensation réveille l'ensemble : car cette sensation fait réapparaître une représentation qu'elle a produite antérieurement, et il suffit qu'elle se manifeste pour que tout un passé remonte à la conscience. On croirait, dans les dispositions héritées, que parfois une série d'impressions provoque l'éveil de tendances assoupies : mais cette fois, ces tendances sont nées non pendant la vie individuelle du sujet qui en est le porteur, mais elles ont été formées chez ses ancêtres ; on trouve chez les descendants une singulière facilité à certains genres d'associations cérébrales : celles-ci servent d'intermédiaires aux tendances qui vont se former.

La personne qui les sent apparaître dans sa vie mentale ne subit-elle pas, en cela, l'ascendant inconscient d'une activité qui s'impose à elle et qu'elle ne pourrait pas empêcher de se réaliser ? Ou si elle l'empêche, au prix de quels renoncements et de quelles souffrances morales ! Une nécessité d'airain est seule plus forte que cet élan qui s'est préparé à travers des générations.

Outre la catégorie d'inconscient héréditaire traitée jusqu'ici, les statistiques signalent des hommes de génie dont les antécédents échappent. On ne connaît pas assez leur famille et, extérieurement du moins, on ne découvre rien qui puisse expliquer leur apparition.

La vérité est que souvent l'on est mal documenté et qu'il faudrait avoir la preuve incontestable d'une absence totale d'influence héréditaire ou de dispositions analogues dans la famille, pour exclure de l'explication précédente les génies qu'aucune disposition ne rattache à leur entourage.

Digitized by Google

Il y a cependant un genre d'hérédité qui me semble aussi important que le précédent et, on va le voir, spécialement intéressant au point de vue psychologique.

Certains enfants développent des facultés intellectuelles remarquables qui ne sont que l'éclosion de *désirs refrénés* et de rêves plus ou moins nettement formulés par leurs parents. Le père d'Andersen, le célèbre conteur danois, était fils de fermiers qui avaient été dans l'aisance et qu'un incendie avait réduits à la misère. Cet homme avait dû apprendre le métier de cordonnier, malgré son désir ardent de faire des études. Andersen raconte : « Je me souviens que, lorsqu'un jour un élève du collège vint chez nous pour commander des chaussures, et, tout en se faisant prendre mesure, parla de ses livres, mon père me serra brusquement dans ses bras : Voilà la voie que j'aurais voulu suivre, dit-il, et il ne parla plus de la journée ». (Stéphanie Chandler, *H. Ch. Andersen.*)

Le cas est typique et je le crois fréquent : le fils réalise certaines possibilités ou tendances qui n'ont pas pu, à cause des circonstances, se faire jour chez le père. Malgré son instruction rudimentaire, Andersen, poussé par une force inconsciente, devint écrivain et réalisa sous cette forme le désir immodéré de savoir et d'activité intellectuelle resté inassouvi chez son père.

Un semblable désir ne peut naturellement pas être comparé à des lubies ou des cas d'imitation sociale, comme on en observe chez les personnes qui, parce qu'une lecture leur plaît ou qu'un virtuose les charme quelques heures, déclarent qu'elles auraient voulu être artistes ou écrivains. Non ! il s'agit de désirs profonds, ancrés dans la personnalité et continuant à vivre à l'état latent dans le cœur de l'homme, même aux jours où ils laissent la conscience en repos. En interrogeant les biographies, on trouvera d'autres exemples proches de celui que nous avons rapporté.

Digitized by Google

Ici, nous sommes en présence d'un fait qui, d'une génération à la suivante, rappelle ce qui se passe dans la vie individuelle lorsque nous refrénons une idée et la chassons, notre attention étant occupée ailleurs et n'ayant pas de temps à perdre. Si l'attention se détend, l'idée revient ; cela se passe également dans le rêve.

Cette idée, croyons-nous, se rattache à d'importantes tendances inconscientes. Et encore ici, l'enfant chez lequel ces tendances éclateront les éprouvera en lui, dominatrices, et ne pourra s'empêcher de les traduire en actes. Il se rendra compte de leur présence, mais sans les comprendre d'abord ; et quand la réflexion les éclairera, elles se seront pleinement affirmées, jaillissant d'un inconscient qui nous conduit au delà de la vie individuelle.

En résumé, les phénomènes d'hérédité psychologique que nous venons d'envisager nous paraissent correspondre à deux manifestations d'activité inconsciente que nous avons étudiées dans la vie individuelle : d'une part l'inconscient automatique, d'autre part le psychisme latent qui s'exprime dans les tendances.

*
* *

Nous avons terminé l'analyse de l'inconscient dynamique. Nous croyons pouvoir répéter que les processus qui le composent ne s'expliquent pas par les lois de l'habitude et ne sont pas des variétés de l'inconscient automatique. Celui-ci répète, celui-là crée.

Notre étude nous a donc conduits de l'inconscient psycho-physiologique à l'inconscient automatique et de celui-ci à l'inconscient dynamique, comme si nous avions pénétré de la périphérie à l'intérieur de la vie mentale. Mais qu'on n'attribue à ce terme aucun sens mystérieux : l'inconscient dynamique ne règne pas en

Digitized by Google

bilité et son action, avec ses tendances et ses mouvements. La conscience est d'abord cette vie en tant que vécue, en tant qu'éprouvée et agie à la fois. Ce n'est pas la conscience qui la crée, elle en fait partie tout simplement ; elle est, parce que la vie mentale tout entière est une activité synthétique.

L'inconscient dynamique est le contenu des tendances ; le subconscient est l'effet de l'activité mentale dans sa totalité ; l'inconscient psycho-physiologique lui-même porte la marque de la synthèse et sans doute, en remontant l'évolution, l'on pourrait reconstituer hypothétiquement les efforts qui ont présidé à sa formation. Ainsi les manifestations de l'inconscient, tout en désignant des aspects différents de notre activité psychique, procèdent d'un même centre de jaillissement. Elles indiquent l'effort de cette activité, son inépuisable impulsion. Partout cette force intérieure est présente. Les formes qu'elle revêt varient suivant les rapports qu'elle a à soutenir : organisation des mouvements d'adaptation, puis systématisation de processus sensitifs et moteurs, ensuite tendances affectives soutenant à la fois la pensée et l'action, enfin réflexion de la pensée sur elle-même.

A certains moments, l'ensemble de l'inconscient s'illumine comme d'un éclair ; ces moments durent peu et, dans l'état actuel de notre développement mental, ne se maintiennent que par une volonté tendue ; nous apercevons alors, comme en une vision animée, le monde innombrable qui s'agite en nous et les mille liens qui nous rattachent aux êtres et aux choses. Depuis la fin du XVIIIe siècle, on a commencé à s'occuper de cette étrange manière de connaître, qui se passe de l'abstraction et des idées pour plonger un regard spirituel dans l'âme. On l'appelle *intuition* et, parmi les philosophes contemporains, c'est Henri Bergson qui en a le mieux fait comprendre l'importance.

Mais cette connaissance intuitive, qui ressemble

Digitized by Google

étrangement à l'invention de l'artiste et du savant, ne se manifeste qu'à intervalles. Car il nous est plus aisé de fixer en idées le produit de l'activité psychique et de faire passer ainsi de l'inconscient à la conscience ce qui est, en soi, essentiellement concret et vivant. Les idées immobilisent ce qui est mouvant et l'abstraction décolore la réalité. Sans doute. Pour que la conscience délimite ses objets, il faut qu'elle fixe les traits de son tableau. Mais elle n'en aide pas moins l'intuition : car celle-ci ne pourrait se soutenir longtemps. L'homme de génie, après avoir longuement préparé sa création, aperçoit soudain d'un coup d'œil l'ensemble vivant de l'œuvre qu'il médite ; elle est là, debout, dans son impérieuse puissance. La vision dure peu ; un instant, l'éclat du regard a vu jusque dans les profondeurs de l'inconscient et la pensée, pendant ce moment de clarté, a puisé dans les flots qui roulent ses mouvants trésors, toutes les richesses qu'elle disposera harmonieusement, en réalisant ce qu'elle médite.

Il lui faut maintenant des lignes, des dessins précis et mesurés, des esquisses raisonnées ; mais en dessous, inconsciemment, la vie est là qui la soutient ; elle seconde l'attention par l'enthousiasme ; elle envoie, quand la pensée hésite, des suggestions inattendues, mais espérées ; elle travaille en rêve, dans les promenades, dans les intervalles de repos. Elle collabore en sourdine au chant et le seconde de sa polyphonie complexe. Et à chaque instant elle féconde la conscience. Celle-ci éprouve alors la joie de connaître sa force ; elle sent qu'elle contient plus que les quelques idées qui, successivement, s'alignent dans le langage. Sans le vouloir, elle est portée par une insondable animation, et le mouvement de tout ce qui constitue l'activité psychique se traduit dans son expression par une variété rythmique d'une incalculable richesse. Elle dispose de combinaisons infinies de sons, de timbres,

Digitized by Google

de nuances, de lignes qui s'enchevêtrent et se croisent de mille manières. Et l'art, qui rend cet extraordinaire fourmillement, fait passer le souffle du rythme à travers les idées et rend à celles-ci la vie concrète dont la pensée consciente les avait vidées : c'est l'art, comme Richard Wagner l'avait compris, qui forme la synthèse supérieure du savoir et de la vie, de la conscience et de l'inconscient.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

L'INCONSCIENT ET LA VIE RELIGIEUSE

La psychologie religieuse est, depuis ces dernières années, entrée dans une voie nouvelle ; si l'on compare la manière dont un grand nombre d'auteurs, depuis les rationalistes du XVIIIe siècle jusqu'aux matérialistes du XIXe siècle traitaient les faits de croyance, avec les écrits des psychologues de l'heure présente, on ne peut que se réjouir des progrès accomplis. De Letourneau par exemple à James ou à Delacroix, on a fait du chemin.

Personne, parmi les psychologues, n'oserait actuellement s'attirer le ridicule de parler à la légère de l'exaltation sublime du mystique, de l'élan sincère d'un cœur ardent vers son Dieu, ni rabaisser la croyance et la considérer comme une forme primitive du savoir, qu'inévitablement la raison doive supplanter un jour. L'analyse des convictions de la foi, sous leurs formes différentes, a montré que le positiviste ou le savant qui poussent des cris de réprobation quand on leur parle d'âme ou d'Être suprême, adorent des idoles d'une classe beaucoup inférieure et se font des fétiches de la Science, de l'Évolution et d'autres entités impersonnelles et vides. Incapables de s'élever à des enthousiasmes plus lyriques, ils nient ce qu'ils ne peuvent concevoir ; mais le besoin de croyance se venge sur eux ; ils croient, mais leur foi manque quelque peu

Digitized by Google

d'envolée ; ils retournent à d'obscures superstitions et nient les formes évoluées du sentiment religieux.

C'est à eux que s'adresse cette parole de W. James : « Rien n'est plus stupide que de traiter un fait psychologique comme s'il n'existait pas, simplement parce que nous sommes incapables de l'éprouver nous-mêmes. Un tel préjugé nous paraît surtout dangereux dans des esprits de culture classique et de tournure académique ; pour eux, tout ce qui est en dehors de l'ornière, en dehors de la science officielle, est nul et non avenu. Gardons-nous de tomber dans ce piège ».

Et Leuba, parlant des grands mystiques, dit : « Les croyants, malgré leur admiration naïve et benoîte pour ces prodiges de l'amour de Dieu, se sont souvent rapprochés davantage d'une juste appréciation que les physiologistes ».

C'est encore James qui a donné le ton aux études récentes sur les faits religieux en écrivant : « Malgré l'intérêt que présentent l'origine et les premiers degrés d'un développement, il convient, quand on se préoccupe avant tout de pénétrer le sens d'une chose, de s'adresser aux formes les plus parfaites et les plus complètement épanouies ».

Le psychologue parle dans ces lignes et ce qui lui importe n'est pas l'évolution purement apparente d'une forme d'activité, mais cette activité elle-même, ses manifestations psychiques, sa vie intérieure, sa signification pour la conscience. Les travaux que nous citerons concordent en ce sens. Le point de vue historique et social ne peut être que d'un très petit secours à celui qui s'efforce de comprendre la portée d'un sentiment ou la valeur d'une idée. Il lui faut mettre ce sentiment et cette idée à l'épreuve, les connaître dans leurs rapports avec l'esprit qui les conçoit, saisir leurs contradictions autant que leur puissance et les apprécier d'après ce qu'ils sont en eux-mêmes, non d'après les phénomènes accessoires qu'ils entraînent.

Digitized by Google

De même que leurs manifestations extérieures seront insuffisantes à donner la clé de leur action, l'étude de leurs concomitants physiologiques risque d'induire en erreur le psychologue et de le détourner de sa véritable étude. « S'il est exact que les grands mystiques n'ont pas échappé aux tares névropathiques, qui stigmatisent presque toutes les organisations exceptionnelles, il y a en eux une puissance créatrice de vie, une logique constructive, une expansion réalisatrice, un génie, en un mot, qui est à vrai dire l'essentiel. » En conséquence, on s'est adressé à quelques représentants typiques du sentiment religieux, à des mystiques, à des convaincus, à des croyants éclairés ; l'on a considéré comme tout à fait insuffisant pour l'intelligence des faits religieux de s'attarder aux traditions, aux manifestations matérielles du culte, à tout ce qu'il y a d'hypocrite dans le masque de religiosité dont beaucoup de gens s'affublent soit par intérêt, soit par prétendue convenance, ainsi que des basses superstitions de l'ignorant. On s'attache, au contraire, à la fois vivace et active et aux faits typiques de la conscience religieuse.

Or, ce qui caractérise la vie religieuse, c'est, comme le dit James, « l'existence de forces extérieures à la conscience claire de l'individu, qui jouent dans sa vie un rôle rédempteur ». Les phénomènes religieux sont plus fréquents et beaucoup plus complets chez les individus dont la vie inconsciente est riche et dont la vie mentale ne se borne pas au raisonnement voulu, artificiel, sans inspiration. Nous savons que l'inconscient est un réservoir de tendances vivantes, que l'émotivité colore la plupart de ses processus et que, dans ses manifestations intégrales, l'inconscient ne se répète pas, mais crée du nouveau. Il est impossible d'étudier la psychologie religieuse sans tenir compte de l'inconscient. L'étude des conversions est particulièrement instructive à ce sujet. L'on en trouvera une collection remarquable d'exemples dans Starbuck

Digitized by Google

(*Psychology of Religion*) ainsi que dans l'ouvrage de W. James, l'*Expérience religieuse*.

Il est nécessaire cependant de préciser : car le terme d'inconscient, pris en général, ne signifie pas grand'-chose, tandis qu'il reçoit un contenu tout à fait déterminé, si l'on se rend compte, comme nous avons essayé de le faire, des différents processus qui concourent aux fonctions psychiques non conscientes.

Or, comme sous l'influence de Pierre Janet, on a surtout expliqué le conscient par le subconscient ou automatisme, il en est résulté une très singulière confusion chez plusieurs auteurs ; nous allons en reparler d'une manière détaillée. Nous signalons d'abord, en général, la méprise que voici : l'on constate l'importance de l'inconscient dans la vie religieuse, on lui attribue une force créatrice supérieure à celle de la conscience, et d'autre part on veut l'expliquer par l'automatisme qui n'a pas du tout ce caractère et ne peut, en dehors de la synthèse mentale, produire que du désordre. La contradiction est manifeste. D'où vient-elle, sinon de ce que les auteurs ne peuvent l'éviter, *faute d'avoir reconnu la différence profonde entre subconscient ou automatisme et inconscient dynamique ?* Ils attribuent à l'automatisme une définition qui ne vaut que pour l'inconscient dynamique. Certains d'entre eux reconnaissent la nécessité d'établir une distinction dans les processus inconscients, mais aucun ne l'essaye et l'on se contente de répéter les théories de Pierre Janet.

Qu'allègue-t-on pour introduire la notion d'automatisme dans l'explication de la vie religieuse ? Certains états d'esprit chez les mystiques, caractérisés par un certain abandon, un laisser aller, une substitution, à l'attention volontaire du sujet, de processus d'idéation qui semblent se produire en dehors de cette attention et qui relèvent de l'automatisme, comme on l'infère de la notation ci-dessus rappelée. La personnalité

Digitized by Google

plus ample qui se substitue à la personnalité ordinaire et que les mystiques attribuent à l'influence de Dieu, serait une manifestation de l'automatisme.

Or, à bien analyser les faits, l'état de surélévation du mystique *ne ressemble en rien à l'automatisme.* « Je me sens tout à coup saisie par ce recueillement et par cette élévation d'esprit, sans pouvoir y résister, dit sainte Thérèse, et je me trouve ensuite, en un instant, enrichie des trésors spirituels qui sont les effets de ces sortes de faveurs. » Voilà bien un aveu que nous rapprocherions plus volontiers de l'invention et de l'inspiration que de l'automatisme.

Leuba, en analysant les écrits de Mme Guyon, signale l'assimilation de plus en plus complète des tendances supérieures dans le *moi* et la formation d'une personnalité nouvelle ; il a fallu pour y arriver une lutte entre les tendances opposées de sa nature. C'est finalement, dit Leuba, le *moi central* qui triomphe, après avoir groupé les tendances vivantes *suivant leur valeur morale.* Nous sommes donc bien en présence de la si féconde collaboration de l'inconscient dynamique et de la synthèse ; rien ici ne rappelle la misère psychologique de l'automatisme.

Chez Tauler aussi, l'effort du mystique consiste à subordonner les tendances inférieures aux tendances supérieures, considérées comme se rattachant à la volonté divine. Il serait donc erroné de comparer ces phénomènes à des idées fixes ou à des impulsions morbides.

Ce qui a provoqué le rapprochement entre mystiques et déséquilibrés, c'est le caractère impulsif et exalté que revêt souvent leur idéation, mais combien cette impulsion et cette exaltation sont sthéniques ici, à en juger par leurs résultats.

La soudaineté de la vision, l'enrichissement de la pensée : voilà bien deux caractères que l'automatisme ne présente pas, mais que nous reconnaissons comme

Digitized by Google

appartenant à l'inconscient dynamique. De plus, quand l'automatisme triomphe, la désagrégation de la personnalité s'ensuit; la synthèse faiblit, le niveau mental descend, les états affectifs sont désordonnés, exagérés. Or, dans les stades les plus développés du mysticisme, l'individu atteint un degré d'activité admirable; ses pensées et ses actes sont singulièrement bien organisés; ils forment un système cohérent; ses sentiments sont solides et puissants. L'imagination subconsciente, reconnaît Delacroix, est au service de l'activité dominante; l'inspiration a bien la forme passive qu'elle prend toujours, mais le sujet est secondé par elle; les pensées viennent en masse, claires, abondantes. Sainte Thérèse, dans ces circonstances, croit celles-ci dictées par Dieu et elle sait prendre patience jusqu'à ce qu'elle sente que Dieu est disposé à l'éclairer.

Delacroix ne peut s'empêcher de reconnaître le caractère *dynamique* de ce qu'il prend pour de l'automatisme, ainsi que la tendance à « l'équilibre final » de la pensée du mystique, quelles que soient les oscillations que subisse sa vie mentale. Ce sont bien les caractères de l'inconscient dynamique, tel que nous l'avons établi, et du passage de l'inconscient dynamique à la conscience.

Ce caractère dynamique du sentiment religieux, Durkheim l'établit avec force dans son ouvrage sur les *Formes élémentaires de la vie religieuse*. A la séance de la Société française de philosophie du 4 février 1913, il insiste sur le caractère de cette notion. Il la considère comme une idée essentielle de son livre. Et en effet, pour le psychologue, elle est d'un intérêt majeur.

« On a souvent vu dans la religion, dit Durkheim, une sorte de spéculation sur un objet déterminé; on a cru qu'elle consiste essentiellement en un système d'idées, exprimant plus ou moins adéquatement un

Digitized by Google

système de choses. Mais ce caractère de la religion n'est ni le seul ni le plus important. Avant tout, la vie religieuse suppose la mise en œuvre de forces *sui generis*, qui élèvent l'individu au-dessus de lui-même, qui le transportent dans un autre milieu que celui où s'écoule son existence profane et qui le font vivre d'une vie très différente, plus haute et plus intense. Le croyant n'est pas seulement un homme qui voit, qui sait des choses que l'incroyant ignore : c'est un homme *qui peut davantage*. Les fidèles peuvent se représenter inexactement le pouvoir qu'ils s'attribuent, le sens dans lequel il s'exerce. Mais ce pouvoir, en lui-même, n'est pas illusoire. C'est lui qui a permis à l'humanité de vivre. » Durkheim insiste sur ce qu'il appelle « la vertu dynamogénique » de la religion.

Même dans les caractères qui ressemblent le plus à l'automatisme, je serais plutôt disposé à nier qu'il s'agisse de cette manifestation particulière d'activité inconsciente. Que remarquons-nous en lisant les analyses recueillies par Delacroix? Dans ces états prétendûment subconscients, le mystique procède à une analyse détaillée de ce qui se passe en lui; il s'observe, il écoute et regarde et invente une multitude d'*images* et de *symboles* pour décrire son état, images variées, destinées à ne rien laisser échapper des sentiments éprouvés. Or, loin d'être automatique ou subconsciente, cette manière de procéder est celle d'un esprit entraîné à s'observer et prêt à noter les moindres nuances révélées par l'introspection. Et les états affectifs sont en majeure partie traduits par des images de lumière, de beauté, d'harmonie; à travers les oscillations dont nous parle Delacroix, c'est un progrès, une organisation plus parfaite qu'il nous signale dans les états mystiques. Ne sommes-nous pas à l'opposé de l'automatisme ?

Ce fut un réel progrès de ne plus considérer les mystiques comme des malades : Delacroix le proclame

Digitized by Google

avec raison. Ce serait un nouveau progrès que de ne plus comparer leur vie mentale à des formes inférieures de synthèse et de ne pas croire que l'on a tout dit quand on a prononcé le terme de subconscient et d'automatisme. C'est là une solution simpliste qui avance très peu.

Admettons même que dans certains cas particuliers, — une lettre de Mme Guyon révélant un état d'irrésolution chez le sujet, — on puisse parler d'aboulie. Mais jugera-t-on la vie mystique d'après certains moments de lassitude chez une femme, naturellement exaltée par ses préoccupations morales ? Les trop rares témoignages de saints cités par Delacroix prouvent un bon équilibre moral. L'automatisme n'est plus invoqué. Mais l'inconscient ne le sera-t-il plus ? Et cette fois, ce sera l'inconscient dynamique et pas un autre.

C'est bien l'inconscient dynamique tel que nous l'avons étudié et nullement le subconscient que Delacroix décrit quand il nous dit qu'il consiste en ce que des idées préparées par la conscience réfléchie, mûrissent peu à peu avant de donner leurs résultats pleinement. Le processus décrit est exactement celui que nous fait connaître Poincaré à propos de l'invention scientifique : la volonté consciente prépare l'idée, l'inconscient l'élabore, soumis comme il l'est, à une discipline de travail par cette volonté, et finalement l'idée, mûrie, se présente à la conscience, enrichie par le travail intérieur de l'esprit. Est-ce de l'automatisme ? Nullement, mais du psychisme latent et actif, des tendances dynamiques qui se combinent et ne restent pas inertes. Le rôle important des sentiments et de l'intuition et la réduction de l'entendement ne doivent pas nous tromper ici. Un travail qui échappe à la conscience claire n'est pas nécessairement un travail automatique. Il peut l'être; il peut être autre chose, et, une fois de plus, l'idéation des mystiques, par sa

Digitized by Google

richesse et sa puissance d'organisation, s'éloigne entièrement de l'automatisme pour se rapprocher de l'inconscient dynamique.

R. Van der Elst a insisté avec raison sur ces deux caractères essentiels de l'idéation mystique : en premier lieu, les effets de l'union mystique sont logiques et cohérents; un second caractère des faits de l'ordre de la grâce est le caractère positif de la contribution, de l'accroissement qu'ils apportent à la vie psychique des individus qui en bénéficient, tandis que les faits pathologiques sont pour eux une diminution. « Les névropathes sont victimes d'un égoïsme... ils remplacent le sentiment par la douleur, la pensée par l'obsession, le vouloir par l'impulsion capricieuse. » Au contraire, chez les mystiques, dominent générosité, joie, bonté, héroïsme.

Les psychologues sont d'accord pour reconnaître que l'extase la plus marquée fait partie du système synthétique de la personnalité et ne se présente nullement comme extérieure à l'ensemble de l'intelligence. Il en est tout autrement, on le sait, des états hypnotiques et des dédoublements de la personnalité. Ni l'envahissement de l'âme par Dieu, ni les retours des mystiques ne ressemblent en rien à la désagrégation mentale. L'idée de Dieu, la présence divine ou toute autre forme d'inspiration sont aussi peu des processus étrangers à l'esprit de l'homme religieux que ne l'est pour le savant la conception soudaine d'une solution longtemps cherchée, et pour l'artiste la vision de l'œuvre qu'il médite et dont il poursuit la construction avec patience et ténacité. Les retours, d'autre part, que signalent les psychologues du mysticisme, ces hésitations, ces tourments de l'âme parfois arrachée à son objet idéal par l'attirance d'images plus frivoles, pourquoi les jugerait-on pathologiques chez le mystique, alors que tout homme qui n'est pas momifié éprouve ces fluctuations ? Au fond, il serait indispen-

Digitized by Google

sable de les analyser, d'en connaître la genèse et le cours et de se rendre compte du tempérament du sujet et des actions physiques qui, en l'influençant, arrêtent l'essor de la pensée.

Certains observateurs d'eux-mêmes, comme Maine de Biran, présentent ces phénomènes très nettement et les ont étudiés par introspection; d'autres esprits religieux offrent moins de pénétration aux actions du milieu physique et social, et sont plus résistants; certains, plus ardents, sont en proie à ces écarts qu'ils considèrent comme des tentations. Quand il s'agit d'une femme, comme sainte Thérèse, d'émotivité plus vive par nature d'abord et par un admirable excès de vie intérieure ensuite, et que, de plus, cette femme a passé par les désirs profanes, l'amour du monde et des années d'imagination romanesque, faut-il s'étonner des fluctuations et des retours que ses sentiments et ses idées subissent? Le contraire, selon moi, serait pathologique, et c'est précisément dans les oscillations d'un esprit, riche de tendances variées et qui vit avec passion et intensité, que je trouve les signes d'une âme vraiment créatrice et qui ne pourrait tomber dans l'automatisme. Ces phénomènes ressemblent d'autant moins au subconscient que loin de défiler mécaniquement à la façon de celui-ci, ils retentissent fortement dans la vie consciente, ils forcent l'attention, la requièrent toute, et la volonté du sujet lutte contre l'instabilité et tend vers une plus haute harmonie. Ces divers courants qui se croisent à travers l'activité psychique de l'individu sont sans doute inconscients à la façon des tendances et des dispositions. Mais nous savons que cet inconscient-là est productif; il s'agit de l'inconscient dynamique.

Le sentiment de laisser aller, l'impression que les idées vont toutes seules s'explique parfaitement par cette richesse intérieure. Nous n'avons pas encore à étudier pour le moment quelles hypothèses on peut

Digitized by Google

raisonnablement émettre pour expliquer le sens de cette étonnante abondance dans l'inspiration. Poursuivons d'abord notre analyse psychologique. Nous avons rapporté plus haut l'état d'exaltation de Nietzsche au moment où il eut l'intuition suprême de l'affirmation de la vie sous le symbole de l'Eternel Retour. Qu'on se remémore ce témoignage et l'on trouvera un exemple qui peut être comparé, dans son genre, à l'illumination des mystiques. La pensée est préparée, le travail inconscient est mis en mouvement par cette préparation même. Les états morbides et les souffrances, la solitude et l'exaltation qu'on rencontre chez les mystiques ne manquent pas non plus, et la manière de vivre de Nietzsche était telle que les bonnes gens chez lesquels il passait ses hivers l'appelaient *il piccolo santo*. Lui aussi présente les oscillations et les retours dont on nous parle ; la différence sera, par rapport aux mystiques, dans l'organisation des conceptions, qui semble être mieux ordonnée chez ces derniers.

Examinons maintenant de plus près la psychologie des mystiques au point de vue des fonctions mentales prédominantes. Quelque précise que soit l'expression systématisée de leurs idées, il est incontestable qu'un sentiment particulièrement actif les soutient et les anime. Une modification profonde des états affectifs se produit chez eux. « L'amour attentif » de saint Jean de la Croix, « la force de l'attouchement spirituel et de l'amour » qui, selon Ruysbrœck l'Admirable, donne la mesure de la vie et exprime l'unité de l'esprit, nous indiquent le rôle important que prennent les états affectifs. Point de conception qui ne soit colorée par eux. « Rien d'étonnant, si l'on se souvient de ce fait avéré que la vie affective constitue le fond même de notre être, cette part importante et prédominante, sur laquelle se réalisent nos désirs, nos tendances, notre caractère, sur laquelle s'édifient nos sentiments, nos intellections qui en

Digitized by Google

dépendent, notre vie pleinement consciente qui ne nous la révèle qu'imparfaitement. Je parle de l'*affectus* comprenant toute la vie appétitive, volitive, émotionnelle, consciente ou subconsciente. » (J. Pacheu.)

La fusion d'états affectifs et d'intelligence se rencontre dans tous les grands enthousiasmes. L'on a cité souvent le cas de Malebranche, que de violents battements de cœur interrompaient dans la lecture de Descartes, tant était forte en lui la réaction affective causée par cette lecture. *Illud quod sentit affectus, vere intelligit intellectus :* l'intelligence ne comprend véritablement que ce que ressent la vie affective.

Boutroux, suivi en cela par Marcel Hébert, fait remarquer que « l'inconscient se manifeste au mystique (chrétien) sous la forme de l'amour » et que l'amour est « le fond de nous-mêmes et de l'être ». Il insiste avec raison sur les tendances affectives et sur le fait que l'amour dont on parle ici est l'amour idéal, le principe de la vie universelle. Il parle du « *plus* vital qui augmente notre vie », et il a raison. Mais alors pourquoi se contenter de l'automatisme pour expliquer un sentiment aussi fort et aussi créateur ?

La tension de *l'intuition mystique* n'est évidemment pas possible d'une manière continue. Quand elle existe, la connaissance acquiert un caractère particulier que ne peut posséder une idéation plus analytique; il semble que la pensée ne se limite pas, comme dans l'examen analytique simple, à l'objet sur lequel elle se porte, mais que, tout en concevant clairement cet objet, elle le rattache à un ensemble vivant dont elle a une vision intérieure ou, selon un terme fort à la mode aujourd'hui, une intuition. L'exercice de l'intuition ne pourrait se faire sans cette animation caractéristique de la pensée, cette pénétration qui saisit, en son unité, une multiplicité active. Il ne s'agit pas ici de rapports successifs entre des parties

Digitized by Google

de la réalité, considérées dans des relations fonctionnelles qu'il s'agirait de dégager graduellement, mais d'un processus à la fois émotif et intellectuel par lequel nous affirmons en même temps et notre action et l'Action, le principe universel d'activité et d'existence. Rien d'étonnant à ce qu'une pareille connaissance se manifeste en nous, puisque dans ses manifestations intégrales, notre esprit est synthèse ; et si les synthèses particulières nous présentent en un tout le rapport de certains objets à notre moi, une synthèse plus haute correspondra à la vision de la vie spirituelle elle-même, ou, si l'on préfère, de ce qu'il y a de spirituel en n'importe quel acte, en n'importe quel mouvement.

Que l'on réfléchisse en effet à ceci : apercevoir la vie spirituelle dans n'importe laquelle de ses manifestations, en avoir vraiment la vision, ou, selon le terme usité, l'intuition, c'est avoir en même temps l'intuition de son essence : car elle est tout entière présente en chacun de ses moments. Ce que nous observons sous forme d'objet spatial est limité et divisible, comme l'espace lui-même ; mais l'élément spirituel n'est pas plus divisible qu'une idée ou un sentiment ne peuvent l'être. La pensée que j'exprime, en se répartissant entre un nombre déterminé de lecteurs ou d'auditeurs, ne se scinde pas en morceaux ; elle reste tout entière pour chacun ce qu'elle est en elle-même ; elle est saisie par l'ensemble de la personnalité de chacun, c'est-à-dire par cela même qui sait comprendre, par l'esprit. L'intuition porte sur l'*acte* spirituel lui-même, sur la concordance entre cet acte, quand nous le réalisons, et l'unité de la vie spirituelle absolue.

L'intuition est donc un genre de connaissance qui réunit en une affirmation de l'esprit, en tant qu'il est activité et vie, l'affirmation du sujet pensant et de sa relation avec tout ce qui est sujet pensant ; mais elle

Digitized by Google

n'est pas uniquement pensée raisonnante, elle est autre chose : elle est sympathie et croyance. Ne sont-ce pas les caractères que révèle l'étude de l'idéation chez le mystique ? L'intelligence comprend, parce que le cœur aime et croit. L'amour et l'affirmation active, à laquelle nous prenons pleine participation, sont les ressorts de l'idéation : l'expérience religieuse nous a permis de préciser cette notion.

L'intuition ne peut se soutenir longtemps à cause de l'état de tension qui l'accompagne ; et les mystiques ne font pas exception à la condition commune. Mais elle a éveillé des idées qu'un travail de réflexion organise ; ce travail permet à l'esprit de se préparer à une synthèse plus complète et à de nouvelles intuitions. La systématisation philosophique ne fait pas défaut chez les mystiques et l'on est frappé de l'effort dont ils sont capables et des résultats qu'ils obtiennent. On est tenté de conclure que le rôle de l'intuition, parfaitement reconnu du reste par Delacroix, ajoute à la puissance de l'esprit. La conscience raisonneuse recule singulièrement en importance devant elle.

Nous arrivons maintenant à une question que certains auteurs n'osent pas aborder, en prétextant qu'elle dépasse la psychologie. Delacroix la formule très exactement. Voici les idées qui affluent chez le mystique « sans qu'il les ait voulues, sans qu'il puisse résister, sans qu'il ait conscience de les construire, sans qu'il voie leur relation avec sa conscience ordinaire ». Précisons : « sa conscience ordinaire » signifie sans doute sa manière courante de connaître ; les révélations des mystiques sont dues à l'intuition, qui est aussi une manière de connaître. « Sans qu'il puisse résister » : n'est-ce pas aussi ce que disait Nietzsche dans le document produit plus haut ? Il ne faut donc pas accentuer ce qui semble anormal à l'homme moyen, sinon, l'état par trop somnolent de celui-ci paraîtrait aisément dégénéré et adipeux à l'esprit vraiment

Digitized by Google

éveillé. Devant ces états, continue Delacroix, le sujet admet qu'un Dieu se manifeste en lui ; ce Dieu s'empare progressivement de lui, l'éclaire intérieurement, le pénètre et le transforme. L'auteur des *Études* ajoute : La conscience est dépassée, nous sommes en présence de forces subconscientes « qui peuvent prendre figure divine, au sens religieux du mot, lorsqu'elles unissent et la fécondité créatrice et la richesse morale et la conformité à une tradition religieuse extérieure » : définition qui semble complète et excellente. Seulement, il faut s'entendre sur les forces subconscientes, et nous répétons encore qu'elles ne se comprennent absolument pas, si subconscient désigne ici l'automatisme. Elles relèvent de *l'inconscient dynamique*. Sinon, il est impossible d'établir les données du problème. Cela dit, Delacroix ne veut pas discuter l'hypothèse que formulait déjà Maine de Biran : à savoir que cet inconscient servirait de véhicule à une action vraiment extérieure, à la grâce d'un Dieu transcendant. Pourquoi céder ce problème à la critique de la connaissance et à la métaphysique ? La psychologie ne peut-elle aider à l'élucider ? Elle ne saurait évidemment le faire, si elle prétend expliquer les états mystiques par le subconscient ou inconscient automatique. Mais nous avons indiqué, croyons-nous, le défaut de cette interprétation.

L'inconscient dynamique apparaît ici comme le trait d'union entre l'affirmation de l'activité mentale en tant qu'activité et la vision de l'unité spirituelle qui anime intérieurement tous les êtres. S'il est vrai, comme le veut Bergson, que l'intuition soit, au point de vue philosophique, une sympathie intellectuelle capable de nous faire toucher l'absolu, il n'y a rien d'absurde à supposer qu'il s'établisse, par ce sentiment, une relation effective et concrète entre nous et autre chose que nous. La psychologie peut donc faire un pas de plus que ne le suppose Delacroix ; elle faci-

Digitized by Google

litera de cette manière l'utilisation de l'expérience mystique. Qu'y a-t-il d'absurde en cela? On hésite dès qu'on restreint le savoir à la connaissance des phénomènes et aux seules sciences particulières. Mais l'humanité a-t-elle renoncé à une connaissance plus ample et, pour avoir progressé dans ce que j'appellerais volontiers l'ordre des objets, abandonnera-t-elle le monde des sujets, l'activité du moi et des autres personnalités, la réalité concrète et intérieure, plus directement réelle pour chacun de nous que les phénomènes? Ce serait une diminution pour la pensée de réduire l'ordre des sujets au mécanisme, quelle que soit l'habileté avec laquelle on le compose.

Or, le monde des sujets, l'intelligence seule ne le pénétrera jamais. Il faut, pour entrer en communication avec lui, ce tact particulier au sentiment, cette divination qui lui est propre et qui nous fait découvrir, par une vision sympathique, le secret des êtres; et ceux-ci cessent de n'être plus pour nous que des apparences, des objets; ils deviennent véritablement des sujets. Nous les affirmons comme nous nous affirmons. Dans un beau drame de Paul Claudel, Violaïne aveugle reconnaît sa sœur qui vient la trouver dans sa solitude; elle la reconnaît « au-dedans par l'âme ». Et Ernest Hello : « Celui qui devine est celui qui aime ».

Entre la création du génie et l'intuition religieuse, on aura remarqué une parenté qui n'étonnera personne, car toutes deux procèdent de l'inconscient dynamique et de l'intuition, c'est-à-dire des deux manifestations supérieures de notre nature mentale. C'est dans certaines œuvres d'art que nous sommes à même de saisir le mieux la création du génie et c'est en étudiant leur caractère que nous comprendrons nettement par où se rapprochent création géniale et sentiment religieux. Dans ces moments sublimes, l'idéation proprement intellectuelle apparaît tout à fait en sous-ordre. On devra choisir pour la compa-

Digitized by Google

raison les œuvres inspirées, celles que vivifie un esprit animateur, celles que l'on peut revoir ou relire toujours sans se lasser jamais et sans pouvoir jamais épuiser tout ce qu'elles contiennent, celles dont on peut dire, avec une image devenue banale, mais cependant adéquate à l'idée, qu'elles sont traversées par un souffle d'infini. Elles ont agi sur des milliers d'hommes et les ont rendus plus grands et meilleurs. Elles agiront demain sur les générations qui naîtront. Chacun trouvera en elle un écho à ses espoirs et à ses peines, une réponse à ses inquiètes interrogations. Elles sont comme la parole de Dieu, comme sa présence au milieu de nous ; leurs créateurs sont ses grands inspirés et ses prophètes. Elles traduisent la pensée éternelle et la rendent accessible aux hommes. Aussi ces œuvres-là deviennent-elles classiques dans le sens le plus élevé du mot et elles sont plus solides que l'airain.

En cherchant d'où vient à certaines œuvres ce caractère presque sacré, nous avons remarqué que le seul contenu des idées ne pouvait nous l'expliquer, car la puissance de suggestion des œuvres géniales s'exerce sur des collectivités composées d'hommes dont le degré d'intellectualité est très variable. Ce ne peut être le sujet : le même sujet, traité par des artistes différents, donne ici une œuvre vivante et là, un produit artificiel et froid. C'est quelque chose d'indéfinissable qui passe de l'œuvre à ses admirateurs, comme si l'esprit qui la créa faisait entendre à travers les images et les rythmes la voix même de la joie et de la douleur humaines, et comme si la nature même d'un grand artiste le déterminait à prendre sur lui le poids de cette douleur et de cette joie. La création du génie a su sympathiser avec les êtres qu'il évoque, il a eu cette vision du dedans qui le met en communication avec l'essence spirituelle, la vie profonde de tout ce qui est. L'homme de génie a la foi, il croit

Digitized by Google

fermement que tout ce qui est vit véritablement et qu'il y a une âme dans les choses; son âme à lui communique avec la vie intérieure de tout ce qui existe, elle en a l'intuition. C'est de ce don de vision et de foi qu'émane la force de persuasion de la parole géniale, son enthousiasme et sa jeunesse. Nous touchons ici le point de contact entre l'intuition artistique et l'intuition religieuse.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

L'INCONSCIENT ET L'ACTIVITÉ CÉRÉBRALE

Quelles conclusions retirer des études sur l'inconscient pour la question encore très obscure du mécanisme cérébral? Les questions de physiologie cérébrale ont eu beaucoup à souffrir de théories hâtives. Il a fallu graduellement les éloigner. Dans cette épuration critique, le progrès le plus certain que l'on ait fait, c'est l'exclusion des hypothèses matérialistes qui parlaient de la pensée comme sécrétion du cerveau et de centres préposés aux facultés mentales. Il est reconnu à présent que l'activité mentale ne se réduit pas à l'activité cérébrale; elle est une activité propre, avec ses caractères à elle; ensuite la théorie des localisations psycho-physiologiques est réduite à néant: il n'y a pas de centres spéciaux présidant l'un à l'abstraction, l'autre aux émotions, un troisième à la mémoire, un autre à l'imagination. Cette mythologie cérébrale est abandonnée; notre activité spirituelle n'obéit pas à des divinités locales, érigées par les savants crédules dans les différents coins de leurs schémas cérébraux.

Claude Bernard avait raison de nous mettre en garde contre ces constructions fantaisistes. Nous reproduisons ici, à titre de conseils et d'idées directrices, une page dont personne, je suppose, ne révoquera en doute la sûreté critique et la prudence. Nous

Digitized by Google

livrons surtout à la réflexion de certains biologistes bornés et intolérants ces paroles du plus illustre des physiologistes contemporains. Ils y prendront aussi une leçon de style et de précision : « La science démontre, ainsi que je l'ai déjà dit, que ni la matière organisée, ni la matière brute n'engendrent les phénomènes, mais qu'elles servent uniquement à les manifester par leurs propriétés dans des conditions déterminées. Il répugne d'admettre qu'un phénomène de mouvement quelconque, qu'il soit produit dans une machine brute ou dans une machine vivante, ne soit pas mécaniquement explicable. Mais, d'un autre côté, la matière, quelle qu'elle soit, est toujours, par elle-même, dénuée de spontanéité et n'engendre rien; elle ne fait qu'exprimer par ses propriétés l'*idée* de celui qui a créé la machine qui fonctionne. De sorte que la matière organisée du cerveau qui manifeste des phénomènes de sensibilité et d'intelligence propres à l'être vivant n'a pas plus conscience de la pensée et des phénomènes qu'elle manifeste, que la matière brute d'une machine inerte, d'une horloge, par exemple, n'a conscience des mouvements qu'elle manifeste ou de l'heure qu'elle indique; pas plus que les caractères d'imprimerie et le papier n'ont la conscience des idées qu'ils retracent, etc. Dire que le cerveau sécrète la pensée, cela équivaudrait à dire que l'horloge sécrète l'heure ou l'idée de temps. Le cerveau et l'horloge sont deux mécanismes, l'un vivant et l'autre inerte, voilà toute la différence; ce qui n'empêche pas que l'un et l'autre ne fonctionnent toujours que dans des conditions d'un déterminisme physico-chimique absolu... »

« En résumé, il ne faut pas confondre les *causes* et les *conditions;* tout est là. La matière n'est jamais cause de rien; elle n'est que la condition, et cela aussi bien dans les phénomènes des corps bruts que dans ceux des corps vivants. Or le savant ne peut

Digitized by Google

placer le *déterminisme* des phénomènes que dans leurs conditions qui jouent le rôle de *causes prochaines*. Les *causes premières* sont hors de sa portée et ne doivent jamais le préoccuper. C'est le déterminisme seul des phénomènes qui constitue son domaine. C'est là que se trouve tout le problème de la science expérimentale. »

Et ailleurs : « La sensibilité inconsciente, la sensibilité consciente et l'intelligence sont des facultés que la matière n'engendre pas, mais qu'elle ne fait que manifester. C'est pourquoi ces facultés se développent et apparaissent par une évolution ou une sorte d'épanouissement naturel, à mesure que les propriétés histologiques nécessaires à leur manifestation apparaissent ».

Nous ne devons pas oublier ces principes et prendre comme modèle ce raisonnement précis et libre de tout dogmatisme, dans une question où l'interprétation joue un si grand rôle ; celle-ci doit s'efforcer de chercher l'hypothèse la plus probable, celle qui permet de comprendre le plus de faits. Dans les sciences biologiques et par conséquent dans les problèmes de physiologie, je doute qu'on puisse jamais atteindre à plus de certitude. Nous avons à faire ici aux faits les plus complexes de la série mécanique ; et la biologie n'a pas l'immense avantage de la psychologie, de pouvoir recourir à des données immédiates. La psychologie est beaucoup plus précise et plus sûre ; c'est à elle que recourent avec raison toutes les sciences morales ; elle leur sert de fondement. Le sentiment de la réaction individuelle, de l'activité subjective, la volition, l'idéation : autant de notions qui ont l'évidence du vécu pour elles et sur lesquelles on s'entendra d'autant mieux qu'on peut se passer de concepts et de définitions quand on en parle ; elles échappent aux artifices de l'abstraction. La physiologie ne pourra donc jamais servir

Digitized by Google

de base à la psychologie, car celle-ci est beaucoup plus précise et plus complète qu'elle; elle sera donc seulement une science auxiliaire, dans les problèmes qui nous occupent ici.

Nous aurons à examiner d'abord quelles sont les hypothèses les plus vraisemblables dans l'explication des processus nerveux mis en rapport avec les processus psychiques et ensuite, en quoi l'étude des faits d'inconscience peut éclairer ces hypothèses.

§ 1. — Le système nerveux et l'activité cérébrale.

I. — Les localisations cérébrales.

Il serait prématuré de se prononcer sur la question des localisations cérébrales; chaque jour s'ouvrent des voies nouvelles de recherche et il n'y a pas si longtemps que l'on a inventé des méthodes de coloration permettant de suivre avec une exactitude jusqu'alors inespérée le trajet des fibres nerveuses. Aussi la méthode anatomique descriptive, dont Meynert avait été l'un des plus illustres représentants et les méthodes histologiques qui étudient les éléments du système nerveux ont-elles pris un essor nouveau avec Golgi, Ramon y Cajal, Edinger, Alfred W. Campbell, K. Brodmann et plusieurs autres savants illustres.

Ces deux méthodes semblent être toujours les plus complètes. La méthode anatomique a permis de suivre les trajets des fibres et leurs connexions; la méthode histologique s'attache à la forme des cellules nerveuses, à leur nature et à leurs dispositions dans de nombreuses régions de l'écorce cérébrale. Ces méthodes ne sont pas cantonnées seulement dans l'examen du cerveau humain; elles ont procédé comparativement et ont étudié aussi le système nerveux des animaux.

Digitized by Google

Une autre méthode qui a puissamment contribué à la connaissance du trajet des voies nerveuses, — voies servant au transfert des impressions de la périphérie vers les centres, voies motrices conduisant des centres à la périphérie, voies d'association reliant des groupes de cellules situées dans les centres, — a été pratiquée par Flechsig : étudiant le système nerveux d'embryons nés avant terme et d'enfants morts en bas âge, il a suivi la myélinisation des différents trajets de fibres, c'est-à-dire qu'il a observé quels sont les groupes de fibres qui se recouvrent ensemble de myéline, substance grasse entourant les cylindraxes ou neurites, prolongements conduisant le mouvement nerveux de chaque cellule vers une autre cellule avec laquelle ces prolongements sont en contact. Les faisceaux de fibres nerveuses ne se recouvrent pas tous à la fois de myéline, mais sucessivement, et les cylindraxes qui se myélinisent ensemble accomplissent la même fonction. Flechsig a, par cette méthode, fait réaliser un progrès considérable au système des localisations : il a corroboré la plupart des découvertes antérieures dues à d'autres méthodes; il a complété leurs résultats et ouvert la voie à des recherches nouvelles.

Sans atteindre au degré de précision de ces méthodes que nous appellerons *anatomiques*, les méthodes *physiologiques* ont rendu de leur côté quelques services. Elles consistent soit à supprimer certains éléments nerveux, à faire par exemple la section de voies nerveuses ou l'ablation d'un centre pour constater quelle est la fonction qui ne se fait plus; d'autres fois elles ont recours à un léger courant électrique induit pour exciter un groupe de cellules déterminé et constater ce qui se produit.

Comme exemple du procédé de section, l'on connaît les célèbres expériences de Magendie et de Claude Bernard : les nerfs de la moelle épinière ont, dans le

Digitized by Google

début de leur trajet, au sortir de la moelle, deux racines qui se rejoignent bientôt en un seul nerf. En sectionnant chez le chien les racines antérieures, ces physiologistes constatèrent que le mouvement ne se transmettait plus aux muscles dans lesquels se distribuaient les nerfs sectionnés. La section des racines postérieures, par contre, avait pour suite la suppression de la sensibilité dans les régions correspondant à ces nerfs.

Le procédé d'ablation a été employé fréquemment depuis Flourens : en enlevant les hémisphères cérébraux chez le pigeon, l'intelligence est supprimée, mais les mouvements réflexes subsistent. En faisant l'ablation du centre d'association pariéto-occipal chez le chien, on constate que la coordination entre les images sensibles et les images motrices ne se fait plus ; les impressions restent comme isolées les unes des autres (Demoor).

En excitant chez les vertébrés supérieurs certaines régions du cerveau, celles qui correspondent à la circonvolution frontale ascendante dans le cerveau de l'homme, Fritzsch et Hitzig ont obtenu des mouvements parfaitement localisés : les mouvements des membres inférieurs dans le haut de la circonvolution, les mouvements des membres supérieurs dans le bas. Ils n'ont pas obtenu de mouvements en excitant la région frontale antérieure. Cette méthode a constitué un bon moyen d'investigation pour les mouvements chez les vertébrés supérieurs, mais on aurait tort de prendre ses résultats comme absolus, car les méthodes anatomiques et histologiques ont permis de découvrir des connexions que le procédé un peu gros du physiologiste n'aurait pu faire connaître.

Les dégénérescences des centres et des voies nerveuses qui se produisent dans certaines maladies, telles que la perte de la mémoire des mots parlés ou écrits et les paralysies, ont permis de constater, à

Digitized by Google

l'autopsie, les centres et les fibres dégénérés et de connaître les fonctions qui étaient supprimées par leur maladie.

Voilà donc un ensemble de méthodes qui a permis de délimiter dans l'écorce cérébrale un certain nombre de territoires, et dans les centres sous-jacents à l'écorce, un certain nombre de fonctions. Dans l'écorce cérébrale seule, on est parvenu de cette manière à reconnaître jusqu'à cinquante zones ou territoires différents.

De plus, la surface du corps, aussi bien au point de vue sensible que moteur, est, comme le disait Flechsig, représentée deux fois dans les centres nerveux : une fois dans les centres sous-jacents à l'écorce cérébrale, une fois dans les centres de projection de celle-ci ; en outre, l'écorce cérébrale, contient chez l'homme tout un système de cellules et de centres d'association qui mettent en rapport les différentes parties du cerveau proprement dit ; et les centres sous-jacents, jusqu'à la moelle épinière, contiennent des voies d'association longitudinale, reliant les différents étages de ces centres entre eux et servant à l'extension des mouvements réflexes, c'est-à-dire des mouvements innombrables qui se produisent en nous sans l'intervention des centres de l'écorce cérébrale. Nous digérons, respirons, nous nous tenons en équilibre, nous réagissons à un grand nombre d'excitations, d'une manière purement réflexe, par un mécanisme réglé par les centres inférieurs au cerveau.

Une excitation extérieure ne met en activité les centres cérébraux que si elle est assez intense pour que la transmission centripète parvienne jusque-là, ou si elle est renforcée par des dispositions particulières des centres supérieurs, préparée par leur activité à entrer en jeu, comme c'est le cas chez tous ceux qui sont en éveil pour un genre d'impressions déterminé, la mère pour les moindres mouvements de son enfant

Digitized by Google

endormi, le pilote pour tous les signes qui importent à la direction du navire, le mécanicien pour les bruits de la machine, et comme c'est le cas encore, d'une façon générale, pour la mémoire, l'imagination, l'idéation, processus très importants ayant pour condition une intense activité cérébrale et que souvent un très léger déclic périphérique suffit à mettre en mouvement.

A ce propos, Ramon Cajal a émis une hypothèse très intéressante. Parmi les fibres qui associent les voies sensibles et les voies motrices dans le cerveau se trouvent des cellules à cylindraxe court (cellules de Golgi), auxquelles Monakow attribue le rôle de voies courtes d'association à l'intérieur de l'écorce. Or, Cajal a remarqué que, chez les vertébrés inférieurs, l'articulation du neurone sensitif et du neurone cérébral moteur s'effectue sans l'intermédiaire des cellules de Golgi ; de plus, certaines de ces cellules ont un cylindraxe si court qu'il ne peut avoir d'importance pour l'association ; il se demande si ces cellules ne serviraient pas d'accumulateurs, de condensateurs d'énergie nerveuse et expliqueraient ainsi dans quelles conditions se produisent la mémoire et l'idéation : le travail cérébral qui les rend possibles amènerait la dépense de la réserve conservée par ces neurones courts.

Dans tous les cas, une excitation qui provoque des mouvements réflexes, quand elle parvient à l'écorce cérébrale, continue à provoquer les réflexes ordinaires et se double des impressions qui résultent de ces mouvements en train de s'accomplir.

Pour qu'il y ait conscience, chez l'homme, on admet généralement que l'entrée en jeu des centres de l'écorce cérébrale est nécessaire. Si l'on admet parfois que le fonctionnement des autres centres nerveux n'est pas privé de conscience, du moins on doit reconnaître que nous ne distinguons rien de cette conscience et

Digitized by Google

qu'elle est résorbée par la synthèse que présente toujours la vie consciente. Nous sommes réduits à ce sujet aux seules hypothèses. Nous manquons entièrement de faits d'observation, si nous ne consultons que la physiologie. Seule la psychologie peut nous éclairer ici.

L'on sait ensuite que tout fait conscient, aussi simple qu'il soit, exige l'action synergique de plusieurs groupes de cellules situés en des zones différentes du cerveau. Si je perçois par exemple un bruit ou une impression visuelle, aussi confuse et minime que soit ma perception, elle ne peut se produire que par le concours de nombreux centres nerveux : d'abord les centres inférieurs qui commandent les mouvements réflexes ; ensuite, non seulement les centres de réception de la sensibilité ou centres sensitifs (pour la vue, dans la partie occipitale du cerveau, pour l'ouïe dans la première circonvolution temporale), mais encore les centres d'association qui unissent aux éléments de l'image sensible les éléments moteurs (signes locaux), sans lesquels cette image ne se formerait pas et qui, en second lieu, permettent une adaptation des organes grâce à laquelle l'impression gagnera en clarté : ce sont les conditions du processus de l'attention.

D'après cela, peut-on dire qu'une sensation ou une image soient localisées ? Nullement. La perception consciente, aussi simple qu'elle soit, n'est pas localisée. Le fonctionnement qui y correspond intéresse plusieurs centres nerveux, agissant de concert grâce à un système très étendu et très complexe de voies d'association.

Il existe toujours, dans ce mécanisme complexe, certaines directions ou, si l'on préfère, une aptitude, une préparation qui résulte de l'exercice individuel ainsi que des tendances héréditaires. Ce que l'on est convenu d'appeler une habitude, c'est-à-dire une facilité pour plusieurs centres associés qui ont agi ensemble,

Digitized by Google

soit chez l'individu, soit dans l'espèce, à agir ensemble de nouveau, à former un système synergique de mouvements, se manifeste en réponse aux excitations extérieures et constitue les conditions de l'adaptation.

L'on voit, d'après cela, que les fonctions psycho-physiologiques, c'est-à-dire les synergies physiologiques servant de condition à tout processus psychique, ne sont pas et ne peuvent être localisées. Il n'y a pas de localisations psycho-physiologiques. Ces localisations sont de la haute fantaisie. Et s'il est impossible de localiser la moindre des sensations, il l'est beaucoup moins encore d'assigner un endroit déterminé de l'écorce cérébrale à ce qu'on nommait jadis des facultés : abstraction, volonté, sentiment, imagination, mémoire.

Ces facultés ne sont que des aspects, dégagés par l'analyse, dans la réalité concrète et intégrale de la vie mentale. Tantôt l'une prédomine, tantôt l'autre. Mais par elles-mêmes, elles ne sont rien que des noms collectifs servant à désigner des groupes de faits. De même, au point de vue physiologique, il n'y a pas de centres présidant à ces fonctions mentales. Chacune d'elles a besoin d'une synergie de mouvements, dominés par plusieurs centres d'ordre différent, reliés par des voies d'association.

Prenons un exemple. L'on a déterminé avec précision, disions-nous tantôt, la région motrice située dans la circonvolution frontale ascendante. On s'appuie sur des expériences faites sur les vertébrés supérieurs au moyen de l'excitation électrique de cette région, sur les dégénérescences des fibres motrices et des cellules d'où elles émanent, sur les trajets relevés par l'étude anatomique descriptive et enfin sur les découvertes de Sherrington, Grünbaum, C. et O. Vogt, Campbell et Brodmann : cette région motrice se distingue par la présence de grandes cellules pyramidales et le manque d'une couche

Digitized by Google

granulaire intérieure, tandis que la circonvolution pariétale ascendante, située en arrière du sillon de Rolando, se distingue par la présence de cellules de ce dernier type et le manque de grandes cellules pyramidales.

Ainsi donc, les différentes méthodes concordent et nous avons une certitude scientifique. Les mouvements dits volontaires qui sont transmis à nos membres ont pour condition de leur activité le bon fonctionnement de la zone motrice prérolandique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que les cellules de cette zone « sécrètent la volonté » ? Sont-elles les dépositaires d'une fonction psycho-physiologique à laquelle nous pourrons donner ce nom ? L'idée de remuer les membres se forme-t-elle dans ces cellules ? Il faut répondre nettement par la négative.

D'abord, il ne se produit pas plus ici qu'ailleurs un *fiat;* le mouvement qui émane de ces cellules a une cause, il est provoqué par un mouvement qui le précède dans le temps. Si les cellules motrices envoient à nos membres l'ordre de mouvement, ce n'est pas d'elles qu'est venu cet ordre; il n'est que la continuation d'un ensemble de mouvements antécédents.

Les cellules motrices de la région prérolandique sont unies par un système complexe d'associations à tous les autres centres cérébraux. Ce qui provoque leur entrée en jeu, c'est toujours une impression venue de la périphérie et éveillant un ensemble de mouvements ou d'échanges entre les différentes parties du cerveau : ce sont les conditions physiologiques de la perception, du souvenir ou de l'idéation. Si elles manquent, perception, souvenir ou idéation ne se produisent pas, et le mouvement volontaire n'a pas lieu. Il ne naît pas par hasard.

Il en est d'une région motrice du cerveau comme des cellules motrices d'un centre sous-jacent, préposé aux réflexes : le mouvement ne se produit jamais

Digitized by Google

qu'en réponse à une excitation. De même pour les mouvements commandés par les cellules motrices de l'écorce. Elles n'entrent en jeu qu'avec des cellules sensibles et des cellules d'association. *La fonction physiologique qui est la condition d'un acte volontaire n'est donc pas localisée; elle consiste en une action synergique englobant plusieurs centres.* Il n'y a de localisé que le point de départ de mouvements musculaires bien déterminés et l'aboutissement de fibres sensibles dont l'origine et le trajet sont strictement définis par l'étude anatomique.

A plus forte raison cet aspect de la vie mentale consciente que nous appelons volonté et que nous définissons par certains caractères empruntés à la description de ce que nous éprouvons en nous-mêmes, n'a rien de *local*, d'isolé et de délimité. Aucune fonction psychique et même aucune fonction psycho-physiologique n'est localisée. *Les localisations sont strictement et uniquement anatomiques.* Toute fonction psycho-physiologique exige l'action coordonnée et simultanée de nombreuses zones anatomiques. Enfin, la sensibilité englobe ces actions et les fusionne, l'habitude les automatise et l'acte de l'esprit consiste à synthétiser tout cela avec l'ensemble des tendances dynamiques qui constituent notre personnalité.

L'on comprendra, d'après cette interprétation qui ne cherche à établir aucune théorie, mais à formuler l'hypothèse la plus conforme à l'ensemble des *faits*, que ni une volition ni une sensation ne peuvent être localisées en un fonctionnement psycho-physiologique. Le système des voies d'association qui fonctionne dans le cerveau et qui accompagne tout fait conscient, toute représentation, est extrêmement complexe, et tout essai de le réduire à des schémas simples est contraire à la réalité. Nous conseillons à ceux qui veulent s'en rendre compte de lire attentivement les descriptions des anatomistes et des histologistes, par

Digitized by Google

exemple le chapitre sur la structure de l'écorce cérébrale en général dans le grand traité déjà cité de Ramon Cajal. On n'aura pas perdu ses peines : on se sera fait à la fois une idée précise de l'extrême complication de l'écorce cérébrale et des lacunes immenses de notre savoir s'il s'agit de son fonctionnement. Ce sera la meilleure leçon pour mettre fin aux hypothèses prématurées que font trop aisément les esprits dogmatiques. On jugera ainsi à leur véritable valeur les figures fantaisistes qui ornent encore trop souvent les traités élémentaires de physiologie cérébrale et les hypothèses naïves des psycho-physiologistes.

Le nombre de neurones intéressés en chaque moment de notre vie mentale est multiple et leurs connexions beaucoup plus considérables encore qu'on ne le soupçonne. Les localisations anatomiques et histologiques ne coïncident aucunement avec des localisations de fonctions physiologiques ou de fonctions mentales. Le fonctionnement physiologique implique toujours une synergie non seulement de zones différentes de l'écorce, mais encore de centres réflexes. Il y a des centres d'une importance primordiale pour toute la voie sensible, tels que la couche optique. Les voies centrales qui unissent la couche optique et l'écorce cérébrale, malgré toute leur complexité, ne suffisent pas seules à expliquer le mécanisme de la sensibilité. Le système des fibres visuelles qui unit la couche optique au centre cortical de la vision situé dans la partie occipitale du cerveau, principalement autour de la scissure calcarine (face interne des hémisphères), est un des plus connus; pourtant, au point de vue fonctionnel, il n'est guère possible de distinguer son activité par rapport au rôle des fibres qui unissent l'œil aux tubercules quadrijumeaux antérieurs et à la couche optique. Nous appellerons primaires, pour abréger, ces der-

Digitized by Google

niers tractus, et secondaire le système qui va de la couche optique et des tubercules à l'écorce cérébrale. Aux vertébrés inférieurs, le système primaire suffit; ils n'en ont pas d'autre. Mais les vertébrés, les singes exceptés, se servent si bien de ce système primaire que la destruction des centres visuels de l'écorce ne produit que passagèrement de sérieux troubles de la vue. C'est le cas du chien (Edinger).

Chez l'homme, la destruction de la sphère visuelle corticale produit la cécité. Il semble résulter de là que chez les vertébrés, la vision est en quelque sorte plus physique et chez l'homme, plus intellectuelle. Quel est exactement chez ce dernier le rôle des centres sous-jacents propres à la vision? Il serait difficile de le déterminer. On voit par cet exemple combien le problème est complexe. Il est strictement imposé par là aux psychologues de ne consulter que les anatomistes, histologistes et physiologistes de tout premier ordre et de se méfier des esprits dogmatiques et raisonneurs ainsi que des *dii minores* qui ont le système un peu trop facile.

Le psychologue doit suivre avec la plus grande attention les progrès de l'étude du système nerveux et bien se dire que les représentations qu'il considère comme simples et qu'il est capable de classer et de décrire nettement, de rapporter à quelques aspects essentiels de la vie mentale, de comprendre au moyen d'idées directrices et de lois en somme très claires et de vérification aisée, que ces représentations, dis-je, ont comme conditions physiologiques des transmissions excessivement complexes et nombreuses. Nous ne devons pas raisonner comme Descartes, qui concluait de la netteté des idées que notre réflexion parvient à fixer, à la nécessité d'un organe unique d'idéation dans le cerveau, concentrant les images à mesure que nous les pensons. Les théories artificielles sont démenties tous les jours par les faits.

Digitized by Google

Nous avons constaté, pour les sensations, faits conscients simples et clairs à l'attention, combien les conditions anatomiques et physiologiques étaient enchevêtrées. Il serait faux de croire qu'une seule zone de l'écorce présidât à leur perception : car une sensation ne se perçoit jamais que par contraste avec d'autres et par conséquent exige un système de comparaisons qui met en action les centres d'association ; ensuite nous avons appris par l'étude de l'inconscient de mémoire que toute sensation exige, pour pouvoir exister, un fond de mémoire qui la soutienne ; de là, encore une fois, une synergie complexe impliquant de nombreux groupes de cellules différents. Enfin, les expériences ont montré que jamais une sensation ne se produit dans un organisme passif, mais a besoin, pour se produire, de mouvements d'adaptation dont les uns sont réflexes et dont les autres constituent le processus appelé attention. Que l'on se représente cet ensemble de transmissions dans les différentes parties de la substance nerveuse et l'on comprendra que si la sensation apparait simple comme fait conscient, ses conditions anatomiques sont loin de l'être.

Il est tout à fait impossible, dans l'état actuel de la science, de s'imaginer, même de très loin, ce qui se produit dans le système nerveux pendant qu'un sentiment s'impose à nous et retentit sur l'idéation tout entière ainsi que sur l'action ; il est plus impossible encore de trouver quel peut être le corrélatif physiologique d'une tendance. Il est même probable que la tendance, ainsi que tout le dynamisme de la vie mentale, a, comme corrélatif physiologique, des phénomènes dont nous n'avons actuellement aucune idée. Est-ce une raison pour nier l'activité mentale ? N'est-il pas contraire à tout esprit scientifique de prétendre la réduire aux notions que l'on possède sur le mécanisme nerveux ? N'est-ce pas là une proposition dogmatique, ne reposant sur rien ?

Digitized by Google

Tâchons de passer en revue les quelques questions psychologiques sur lesquelles l'étude du système nerveux nous donne des renseignements ; nous nous demanderons ensuite quelles sont les fonctions mentales que le fonctionnement du système nerveux n'explique pas et risque bien de ne jamais expliquer.

Nous avons signalé les localisations. Qu'il s'agisse de l'aboutissement des fibres sensibles dans l'écorce ou du point de départ des fibres motrices, nous sommes en présence de localisations anatomiques, rien de plus ; nous constatons ensuite, d'après les travaux des quinze dernières années, des différences histologiques entre les cellules : les neurones sensibles ont un autre aspect que les neurones moteurs ; cela n'infirme pourtant pas l'idée de Meynert, d'après qui le rôle des cellules dépendrait de leurs connexions. On a montré expérimentalement, entre autres dans les expériences de greffe animale, qu'en modifiant ces connexions, on modifiait aussi le rôle des cellules. Cela se maintient jusqu'à un certain point chez l'homme, mais à un moindre degré. Plus se développent les centres supérieurs, plus les types de cellules semblent se fixer.

Nous ne trouvons pas ici cependant, pour les fonctions physiologiques, une délimitation correspondant aux territoires anatomiques ; par contre, cette correspondance paraît être plus exacte pour les mouvements réflexes. Mais personne ne considérera ces derniers comme aussi importants pour les fonctions mentales ; de plus, en se rapprochant du cerveau, l'anatomie des centres sous-jacents présente des difficultés toujours plus grandes. Qu'on étudie la structure de la couche optique et l'on jugera.

Ensuite, dès que des centres nerveux ont comme rôle essentiel de conditionner l'activité mentale, il n'y a plus de localisation dans leur fonctionnement, c'est-à-dire que, pour chaque fait mental, plusieurs centres

Digitized by Google

situés en différents points du cerveau fonctionnent ensemble. Leurs connexions sont extrêmement complexes et sans doute les transmissions ne sont pas successives, mais simultanées dans plusieurs directions.

La localisation anatomique ne correspond donc pas à une localisation de fonctions. Mais c'est surtout par l'étude des éléments histologiques et de leurs connexions qu'on arrivera à connaître quelque chose. Or, il y a à peine vingt ans qu'on possède une technique suffisante pour la coloration des éléments. On ne doit donc pas demander à l'étude du cerveau plus qu'elle ne peut donner et être content des résultats obtenus. Ce n'est pas ma tâche d'exposer ici les hypothèses les plus satisfaisantes sur le plan du cerveau. En résumé, on a découvert les régions où aboutissent les fibres sensibles de la tactilité générale, de l'audition, de la vue ; mais dans ces problèmes encore, il y a de nombreuses divergences et il est excessivement difficile de constater l'endroit *exact* où aboutissent ces fibres, tant les terminaisons nerveuses présentent d'enchevêtrement. On a tâché de déterminer aussi le point de départ des fibres motrices qui descendent de l'écorce cérébrale vers les masses de substance grise sous-jacentes et jusque dans la moelle. On connaît d'une manière grossière le plan de cette conductibilité, mais le détail n'est pas encore précis. Il n'y a pas longtemps que Campbell et Brodmann ont montré que, dans les centres dits de projection, territoires assez vastes où aboutissent les fibres sensibles et d'où partent les fibres motrices, les cellules sensibles et les cellules motrices sont parfaitement séparées, comme nous l'avons constaté tantôt pour le centre de tactilité et de motilité générale.

Flechsig a montré ensuite l'existence de centres d'association ; au cours de ses recherches, il a graduellement transformé et corrigé les idées relatives à

Digitized by Google

ces centres ; contrairement aux doctrines que l'on rencontre chez un certain nombre de physiologistes, accordant à une zone, par exemple la zone frontale antérieure, la centralisation de l'activité physiologique considérée comme servant de soutien matériel à l'unification de la vie mentale, Flechsig montre qu'il existe plusieurs centres « d'idéation », probablement trois sur la surface de l'écorce cérébrale et un dans l'insula de Reil ; et entre ces centres terminaux et les « centres de projection », il croit pouvoir établir l'existence de centres d'association marginaux, dont les fibres arquées sont d'une part en rapport avec les cellules des centres de projection et se développent à la suite de celles-ci et en connexion étroite avec elles, centre par centre, et d'autre part avec les centres d'association terminaux, qui ont dans l'évolution une place tout à fait spéciale, ainsi que dans leurs connexions, qui présentent de longues voies d'association se développant en tout dernier lieu dans le système nerveux.

Au surplus, avec la prudence du véritable savant, Flechsig constate que ces recherches ont besoin d'être continuées par des recherches nouvelles, qu'il ne donne pas un plan *ne varietur*, et qu'enfin ces recherches, intéressantes au point de vue anatomique, histologique et évolutif, n'apprennent pas grand'chose au physiologiste.

On a aussi tiré des conclusions de l'étude des dégénérescences ; c'est ainsi que l'on a déterminé la localisation de la mémoire du langage articulé dans le centre de Broca. Les critiques auxquelles les travaux de Broca ont donné lieu récemment montrent combien on doit être circonspect dans ces matières. D'après Pierre Marie et la thèse de Moutier, la doctrine classique de la localisation du langage articulé dans le pied de la troisième frontale gauche est erronée ; le centre de Wernicke, dans la première temporale, a une beaucoup plus grande importance dans les fonc-

Digitized by Google

tions du langage et au surplus, celles-ci ne relèvent pas d'une seule zone ; le langage exige toujours l'action synergique de plusieurs centres ; nous pourrons ajouter qu'il englobe, en outre, des faits de mémoire, des images motrices, auditives, visuelles et par conséquent n'est pas plus localisé que n'importe quelle autre fonction psycho-physiologique.

On s'est attaché, depuis peu de temps, à l'étude des couches superposées de cellules que l'on découvre en allant de la surface vers la profondeur. On trouvera dans Cajal, Campbell et Brodmann des résultats très intéressants, mais il serait impossible d'en donner en quelques mots une idée même approximative et il serait illusoire de vouloir systématiser avant longtemps. En tout cas, il semble qu'on soit là sur le bon chemin pour aboutir à des connaissances plus précises.

Il est permis de constater dès maintenant qu'*à mesure que la connaissance anatomique et histologique du cerveau progresse, tout espoir disparaît de déterminer des localisations psycho-physiologiques*. La question des fonctions physiologiques des centres nerveux reste dans le vague et celle de l'activité psychique proprement dite prend une indépendance de plus en plus complète et se fonde sur des méthodes originales, de véritables méthodes *psychologiques*. La psychologie se dégage chaque jour davantage des systèmes hâtifs et arbitraires que certains physiologistes voulaient lui imposer. Le résultat est excellent.

Brodmann écrit ces lignes très judicieuses : « De prime abord, il faut écarter, ne fût-ce que pour des raisons psychologiques toutes générales, ces hypothèses d'après lesquelles des contenus psychiques déterminés, comme telles sensations et représentations, seraient localisés dans des éléments *morphologiques* de l'écorce cérébrale, c'est-à-dire dans les cellules ganglionnaires. » Wundt a montré péremptoi-

Digitized by Google

rement que chaque représentation est, en vérité, une *fonction* psychique très complexe, comprenant des éléments très divers et, en outre, des qualités spatiales et temporelles. « A des éléments histologiques ne peuvent être attachés que des processus ou des mécanismes physiologiques de l'espèce la plus élémentaire, comme une transmission de mouvement ou une impression élémentaire venue des organes sensibles, mais jamais de formations psychiques complexes, comme le sont les représentations. » (Brodmann.)

Brodmann considère comme tout aussi inadmissible l'hypothèse d'Ariëns Kappers, selon laquelle certaines fonctions psycho-physiologiques relèveraient de cellules d'une certaine espèce : les fonctions réceptrices, des cellules granulées, les associations supérieures, de cellules pyramidales supragranulaires, etc. Ce sont là des généralisations sans fondement aucun et Brodmann en montre le néant. Ces questions sont aujourd'hui dans la plus complète obscurité.

Le même auteur relève l'absurdité de localisations psychologiques dans un autre passage très intéressant du même ouvrage : « L'hypothèse de *centres psychiques particuliers d'un ordre supérieur* est aussi insoutenable que le concept d'une cellule douée de représentation ou d'une couche préposée aux associations. Sans doute, les derniers temps ont été spécialement riches en théories qui, à la manière de la phrénologie, auraient voulu localiser dans des zones bien déterminées de l'écorce les processus complexes de l'activité mentale, tels que mémoire, volonté, imagination, intelligence ou les qualités spatiales, comme le sens de la forme, le sens de l'espace. C'est avec raison que des auteurs plus anciens déjà, entre autres Goltz, Rieger, Wundt et, plus récemment, avec une énergique décision, Semon, se sont élevés contre une manière de voir aussi naïve et ont fait directement valoir contre elle les faits psychologiques ».

Digitized by Google

Ce qu'on appelle facultés mentales, ce sont des ensembles extraordinairement complexes de fonctions élémentaires. Elles ne peuvent donc pas être localisées. Elles s'accompagnent « du fonctionnement *simultané* de territoires de l'écorce *très nombreux*, vraisemblablement de l'ensemble de l'écorce cérébrale et sans doute aussi de centres sous-jacents ». Brodmann cite des idées analogues de von Monakow, de Wundt, de Semon et l'on se demande comment des vérités aussi évidentes, aussi conformes à tout ce que l'on sait sur le système nerveux ne sont pas admises de tous aujourd'hui. Mais il faut compter avec l'inertie, le respect des traditions.

On ne peut assez répéter que toute fonction psycho-physiologique exige la collaboration de plusieurs centres et inversement, que chaque centre prend part vraisemblablement à plusieurs fonctions différentes. C'est ce qui permet d'expliquer, mieux qu'on ne le faisait autrefois, les fonctions vicariantes ou de remplacement, c'est-à-dire le fait que, dans le cas de lésion de certaines régions, d'autres groupes de cellules suppléent, même dans une assez forte proportion, à l'activité en défaut.

L'idée de Brodmann, que les centres qui accomplissent cette suppléance faisaient partie de la synergie à laquelle appartiennent les centres dégénérés, me paraît très probable. Le mécanisme du remplacement, au surplus, n'est pas connu dans ses détails.

Par conséquent, les localisations de plus en plus détaillées que les méthodes anatomiques et histologiques permettent de découvrir et l'importance des types différents de cellules situées dans ces localisations nous permettent de conclure que ce ne sont pas des fonctions psycho-physiologiques qui sont localisées, mais des fonctions beaucoup plus simples, à savoir l'aboutissement et le point de départ de mouvements.

Digitized by Google

Chaque fonction psycho-physiologique, chaque acte du sujet, chaque représentation dont il prend conscience exige la mise en activité d'un grand nombre de ces centres, agissant d'une manière simultanée. De plus, chacun des groupes de cellules de même aspect qui constituent ces centres, zones ou sphères prend part à des fonctionnements différents et entre tantôt dans une combinaison, tantôt dans l'autre. Enfin, ce ne sont pas seulement les centres de l'écorce cérébrale qu'il faut envisager, mais tout au moins des masses de substance grise aussi importantes que la couche optique.

II. — L'ACTIVITÉ MENTALE.

Il est impossible, on le voit, d'expliquer l'activité mentale par l'activité cérébrale et de réduire l'une à l'autre. L'activité cérébrale est, sans aucun doute, chez les vertébrés supérieurs et chez l'homme, la condition d'existence de l'activité mentale; activité mentale et activité cérébrale sont, jusqu'à un certain point, les deux faces d'une même unité. Cependant, si l'on affirmait d'une manière absolue cette thèse, on ne rendrait pas compte d'un fait important : chaque fois que l'individu pensant ne se borne pas à répéter, mais qu'il acquiert quelque chose de nouveau, il dépasse les mécanismes fixés en lui, il va au delà du moment où il est.

Tout progrès consiste en un effort pour dépasser le point de développement où l'on est parvenu. Or, l'effort va au delà de l'acquis; il forme la synthèse de l'acquis et d'impressions nouvelles; il exige de la part de l'individu un surcroît d'activité. Le mécanisme cérébral reste en arrière de l'intelligence. Le développement des voies suit ici l'effort. Nous ouvrons véritablement, par notre effort, de nouvelles connexions, de nouvelles associations entre nos éléments nerveux.

Digitized by Google

Prenons l'exemple de n'importe quelle habileté technique que nous acquérons avec effort : un métier manuel, un art, une manière de raisonner ou de nous exprimer. Nous apprenons à associer dans le même acte différentes représentations qui n'étaient pas associées auparavant. Si j'apprends à ajuster des pièces de bois pour faire une boîte ou un meuble, je précise les représentations visuelles des objets que je veux fabriquer, je les associe avec des mouvements : je crée une synthèse nouvelle, je vais au delà de ce que je savais, j'aurai un mécanisme de plus à ma disposition. Je ne me contente pas, comme dans bien des cas, de reproduire automatiquement, sous le contrôle de la conscience, ce que j'ai appris antérieurement.

Ce n'est pas dans le seul domaine de la représentation que je rencontrerai ce fait. Envisageons un sentiment nouveau qui s'éveille; quel que soit ce sentiment et d'où qu'il provienne, il influence notre pensée et notre action; il nous modifie; son travail facilitera certaines formes d'idéation et de mouvement. Sous son influence, des manières de voir seront abandonnées, d'autres se constitueront. Cette fois aussi, la vie mentale dépasse le mécanisme cérébral. Celui-ci reçoit une impulsion nouvelle qui le modifie fortement.

Enfin, les transformations de la volonté, qu'elle soit modifiée par le milieu, par la nécessité de se défendre ou de s'adapter ou par un mouvement intérieur à la vie psychique même, je veux dire par une élucidation morale de la personnalité, consistent à réunir toutes les tendances ainsi que les moyens dont on dispose et à se surélever en quelque sorte au-dessus de ce que l'on était.

Il y a, dans cette activité qui est véritablement progressive et caractérise l'effort humain, une synthèse qui se renouvelle et non une répétition de l'acquis. Chez les animaux aussi, l'on constate cet

Digitized by Google

effort qui est le propre de la vie mentale, lorsque mis dans des conditions anormales, ils modifient leurs habitudes et s'adaptent à des circonstances inaccoutumées. Mais l'homme, dans les civilisations les plus développées, présente ce phénomène à un degré beaucoup plus marqué.

Ainsi donc, le parallélisme n'est pas strict entre la série biologique et la série psychologique; celle-ci déborde la première. On a même soutenu souvent qu'avant de s'inscrire dans les mécanismes nerveux, toute action était volontaire, impliquait un effort; alors l'habitude fait passer le résultat des efforts dans certaines dispositions organiques, qui peuvent se transmettre héréditairement.

Il n'est pas indispensable pourtant de recourir à ces cas pour se convaincre que l'activité mentale a un rôle propre. Il suffit pour cela d'étudier la notion de synthèse; ou, si l'on préfère se placer sur le terrain de la physiologie, il faut chercher ce que l'activité cérébrale ne peut pas produire : l'on déterminera ainsi, par exclusion, ce qui relève de l'activité mentale.

Examinons d'abord les faits conscients. On est convenu d'appeler représentation le fait conscient en tant que nous le rapportons à un objet, soit un corps extérieur, soit un rapport entre les corps, soit un concept permettant de fixer les caractères communs à plusieurs corps, soit des idées ou rapports beaucoup plus complexes, soit enfin les termes par lesquels nous désignons nos propres actes en tant que nous en prenons conscience. La représentation qui se rapporte à un corps ou à un concept se manifeste soit par la perception sensible de ce corps, soit par la perception de son souvenir, soit par l'image schématique permettant de le fixer devant l'attention. Or, l'image ne se forme nulle part dans le cerveau. Il n'y a ni carrefour sensible où se composeraient des images

Digitized by Google

au moyen d'éléments empruntés à différents sens, ni centres où viennent se peindre ou se construire une représentation d'objet. L'image n'existe, ne se montre soit à mes sens, soit à ma pensée qu'au moment où je la perçois ou la pense. Après ce moment elle n'existe plus.

L'image de perceptions sensibles ne double pas le corps extérieur. Quand je regarde un objet, il n'y a pas d'un côté le corps, ensuite l'image rétinienne, enfin l'image corrigée qui se peindrait dans quelque endroit du cerveau (soit trois objets pour un!) Il n'y a, bel et bien, qu'*un seul* fait psycho-physiologique, qui est l'ensemble de mon adaptation à l'objet. Ce fait, au point de vue cérébral, comprend un très grand nombre de mouvements qui se propagent du corps extérieur vers moi et provoquent de ma part de tout aussi nombreux mouvements d'adaptation, dont les uns sont réflexes, d'autres automatiques, d'autres enfin attentifs et volontaires. A tous ces mouvements auxquels on peut assigner, dans le système nerveux, des localisations et dont chacun est attaché véritablement à des éléments histologiques, correspond, dans l'activité psychique, un acte d'unification qui est, précisément, la perception sensible de l'objet. Cette perception réunit en un seul tout l'ensemble des mouvements dont nous venons de parler et encore beaucoup d'autres que l'étude de l'inconscient nous a fait connaître et dont nous parlerons tantôt. Il est possible, ce tout, à cause du caractère synthétique de l'esprit et à cause aussi de son dynamisme. Une fois la représentation disparue de la conscience, elle n'est conservée nulle part. En tant que représentation, et ici en tant qu'image sensible, elle n'existe pas en dehors de l'acte qui la constitue.

Si nous considérons maintenant non plus une perception présente, mais une image de la mémoire, le souvenir que nous avons d'un objet, demandons-nous

Digitized by Google

comment il se produit. Tout d'abord, il faut une cause pour qu'il nous vienne à l'esprit; dans la sensation ou dans l'idéation, dans les états affectifs ou dans la direction actuelle de notre volonté, un point d'attache est nécessaire; soit par association consciente, soit par une suggestion dont le lien nous échappe, l'image doit d'abord être *évoquée*. Que se passe-t-il dans le système nerveux?

Ce ne peut être la reviviscence de l'image comme telle, pour la simple raison *qu'elle n'est conservée nulle part* et qu'elle a disparu du moment que je ne la pense plus. Ce qui se ravive, ce sont donc des mouvements beaucoup plus élémentaires, tout un système infiniment complexe de trasmissions qui ont permis auparavant la perception sensible de l'objet dont l'image en question est la reproduction.

La cause qui provoque le souvenir joue, comme excitation, le même rôle qu'a joué le corps extérieur, la première fois que j'ai perçu celui-ci par mes sens. Le système nerveux sera replacé en quelque sorte dans un même état d'activité où il fut lors de la première perception, et l'image de mémoire pourra se produire. L'objet ne sera plus présent aux sens; mais il se fait dans les organes des sens certains mouvements d'adaptation en tous points semblables à ceux qui explorèrent autrefois l'objet lui-même : ces mouvements permettent la reconstitution de l'objet, mais comme ils n'ont pas devant eux le corps extérieur pour les fixer, ils sont plus fuyants : de là, l'aspect mal défini de l'image du souvenir. Elle ne prend des contours vifs et une intensité marquée que dans l'hallucination: l'hyperexcitation des éléments centraux supplée alors à l'absence de l'objet et crée l'illusion de la sensation présente.

Enfin, s'il s'agit d'un concept, d'une idée ou d'un raisonnement, il serait erroné de croire qu'une zone déterminée les forme ou les conserve. Quand nous

Digitized by Google

les formons, l'activité cérébrale comprend les éléments les plus divers. Ce qui correspond physiologiquement à une idée, c'est la synergie de tous ces éléments. Il serait impossible de nous figurer les échanges multiples qui se produisent alors entre les cellules. Mais la pensée d'une idée ou d'une suite d'idées synthétise en outre une activité considérable et cette synthèse, c'est l'acte de l'esprit, qui n'est pas la combinaison statique d'éléments, mais qui est dynamique essentiellement.

Ainsi, l'idéation, depuis les sensations jusqu'aux combinaisons d'idées, a pour conditions anatomiques et physiologiques l'association de nombreux éléments dont aucun en soi n'est, à proprement parler, psychologique : ce sont en effet des mouvements très complexes. L'activité psychologique apparaît vis-à-vis d'eux comme une synthèse, et cette synthèse est différente des éléments qui la composent; elle est autre chose que ces éléments.

Nous n'avons pas rappelé ici les caractères propres de la vie mentale, comme l'interpénétration de toutes ses tendances, le retentissement du vécu passé dans toutes les actions de l'individu, le dynamisme. Cela a été signalé précédemment.

On pourrait poursuivre l'analyse en cherchant les éléments des états affectifs et en montrant que dans cette question, nous ignorons tout du mécanisme cérébral. Il est très possible qu'il se produise en nous un ordre de phénomènes qui n'a pas encore été exploré. Et puisque l'occasion s'en présente, je dirai dans quel sens il me semble qu'on devrait chercher. Comme au point de vue expérimental les questions attendent beaucoup des progrès de la technique, c'est à la construction d'appareils nouveaux qu'il faudrait s'attacher. L'on a constaté que l'activité psychique agissait sur l'aiguille du galvanomètre. Il faudrait s'ingénier à trouver un instrument qui fût

Digitized by Google

sensible à l'activité cérébrale pendant qu'elle se produit; cet instrument ne devrait incommoder en rien le sujet, ne pas même être en contact avec lui et être sensible, à distance, aux modifications qui se produisent dans le système nerveux pendant l'activité psychique.

Un problème très intéressant des états affectifs serait de chercher les rapports entre leurs nuances si délicates et si nombreuses et la proportion dans laquelle ils sont constitués d'une part de réactions organiques et d'autre part associés à des idées ou influencés par elles; on se demanderait s'il est possible de découvrir une correspondance entre leur coloris et les transformations organiques à l'occasion desquelles ils se sont produits: ces recherches seraient infiniment plus intéressantes que les classifications, divisions et subdivisions dans lesquelles s'attarde souvent la psychologie des états affectifs.

Il est impossible de dire pour le moment de quel appoint serait pour la psychologie des sentiments la connaissance des transformations qui y correspondent dans le système nerveux ni même si ces transformations pourraient être découvertes et mises en rapport avec les états affectifs.

Quant à la volonté, ce terme désigne le processus conscient qui consiste à diriger ses actes selon un but que l'on conçoit; la représentation de ce but, et par conséquent l'idéation en général, s'y trouvent intéressées. On a remarqué ensuite que la volonté était soutenue par les sentiments. Dès lors, ce qu'on appelle volonté est plutôt l'ensemble des conditions dans lesquelles se produisent les actes particuliers que l'on appelle volitions. Ce que nous venons de dire en général de la volonté s'applique en particulier à chaque volition; une volition semble, au point de vue de l'observation interne, simple et précise; mais ses conditions organiques sont si complexes qu'entre la détermination des éléments nerveux qui l'accompagnent

Digitized by Google

et la caractéristique de l'acte volontaire en psychologie, il y a une telle distance que l'on ne trouve aucune ressemblance entre cet acte et ses concomitants physiologiques. Il est évidemment très intéressant de connaître ceux-ci, mais ce savoir ne pourrait remplacer en rien l'analyse psychologique de l'acte volontaire ressenti, vécu et réfléchi : on voit que le rôle de la psychologie subsiste tout entier, quels que soient les progrès de la connaissance du système nerveux.

§ 2. — L'inconscient et le système nerveux.

Reprenons en abrégé les différents groupes de faits inconscients que l'analyse a successivement dégagés : nous avons tout d'abord reconnu l'existence, dans la perception sensible et dans les mouvements d'adaptation, d'une fusion d'éléments inconscients et d'une interprétation inconsciente des sensations (chap. II). Les éléments moteurs sont très importants dans cette synthèse.

Il s'agit ici d'un mécanisme physiologique naturel à l'individu, faisant partie de ses réactions involontaires et se manifestant dès les premiers mouvements. Sans doute il est maladroit au début et toute l'expérience de l'enfant, dont la vie mentale commence par l'acquisition d'habitudes motrices, consiste à corriger le manque d'habileté de ce mécanisme. Cependant, dès l'origine, il se produit, et les premiers mouvements de l'enfant sous l'influence des excitations extérieures ne présentent pas la précision des réflexes qu'on remarque chez les animaux. Où la vie psychique est plus complexe, le réflexe est moins régulier.

Le système nerveux associe nécessairement, dès le début, des mouvements centripètes et centrifuges. L'enchaînement de neurones moteurs et sensitifs est préparé par les dispositions acquises non seulement dans l'espèce, mais à travers l'évolution des vertébrés.

Digitized by Google

Mais les manières de réagir vis-à-vis du milieu présentent, chez l'homme, une infinité de nuances, à cause du nombre considérable d'impressions auxquelles il est accessible et de mouvements dont il dispose, si bien que, dans l'éducation de l'adaptation et de la sensibilité, l'effort doit se recommencer chez chaque individu. Les formes supérieures de la vie mentale sont beaucoup plus instables que les formes inférieures, ainsi que le montrent les maladies de la mémoire, dans lesquelles nous voyons disparaître les acquisitions de nature intellectuelle avant les autres, et les plus récentes avant les plus anciennes (Ribot). Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'il ne se transmette rien par hérédité, dans des actes un peu complexes, quoique accomplis depuis tant de générations, comme sont la marche et la parole. C'est la complexité même de la synthèse mentale chez l'homme qui exige que chacun de nous refasse tout l'apprentissage déjà fait par tant de générations antérieures. Mais beaucoup de mouvements et de sensations s'associent avec une certaine aisance ; il faut sans doute voir dans ce fait l'existence de dispositions acquises, mais qui ne sont que très générales.

Ainsi donc, parmi cette catégorie de fonctions inconscientes que sont les synthèses d'impressions inconscientes et les synthèses de celles-ci avec des mouvements d'adaptation, un très grand nombre d'actes qui deviennent très tôt inconscients ont cependant, au début, exigé un effort qui, bien qu'oublié comme tel, a cependant été conscient. Il le fut obscurément sans doute, mais il fut conscient. Il paraîtrait abusif de comparer cette conscience élémentaire et primaire à la conscience réfléchie de l'adulte ; elle ressemble plutôt à l'intelligence animale. Mais elle a malgré tout les caractères de la conscience. Seulement, l'acte de synthèse par lequel elle s'exprime a passé dans l'automatisme ; et parallèlement, au point

Digitized by Google

de vue de la physiologie cérébrale, les premières synergies nerveuses, étant plus simples et fréquemment répétées, se sont rapidement fixées, d'autant mieux que les plus élémentaires d'entre elles étaient préparées et se dirigeaient dans le même sens que les dispositions héréditaires de l'espèce.

L'inconscient que nous avons étudié sous le titre d'*inconscient psycho-physiologique* est donc dû en partie aux propriétés naturelles de la substance nerveuse chez les vertébrés supérieurs et en partie à des actes simples, souvent répétés, aisément automatisés aussi bien au point de vue de la synthèse mentale que des synergies cérébrales.

Nous avons constaté ensuite l'*action dynamogénique* des sensations; elle est généralement inconsciente. On ne l'aperçoit que si elle est très marquée; qu'un temps clair et calme agisse sur notre idéation en la facilitant et en lui donnant un mouvement égal et ferme, c'est ce que l'on peut constater sur soi-même; les bons résultats d'une atmosphère de paix autour de soi n'échappent à personne; mais que de simples sensations peu remarquées produisent un effet dynamogénique, c'est ce que l'expérience seule a montré.

Ces faits nous prouvent qu'il y a dans le système nerveux un mécanisme accumulateur d'énergie, et que les mouvements qui s'y produisent ne sont pas seulement des mouvements de translation ; mais, en actionnant les centres nerveux, les excitations extérieures provoquent un dégagement d'énergie qui est interprété par la conscience comme un accroissement des sentiments sthéniques. Quel est le mécanisme de cette accumulation et de ce dégagement d'énergie ?

On a signalé déjà pour les muscles un phénomène analogue. Nos muscles ont une certaine tension qui nous permet de répondre rapidement aux actions du dehors et d'exécuter nos volitions en réduisant le

Digitized by Google

temps qui s'écoule entre la représentation et le mouvement. Le cervelet serait, pour les muscles, l'accumulateur d'énergie.

N'y a-t-il pas aussi dans le système nerveux central certains éléments auxquels un rôle analogue serait dévolu? Nous avons rencontré déjà l'hypothèse de Ramon Cajal, qui se demande si certains neurones d'association à fibres courtes (cellules de Golgi) ne rempliraient pas cette fonction dans les cas où une excitation extérieure provoque une idéation beaucoup plus intense qu'elle. Il explique de la même manière l'accumulation d'énergie dans le cervelet, par la présence des cellules de Golgi. En effet, la question de l'accumulation de l'énergie se pose et c'est, en somme, de la psychologie qu'elle vient. Mais les recherches ne sont encore qu'à leur commencement.

Nous avons étudié ensuite un groupe de faits très importants, l'*inconscient automatique* ou *subconscient*. Nous les avons rapportés, au point de vue psychologique, à la loi de l'habitude. Or, à mesure que les produits de l'activité psychique s'automatisent, les mécanismes cérébraux qui y correspondent se fixent en même temps. Si parallélisme il y a entre le mental et le physique, c'est bien ici qu'on pourrait le trouver. Aussi la loi de l'habitude nous paraît être non seulement une loi psychologique, mais une loi biologique : nous en avons la preuve dans les expériences de Pfeffer sur les végétaux. Le rythme organique qui constitue ici l'habitude résiste, nous l'avons vu, aux actions extérieures.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de chercher des centres automatiques dans le système nerveux. Nous distinguons l'automatisme du réflexe en ce sens que le réflexe est, dès le début, approprié à son but et mécanisé, qu'il appartient strictement aux actes physiologiques proprement dits et n'a rien à apprendre de la conscience. Le mouvement automatique, au

Digitized by Google

contraire, est d'abord conscient et volontaire, en tout ou en partie; devenu automatique, il reste sous le contrôle de la conscience. Si les mouvements automatisés restent un certain temps sans être utilisés, ils devront passer à nouveau, dès que l'individu aura recours à eux, par une période d'apprentissage, plus courte sans doute que le temps qu'il a fallu pour les organiser la première fois, mais pourtant fort appréciable.

Il paraît donc que ces mouvements relèvent des mêmes centres et des mêmes voies que les mouvements conscients eux-mêmes. Qu'est-ce qui les en distingue ? La plus grande facilité à se produire d'abord, ensuite le fait que le mouvement automatique exige, pour se produire, soit l'intervention d'un moindre nombre de centres, soit l'activité d'un moins grand nombre de cellules dans les centres qui fonctionnent. Un effort, un raisonnement complexe semblent en effet exiger un travail cérébral plus étendu. L'hypothèse la plus vraisemblable est que, un acte une fois automatisé, les centres qui le commandent comme ensemble de mouvements fonctionnent au grand complet, mais que les centres qui ont au début aidé à apprendre cet acte, en établissant les connexions nécessaires à sa réussite, ne fonctionnent plus que partiellement ou plus faiblement quand il se produit; il ne faut pas oublier qu'il subsiste en général un certain contrôle conscient.

Restent les cas pathologiques où des fonctions automatiques se continuent en dehors de la synthèse, dans des moments où elles ne devraient pas entrer en action, ainsi que les cas de distraction, d'automatisme abandonné à lui-même. Il faut supposer alors qu'il y a eu rupture dans l'association synergique entre tous les centres qui participaient à des actes mieux synthétisés, par le fait d'un affaiblissement du niveau mental ou d'une dissociation produite sous l'influence d'états affectifs. La synthèse

Digitized by Google

étant alors restreinte, les associations entre éléments cérébraux sont moins étendues, plus disloquées.

Je ne vois donc pas qu'il faille recourir, pour expliquer l'indépendance relative de l'automatisme, à des hypothèses plus hasardeuses. Je range parmi ces dernières les théories de Durand (de Gros) et de Grasset.

J.-P. Durand (de Gros), partant de l'importance du subconscient dans de nombreux actes mis en lumière par l'hypnotisme, tels que la suggestion à distance dans le temps, estime qu'il y a en nous un polypsychisme, c'est-à-dire beaucoup de consciences particulières, qui lui paraissent plus importantes que la conscience constatée par introspection.

D'autre part Grasset, dans son ouvrage sur le *Psychisme inférieur*, part des travaux du Dr Pierre Janet, mais se sépare de lui en ce que ce dernier n'admet pas « un raisonnement sans conscience » et proclame que les forces élémentaires de l'activité psychique ont les mêmes caractères que la conscience. Les actes automatiques, selon Grasset, se distinguent des réflexes en ce qu'ils sont spontanés, et des actes conscients en ce qu'ils ne sont pas libres. Mais il ne faut pas leur refuser la volonté et l'attention.

D'où deux psychismes, l'un supérieur, l'autre inférieur. Au psychisme supérieur correspond ce que Grasset appelle le centre O, situé dans la partie frontale antérieure; au psychisme inférieur, le polygone, formé des centres corticaux de sensibilité (tactilité générale, audition, vision) et de motilité (mouvement, parole articulée, écriture). Ce polygone, qui correspond aux centres d'association pariéto-occipital, temporal et insulaire de Flechsig et comprend en outre les centres de projection et ceux du langage, est relié au centre O par des voies idéo-sensorielles et idéo-motrices, et d'autre part à la périphérie par l'intermédiaire des centres sous-jacents.

Le rêve se passe dans le polygone. Le centre O s'en

Digitized by Google

désintéresse : d'où son illogisme. La distraction : « Quand Archimède sort dans la rue en costume de bain et criant *Euréka*, il marche avec son polygone et pense à son problème avec son centre O ».

La désagrégation peut être plus ou moins complète. On l'expliquera aisément par la systématisation susmentionnée des centres : Grasset applique son hypothèse à l'automatisme moteur, à l'hallucination, au dédoublement de la personnalité, au rêve, aux associations inconscientes, à l'invention artistique.

Nous rapportons, pour mémoire, cette tentative de systématisation. A la comparer aux données de l'anatomie et de l'histologie cérébrales, nous sommes obligés de la considérer comme purement schématique. C'est une illustration commode de la division du psychisme en activité consciente et automatisme, mais nous pensons que rien, dans les faits, ne corrobore cette hypothèse. La manière brillante dont elle est défendue par son auteur et le plaisir qu'elle procure à ceux qui n'ont pas étudié ce genre de question, en leur présentant une solution amusante et facile, lui ont assuré un succès passager.

Il serait superflu, après l'examen auquel nous nous sommes livrés, de la prendre en considération. Nous renvoyons aux conclusions que Brodmann retire de l'étude des éléments nerveux et de leurs connexions. Toute représentation exige la collaboration de différents centres corticaux ; il n'y a pas ici, au point de vue du fonctionnement psycho-physiologique, à éloigner tel ou tel centre de la synergie indispensable. Ils y collaborent tous. Le cerveau n'est pas divisé en un centre supérieur et des centres inférieurs. Le mécanisme de la dissociation ne peut être celui qui trouve son expression dans l'hypothèse du polygone. Cette hypothèse a donné lieu à une charmante fantaisie physiologique, mais elle n'a pas d'autre portée.

L'anatomie et la physiologie cérébrale, dans cette

Digitized by Google

question de l'automatisme, semblent devoir apprendre bien peu au psychologue. En admettant l'hypothèse la plus vraisemblable, nous saurons qu'un acte automatisé exige les mêmes associations que l'acte conscient qui lui a donné naissance ; qu'il repose sur la loi de l'exercice ; qu'il suffit qu'un élément entré dans une combinaison fixée par la répétition ou par des impressions particulièrement intenses soit rappelé, pour que les éléments associés entrent en jeu ; qu'il peut y avoir, dans les cas d'abaissement du niveau mental et du pouvoir de synthèse, des déchets dans l'ensemble de ces éléments. C'est à peu près tout. Si l'on peut un jour suivre exactement les voies et déterminer pour chaque type d'acte psychique les neurones qui s'associent, on aura fait sans doute un grand progrès, mais dans le sens de l'explication qui, aujourd'hui déjà, paraît la plus vraisemblable. Comment arrivera-t-on à cette détermination et par quelles méthodes ? Personne aujourd'hui ne peut le deviner.

Par conséquent, nous en savons beaucoup plus, au moyen de l'investigation psychologique, sur l'automatisme en tant que processus mental que sur les concomitants physiologiques de ce processus. Nous avons exposé assez longuement les résultats des recherches psychologiques pour que le lecteur apprécie combien la question est plus avancée et, en somme, humainement plus intéressante en psychologie qu'en mécanique nerveuse.

Nous passons à l'*inconscient dynamique*. Ici nous manquons *totalement* de données anatomiques et physiologiques. Nous disons sans aucune exagération : totalement. Dire que des dispositions organiques correspondent aux tendances, c'est affirmer une proposition vague et qui n'engage à rien ; ajouter que de semblables dispositions se transmettent par hérédité, nous l'admettons, mais sans pouvoir nous représenter aucunement la série des phénomènes.

Digitized by Google

L'analyse psychologique conduit à des résultats importants dans cette matière et c'est à elle seule que nous pouvons nous adresser. Elle nous apprend que tout ce que nous avons vécu subsiste en nous à l'état de tendances, c'est-à-dire pénètre et oriente l'ensemble de notre activité ; que même si le souvenir des événements traversés par nous disparaît, les tendances que ces événements ont fait naître continuent à composer notre caractère ; que ces tendances constituent véritablement un élément dynamique. Ce qui, dans le système nerveux, y correspondrait, ce seraient donc des dispositions, c'est-à-dire un certain état de tension qu'il s'agirait d'investiguer au moyen de méthodes expérimentales encore inédites. Que cet état de tension existe dans tout l'univers vivant, c'est ce que plusieurs biologistes ont entrevu ; et parmi les travaux de psychologie, il convient de citer en premier lieu l'*Evolution créatrice* de Henri Bergson. Jusqu'où pourra-t-on étendre la conception d'une matière animée de forces et véritablement dynamique ? Il faut reconnaître que plusieurs travaux remarquables ont été publiés dans ce sens depuis quelques années, et que l'idée d'une matière obéissant à un mécanisme exclusif est fortement battue en brèche par les savants.

On s'en convaincra aisément en lisant Rankine, Mach, Ostwald, Duhem et Gustave Le Bon. Ce dernier a exposé dans l'*Evolution de la matière* et dans l'*Evolution des Forces* ses travaux sur une question importante dans laquelle il est reconnu comme un initiateur, la radio-activité de la matière. Il l'admet comme un phénomène général de la nature. Il a montré aussi que la matière s'évanouit par dissolution continue des atomes qui la composent : de ce processus se forme une substance intermédiaire entre les corps pondérables et l'éther impondérable. La matière est le réservoir d'une énergie intra-atomique.

Hirn, dans la *Constitution de l'Espace céleste*, un

Digitized by Google

livre des plus remarquables, a démontré « qu'il ne se trouve plus dans l'espace interstellaire de traces de matière pondérable à l'état diffus, permettant d'expliquer les phénomènes de relation des astres entre eux : attraction, radiation lumineuse, radiation calorifique, induction électrique... Les relations d'astres à astres relèvent donc d'autre chose que de matière en mouvement. L'espace est rempli de quelque chose de spécifiquement distinct de la matière. L'élément intermédiaire ou de relation, l'élément dynamique, la Force, en un mot, existe et cet élément est dans son existence même un fait pur et simple, indépendant de toute théorie, de tout système. »

Il semble aussi que, dans les sciences biologiques, le mécanisme soit impuissant à expliquer bien des faits. Les critiques de Driesch sont très instructives à ce sujet et l'on peut dire que peu de conceptions métaphysiques sont aussi dogmatiques et en même temps aussi critiquables, au point de vue des faits, que le mécanisme pur.

Il est très possible que la conception dynamique permette de mieux comprendre l'action réciproque des différentes formes d'activité et que cette notion serve d'intermédiaire entre ce qu'on a considéré comme purement mécanique et ce qu'on a cru pure pensée. Entre plusieurs formes d'énergie ou de tension, il peut exister des échanges et des influences qui ne se comprennent pas dans l'hypothèse mécaniste : celle-ci, en réduisant le supérieur à l'inférieur, ne fait pas comprendre le sens de l'évolution; elle ne permet pas non plus de saisir les rapports des parties au tout et l'existence d'un tout qui explique pourquoi les différents systèmes qui le composent collaborent à un but commun. On expliquera bien par quelles influences mécaniques directes la couche de cellules extérieure d'un animal vivant dans l'eau sert à répondre aux excitations du milieu et à faire des

Digitized by Google

mouvements, et pourquoi la couche interne, formant sac, retient naturellement les aliments et sert à leur assimilation : ce qui reste inexpliqué, c'est l'accord de ces systèmes dans une unité qui est précisément l'individu. La même question se pose pour tous les êtres vivants; elle se pose plus fortement encore à propos des transformations qui s'accomplissent quand on suit l'évolution des êtres dans une série donnée. Ce sont là des problèmes inévitables dont le mécanisme réussira à expliquer certains aspects, mais auxquels il ne fournit que des solutions symboliques dans lesquelles l'imagination et souvent aussi l'esprit de système suppléent à l'étude exacte des faits.

Or, le dynamisme mental est un dynamisme où la tension est mieux synthétisée, plus unifiée encore que dans toute autre forme, à cause de l'interpénétration qui est, nous l'avons vu, un caractère de l'activité psychique. Si l'on veut découvrir ce qui lui est corrélatif dans le système nerveux, il faudra créer d'abord une énergétique des actions qui s'y produisent, et peut-être trouvera-t-on entre tension nerveuse et tension psychologique quelques points d'attache. C'est moins, je crois, par l'étude d'éléments et de voies de transmission que l'on arrivera, dans ce problème, à un résultat que par la recherche des différentes formes d'activité en fonction l'une de l'autre.

Mais le problème psychologique dépassera toujours le problème physiologique par les deux extrêmes : si, en effet, comme nous le croyons, les tendances sont avant tout des états affectifs, nous devons remarquer que le nombre d'actions qui provoquent des réactions individuelles émotives, par l'intermédiaire de modifications organiques dont les processus sont encore mal connus, est infini; ces actions dépendent des influences qui, du milieu physique, biologique et social où nous vivons, s'exercent en nombre incalculable sur l'organisme. Nous avons signalé leur infinité

Digitized by Google

et montré combien d'entre ces influences nous étaient inconnues. Il est probable qu'il s'en découvrira toujours de nouvelles, aussi longtemps qu'existera le savoir humain. Aucune physiologie ne pourra jamais ni les prévoir, ni les expliquer toutes. Mais, d'autre part, avons-nous constaté, notre individu est lui-même un système très complexe, actif et résistant. Il oppose une certaine force, à son tour, au monde extérieur; plus un individu présente d'activité, plus son esprit est synthétique, mieux il résiste; il choisit parmi les impressions; il exerce une sélection. Il n'est pas livré à toutes les émotions, mais, en lui, les états affectifs prennent une durée, une stabilité, s'associent aux systèmes d'idées, cimentent en quelque sorte ceux-ci et leur donnent plus de solidité. Les sentiments supérieurs absorbent ainsi les forces affectives de l'être et leur accordent une imperméabilité aux influences nocives et une résistance plus triomphante.

Il en résulte que l'individu est mieux unifié dans son activité, sans pour cela qu'il y ait chez lui stratification des tendances, immobilisation ou automatisme qui prédomine. Les sentiments restent bien vivants et ils gardent de profondes racines dans la réaction intégrale du sujet. Par cette éducation et cette transformation des sentiments, la vie psychique déborde donc les processus physiologiques. Bien plus, le dynamisme de ceux-ci reçoit une unification, une direction bien ordonnée de l'activité synthétique caractéristique de la vie mentale. La lumière qui en vient éclaire l'ensemble de la vie individuelle jusqu'en ses profondeurs et l'unité organique se complète par l'unité psychologique qui l'explique et lui donne son sens le plus complet et sa véritable portée.

Ainsi, d'un côté, par le rapport entre l'univers et l'individu et, d'autre part, dans l'unification des tendances qui constituent la personnalité et dans leur emploi par la synthèse et l'acte de l'esprit, l'incon-

Digitized by Google

scient dynamique dépasse les fonctions physiologiques. L'on peut affirmer que la vie mentale est créatrice et que nous retrouvons, au fond de notre analyse, ce que nous avons découvert déjà en étudiant l'inconscient psycho-physiologique et le subconscient : je veux dire l'acte de l'esprit, l'activité psychologique propre, irréductible à d'autres processus et tenant suspendus à elle tous les fils qui meuvent l'être pensant.

Il nous reste, finalement, à nous demander s'il y a un corrélatif physiologique à l'acte de pensée pris en lui-même.

Nous avons vu en quoi consiste cet acte de synthèse. Il se manifeste dans toute l'étendue de la vie mentale. Il s'exerce sans connaître sa propre loi qui ne lui devient manifeste que peu à peu et se traduit alors soit comme l'application d'un ordre logique, soit comme l'intuition d'un rapport entre tout ce qui a de l'existence et notre propre existence. Cette intuition est l'acte d'affirmation en quelque sorte absolu et intégral, le plus complet que nous puissions faire. Il nous montre la coïncidence de notre activité avec l'ensemble des sujets qui composent l'univers.

Il serait impossible de déterminer aucun corrélatif physiologique à cet acte; nous pourrions dire que l'acte de l'esprit réalise à chaque instant la synthèse de l'ensemble de notre activité et de l'action qu'exerce sur nous tout ce qui nous entoure. Il domine notre réaction individuelle complète avec les états affectifs qui la soutiennent, les représentations qui la traduisent en termes intelligibles, les mouvements volontaires qui lui donnent une objectivité. L'acte de l'esprit est l'unité active qui réunit tout cela et crée, en même temps que notre action, notre conscience du *moi*, c'est-à-dire notre esprit de suite.

L'acte de l'esprit a donc comme corrélatif physiologique l'activité totale de tous les centres nerveux en

Digitized by Google

chaque moment, mais, de plus, il leur donne en quelque sorte l'impulsion, les force à l'adaptation et au perfectionnement en pliant l'organisme à des réactions toujours plus intégrales vis-à-vis du réel.

On a cherché longtemps un centre qui dirigeât tous les autres, reçût les impressions, les ordonnât logiquement, créât la conscience d'un but et distribuât l'innervation aux autres centres. Ce centre devait réunir en lui volonté, intelligence et sensibilité. Il répondait dans l'organisation du système nerveux à la poussée intérieure qu'est la réaction propre de tout être vivant. Wundt avait, à ce sujet, édifié la théorie la plus complète et la plus satisfaisante.

Si son centre d'aperception doit être abandonné pour les multiples raisons que nous avons eu l'occasion de reconnaître, les indications psychologiques de cette théorie peuvent être utilisées et l'essentiel subsiste, comme nous l'avons vu précédemment (au deuxième paragraphe du quatrième chapitre). La fonction mentale d'aperception ne sera que plus solidement établie une fois débarrassée des hypothèses physiologiques qui en forment la partie caduque.

Relativement à l'acte de l'esprit, il faut donc avouer que l'anatomie et la physiologie ne peuvent nous éclairer, cet acte étant l'expression de la synthèse mentale la plus élevée et désignant l'unité même de notre activité psychique, laquelle n'a rien de statique et n'est ni une substance, ni une entité, mais bien une transformation et un progrès, en même temps qu'une systématisation de tendances mouvantes. Nous y voyons les caractères irréductibles de la vie mentale. Ici, l'inconscient est une activité incommensurable qui, à mesure qu'elle s'affirme, s'éclaire toujours mieux : les tendances intérieures qui la constituent se manifestent dans toute leur vigueur par l'acte même qui les réalise.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

L'INCONSCIENT ET LA VIE SOCIALE

§ 1. — Le social et l'individuel.

Nous essaierons, dans le présent chapitre, de dégager les rapports de la vie sociale avec l'action inconsciente de l'individu. Quels résultats et quelle utilité retirons-nous de cette étude pour mieux déterminer les rapports entre l'individu et la collectivité? La psychologie ne peut se contenter d'étudier la personnalité dans l'individu pris abstraitement; une fois qu'elle a analysé les conditions de la pensée et de l'action, elle doit tâcher de replacer l'homme dans le milieu social où il vit et s'efforcer de déterminer les actions réciproques de l'individu et de la société.

Je me restreindrai ici à donner en peu de mots les résultats des recherches que j'ai poursuivies depuis plusieurs années à ce propos et exposées dans plusieurs de mes cours. Je ne pourrais, sans sortir du plan de ce livre, détailler les faits et les motifs qui m'ont guidé.

Il me paraît d'abord que Durkheim a raison d'affirmer que les manifestations de la vie sociale déterminent certaines manières de sentir, d'agir et de penser qui ne s'expliquent pas par les seuls rapports, aussi complexes qu'ils puissent être, entre les individus. Il en résulte qu'il existe chez ceux-ci des

Digitized by Google

manières d'agir et de penser dont certains éléments sont seuls conscients. Comment ces pensées et ces actions se sont-elles établies en nous? Par un travail lent d'infiltration sociale, en majeure partie inconscient. Ou du moins, ce que nous en dit notre conscience est peu de chose en comparaison des tendances que le milieu social a fait naître en nous et qui provoquent nos pensées, nos sentiments et nos actions. Il s'agit donc ici à la fois d'inconscient dynamique, si ces tendances sont vivantes, productrices et accroissent notre énergie, et d'inconscient automatique, si nous acceptons de la société certaines manières de faire conventionnelles.

La concentration de la population dans les grandes cités, par exemple, produit, par son agitation, des transformations psycho-physiologiques chez ceux qui subissent ce milieu ardent; elle accentue l'excitabilité, elle multiplie les impressions qui s'exercent sur nous; elle accroît parfois l'instabilité mentale. Selon les tempéraments, ces influences donnent des résultats divers; en tout cas, ces résultats existent et les transformations psychologiques et morales qu'ils comportent dépendent directement du facteur social qui est, dans mon exemple, un facteur économique. Il se marque même dans les formes supérieures de la pensée : l'art d'un Constantin Meunier ou les poèmes d'un Verhaeren sur le travail et l'activité surchauffée des grands centres révèlent des états d'âme que l'on chercherait en vain chez les artistes d'une société plus uniquement agricole ou commerciale. Ainsi naissent des tendances actives. Elles peuvent, on le voit, chez les artistes cités, enrichir la création consciente et réfléchie.

Un autre exemple : la nécessité de paraître pour réussir dans certaines professions (c'est le cas des médecins et des avocats de nos grands centres), d'avoir une habitation, un train de vie et des vête-

Digitized by Google

ments qui en imposent au client (souvent au moins autant que le savoir) crée des habitudes de luxe et de dépense, et par là, certains sentiments, certaines manières d'agir qui éloignent fortement nos personnages de la vertu d'un Caton. Ces habitudes, acceptées d'abord, s'ancrent de plus en plus et finissent par limiter les idées, affaiblir les sentiments de bonté : c'est ici l'inconscient automatique qui résulte d'influences sociales. On peut donc affirmer que l'influence des faits collectifs sur la psychologie individuelle ne se révèle pas seulement dans les sociétés primitives, mais aussi dans les sociétés complexes.

Pourtant, à regarder plus exactement, aucune institution sociale, prise d'une manière abstraite, n'existe *en soi*. Elle n'existe que parce que des individus réels et concrets y collaborent. Et si, à un stade inférieur de développement, les individus présents subissent les formes sociales créées par les individus d'hier, dès qu'ils parviennent à se dégager des obligations qu'elles leur imposent inconsciemment, qu'ils raisonnent et s'entendent, ils sont parfaitement capables de réagir. On le voit dans les associations volontairement formées avec un but déterminé, comme les associations de petits patrons se défendant de la centralisation des grands magasins.

Inversement, et en dépit de ces influences, un mouvement opposé se produit et l'école sociologique aurait tort de ne pas en reconnaître l'importance : à mesure qu'une société se différencie, le rôle de l'individu se dégage et s'affirme de plus en plus, si bien que, dans une société arrivée à un degré élevé d'évolution, l'individu est une unité plus libre que dans une société primitive; son cercle d'action s'étend; l'organisation sociale lui semble n'exister que pour qu'il s'en serve. Il tâchera même d'en éloigner le plus possible ce qui le gêne. Les motifs personnels, les sentiments et les systèmes d'idées l'emportent de

Digitized by Google

plus en plus, si bien que la société paraît n'être faite, comme on l'a dit et répété, que pour produire des individualités. En d'autres termes, il s'établit un conflit continuel entre l'individu et la société.

Ce conflit se manifeste par les phénomènes les plus variés : le mécontentement que provoquent presque universellement les obligations collectives (impôt, service militaire), qu'en somme on n'accepte que « parce qu'il le faut » et non de gaieté de cœur; à un degré plus élevé, la conception d'un idéal, plus ou moins bien défini, mais en tout cas désiré, que l'on substitue à l'état social actuel; cet idéal, qu'il prenne une forme égoïste et matérielle ou une forme raffinée, revient toujours à satisfaire les aspirations individuelles et à donner comme but à la société la libération des individus. L'on doit dès lors se demander : existe-t-il un sentiment social? Où encore : le sentiment religieux, pour préciser, n'est-il autre chose que le symbole conscient d'un sentiment social qui se serait implanté inconsciemment en nous?

Il est très curieux à ce sujet de suivre l'intéressante discussion entre Lachelier et Durkheim sur le phénomène religieux; Lachelier se plaçant au point de vue de la conscience individuelle et disant que le sentiment religieux ne regarde que la conscience du croyant et n'est vrai et profond que dans cette conscience, car le croyant doit être considéré comme solitaire, ne relevant que de lui-même; Durkheim, au contraire, s'intéressant surtout dans la vie religieuse au phénomène collectif d'exaltation qu'il observe dès les religions primitives et qui se perpétue dans les actes collectifs du culte.

En somme, on peut se demander si jamais la société revêt pour ses membres le caractère sacré que lui assigne Durkheim. Les sociologues qui veulent expliquer le caractère sacré de la religion l'expliquent par une espèce de déification symbolique de la société.

Digitized by Google

Mais qu'on demande à un primitif quel est son sentiment au sujet de la collectivité : la collectivité est voulue à cause d'une nécessité élémentaire de se défendre, rien de plus, absolument comme c'est le cas pour les sociétés temporaires ou durables des animaux. Et si l'on demande non à un sociologue, mais à n'importe quel homme non prévenu, son avis sur la société dans laquelle il vit, on ne découvrira chez lui aucun sentiment religieux pour cette société, mais simplement des sentiments complexes d'intérêt et de défense individuelle, et aussi l'ennui de devoir subir une certaine contrainte et remplir certaines obligations dont presque tous préféreraient être débarrassés.

C'est à quoi se ramène le prétendu sentiment social. On voit qu'il ne ressemble guère au sentiment religieux. Du reste ici, comme dans toutes les sciences psychologiques et morales, toute systématisation serait hâtive et nous devons d'abord nous débarrasser des habitudes du théoricien.

Ce qui paraît vrai, c'est que le fait d'accomplir en collectivité des rites ou d'avoir des idées corroborées par celles d'autrui confirme les individus dans leurs sentiments et leurs convictions. La religion, par ce fait psychologique aussi bien que par la célébration collective, est sans aucun doute sociale, mais son contenu d'idées ne l'est pas. La crainte qu'inspirent les puissances divines, le respect auquel elles forcent, l'idée que l'on s'en fait ne sont aucunement une déification de qualités sociales, mais des forces que l'on considère comme surnaturelles, extérieures aux hommes et à leur communauté. Et si on les attribue à des animaux ou à des choses, c'est qu'on leur reconnaît ces forces.

Mais la différenciation sociale et l'évolution des collectivités provoquera dans l'idée religieuse une transformation profonde qui ne se produit pas en fonction

Digitized by Google

des transformations sociales, mais des progrès de la conscience chez les individus qui prennent à cœur de réfléchir sur les questions religieuses.

Car, en outre de cas très directs comme ceux que nous citions tantôt, le système d'idées qui fait le patrimoine intellectuel de l'humanité progresse *en dehors des formes sociales* et rapproche tous les hommes qui pensent, par le dedans, *par la conscience*, et non par le dehors, par la société. La société, au lieu de déterminer le mouvement de l'idée, s'y soumet et la seconde; elle le fait par la propagation de l'écrit, par les journaux, par la rapidité des communications. Sans doute, il se produit par là une *influence sociale* sur les modalités de l'intelligence collective, mais non sur la marche cohérente et systématique de cette dernière, qui résulte des efforts libres et de l'échange d'idées des réflexions individuelles.

C'est à la conscience individuelle que, dans l'éducation, toute société évoluée fait appel; c'est elle qu'on élève; on tâche de lui donner le sens de la vérité, le sens de la religion, de l'art, du droit : voilà bien la preuve que la société n'est pas le seul facteur créateur des forces individuelles, mais que celles-ci ont leur valeur et leur indépendance. La société est obligée de reconnaître que le but à poursuivre est précisément le développement de la conscience individuelle; ceux-là seuls se feront une idée du vrai, du droit, de la religion qui sauront y réfléchir par eux-mêmes, fût-ce en opposition avec les courants sociaux du temps présent. La thèse de Durkheim est donc difficilement applicable, sans de profondes modifications, aux sociétés différenciées.

De sorte que, plus les fonctions sociales se différencient, plus aussi l'individu acquiert de liberté dans ses manifestations intellectuelles et affectives. Ce qui se développe alors, ce sont des initiatives indivi-

Digitized by Google

duelles, des caractères individuels, des entreprises individuelles et aussi des religions et des morales qui relèvent du groupement libre d'individus, sans même que ceux-ci se connaissent. Ceux qui habitent de grandes cités assistent aux cérémonies de leur culte sans avoir le moindre contact avec leur voisin. Chacun pour soi et Dieu pour tous, dit le proverbe.

Dominer, exprimer sa volonté de puissance, voilà à quoi tend l'individu. La société ne lui est bonne que pour autant qu'elle l'y aide : *ubi bene, ibi patria*. En employant ces termes de domination et de volonté, je m'en sers évidemment dans un sens très large ; il s'agit de bien comprendre tout ce qu'ils embrassent. Chaque homme domine à sa manière. Un dominateur n'est pas nécessairement un tyran ou un chef politique. Mais le savant, l'artiste, ou, dans un cercle restreint, le père de famille, le patron, l'instituteur ou seulement le jeune homme qui se sent une supériorité sur ses camarades, ne tâchent-ils pas de donner un débouché à leur volonté de domination ? Se soumettre à de plus puissants que soi et les flatter, n'est-ce pas encore une manière, plus vile incontestablement, de tirer profit de la société et de se mettre en avant comme l'on peut ?

Chacun exprime sa volonté de puissance à sa manière : celui qui affiche le dédain des hommes et se tient à l'écart n'est jamais si heureux que lorsque son attitude lui attire des hommages, des flatteries et la soumission d'autrui. Quelqu'un qui se fait doux et aimable se plaît à aider, à rendre service ; qu'y a-t-il d'autre en cela qu'une modalité du besoin de s'affirmer, de se créer un cercle d'action ? Et qu'est-ce que l'indifférence chez la plupart, sinon la recherche d'une forme plus passive de satisfaction ? La société, en évoluant et en se différenciant, rend inévitables ces manifestations individuelles. Elle devient un enchevêtrement de mille formes différentes d'activité, elle n'est

Digitized by Google

pas un être, un tout. Le tout n'est ici qu'une abstraction ; il n'existe que par abstraction. Supposons une foule dont on enflamme le sentiment par un discours patriotique. Elle n'est d'accord que sur l'idée abstraite simple et sur un état affectif grossier ; mais chacun revenu à sa vie concrète, l'idée de patrie répondra dans chaque conscience à une réaction subjective et individuelle différente ; il n'y aura plus d'idée de patrie, mais autant de sentiments patriotiques qu'il y a d'individus. Il ne faut pas se faire d'illusion sur la portée des notions abstraites.

Il y a donc dans la société un insurmontable paradoxe ; à mesure que la société se développe ou, comme on dit, qu'elle progresse, elle aide comme malgré elle les différents individus à s'affirmer ; ses enfants s'émancipent de sa tutelle et se révoltent souvent contre elle. Échapper à l'autorité, se dégager comme on peut, donner libre cours à sa volonté de puissance : tel est le besoin de chacun. Cela se conçoit si l'on réfléchit à tout ce qu'un individu accumule en lui d'énergie à dépenser et aux tendances innombrables qui forment l'inconscient dynamique. C'est ici que l'étude de l'inconscient psychologique nous explique beaucoup de choses. Aussi quand, après avoir été réprimés par une autorité plus forte qu'eux, les individus sont laissés en liberté, ils se déchaînent. Cela s'observe chez les enfants, non seulement aux heures de jeu et de récréation, mais en tout temps. Si, dans la famille, le père est préoccupé ou fatigué et si, à l'école, l'instituteur se relâche un peu de sa discipline, immédiatement ils sentent les enfants leur échapper, et la volonté individuelle fuse au dehors par toutes les issues.

L'énergie accumulée qui constitue des tendances dynamiques, remonte, avons-nous vu, au delà de la vie individuelle. L'hérédité les prépare. Et les hommes, depuis qu'ils sont jeunes, ont un flair extraor-

Digitized by Google

dinaire pour saisir le moment d'échapper à la contrainte. Ce vouloir, qui crée tant de luttes, de compétitions, de haines et de désordre, se traduit d'une manière heureuse dans la critique que soulève tout dogme et toute théorie. Il n'y aura jamais, ni dans les sciences, ni dans la philosophie, de système définitif, et les vérités qui paraissent le mieux assises seront constamment remises en question à cause de cette tendance. L'individualisme est dans la nature humaine. Il se poursuivra, toujours plus décisif.

Un accord ne peut se faire par la société prise comme un tout. Il ne se réalisera que par la conscience et la volonté des sujets. Les individus qui parviennent à coordonner et à dominer leur inconscient dynamique, à le plier à un but, sous la direction de sentiments durables et d'idées harmonieuses, seront mieux disposés que d'autres à la tolérance et à la bonne entente avec autrui. L'accord peut se faire encore, mais plus rarement, à l'époque actuelle du moins, par une sympathie directe entre des tendances qui s'accordent. La sympathie est plus intuitive, elle est moins consciente et je la crois plus rare. Ici ce sera l'inconscient surtout qui agira en nous.

La volonté de puissance dont nous parlons, le dynamisme inconscient accumulé en tout individu, se retrouve même dans les actions futiles. Dans les réunions que les hommes ont inventées pour bavarder, faire du bruit en commun ou pour toute autre façon de faire dont les gens de peu de ressources arrivent à se distraire, le besoin de briller s'étale de mille manières, par le luxe, la coquetterie, par les propos volontairement aimables et parfaitement hypocrites. En étudiant ce genre de phénomène collectif, je crois que les sociologues hésiteraient un peu à sanctifier les groupements humains.

Il est incontestable qu'en réfléchissant, en prenant conscience de tout cela, on s'en détache. Mais s'en

Digitized by Google

détache-t-on jamais assez ? L'inconscient dynamique d'abord nous pousse à l'action, au besoin de nous objectiver, de dominer. L'automatisme ensuite nous maintient dans le genre de vie auquel nous nous sommes adaptés. Il faut, pour s'en dégager et arriver à plus de désintéressement, une orientation très particulière des sentiments, celle qui résulte de leur association avec des idées et de leur bon équilibre par l'exercice de la réflexion.

Mais alors, nous nous éloignons de la collectivité et nous nous orientons vers la vie intérieure, qui est la véritable vie religieuse telle que l'entend Lachelier. Nous souhaitons qu'elle devienne accessible au plus grand nombre d'individus et que la société accepte comme rôle non d'imposer comme sacré ce qui est collectif, mais d'aider l'individu à formuler le sacré d'après ce qui est idéal, c'est-à-dire ce qui n'existe précisément pas au point de vue social, mais exprime ce vers quoi la société ne pourrait tendre que par l'intermédiaire des consciences individuelles.

§ 2. — La psychologie des foules.

Gustave Le Bon, dans sa *Psychologie des foules*, a spécialement examiné l'état mental d'une foule, non pas de la foule considérée comme agrégat disparate de gens dont les uns se promènent au hasard, avec des buts divers et dont les autres vont à leurs occupations, mais d'une véritable foule psychologique, par exemple d'une foule formée d'individus qui se trouvent tous sous l'influence d'une même émotion violente. « A certains moments, une demi-douzaine d'hommes peuvent constituer une foule psychologique, tandis que des centaines d'hommes réunis par hasard peuvent ne pas la constituer.

« L'individu en foule diffère de l'individu isolé » ; il apparaît en lui, quand il est entraîné par la foule, cer-

Digitized by Google

tains caractères nouveaux; il agit autrement qu'il ne le ferait isolément. Il est souvent bien surpris quand, l'effervescence calmée, il se ressaisit, des mots qu'il a prononcés, des actions qu'il a faites et de ses sentiments. La personnalité consciente a cédé la place à d'autres tendances.

Gustave Le Bon explique que la foule a une grande force de suggestibilité pour faire surgir l'inconscient chez les individus. Nous savons combien de fois il a insisté, et en termes excellents, sur les manifestations inconscientes de la vie mentale. Cet inconscient des foules, dans le domaine intellectuel, lui paraît bien inférieur à ce que les individus, pris isolément, sont capables de livrer; s'il s'agit des sentiments, la foule peut être meilleure qu'eux ou pire : il y a des foules héroïques (les Croisés, les armées de la République), comme il y a des foules criminelles. C'est avec leurs poussées inconscientes que se fait l'histoire.

Il me paraît très vrai que la psychologie des foules n'est jamais formée que de sentiments élémentaires, d'un nombre restreint d'idées générales et abstraites, et n'obéit qu'à des impulsions simples. Tout ce qui s'élève au-dessus de cet état primitif est individuel. L'inconscient de la foule me semble donc plus pauvre que l'inconscient individuel. Cela provient sans doute de ce que, chez l'individu, les tendances dynamiques aussi bien que l'inconscient automatique sont intimement unies à l'activité synthétique *d'un véritable moi*, d'une personnalité réfléchie, tandis que rien de semblable ne se montre dans une collectivité. La collectivité est intellectuellement et affectivement, aussi bien qu'au point de vue de l'action, inférieure à l'activité psychologique des individus. Il en est ainsi, aussi paradoxal que cela paraisse d'abord. En sociologie, le tout est moins que la somme des parties. L'individu tend à acquérir une importance de plus en plus grande et il n'y aura de société stable, capable de contenter

Digitized by Google

les hommes, que le jour où toutes les questions sociales, pratiques et autres, seront abordées par des concours de volontés libres et réfléchies. Alors, il n'y aura plus de *foules*, dans le sens défini par Gustave Le Bon, mais des discussions éclairées. Certaines sociétés savantes ne donnent-elles pas l'exemple ? Les discussions les plus utiles sont celles qui n'ont point de sanction ni de vote : elles évitent la manière brutale et sauvage d'imposer à des minorités un avis auquel celles-ci n'adhèrent ni de cœur, ni d'idée ; elles recherchent uniquement l'accord des consciences.

L'inconscient qui se dégage des foules est donc une forme rudimentaire d'inconscient. Le phénomène fondamental me semble en être le rétrécissement de l'intelligence, la domination de sentiments élémentaires et instinctifs ramenés à leurs manifestations brutales et organiques (cris, agitation, fraternisation d'ordre inférieur par la boisson, les hurlements, les gestes), l'impressionnabilité instable et sans réflexion, avec des retours brusques, sans rien de cohérent, enfin la contagion qui prouve la réduction du contrôle des individus sur eux-mêmes. On a remarqué l'effet produit sur une foule surexcitée et prête à se déchaîner par le bruit d'une vitre qui se brise ; elle est ici dans l'état d'une personne dont l'émotivité exagérée tressaille au moindre bruit et chez qui une seule impression un peu forte suffit à déclancher une série d'idées et de sentiments qui s'imposent à la conscience malgré elle.

La foule réalise donc sur les individus qui la composent une expérience naturelle, consistant à exagérer une tendance inconsciente, comme dans la manie, l'obsession ou l'idée fixe ; l'état mental de l'individu dans une foule diffère de l'inconscient dynamique dans ses plus hautes manifestations étudiées sous le titre d'invention, en ce que les tendances dynamiques se synthétisent et s'unifient pour créer quelque chose d'intégral, tandis que l'homme des foules voit sa

Digitized by Google

personnalité altérée au profit d'une seule tendance, suggérée par l'ambiance ; l'harmonie et l'équilibre n'arrivent pas à s'établir.

Aussi, une foule se laisse toujours entraîner au delà de ce qui a un sens ; suivez les débats d'une assemblée politique, les verdicts d'un jury, vous avez exactement l'impression que signale Gustave Le Bon : on voit les jurys rendre des verdicts que chaque juré désapprouverait individuellement, les parlements adopter des mesures que chacun des membres en particulier n'hésiterait pas à réprouver. Même les mouvements les plus généreux, comme l'abandon des privilèges dans la nuit du 4 août, ne sont guère défendables au point de vue de la réflexion. Les individus sont gagnés par la contagion et aucune considération raisonnable n'apparaît à leur esprit.

Nous avons dit que c'étaient des tendances instinctives et quasi organiques qui se manifestaient surtout dans les foules, et non les tendances fécondes, associées à des sentiments durables, à un ensemble cohérent d'idées, c'est-à-dire à une personnalité, à un moi. La personnalité succombe et les plus impersonnelles, les moins hautes des tendances, ordinairement refoulées par l'équilibre mental, remontent à la surface. C'est pourquoi le raisonnement net, les sentiments élevés et délicats restent incompris des foules, tandis qu'un geste qui réveille des énergies barbares, une parole souvent banale et déclamatoire (presque toutes les paroles historiques le sont), une scène mélodramatique les émeuvent toujours. Aussi, quand la foule s'assemble dans la rue, attirée par l'une ou l'autre altercation, il est certain qu'elle jugera d'après des signes extérieurs, par sympathie ou antipathie en quelque sorte animale, et se trompera toujours dans son intervention.

Comment un orateur, un exécutant dans un concert, un acteur recueillent-ils les suffrages de la foule,

Digitized by Google

sinon par les trucs, le mouvement extérieur, les gros effets, tout ce qu'il y a de moins digne dans leur attitude? Qu'est-ce qui plaît aux masses? Les éclats de voix, les paroles vulgaires et excessives, le son de la trompette ou les gros effets de l'orgue. Cela porte au dédain des foules les esprits raffinés et l'on sait les termes dans lesquels en parlaient Gœthe ou le Prospero de Renan.

Et les réjouissances qui amusent les foules, du haut en bas de l'échelle sociale, ne sont pas sans excitations factices et violentes : lumières éclatantes, bruit, musique. Un cas typique, c'est le carnaval. On sait qu'au milieu du Carême, il était une soupape de sûreté ouverte un moment aux déchaînements des instincts les plus violents.

Tout cela constitue, aux yeux du psychologue, une expérience bien intéressante sur l'inconscient. Il y constate un moyen d'évoquer certaines tendances instinctives qui persistent chez l'homme, en maintenant les caractères d'une hérédité lointaine, que le développement toujours croissant de l'individu semble recouvrir et qui disparaissent presque complètement chez les individus les plus affinés et dans les manifestations les plus idéalisées de la vie sociale.

§ 3. — Les conséquences sociales de l'inconscient psychologique.

Il nous reste à dire quelques mots, dans ce chapitre qui doit nécessairement rester très bref, des conséquences sociales à tirer des formes d'activité inconscientes étudiées par la psychologie.

Tout d'abord, nous avons constaté la richesse de l'inconscient dynamique et sa grande fécondité. Il doit être imposé à l'éducateur de le développer. Mille raisons militent pour qu'on en tienne compte et que l'on se garde de l'annihiler par un dogmatisme incom-

Digitized by Google

préhensif. Les maîtres de l'enseignement devront trouver le moyen de remédier au défaut du système actuel, consistant à traiter par masses les enfants, en les soumettant tous à une même discipline dans des classes où souvent ils s'entassent trop nombreux. Si on pouvait leur parler individuellement, selon la manière particulière de sentir et d'associer les idées de chacun, on réaliserait un progrès réel. Mais comme cela ne paraît pas possible dans l'enseignement collectif, les instituteurs doivent s'ingénier à trouver des méthodes assez souples pour que chacun en profite à sa manière et selon ses moyens.

En faisant pratiquer aux enfants l'observation de la nature, en les mettant en contact avec les faits, en leur apprenant à interroger ceux-ci et à raisonner par eux-mêmes, l'essentiel doit être l'éveil des tendances de chacun, par la suggestion d'idées et de sentiments que provoque la perception des choses. On ne doit pas remplacer le dogmatisme de l'appris par cœur, par celui de l'expérience et du fait pour le fait; l'expérience doit être invoquée pour suggérer chez l'enfant la réflexion personnelle et l'amener à faire un exposé original de ce qu'il pense.

A mesure que l'on s'élève dans l'enseignement, la personnalité devra être cultivée avant toute chose. C'est ainsi que l'étude littéraire des chefs-d'œuvre ne doit pas être orientée vers la connaissance stricte de règles immuables, mais vers le développement de la sensibilité au rythme intérieur, à l'harmonie du langage, à l'émotion directe des formes de l'art. Et surtout, à propos de n'importe quel objet d'étude, les maîtres doivent s'efforcer de faire penser leurs élèves, de leur faire deviner le sens et la valeur des idées; peu à peu ils arriveront ainsi à la réflexion philosophique et morale, qui leur permettra d'éviter les méprises et les exagérations dans leurs jugements. Sans contredire les tendances dynamiques, on visera

Digitized by Google

à éduquer la faculté de synthèse de l'esprit et le bon emploi de celle-ci et de celles-là.

Ce que nous enseigne de nouveau l'étude de l'inconscient, c'est avant tout l'importanee des tendances dynamiques et l'utilité de les développer. Nous avons vu combien le travail inconscient peut aider la pensée. La synthèse sera d'autant plus riche qu'il y aura en nous un plus grand nombre de tendances vivantes.

Une autre leçon que nous tirons de l'inconscient au point de vue social, intéresse les sentiments. Nous avons vu, en étudiant l'inconscient dynamique et la pathologie du subconscient, l'importance des états affectifs dans la vie mentale. Nous avons, en général, la déplorable tendance de juger les actes et les idées de nos semblables d'après un critère factice que nous établissons; cette mesure est fausse, car nous prétendons ici ériger en loi universelle quelques conclusions induites de notre expérience faible et restreinte. Nous ne nous apercevons pas que ce critère relève, le plus souvent, de nos préférences inconscientes, non d'une véritable recherche de la vérité, et qu'il est par conséquent tout subjectif.

Nous devons bien nous répéter que les états affectifs exercent sans cesse leur suggestion sur chacun de nous; que plus une personnalité est riche, plus ces états présentent de nuances et de variétés; que leur origine nous échappe, mais qu'ils constituent, dans leur époque de formation, un inconscient actif; enfin qu'ils agissent en nous longtemps avant de se montrer à notre conscience. Nous devons nous dire encore que si nous pouvions nous observer objectivement à différentes époques de notre vie, nous comprendrions les transformations et les oscillations dues à l'inconscient affectif. Nous verrions que notre idéation et notre action s'inspirent de ce qu'il crée de vivant en nous, et nous conclurions que nous devons

Digitized by Google

essayer de comprendre nos semblables plutôt que de les juger; et inversement, que nous avons le droit d'exiger d'eux, avec la dernière énergie, la même attitude à notre égard. Il serait plus essentiel d'enseigner cela, avec l'ensemble des faits et des lois de l'inconscient dynamique, que d'enseigner, sous prétexte de biologie, des questions cérébrales absolument douteuses, et sous prétexte de morale, des maximes abstraites sans rapport avec la réalité et la vie.

Dès lors, la portée des actes ne serait plus appréciée aussi légèrement, soit par l'opinion, soit par les juges, et l'on tiendrait compte des problèmes complexes que l'existence nous impose sans cesse; on poursuivrait et étendrait à l'examen de tous les actes sur lesquels on serait appelé à se prononcer, la réforme qui a été entreprise pour des cas spéciaux par les médecins aliénistes et par des hommes généreux et bons; cela ne nous conduirait pas à une indulgence socialement coupable, mais à des jugements plus justes et plus exacts. Je ne parle pas seulement des actes irresponsables; on a réalisé depuis quelques années des progrès sérieux dans cette matière.

Il est utile de signaler encore une conséquence de l'étude de l'inconscient : *les déformations des témoignages*; l'on se fie trop souvent au témoignage d'autrui — et au sien propre — sans les vérifier. C'est un tort. De très bonne foi, nous affirmons avoir constaté une chose et nous donnons des détails circonstanciés; or, notre perception ne va pas sans erreur; par la suite, la mémoire et l'imagination impriment des déformations considérables à ce que nous avons cru voir ou entendre; chacun perçoit à sa manière; nous opérons une sélection dans les objets qui se présentent à nos sens. Jamais notre représentation ne répond exactement à l'objet. Ce travail considérable de déformation est inconscient : nous affirmons de

Digitized by Google

très bonne foi un détail qui, après vérification, sera jugé faux.

On peut dire sans exagérer que tout témoignage est, jusqu'à un certain point, entaché d'erreur, sans que le sujet s'en doute. « De graves erreurs : tel est, en effet, le résultat inquiétant qu'apporte l'analyse d'un témoignage recueilli dans les conditions les plus propres à assurer une déposition sincère, et que les recherches de Binet ont mis du premier coup en pleine lumière ». (*Année psychologique*, tome XII).

L'article de Larguier des Bancels auquel nous empruntons ces lignes nous fait connaître les résultats de l'étude du témoignage et donne d'utiles références pour s'éclairer sur la question. J'avais remarqué aussi, au cours d'expériences faites en 1898, la variabilité des appréciations chez différents sujets à propos d'une image qui leur était soumise.

Vu leur importance, nous reproduisons ici les conclusions de l'étude de Larguier des Bancels.

« I. L'erreur est un élément constant du témoignage. Le témoignage sincère ne mérite pas la confiance qu'on lui accorde communément.

« II. Les erreurs sont beaucoup moins nombreuses dans le récit spontané que dans l'interrogatoire.

« III. La valeur d'une réponse dépend étroitement de la forme de la question qui l'a provoquée. La question forme avec la réponse un tout indivisible.

« IV. Toute question dont la forme implique une suggestion doit être évitée. Les enfants, en particulier, n'opposent qu'une résistance minime aux suggestions de l'interrogatoire.

« V. Les données relatives au signalement d'un individu ne méritent, en général, qu'une confiance très restreinte. Les renseignements qui portent sur les couleurs n'ont pratiquement aucune valeur.

« VI. Une déposition donnée sous serment contient normalement des erreurs. »

Digitized by Google

L'on remarquera bien que ce n'est pas d'erreurs voulues qu'il s'agit. Le témoin a la conscience pure : il croit dire la vérité. Par conséquent, d'où proviennent les erreurs ? D'un travail inconscient inévitable. Il faudra donc, par des méthodes appropriées, essayer de le déterminer. Wertheimer et Jung ont employé une méthode psychologique pour y arriver. Mais ce n'est qu'un commencement, car le problème est complexe et on ne le résoudra pas du premier coup. Il sera même, pensons-nous, très difficile d'y parvenir. L'intérêt de la question est évident, au point de vue judiciaire d'abord ; pour le psychologue, tout fait relevé avec exactitude sera intéressant à recueillir et permettra de préciser le travail inconscient de l'esprit.

Mental et proprement psychologique, ce travail inconscient l'est sans conteste ; il n'a pas de centres nerveux spéciaux pour lui ; les processus cérébraux semblent être les mêmes que dans le travail conscient. Il est faux de renvoyer à la physiologie les problèmes qu'elle ne saurait résoudre. Il s'agit bien ici d'une manifestation de l'activité psychique proprement dite. La conscience subit directement les effets de ces processus. Nous retrouvons ainsi dans les déformations du témoignage plusieurs caractères que nous avons étudiés dans l'activité inconsciente. La sociologie pourra s'éclairer utilement par les découvertes de la psychologie, dont la connaissance, pour l'ensemble des sciences morales, n'échappera à personne.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LA MÉTAPHYSIQUE DE L'INCONSCIENT

S'étonnera-t-on, comme dernier chapitre d'un travail fondé sur l'observation et l'expérience uniquement, de rencontrer des considérations métaphysiques? Étant donné l'état actuel de la philosophie et l'intérêt chaque jour croissant du public lettré pour ce genre de problèmes, je serais en faute si je me refusais à lui prêter quelque attention et l'on aurait le droit de m'en faire un reproche. Partout, la métaphysique est florissante et nous assistons à un renouveau des préoccupations idéales de la pensée. Fait social des plus curieux: c'est le pays prétendûment le plus pratique de l'Europe, l'Angleterre, qui en a donné l'exemple.

Il serait tout à fait faux de croire que la philosophie empiriste y fût dominante. Stuart Mill et Spencer ont été, je crois, mieux appréciés sur le continent que chez eux. Empiristes, ils ne l'étaient du reste qu'à demi et leur œuvre est empreinte d'un sérieux sentiment moral. Mais leurs théories, qui ont eu il y a quelques années du retentissement dans les pays de langue française et commencent à y être délaissées aujourd'hui, le sont depuis longtemps déjà en Angleterre. Dès 1865, l'idéalisme y prit un essor considérable et le livre de James Hutchinson Stirling sur le *Secret de Hegel,* paru en cette année-là, fait époque.

Sous l'influence de la pensée allemande, l'idéalisme

Digitized by Google

eut un développement considérable en Angleterre. D'autre part, la psychologie y reçut dès 1875 l'impulsion de Wundt, qui substitue à l'association une psychologie de la volonté et de l'aperception ; les œuvres de James Ward surtout en font foi, et jusqu'à un certain point celles de J. Sully et de G. F. Stout.

En Allemagne, vers le milieu du siècle, une vive réaction se fit sentir à l'égard de la métaphysique de Hegel, que les Anglais allaient aussitôt reprendre pour leur compte et continuer. Mais les philosophes qui, comme Lotze et Wundt, se fondèrent sur l'étude des sciences, reconnurent d'eux-mêmes l'impossibilité de se passer d'une métaphysique. Wundt, physicien et physiologiste, couronne un système parti des sciences par un important ouvrage de métaphysique. Lotze est métaphysicien de tempérament. Mais combien n'y a-t-il pas de métaphysique chez Mach ou Ostwald ! Dois-je citer en outre les penseurs que leurs études mêmes ont dès l'abord orientés vers la métaphysique, comme l'éminent philosophe Rudolf Eucken ?

En France, des penseurs de premier ordre, Ravaisson, Renouvier, Lachelier, Boutroux, ont maintenu la métaphysique en honneur, en dépit des manifestes positivistes, et l'excellente *Revue de Métaphysique et de Morale*, sous la direction éclairée de Xavier Léon, nous montre que la tradition ne s'est pas perdue. Chacun sait que Henri Bergson, dans son *Introduction à la métaphysique*, promet à celle-ci un essor inattendu et s'efforce d'en renouveler les méthodes.

Je n'étonnerai personne en disant qu'Auguste Comte lui-même, en dépit de la condamnation qu'il porta contre la métaphysique, était plus métaphysicien que quiconque. D'abord la métaphysique, à laquelle il s'attaque, ce n'est pas *la* métaphysique, mais *une* métaphysique, à savoir le spiritualisme des éclectiques, de Royer-Collard et de Cousin, la théorie des idées

Digitized by Google

innées et des facultés de l'âme. Dans son manque de connaissances historiques en philosophie, Comte s'imagine que ces théories résument la métaphysique. Dès lors, ses jugements perdent toute force. Bien plus, il propose lui-même une métaphysique. Sur quoi fonde-t-il en effet sa fameuse loi des trois Etats? Ce n'est pas sur l'observation des faits, car le développement des sciences particulières la contredit constamment. C'est sur une *intuition* de la marche de l'esprit humain et sur une idée de *développement progressif et rationnel* empruntée à Turgot et à Condorcet. Sa loi se rapporte au mouvement de la connaissance pris en lui-même. Sa classification des grands groupes de phénomènes est, elle aussi, fondée sur une idée métaphysique remontant à Aristote, à savoir que les phénomènes d'ordre inférieur ne trouvent leur explication et leur justification que dans les phénomènes plus complexes qu'eux. L'ensemble des êtres, depuis les êtres mécanisés jusqu'à nous, s'explique par un acheminement vers l'humanité : point de vue anthropocentrique. La sociologie englobe et permet de situer à leur plan toutes les autres connaissances.

Voilà bien des considérations métaphysiques. J'allais ajouter: dans le plus mauvais sens du mot; je veux dire qu'elles sont fondées uniquement sur l'imagination et sur des raisons de sentiment. Or, la métaphysique, comme l'entendent les penseurs que je cite plus haut, diffère des constructions que le vulgaire entend par ce mot, en ce qu'elle n'a rien de fantaisiste, mais est l'expression d'une réflexion inévitable que fait l'homme sur les rapports entre les choses qu'il connaît et son action à lui, son rôle, et de plus, sur ce qui donne à l'ensemble de ce qui existe un certain équilibre. Qu'y a-t-il de vraiment vivant sous les apparences et dans les choses? Entre cette vie intérieure et celle que nous sentons en nous, quel rapport établir? Comment accorder ensemble les

Digitized by Google

êtres et les systèmes qui subsistent, ou, en allant plus loin, les directions de mouvements qui les produisent? Quelle est leur destinée et la nôtre, et pourquoi, dans la multiplicité des actions s'exerçant entre les différentes parties du réel, se forme-t-il des centres d'action, volontés ou personnalités, et quel est leur sens? Il est impossible de penser sans se poser ces questions. Et si même elles restaient sans solution, elles ouvrent des voies infinies à la recherche, elles élargissent le champ d'investigation, empêchent l'esprit de devenir mesquin, borné, intolérant; elles nous permettent de situer nos sciences à la place qui leur convient. Ne serait-ce que comme pouvoir éducateur, la métaphysique a un rôle bienfaisant qu'aucune autre forme de pensée ne remplit comme elle. C'est d'elle aussi, uniquement, que relève la critique de la raison par elle-même. Qui oserait la rayer de nos préoccupations? Elle en est une des plus élevées; tout problème de connaissance ou d'action conduit à un problème métaphysique.

Dès lors, il nous est impossible d'échapper aux questions de l'esprit métaphysique, dans une recherche aussi importante que celle des fonctions inconscientes de la vie mentale.

§ 1. — Les Systèmes. Esquisse historique.

Les deux siècles de philosophie classique de la période moderne, le XVIIe et le XVIIIe, à travers les divergences inévitables des systèmes, avaient affirmé avec une singulière énergie l'autonomie de la raison. Les rationalistes comme Descartes, Malebranche, Spinoza et Leibniz, et aussi bien qu'eux, les matérialistes et les sensualistes proclamaient que la raison seule devait guider la philosophie et qu'elle régnait aussi bien dans la réalité extérieure que dans les formules par lesquelles la science des hommes la

Digitized by Google

traduisait; les lois de l'univers sont rationnelles, les lois de la psychologie et de la morale le sont aussi. La raison suprême de Dieu et la raison des philosophes procèdent de même manière. Condorcet, dans son livre sur le *Progrès de l'esprit humain*, résume en ces trois mots ce qu'il appelle le cri de guerre du XVIIIe siècle : raison, tolérance, humanité.

Si nous faisons le catalogue de nos idées, les unes, selon Descartes, nous sont venues par les sensations et se rapportent à des objets sensibles; d'autres par contre, ont une telle évidence qu'elles ne peuvent nous avoir été suggérées par des impressions extérieures; en les pensant, nous sommes frappés de leur clarté; non seulement cette évidence et cette clarté valent pour ces idées elles-mêmes, mais encore pour leur liaison dans un raisonnement : c'est le cas des vérités mathématiques; mais c'est aussi le cas, selon Descartes, des vérités métaphysiques. La raison les reconnaît, les unes et les autres, par une intuition spéciale. Quand elle est en possession de telles idées, elle est certaine que les êtres désignés par ces idées existent réellement.

Par conséquent, la réalité ne nous est connue que par les idées claires et celles-ci relèvent de la raison. La raison, finalement, a pour garant Dieu. Mais comme Descartes se fonde indifféremment sur les idées de raison pour prouver Dieu et sur Dieu pour garantir la véracité de ces idées, il faut conclure que la raison de Dieu et la nôtre ont, pour parler ainsi, une même nature et que notre raison atteint la vérité.

Les sensualistes, depuis Locke, combattent la distinction entre connaissance rationnelle et connaissance sensible et tâchent de montrer comment toutes nos connaissances viennent des sens. La raison, chez eux, n'a pas la valeur métaphysique que lui attribue Descartes, mais elle n'en est pas moins importante ; elle

Digitized by Google

désigne l'ensemble des connaissances naturelles qui s'enchaînent d'une manière logique dans l'entendement. Et, soit avoué, soit sous-entendu, le contrôle de la raison est admis ; elle est la seule autorité à laquelle on ait recours. Le critère logique est l'organisation rationnelle des connaissances.

Le rôle de la raison est prépondérant chez les sensualistes comme chez les cartésiens. C'est toujours à leur valeur rationnelle qu'on juge les idées. Mais il y a une différence notoire entre ces deux écoles : pour les sensualistes, ces idées dérivent des impressions que nous recevons des corps qui nous entourent et de notre propre organisme ; pour les cartésiens, ces impressions sont des indications et les véritables connaissances sont contenues *a priori* dans la raison. Les cartésiens scindent ainsi nos idées en deux classes : aux unes correspondent les apparences, et les sensations ne nous donnent que des apparences : aux autres appartient la connaissance rationnelle, la seule qui nous apprenne quelque chose de vrai.

Chez Kant apparaît dans son intégralité la puissance de la raison. Il essaie de concilier le sensualisme et le cartésianisme, dont quelques thèses essentielles ont passé dans la philosophie, par ailleurs plus profonde et plus riche de Leibniz, et de là, chez les disciples qui s'attachent à systématiser la pensée si variée du grand philosophe. Kant se trouve en présence des deux écoles : il accorde aux sensualistes que toutes nos connaissances revêtent les formes de l'intuition sensible et que nous n'avons pas de connaissance purement intellectuelle portant directement sur les idées, mais il exige que l'organisation rationnelle soit expliquée en des termes moins approximatifs que ne le font les sensualistes. Ceux-ci négligent par trop l'activité rationnelle du sujet de la connaissance ; les formes d'ordre qui président au savoir relèvent du sujet et non de l'objet. Toute sensation aussi bien que tout concept

Digitized by Google

dépend de l'unité active du sujet, de son aperception.

D'autre part nos connaissances, quel que soit le rôle de la raison, ne sont jamais que des connaissances sensibles. Nous ne connaissons que des phénomènes. Cette thèse s'oppose à celle des cartésiens. Mais Kant ne nie pas qu'il existe une réalité plus haute que celle des phénomènes. S'il accorde aux sensualistes que nos connaissances scientifiques revêtent les formes de la sensibilité, il affirme que la connaissance des phénomènes ne nous apprend rien sur l'activité des sujets. Il y a donc un ordre plus relevé de connaissances et il nous est révélé dans l'action. Mais c'est encore et toujours la même raison qui préside à l'organisation du savoir et à l'action. Ici, elle s'appelle raison pratique. Si, comme raison théorique, elle ne connaît que les phénomènes et leurs lois et ne se sert des noumènes ou idées métaphysiques qu'en tant que notions régulatrices, comme raison pratique elle réalise les lois des choses en soi; elle trouve dans sa propre action la loi morale, le devoir, qui s'adressent à sa liberté; les consciences la reconnaissent toutes et l'accomplissent librement. Ce genre de loi est supérieur aux lois des phénomènes, car les phénomènes obéissent à l'enchaînement de leurs lois tandis que les volontés conscientes accomplissent librement la leur.

Les philosophes post-kantiens continuèrent l'œuvre de leurs prédécesseurs en attribuant à la raison un rôle prépondérant. Ils allèrent plus loin encore : pour Descartes et pour Kant aussi bien que pour les sensualistes, le monde existe, il est là, placé en face de la faculté de connaître, et la raison humaine tâche de le pénétrer. Pour les successeurs de Kant, la raison *construit* le monde; il est à la fois affirmé et posé par la raison, il en est en quelque sorte l'expression. Une nouvelle idée, des plus importantes, s'ajoute à la conception classique, l'idée d'*activité*, qui transforme profondément la notion de raison.

Digitized by Google

La raison avant Kant était le principe de la connaissance et le guide de l'action. Mais elle n'était pas essentiellement *activité*. Comme la conception dominante était substantialiste, c'est-à-dire admettait un ordre immuable, éternel, existant une fois pour toutes avec ses propriétés, la raison avait pour but de connaître cet ordre, soit qu'elle y participât et par conséquent en portât les notions en elle-même, soit qu'elle connût par l'intermédiaire des sensations un ordre objectif et dût se contenter de le formuler avec précision, en évitant toute explication surnaturelle. Descartes considérait même que notre volonté débordait notre entendement et que souvent notre action, au lieu d'obéir à la raison, s'inspirait de motifs qui ne provenaient pas d'elle.

Kant prend une position intermédiaire, en essayant, dans la connaissance, d'accorder la sensibilité et l'entendement, et dans la vie morale, d'affirmer l'autorité de la raison. Mais ici, il dépasse déjà le point auquel les philosophes du XVIIIe siècle sont arrivés, et l'idée d'activité apparaît, soit dans l'unification synthétique du monde des phénomènes, soit dans l'affirmation de l'essence même de la raison par l'accomplissement du devoir.

La notion *d'activité* dont les premiers symptômes se manifestent ici, va trouver son complet développement après Kant. Cette notion transforme l'idée qu'on se faisait jusqu'alors de la raison, en donnant à celle-ci un mouvement venant de l'intérieur, un déroulement de ce qu'elle contient en quelque sorte; et peu après, on essaiera d'expliquer les différentes formes d'activité qu'on observe dans le monde par une évolution de la raison qui, par sa loi intérieure, crée successivement tout ce qui est mécanique, puis ce qui est organique, enfin ce qui est humain.

Sans doute le génie de Leibniz avait-il déjà doué de spontanéité les êtres qui composent l'univers, mais

Digitized by Google

cette spontanéité leur appartenait en propre, était plus individuelle ; par contre, c'est la raison impersonnelle et universelle à laquelle les philosophes post-kantiens accordent activité, mouvement et évolution. Ils sont métaphysiciens avant d'être psychologues, c'est-à-dire qu'ils opèrent sur des principes universels plutôt que sur des réalités individuelles. En France, à la même époque, Maine de Biran, qui étudie l'effort dans la vie mentale, se fait l'initiateur d'une psychologie activiste.

La distinction kantienne entre phénomène et chose en soi est abandonnée par les successeurs du philosophe de Kœnigsberg. Kant lui-même n'avait pu la maintenir complètement ; la chose en soi, dans sa philosophie théorique, n'était qu'une conception hypothétique et devait servir à montrer ce qui manquait à la connaissance des phénomènes et, en quelque sorte, à régler celle-ci. Mais pour la raison pratique, cette même chose en soi prend un contenu positif ; elle acquiert une importance primordiale, elle devient la plus complète des réalités. Dès lors, accorder raison théorique et raison pratique devenait indispensable ; mais que de difficultés provenant de leur séparation originaire ! N'était-il pas plus simple de renoncer à la distinction entre phénomène et chose en soi ? Et puisque la raison appartient au monde des choses en soi, des réalités, pourquoi ne pas avouer qu'en s'affirmant, elle objective son activité et devient par conséquent capable de réfléchir sur elle-même ?

Nous allons voir bientôt comment cette notion d'*activité*, jointe à la notion de *raison*, entraînera nécessairement avec elle la notion d'*inconscient*.

L'on se rappelle, et par ce que nous venons de voir, et par ce que nous avons dit précédemment de Kant en parlant de la notion de *synthèse* dans la vie mentale (chapitre quatrième, deuxième paragraphe), que les lois des phénomènes relèvent pour lui de lois ration-

Digitized by Google

nelles (qu'il appelle *catégories*) et que celles-ci ne sont autre chose que les lois selon lesquelles se fait la synthèse mentale, c'est-à-dire l'unification de la multiplicité sensible selon certaines formes d'ordre. Or, cet acte synthétique du sujet relève de la raison active ou aperception : il n'y a pas deux raisons en nous, mais une seule ; l'acte d'aperception qui établit les lois de la connaissance est le même que l'acte du sujet qui affirme la loi morale en la réalisant. Pourquoi les séparer encore ? Fichte les réunira.

Kant sait que cet acte aperceptif *n'est pas une donnée consciente* : aussi le considère-il comme transcendantal, c'est-à-dire que tout en étant essentiel à l'activité mentale, il échappe à la conscience que nous en avons. Bientôt après, l'auteur des *Critiques* corrigera sa notion première et accordera que l'unité synthétique de notre aperception se traduit par un fait conscient, à savoir l'idée du « Je pense », qui accompagne, pour notre conviction intérieure, chacune de nos représentations. Néanmoins, si nous sous-entendons, pour chacune de nos pensées, que c'est nous qui la pensons, il n'en est pas moins vrai que le fonctionnement psychologique de l'aperception forme ses synthèses en dehors des données conscientes. Ainsi la raison, en tant qu'activité, reste jusqu'à un certain point inconsciente.

Si la raison est créatrice dans la loi morale, si c'est d'elle aussi que relèvent les lois des phénomènes, nous arrivons à la notion de raison universelle et unique. La question qui va se poser sera celle-ci : n'existe-t-il pas, dans les systèmes de la nature et dans ses lois, quelque chose qui porte exactement les mêmes caractères que la raison ? Il le faut bien, s'il y a le moindre accord entre les lois naturelles et notre raison ; car notre raison trouve ses principes en elle-même ; elle construit par elle-même sa conception de l'univers. Comment découvrirait-elle la vérité, si ce

Digitized by Google

n'était, dans l'univers et dans le savoir humain, la même raison qui agit ?

Telle est la forme sous laquelle le problème de la raison en tant qu'activité s'est posé aux successeurs de Kant. Ce que notre conscience nous présente comme dualité avec, d'un côté, le sujet qui connaît et de l'autre, l'objet connu, est, en somme, pris en soi et détaché des conditions psychologiques de la connaissance, unique et non double. L'activité constitutive de l'univers, selon Fichte, est activité avant d'être connaissance ; elle n'est connaissance que chez les individus conscients pour lesquels sujet et objet s'opposent, constituent les deux termes d'une opposition. En soi, l'esprit, dont le *moi* individuel est un mode, est activité pure. Quand la conscience humaine se trouve en face de son objet et le distingue d'elle, elle est déjà au delà de son point de départ, elle a accompli un travail intérieur. *Ce travail est inconscient.*

Il a un effet sur notre vie psychique, mais ne se traduit pas à la conscience par des processus particuliers. Il s'exprime par ce fait que le moi, quand il prend conscience de lui-même, entre en contact avec l'objet par la sensation. Celle-ci n'est possible que parce que le moi s'est limité lui-même ; la conscience n'existe que grâce à cette limitation de l'activité infinie ou, en d'autres termes, au fait que le *moi* s'oppose un *non-moi*. Et ce *non-moi* sera reconnu comme appartenant au *moi* lorsque la sensation sera suivie de réflexion. Ainsi donc, pour résumer : le *moi* est activité pure ; mais pour se connaître, il doit se limiter, s'opposer un objet ou *non-moi* que son activité se crée à elle-même : de là, sensation, conscience, distinction du sujet et de l'objet. Puis, appliquant la réflexion aux conditions de la conscience, il reconnaît que c'est lui qui les pose, et que sujet et objet relèvent d'une seule et même unité. Mais cette

Digitized by Google

unité est tout d'abord *inconsciente*. Nous dirions plus exactement : *préconsciente*.

Ainsi donc, originairement, l'activité du *moi* n'a pas conscience d'elle-même. Le moi est volonté avant d'être intelligence, absolument comme, dans la vie psychologique individuelle, dans l'intelligence se projettent inconsciemment nos tendances préexistantes. L'action est antérieure à la connaissance.

Parmi les philosophes post-kantiens, c'est incontestablement Schelling qui fit à l'inconscient la plus belle part, quoiqu'il soit inhérent déjà et à la théorie de l'aperception synthétique de Kant et au moi de Fichte, qui est essentiellement activité et volonté. Les problèmes dont nous avons donné l'énoncé se posent aussi pour Schelling : la pensée doit se fonder sur elle-même, d'une manière absolue ; la pensée absolue ensuite doit expliquer l'univers ; il y a identité de la pensée comme ordre de l'univers et de la pensée comme raison humaine.

Fichte avait établi que le *moi* pose le *non-moi* par sa propre activité, c'est-à-dire par sa volonté libre. Or, quand nous prenons conscience du non-moi sous forme d'objet, de monde extérieur, notre volonté ne modifie pas les représentations par lesquelles nous nous faisons une idée des choses situées en dehors de nous. Ces choses semblent obéir à des lois naturelles, indépendantes de notre volonté. Pour établir la thèse de Fichte, le *moi* posant le *non-moi*, il faut donc remonter à un moment antérieur à la conscience. Avant qu'apparaisse la conscience, il a donc décrit tout un chemin pendant lequel il était inconscient : il n'existe pas encore d'individus ni de différences individuelles ; il n'y a qu'un seul *moi*, c'est-à-dire une activité spirituelle non encore douée de conscience (*bewusstlos*), qui parcourt un développement dont le *moi* des consciences individuelles, votre *moi* ou le mien, ne se souvient pas. La philo-

Digitized by Google

sophie a pour but de retrouver cette activité spirituelle non encore consciente, mais activité inconsciente influençant toute idéation psychologique ; la philosophie est donc une réminiscence, comme le voulait Platon. (Schellings *saemmtliche Werke*, 1re partie, X, pp. 92-95).

Dans le *Système de l'Idéalisme transcendantal*, Schelling expose ainsi la question essentielle qui se pose au métaphysicien : d'une part, la nature nous apparaît comme un ensemble de faits liés par une nécessité mécanique ; d'autre part, notre moi conscient est actif, il intervient comme cause et dans l'ordre de ses représentations (puisqu'il dirige son raisonnement et ne suit aucunement l'ordre matériel des sensations), et dans l'ordre de ses actions (puisqu'il délibère et se décide non d'après des motifs, mais d'après la conception du but).

Or, si notre représentation de la nature nous est dictée et imposée par la nature, que devient notre activité propre, notre liberté ? Si au contraire c'est notre activité qui crée la représentation que nous nous faisons du monde, que devient la réalité objective, l'ordre des choses exigé par la physique ?

Comment accorder l'ordre physique et l'ordre conscient ? Une seule solution semble suffisante à Schelling : il faut admettre que c'est le même esprit organisateur qui anime le monde et qui anime la conscience ; c'est par lui qu'il n'y a pas de contradiction entre le monde et nous. Mais dans le monde, cet esprit, tout en étant volonté comme en nous, *n'est pas conscient*. En nous seulement, il prend conscience de lui-même. La même activité qui est productrice *avec conscience* dans la liberté l'est *sans conscience* dans la nature. « Ainsi cette identité originelle de l'activité qui crée le monde et de l'activité qui s'exprime dans la volonté, se manifeste dans ses produits que sont les choses ;

Digitized by Google

celles-ci apparaissent donc comme les produits d'une activité à la fois *consciente* et *non-consciente*. » C'est ce qui explique que la nature présente à la fois mécanisme et finalité.

Quelle est maintenant la véritable essence de cette activité unique ? On la reconnaît quand elle revient à son principe, dans le *moi*. Elle est, en elle-même, aperçoit-on alors, *subjective* et *consciente*. Et comme elle a pu être, dans la nature, *non-consciente*, il faut supposer qu'elle ne cesse pas de l'être et qu'il y a un genre de manifestation qui nous la montre à la fois non-consciente et consciente : c'est la *création artistique* (Ire partie, III, pp. 346-349). Seul, le génie peut réaliser l'union de ces deux contraires, la conscience et le non-conscient (*ibid.*, p. 624). Le monde et l'art sont donc les deux créations où l'esprit est à la fois conscient et non-conscient. Le monde objectif est la poésie originaire de l'esprit, mais encore entièrement sans conscience (*bewusstlos*).

Le *moi*, l'esprit, est donc, pris en lui-même, exclusivement *activité*, activité illimitée ; par conséquent, il est le fondement de toute réalité (*ibid.*, p. 380). Le principe de l'univers, des choses et de la conscience, c'est l'activité libre. Mais cette activité se limite en ce qu'elle crée des produits, des choses qui existent. « L'existence, en général, est l'expression de cette liberté en tant qu'elle est entravée (*gehemmt*) dans son action » (*ibid.*, p. 379). Il en est de la connaissance comme de l'action, de la représentation consciente comme du monde : dans l'acte de conscience de soi, le *moi* se pose lui-même à soi comme objet (*ibid.*, p. 380.)

Ainsi, pour être quelque chose à ses propres yeux, si l'on peut employer cette image, le moi doit tracer des limites à son activité, fixer ses produits, opposer quelque chose à lui-même. Et comme rien n'est en dehors de son activité, cette limitation vient de lui-même (*ibid.*, p. 381).

Digitized by Google

L'accord entre nécessité et liberté, entre ce qui est *reconnu par l'intelligence* et ce qui est *réalisé par la volonté* n'est donc possible que dans une *identité absolue* qui comprend à la fois le non-conscient et le conscient, mais qui elle-même ne peut jamais être épuisée par la conscience. C'est l'*inconscient éternel* : ici Schelling emploie *Unbewusst*, tandis que dans les autres passages il disait *bewusstlos;* nous avons fidèlement indiqué la différence entre les deux termes dans notre exposé. On voit que le *bewusstlos* relève de l'*Unbewusst*. *Non-conscient* est le terme en quelque sorte objectif, *Inconscient* le terme psychologique, intérieur. L'identité absolue est donc, en soi, l'Inconscient éternel, car, une fois qu'apparaît la conscience, nous trouvons avec elle le dédoublement du sujet et de l'objet (*ibid.*, pp. 593 et suiv.).

« Cet éternel Inconscient est éclipsé par sa propre lumière sans ombre aucune; il est le soleil éternel dans le royaume des esprits; il ne devient jamais objet, mais marque de son identité tous les actes libres; il est en même temps le même pour toutes les intelligences; il est l'origine dont toutes les intelligences sont le développement; il est l'intermédiaire éternel entre le subjectif qui se détermine lui-même en nous et l'objectif ou intuitif; il est enfin le fondement de l'ordre dans la liberté et de la liberté dans l'ordre de l'objectivité » (*ibid.*, p. 600).

Cette identité absolue et inconsciente n'est donc pas objet de connaissance, mais condition d'action, c'est-à-dire de croyance. Elle est le fondement de l'harmonie entre le subjectif et l'objectif, mais ne se réalise jamais tout entière, ne s'épuise pas dans une création immobilisée. Cette identité, c'est la raison absolue (1re partie, IV, p. 114). Philosopher, c'est rechercher cet absolu.

Hegel poursuit, dans toutes les phases de l'organisation de l'univers, les lois de développement que suit

Digitized by Google

le principe organisateur qui, selon lui, est la raison. Raison, activité, mouvement intérieur, développement du contenu logique de la raison en une série graduelle de systèmes qui forment la nature et l'humanité : tels sont les grands problèmes que nous retrouvons chez l'illustre philosophe rationaliste.

Il imagine que l'univers est créé par une évolution grandiose de la raison; celle-ci, avec toute l'organisation interne qui la définit et constitue son essence même, se réalise d'abord sous forme de nature : tous les systèmes mécaniques et organiques que présente la nature forment un enchaînement de créations rationnelles, tous portent la marque de la raison; et, à les suivre dans leur apparition, d'après un ordre allant du plus simple au plus complexe, on suit en même temps les différentes phases du progrès accompli par la poussée rationnelle intérieure qui les a produits.

Mais en se projetant ainsi sous forme de nature, la raison semble obéir aveuglément au mouvement qui l'entraîne : dans les systèmes mécaniques qui constituent le monde, elle ne se connaît pas, elle s'ignore et ne peut prendre encore conscience d'elle-même. Mais elle s'acheminera vers un retour à elle-même, ce qui aura lieu au moment de son évolution, où elle réalisera les conditions indispensables pour qu'elle prenne conscience d'elle-même. C'est dans l'humanité que la raison se reconnaîtra. Elle le fera graduellement, car, au début des sociétés humaines, le caractère inconscient qu'elle a manifesté dans la nature subsiste encore. L'esprit y apparaît d'abord comme instinct inconscient. Ce qu'on appelle, chez l'homme, le côté subjectif, besoin, instinct, passion, intérêt particulier, tout cela prolonge en nous la volonté inconsciente que manifeste l'esprit à travers son développement dans la nature. L'histoire universelle nous fait assister à ce spectacle de la transformation du travail

Digitized by Google

inconscient de notre vie intérieure en conscience : « Cette masse incommensurable de volitions, d'intérêts et d'activités sont les instruments et les moyens qu'emploie l'esprit universel pour accomplir son but, l'élever à la conscience et le réaliser : et ce but n'est autre que de se trouver lui-même, de parvenir à soi et de se contempler comme réalité » (Hegel, *Einleitung zur Philosophie der Geschichte*, IXe vol. des *Œuvres complètes*, p. 29).

Un exemple : parlant de César, Hegel affirme que sa victoire sur ses ennemis et son triomphe ne sont que le côté subjectif d'un événement plus considérable dans l'histoire du monde. En prenant sa décision suprême, César croyait agir selon sa volonté et ses sentiments ; il ne se doutait pas que ces faits subjectifs voilaient une détermination inconsciente beaucoup plus profonde imposée par la raison universelle. « Ce n'était pas son profit particulier qui le poussait, mais un instinct qui réalisait ce qui était, en soi, dans l'esprit de son temps. Ainsi agissent les grands hommes dans l'histoire : leurs buts particuliers se remplissent de ce qui, substantiellement, est la volonté de l'esprit universel. C'est là ce qui fait leur véritable puissance. Elle est dans l'instinct général et inconscient de l'homme..... Les peuples se réunissent autour de la bannière du grand homme : il leur montre quel est leur but immanent et les y conduit » (*ibid.*, p. 32).

Schopenhauer a vivement attaqué les philosophes post-kantiens, ses contemporains ; mais les problèmes qui ont préoccupé Fichte, Schelling et Hegel se retrouvent chez lui. Il prétend se rattacher directement à Kant et le continuer plus fidèlement que les trois grands métaphysiciens dont nous venons de parler. Contrairement à ceux-ci, il maintient la distinction entre phénomène et chose en soi, que Kant avait établie, mais il lui donne une interprétation originale : la chose en soi ne constitue plus un monde supérieur,

Digitized by Google

transcendantal ; elle est à l'intérieur de nous et de tout ce qui existe, elle est immanente aux êtres ; la chose en soi, c'est la volonté, c'est-à-dire la poussée interne qui fait agir chaque être, aussi bien la pierre qui tend vers le centre de la terre que le végétal qui tend vers la lumière et que l'homme qui se sent mû par ses désirs,

En opposition avec les autres philosophes post-kantiens, Schopenhauer n'identifie pas l'action et la raison. La volonté est une force obscure, essentiellement inconsciente. Elle n'est pas libre ; elle ne l'est pas plus chez l'homme que dans les corps qui obéissent à l'attraction mécanique. Or, cette volonté, c'est l'essence même de l'univers, c'est la seule « chose en soi ». Les êtres lui obéissent aveuglément, ils la subissent sans pouvoir lui échapper.

Avec l'homme, la conscience apparaît dans le monde ; comment l'homme, en prenant conscience de cette nécessité interne qui le pousse, de cette insondable et aveugle volonté qui entraîne les individus, sans qu'ils puissent se défendre, du désir au dégoût et du dégoût jusqu'à un nouveau désir, pourra-t-il en supporter la souffrance en lui ? La conscience, au lieu d'accroître la douleur, lui permettra de la dominer. Dès que s'établit la réflexion consciente, elle tend à arrêter l'essor de la volonté, à substituer à l'éternel entraînement de celle-ci la contemplation, à supprimer les désirs sensibles au profit des Idées. Les Idées sont les différentes phases d'objectivation de la volonté : la matière, la vie, l'humanité. Pour dire familièrement les choses : dans la contemplation, la volonté se tient le miroir à elle-même. Et comme elle se regarde, elle ne s'agite plus. La contemplation trouve son expression dans deux manifestations de la conscience humaine : dans l'art et dans la vie mystique. Une fois l'inconscient de la volonté éclairé par la contemplation, il s'arrête d'agir et l'homme s'en

Digitized by Google

affranchit. Le but de l'humanité étant de développer toujours plus complètement la conscience, il semble que l'aboutissement de la volonté à travers la nature doive la conduire à son propre anéantissement : car la conscience abolit la volonté. Entre la volonté, force inconsciente et la conscience, Schopenhauer ne trouve pas d'accord. Il a de la vie une conception tragique. Au moment où elle devient harmonieuse et belle, elle tend à sa destruction ; elle se suspend, s'arrête par la contemplation.

Nous n'avons pas à discuter ici la valeur intrinsèque de ces systèmes métaphysiques ; nous en résumons quelques données essentielles, qui importent à notre but ; nous voulons montrer que depuis Kant, l'étude philosophique de l'activité psychique n'a pu se passer de la notion d'inconscient. En somme, les différents penseurs dont nous venons de parler considèrent qu'il existe dans l'univers des forces de nature psychique, mais inconscientes. Fichte, Schelling et Hegel unifient activité et raison. Schopenhauer aboutit à la négation de l'activité volontaire par la contemplation.

Ces différents courants se trouvent réunis à des idées élaborées par la biologie et la psychologie dans l'œuvre d'Edouard von Hartmann qui, au point de vue métaphysique, a tâché de tirer le plus de résultats possible de la notion d'inconscient. Cette œuvre est en réalité très complexe : son auteur essaie de synthétiser des observations scientifiques relatives à l'instinct chez les animaux, d'importantes notions psychologiques et des idées métaphysiques.

Il établit très nettement le problème en affirmant que l'inconscient ne concerne pas les phénomènes, mais l'activité ; il en est ainsi aussi bien pour ses manifestations psychologiques que biologiques. Les *phénomènes* psychologiques sont toujours conscients, à un degré tantôt moindre, tantôt plus élevé. En psychologie, l'*activité* du moi seule est absolument incon-

Digitized by Google

sciente. Nous n'en apercevons que les produits; elle-même se dérobe à la conscience. L'activité qu'est donc en soi l'inconscient est à la base de l'activité psychique. Mais elle est, de plus, à la base de toute activité. L'inconscient est un principe métaphysique universel. On peut affirmer que, sous toutes les manifestations matérielles, on découvre aisément la même activité dont nos représentations sont les produits conscients. L'inconscient est absolu et il est au cœur de toutes choses. Il se manifeste par deux activités qu'on appelle nature et conscience. Les lois naturelles sont à la fois des lois de causalité et de finalité; tout mouvement a un but; dans les organismes, on constate que les mouvements réflexes ont un but et qu'ils ne se produisent qu'en conformité avec ce but. Il n'y a donc pas de mécanisme pur, sans manifestation qui ressemble aux manifestations psychiques élémentaires. Tout mouvement exprime donc l'action d'une volonté et la direction vers un but. Un mécanisme qui ne participerait pas à la volonté et à l'idée (métaphysique et inconsciente) est inconcevable et n'explique pas les faits (*Phil. des Unb.*, I, Introd., XXXIV et suiv. et *Mod. Psych.*, p. 63).

Partout règne l'activité. Et l'activité est essentiellement inconsciente. Entravée, elle devient consciente: cette thèse de Fichte est acceptée par Hartmann. L'inconscient, unité du vouloir et de la représentation est l'activité même; il pose le réel à la fois comme objet, système dynamique de rapports matériels, et comme fonction subjective dans des consciences plus rudimentaires que la nôtre.

La production de l'activité inconsciente se fait en suivant certaines lois logiques, qui sont inconscientes pendant qu'elles s'exercent, mais se retrouvent par l'analyse des conditions du réel. Ces lois ont été appelées catégories : quantité, substance, causalité, finalité (*Unb.*, Intr. XLIV).

Digitized by Google

L'inconscient est donc activité spirituelle, s'exerçant suivant des lois internes ou catégories et ayant, comme manifestations fondamentales, volonté et représentation. Il n'y a pas, comme pour Schopenhauer, une différente répartition de la volonté et de la représentation et une contradiction entre elles deux. Hartmann approuve Fichte, Schelling et Hegel et considère l'activité universelle comme développant, en même temps et dans un même tout, volonté et représentation. Pas de volonté sans une représentation de but, inconsciente, sans doute, mais réelle, comme le prouvent les actes instinctifs et réciproquement.

Dans la nature vivante, l'inconscient se manifeste de différentes manières; rien n'est plus curieux à étudier à ce propos que la façon dont se réparent les blessures chez les animaux inférieurs. On sait que chez ceux-ci, des phénomènes de régénérescence se produisent avec ampleur, tandis qu'en avançant dans la série d'évolution des vertébrés, cette régénérescence se limite graduellement. La puissance réparatrice est moindre, où la conscience est plus développée. Elle est plus étendue dans les organismes inférieurs. Ici, l'inconscient supplée et répare les blessures qui pourraient entraîner la destruction (*Unb.*, pp. 125 et suiv.).

L'étude de l'instinct fait paraître aussi les caractères de l'inconscient. « L'instinct est, dit Hartmann, une activité appropriée à un but, sans conscience du but » (*ibid.*, p. 68). Il ne s'explique pas par l'action mécanique des centres nerveux; car alors, pourquoi ne fonctionne-t-il pas toujours? Comment se fait-il qu'il reste souvent latent et attende précisément pour se manifester les circonstances dans lesquelles il pourra s'insérer en réussissant, en atteignant son but? Enfin, le mécanisme n'explique pas les variations de l'instinct et la plasticité qu'il montre à s'adapter.

Digitized by Google

Sa rapidité et sa sûreté sont surprenantes et nous voyons l'instinct se développer avec précision chez des animaux dont l'intelligence est restée à un très bas degré. Souvent même il est, chez ceux-ci, extraordinaire. Il est impossible de ne pas admettre dans l'instinct une connaissance inconsciente. Représentation inconsciente et volonté inconsciente, tels sont les caractères qui s'y manifestent. Et ces caractères se retrouvent dans l'instinct, lorsqu'il se produit chez les hommes, dans les cas de double vue, de pressentiment et de clairvoyance. C'est avec la même soudaineté et la même précision qu'il impose ses données à la conscience (*ibid.*, p. 89).

Mais il ne faut pas recourir à ces cas particuliers pour mesurer l'étendue de l'instinct chez l'homme et se convaincre de l'activité inconsciente qu'il traduit : le domaine des sentiments est particulièrement instructif à cet égard, depuis l'amour maternel jusqu'à tout ce que nos sympathies et nos affections recouvrent d'actes qui seront à tout jamais inconscients pour nous. D'une manière générale, la stimulation organique qui accompagne le plaisir, le trouble qui est répandu dans toute peine sont des manifestations de la volonté inconsciente, qui réunit ici des états organiques avec des états psychiques (*ibid.*, pp. 210 et suiv.).

Si l'on recherche dans l'activité psychique les différentes manifestations de l'activité inconsciente, on les trouvera d'abord dans la synthèse de la connaissance sensible. La notion d'espace, qui rend possible la représentation d'objets situés en dehors de nous, est formée d'éléments qui, en eux-mêmes, restent inconscients ; inconscient aussi, l'acte qui les fusionne et les unifie (*ibid.*, pp. 295 et suiv.).

Le langage est une nouvelle preuve de l'activité inconsciente. Il se forme naturellement, instinctivement. Or, il ne pourrait exister, sans l'application

Digitized by Google

des catégories qui sont les lois logiques internes de l'inconscient. Beaucoup de philosophes, à commencer par Platon et Aristote, doivent la découverte de leurs catégories à l'étude du langage, et les notions de verbe, adjectif, substantif et toutes les autres notions de la grammaire conduisent à la connaissance des catégories (*ibid.*, 256). Le langage est si bien lié à l'inconscient, si directement issu de lui, que la conscience, en le modifiant, lui enlève beaucoup de sa vie, de ses nuances et l'appauvrit. L'intelligence n'est pas créatrice, comme l'inconscient, mais simplificatrice.

Passons au raisonnement. Sa forme extérieure n'explique rien de son application. La *forme* du raisonnement est la même pour l'homme intelligent et pour le sot ; la différence entre eux vient de ce que l'un applique le raisonnement quand et où il le doit. Mais qu'est-ce qui le guide en cela ? Ce n'est pas une activité consciente, c'est l'inconscient. Le raisonnement n'est qu'un moyen, le sens juste et le travail créateur de l'esprit font tout. Or, ceux-ci sont inconscients. C'est ce dont on se convainc en étudiant la manière dont s'agencent les associations et dont surgissent les souvenirs.

Ce qui donne à la pensée sa vie et sa portée, c'est le coup d'œil de l'intuition. L'intuition est, dans son fonctionnement même, inconsciente ; nous n'en saisissons que les résultats. Son importance dans les mathématiques est extrême (*ibid.*, p. 272-4), et ce n'est pas seulement dans l'invention qu'elle éclate, mais elle dirige le raisonnement. L'homme trouve ainsi dans sa conscience des résultats dont il n'aurait pu suivre le développement. L'inconscient en cela agit d'une manière indépendante de notre connaissance et il n'obéit pas à notre appel ; il travaille en nous et nous livre ses résultats.

La volonté à son tour se rattache à l'activité incons-

Digitized by Google

ciente et ne se conçoit pas sans elle. Même ses manifestations les plus élevées nous échappent. *Comme telle*, elle est *toujours inconsciente*. Nous nous apercevons de sa présence par ses produits et par ses concomitants conscients; il faut entendre par là les motifs dont nous nous rendons compte, mais que nous ne déterminons aucunement, car ils nous sont suggérés par une vie psychique extrêmement complexe et en majeure partie inconsciente ; ce sont aussi les sentiments qui accompagnent et suivent l'exécution d'un acte volontaire ; puis, ses effets, c'est-à-dire les résultats de l'acte lui-même ; enfin, la représentation du but, le contenu de la volonté. Car ce qui caractérise la volonté, c'est le passage d'un état présent à un état à venir. Elle exige donc et la représentation de l'état présent et la représentation de l'acte à accomplir (*Unb.*, p. 103; *Mod. Psych.*, pp. 65 et suiv.).

Cette représentation peut être plus ou moins consciente; elle peut aussi ne pas être consciente du tout. Il y a un inconscient relatif; ainsi, bien des mouvements peuvent être accomplis par des centres sous-jacents, avec un état de conscience qui échappe à notre conscience centrale. C'est là une hypothèse qui rappelle, on le voit, le polypsychisme de Durand (de Gros). Pour l'être conscient, la représentation, dans ce cas, est inconsciente, mais, peut-on ajouter, relativement inconsciente. En remontant à des mouvements qui se produisent dans des systèmes plus élémentaires ou plus mécanisés, on arriverait à des manifestations inconscientes de représentation et de volonté. Si l'on envisage avec le métaphysicien l'activité inconsciente *en soi*, *universelle*, volonté inconsciente et représentation inconsciente s'y unissent inséparablement ; la représentation inconsciente alors n'est autre que l'idée absolue ou encore l'idée en tant qu'activité; et comme telle, elle est inconsciente.

Pour en revenir aux volitions des hommes, voici

Digitized by Google

une preuve de l'importance de l'inconscient : quand nous prenons une décision, les véritables motifs qui nous y engagent sont inconnus à la conscience. Ils sont psychiques pourtant, mais inconscients : ce sont nos sentiments, nos habitudes, nos tendances, tout ce qui constitue notre caractère ainsi que les éléments physiologiques du tempérament. Nous agissons et c'est après avoir été poussés inconsciemment à agir dans un sens déterminé que nous forgeons des motifs conscients et tâchons de justifier ou d'expliquer notre action (*Unb.*, pp. 279 et suiv.). Aussi devons-nous reconnaître l'importance de cet ensemble de tendances que l'on résume par le terme de caractère et avouer que l'inconscient y joue un rôle prépondérant. La conscience influence les actions sans doute en accentuant certains motifs, mais elle est incapable de dire la réaction qui s'en suivra, comment cette réaction se passera, en un mot de diriger notre acte. L'acte émane de l'inconscient (*ibid*, pp. 229-30).

La création artistique, comme Schelling l'avait fait entendre déjà, ne va pas sans une grande part d'inconscient. C'est en somme l'inconscient qui est créateur. Grâce à cette donnée, mise en rapport avec ce que nous savons de l'inconscient métaphysique, il est possible à Hartmann de proposer une solution au problème du beau : on se demande d'où vient le beau : est-ce de notre manière de sentir ou d'apprécier les choses? de nos facultés à nous ? Est-il possible que nous trouvions tant de choses admirables dans la nature et capables de nous donner un sentiment de beauté sans qu'elles soient véritablement belles ? Si la nature n'est qu'un mécanisme, un ensemble d'actions physico-chimiques, obéissant à la seule causalité, sans arrangement ni disposition harmonique, il est impossible d'expliquer qu'elle puisse en elle-même avoir quelque beauté. Mais si elle est, comme notre propre conscience, le produit d'une activité

Digitized by Google

inconsciente universelle, qui nous empêche d'admettre que cette activité, en suggérant à notre conscience l'enthousiasme de la beauté, n'ait pas vraiment réalisé la beauté dans la nature et dans les organismes ? (*ibid.* p. 248). De plus, ne constatons-nous pas que cette beauté présente une ordonnance logique ? Et n'avons-nous pas vu que les lois logiques ou catégories sont les lois internes de l'activité inconsciente ?

Pour terminer cette revue des produits de l'inconscient dans notre vie mentale, l'inconscient encore est source de toute divination mystique. Ce n'est pas le raisonnement conscient qui nous inspire les vérités métaphysiques, mais l'intuition. Toute l'histoire de la philosophie nous montre que l'effort des penseurs consiste à traduire le contenu mystique de l'intuition en un système rationnel accessible aux consciences.

Nous donnerons, pour résumer, les quelques propositions par lesquelles Hartmann synthétise sa doctrine, et nous n'oublierons pas qu'il s'agit ici d'une doctrine métaphysique, essayant de fusionner des ensembles de faits et des raisonnements philosophiques. Ne nous attachons pas trop à la forme dogmatique et un peu ridicule du métaphysicien allemand et considérons ces singuliers énoncés comme le résumé d'une recherche qui vaut plus en elle-même que dans son expression finale.

« 1° L'inconscient forme et maintient l'organisme, répare les dommages internes et externes, guide avec finalité ses mouvements et sert d'intermédiaire à la volonté consciente.

« 2° L'inconscient donne dans l'instinct à l'être ce dont il a besoin pour sa conservation ; la pensée consciente ne pourrait y suppléer ; par exemple il donne à l'homme les instincts pour la compréhension des perceptions sensibles, la formation des langages et des états, etc.

« 3° L'inconscient conserve les espèces par l'ins-

Digitized by Google

tinct sexuel et l'amour maternel, les ennoblit par la sélection dans l'amour sexuel et conduit l'espèce humaine à travers l'histoire, sans se tromper, vers le but de sa plus complète perfection.

« 4° L'inconscient guide souvent les hommes dans l'action par des pressentiments et des sentiments, là où ils ne sauraient se tirer d'affaire par la seule pensée consciente.

« 5° L'inconscient actionne le processus conscient de la pensée par ses suggestions, en petit comme en grand, et conduit les hommes, dans la pensée mystique, au pressentiment d'unités supérieures, suprasensibles.

« 6° Il rend les hommes heureux par le sentiment du beau et la production esthétique (*ibid.*, pp. 355-6).

« Que l'inconscient dépasse véritablement tout ce que produit la raison consciente, c'est ce que l'on peut non seulement attendre dès l'abord de la clairvoyance de l'inconscient, mais nous voyons que cela se réalise dans toutes les natures heureuses, qui possèdent naturellement tout ce que d'autres doivent acquérir avec peine... » (*ibid.*, p. 356).

Mais, ajoute Hartmann, « se laisser aller » à l'inconscient présente de graves inconvénients : on risque de manquer de critère et de s'abandonner trop aisément à la fantaisie ou au hasard. La conscience nous appartient en propre, nous y sommes mieux à l'aise que dans l'inconscient, qui est incompréhensible pour nous, étranger et comme divin. On règle aisément la conscience d'après des principes. Il n'en est pas de même de l'inconscient. Mais la raison qui juge et critique est improductive, tandis que l'inconscient est créateur. En lui réside la source de la vie. Une philosophie qui voudrait l'étouffer tomberait dans un rationalisme marécageux.

Ces propositions sur l'inconscient ont été complétées par d'autres, qui se trouvent dans les volumes

Digitized by Google

suivants de la dernière édition de la *Philosophie des Unbewussten*, publiée du vivant de Hartmann. Aux caractères précités de l'inconscient s'ajoutent encore les suivants : tandis que la conscience peut être atteinte soit par ses organes, soit par les commotions du sentiment, on ne peut parler de *maladies* de l'inconscient, pas plus qu'on ne parlera de *fatigue* à propos de lui. Les organes se fatiguent, l'activité inconsciente pas. Cela se conçoit, puisqu'elle est *activité* essentiellement. Des particularités de l'instinct, on conclura que l'inconscient n'hésite ni ne doute et que, pour lui, le résultat et le processus qui produit le résultat, émanent d'un seul et même acte. L'inconscient ne se trompe pas non plus. Comme il est activité absolue, il est toujours tout entier présent dans chacun de ses actes; il n'est donc pas réduit à se servir de la mémoire, comme fait la conscience. Enfin, dans l'inconscient volonté et représentation sont unies, comme nous le savons déjà. L'inconscient saisit la vie partout où il le peut; il cherche à réaliser ce qu'il veut avec un minimum de force dépensée; il est tout puissant, tout présent et doit être considéré comme connaissance absolue et sagesse absolue (*Unb.*, II, nos I et III, pp. 295 et 312).

Les premiers caractères de l'inconscient, ceux dont nous avons traduit les définitions, sont plutôt obtenus par une généralisation de certaines données biologiques et psychologiques. Ceux que Hartmann y a ajoutés depuis relèvent plus directement de sa conception métaphysique.

*
* *

Nous n'avons pas à présenter de critique de ces conceptions des grands philosophes allemands, pour la simple raison que nous avons cité leur œuvre à

Digitized by Google

titre de documentation historique et psychologique. Nous nous contenterons de relever les faits sur lesquels ils ont attiré notre attention.

Tout d'abord, ils ont fait ressortir avec force l'*activité* dans tout ce qui procède de la vie mentale. Pensée et esprit ne sont pas des résultantes, mais des formes d'activité qui ne se déduisent de rien d'autre. Vouloir les expliquer par une certaine *structure* de la matière ou par des combinaisons d'*éléments* psychiques, c'est vouloir composer le plus avec le moins, le supérieur avec de l'inférieur et se condamner à ne rien comprendre de la vie spirituelle : cette objection a été répétée trop de fois et accompagnée d'arguments trop irréfutables pour que nous songions à refaire une démonstration que d'autres ont faite si bien.

La métaphysique a tenté d'étendre la notion d'activité empruntée à l'observation de la vie mentale au delà des manifestations proprement psychologiques. C'était son droit. Toute métaphysique doit se baser, inévitablement, sur une psychologie, puisque la métaphysique est la recherche de ce qui est psychologique et chez l'homme et dans l'univers. Elle a donc supposé que toutes les choses recevaient la vie, l'existence et la durée d'une force intérieure, d'une puissance analogue à celle que nous éprouvons en nous-mêmes. Et comme cette puissance n'est pas démontrable et que son évidence provient d'une raison infiniment plus forte que toutes les raisons démonstratives, à savoir le sentiment direct, immédiat, l'affirmation de soi, toute métaphysique se fonde sur une intuition et consiste à pénétrer, au moyen de cette intuition, le sens et la valeur du réel. Ainsi procèdent Leibniz, ainsi Fichte, Schelling, Hegel, ainsi Schopenhauer et plus récemment Ravaisson et Bergson.

Or, le principe intérieur et immanent de l'univers

Digitized by Google

ne peut être que spirituel; je désigne par là une activité semblable à celle que nous éprouvons en nous, directement. Rien ne s'oppose à ce que cette activité spirituelle ne reçoive, par après coup, une interprétation et qu'on ne trouve à sa présence dans le monde une explication qui dépasse l'expérience. Au psychologue il suffira de reconnaître cette activité et de savoir que l'activité dynamique inconsciente qu'il observe en lui existe jusqu'à un certain point partout où l'on peut statuer l'existence de sujets; ainsi se trouve vérifiée par la psychologie la conception dynamiste et individualiste de Leibniz.

Activité inconsciente se complète par évolution créatrice. Si tout ce qui vit relève de cette activité, il faut admettre qu'elle passe par une série de phases et réalise les différents degrés d'une poussée intérieure qui se traduit en créations déterminées. On peut concevoir ce mouvement soit comme l'expression d'un développement rationnel en même temps qu'inconscient, et considérer avec Schelling, Hegel et Hartmann la nécessité d'expliquer dans un sens synthétique mouvement et pensée, évolution et idée, volonté et représentation. On peut aussi avec Schopenhauer admettre que la volonté déborde la représentation ou, avec Bergson, que le côté intellectuel est plus superficiel dans l'évolution vivante que le côté émotif et mouvant, plus profond et plus vrai.

Sans doute, ainsi que nous l'avons fait observer précédemment, les systèmes empreints de métaphysique dépassent l'observation ou, plus exactement, mettent en lumière certains caractères observés, les grossissent, les accentuent et s'efforcent de développer, d'un principe explicatif, l'ensemble des déductions qui permettent de dresser un tableau synthétique des choses. Le psychologue n'en doit pas moins faire son profit et recueillir les résultats de ce procédé d'accentuation. Aussi, à prendre exactement la ques-

Digitized by Google

tion, nous avouerons que les différents systèmes philosophiques résumés dans ce chapitre avancent un certain nombre de thèses qu'une psychologie fondée sur l'expérience accueillerait volontiers, quitte à les vérifier par ses méthodes et à les employer en les restreignant aux faits qui sont de son ressort.

L'inconscient créateur des métaphysiciens se rapporte, psychologiquement, à la fois à l'*inconscient dynamique* et à l'*inconscient dans l'acte de l'esprit*. Il présente certains caractères de l'inconscient dynamique : la force créatrice, la richesse des tendances multiples, la soudaineté, la facilité à produire, la nature intuitive, l'invention. Il se rapproche, d'autre part, de l'inconscient dans l'acte de l'esprit par l'unification logique : l'acte de l'esprit, avons-nous vu, consiste à appliquer de manière inconsciente un fonctionnement logique et synthétique; il arrive à se reconnaître en se manifestant; il produit des résultats, remonte de ceux-ci à leurs conditions et en même temps réfléchit son action. Les métaphysiciens ont étendu ces caractères aux principes d'ordre qu'ils découvrent dans toute organisation, tout système naturel : les caractères logiques et l'harmonie sont communs à ceux-ci et à l'activité mentale, et cette activité unificatrice est inconsciente dans un cas comme dans l'autre.

*
* *

F. Ravaisson-Mollien, dans son célèbre écrit sur l'*Habitude*, détermine, avec une pénétration des plus remarquables et une grande force, les rapports entre l'habitude et l'activité consciente. Celle-ci seule permet d'apprendre le comment et le pourquoi de l'habitude.

L'œuvre de Ravaisson est issue d'un effort original de penser, qui opère sur des faits et des idées pris

Digitized by Google

d'une part dans les observations des vitalistes, d'autre part chez Aristote, les néo-platoniciens, Leibniz et Kant, ainsi que chez Maine de Biran. Il serait tout à fait erroné d'y trouver un écho ou une influence de Schelling. Ravaisson n'a pas été influencé par le romantisme allemand.

Son ouvrage sur l'*habitude* implique tout un système qu'il nous serait impossible d'envisager ici dans son ensemble. Nous devons en recueillir ce qui est utile à notre sujet, en nous contentant d'indiquer quelques idées directrices. L'inconscient dont nous trouvons l'origine dans Ravaisson n'est pas du tout le même que celui des métaphysiciens allemands : il ne concerne en effet ni le dynamisme psychique, ni l'acte de l'esprit, mais uniquement le passage de la volonté au mécanisme par l'intermédiaire de l'habitude.

L'habitude est un moyen terme mobile entre la volonté et la nature. L'activité de l'être vivant a sa source dans des mouvements involontaires, où le sujet ne se distingue pas encore de l'objet, mais agit sous l'impulsion d'un désir, provoqué par l'excitation extérieure. Ce désir est l'instinct primordial; l'acte et son but ne sont pas encore distincts : c'est l'état de nature. Si l'acte de l'être rencontre un obstacle, cette résistance exige un renforcement du mouvement que l'être accomplit, et de cette manière naît l'effort, point de départ de la volonté. Alors se développe, avec la volonté, l'idée de l'objet et du but.

Mais inversement, l'habitude transforme en mouvements instinctifs les mouvements volontaires et tend ainsi à rejoindre la nature. « En descendant par degrés des plus claires régions de la conscience, l'habitude en porte avec elle la lumière dans les profondeurs et dans la sombre nuit de la nature. » En d'autres termes, le passage de la volonté au mécanisme par l'habitude constitue ce qu'on appelle le

Digitized by Google

subconscient ou l'automatisme psychologique. « Dans l'homme, le progrès de l'habitude conduit la conscience, par une dégradation non interrompue, de la volonté à l'instinct, et de l'unité accomplie de la personne à l'extrême diffusion de l'impersonnalité. »

En cela, le subconscient ou automatisme est de la conscience à l'état diffus. Ce terme ne désigne pas quelque chose d'inexplicable par la conscience, mais les formes d'activité subconsciente portent toutes le caractère de la conscience.

Cette thèse, Ravaisson l'étend de la psychologie à la métaphysique et il y trouve un principe valable pour tout ce qui existe. Si, dans l'homme, il n'y a qu'une seule force, une seule intelligence comme principe de toutes les fonctions et de toutes les formes de la vie, il en est de même dans la série des règnes, des genres et des espèces. En renvoyant à Stahl et en s'appuyant sur sa doctrine, il écrit : « La dégradation de la volonté et de la conscience dans la série graduée des fonctions vitales ne doit donc être aussi que le signe de la disparition graduelle des conditions de l'entendement et de la volonté réflexive, dans l'identité d'une même âme ».

Et Ravaisson précise : « La forme la plus élémentaire de l'existence, avec l'organisation la plus parfaite, c'est comme le dernier moment de l'habitude, réalisé et substantifié dans l'espace sous une figure sensible. L'analogie de l'habitude en pénètre le secret et nous en livre le sens. Jusque dans la vie confuse et multiple du zoophyte, jusque dans la plante, jusque dans le cristal même, on peut donc suivre, à cette lumière, les derniers rayons de la pensée et de l'activité, se dispersant et se dissolvant sans s'éteindre, mais loin de toute réflexion possible, dans les vagues désirs des plus obscurs instincts.

« Toute la suite des êtres n'est donc que la progression continue des puissances successives d'un seul et

Digitized by Google

même principe, qui s'enveloppent les unes les autres dans la hiérarchie des formes de la vie, qui se développent en sens inverse dans le progrès de l'habitude. La limite inférieure est la nécessité, le destin si l'on veut, mais dans la spontanéité de la nature ; la limite supérieure, la liberté de l'entendement. L'habitude descend de l'une à l'autre ; elle rapproche ces contraires, et en les rapprochant elle en dévoile l'essence intime et la nécessaire connexion » (*loc. cit.*, pp. 28-29).

Il n'y a donc rien ici de ce que nous avons appelé inconscient dynamique. L'on établit sur les rapports de volonté à automatisme par l'intermédiaire de l'habitude, un système de gradation et de dégradation, de double escalier, conduisant d'un côté, du mécanisme à la liberté, de l'autre nous faisant redescendre de la conscience à la nature.

§ 2. — Examen critique de la métaphysique de l'Inconscient.

Que devons-nous penser de ces tentatives métaphysiques ? Est-il possible de dégager, de l'étude expérimentale des fonctions inconscientes, des principes généraux dont on puisse faire usage dans une conception idéale de l'univers ?

Il est évident d'abord que nous disposons d'un nombre de faits bien et dûment constatés, beaucoup plus considérable que n'en connaissaient les métaphysiciens du premier tiers du XIXe siècle, quand ils élaborèrent la notion d'inconscient. Hartmann, beaucoup plus rapproché de nous, a pu, au cours de sa longue existence de philosophe, se tenir au courant des connaissances nouvelles et accroître du triple son ouvrage fondamental sur la *Philosophie de l'Inconscient*, dont la première édition remonte à 1869. Mais même dans ses dernières éditions, les recherches importantes faites en psychologie n'ont pas trouvé la place qui leur

Digitized by Google

revient. Beaucoup de ces recherches sont dues à la psychologie française, que Hartmann semble ne pas avoir connue.

En réalité, on peut dire que le problème de l'inconscient, tel que l'élaborèrent les métaphysiciens, s'est peu à peu limité; son contenu a été déterminé plus exactement; il s'est spécialisé : ce problème relève de la psychologie et c'est comme nous l'avons fait, au moyen des méthodes psychologiques les plus diverses, qu'on parvient à l'éclairer. Qu'ensuite il puisse être utilisé par l'esprit métaphysique, cela n'offre aucun inconvénient : tout problème psychologique conduit à des problèmes métaphysiques, par le fait que, naturellement, nous nous posons la question de savoir jusqu'où s'étend dans la nature la forme particulière d'activité dite activité mentale, que les psychologues ont pour tâche d'étudier. La psychologie, comme l'ont très bien vu des esprits aussi dissemblables que Dilthey, Wundt, Stuart Mill et Bergson, représentant les écoles les plus divergentes, est le seul fondement sérieux et solide des sciences morales, aussi bien de la métaphysique que de la logique, de la morale proprement dite, de l'étude sociale de l'humanité et de l'esthétique. C'est une vérité que seuls quelques abstracteurs de quintessence attardés et quelques logiciens chagrins contestent encore. Commencer par des considérations abstraites et vouloir en déduire des principes pour la psychologie serait absolument inacceptable et au surplus, d'une méthode stérile.

Ainsi donc, le problème de l'inconscient est devenu un problème purement psychologique et c'est à la psychologie tout d'abord qu'il appartient de le résoudre, avant qu'on puisse en induire une idée métaphysique. Nous avons vu à quels résultats nous sommes arrivés; nous pouvons légitimement nous demander si l'inconscient dynamique, l'inconscient automatique

Digitized by Google

et l'inconscient dans l'acte de l'esprit ont leur correspondant d'abord dans d'autres degrés d'intelligence que l'esprit humain, ensuite dans d'autres systèmes qu'un système mental, par exemple dans un système mécanique. Si l'on découvre des analogies, est-il possible de les attribuer à une seule et même tendance? On voit que le problème dont il s'agit ne peut se résoudre *a priori*, mais qu'il se pose d'une manière inductive.

De même que l'on admet chez les animaux des manifestations d'intelligence, on doit bien aussi admettre des manifestations inconscientes : ainsi, il est reconnu que certains animaux rêvent ; on remarque aussi chez eux des mouvements automatiques d'expression et des mouvements automatiques d'adaptation : ce sont là des faits qui appartiennent, les derniers à l'inconscient psycho-physiologique, les deuxièmes au subconscient, les premiers à l'inconscient dynamique. L'unification des sensations en une représentation semble se faire aussi chez l'animal, mais sans doute d'une manière moins abstraite que chez l'homme ; les synthèses d'impressions se font vraisemblablement sans l'aide du concept, mais pourtant il y a bien synthèse, puisque les animaux identifient les individus, voient et reconnaissent les autres animaux et l'homme, s'effraient des mouvements que font autour d'eux les corps qui se déplacent. Cette synthèse, celle de l'acte de l'esprit dans notre psychologie, doit donc avoir son analogue au moins dans l'intelligence de tous les animaux pourvus d'un système nerveux centralisé, quel que soit le type de ce dernier.

Les états affectifs existent incontestablement chez eux et leur activité doit être plus inconsciente encore que chez l'homme; car ils sont, plus encore que pour ce dernier, attachés aux réactions organiques et ne peuvent s'associer à des idées, et il paraît hors de doute qu'aucun animal ne pense ni par concept ni par idée,

Digitized by Google

mais uniquement par synthèse d'impressions sensibles. La vie affective des animaux est donc très émotive, dépend directement des réactions de l'organisme vis-à-vis des influences physico-chimiques ambiantes. D'autre part, elle semble moins développée dans le sens du raffinement; les nuances infinies que la conscience de soi ainsi que toutes les manifestations de la vie sociale, depuis le langage jusqu'au luxe dans ses différentes variétés, créent dans l'esprit sont absolument inconnues des animaux, même de ceux qui se rapprochent le plus de l'homme. Par conséquent, leurs sentiments n'ont pas cette durée psychologique, ce retentissement qui les caractérisent chez nous et créent une richesse si profonde de tendances actives. Ils semblent dépendre plus strictement des réactions physiologiques. L'inconscient passionnel de l'animal est plus immédiat; ce n'est que dans les espèces supérieures que certains individus paraissent montrer des affections durables. Enfin, les caractères qui se rapprochent le plus de notre mentalité se manifestent surtout chez des animaux qui vivent avec l'homme et subissent son influence. En tout cas, il est nécessaire de juger avec la plus grande prudence les questions de psychologie animale. Les observations sont très difficiles en cette matière, à cause des méprises et des fausses interprétations. Il y a encore moins de bons psychologues pour comprendre les animaux que pour comprendre les hommes.

L'habitude enfin existe aussi dans le règne animal et même, avons-nous vu, dans le règne végétal. Elle semble s'étendre aussi loin que la vie, mais avoir les mêmes limites qu'elle. Un corps inerte n'acquiert pas une plus grande aisance à accomplir un mouvement la centième fois que la première. Chez les êtres vivants, l'habitude aide l'individu dans l'adaptation et dans la lutte pour l'existence. Elle constitue en quelque sorte un système de résistance dont, sans

Digitized by Google

elle, l'animal serait privé : rapidité plus grande dans la perception, le mouvement, l'association des sensations et des souvenirs, formation d'un fonds d'acquisitions fixées et stables, empêchant que l'individu ne soit entamé par les actions du milieu : ce sont là de puissantes barrières élevées contre la dissociation et la dispersion. L'on a eu raison de dire que les habitudes se produisent dans le sens de la conservation de l'être.

Ces habitudes se transforment en instincts et aident non seulement l'équilibre individuel, mais cet équilibre plus complexe qu'est l'espèce : elles apparaissent ici comme le résultat d'une adaptation et d'une sélection antérieures, venant de loin; ce résultat seul fait partie, par les sentiments qu'il éveille, de la conscience de l'animal. Mais la cause de ces sentiments est et reste inconsciente pour l'animal. C'est encore un groupe considérable de faits qui se répartissent entre l'inconscient automatique et l'inconscient dynamique.

L'inconscient psychologique semble donc exister partout où il y a vie psychique. Ses différentes directions cependant ne se produisent pas indifféremment partout et toujours. Tout en admettant que l'inconscient automatique se manifeste sous forme d'habitude chez des animaux très simples, il nous est difficile de déterminer exactement où commence l'habitude psychologique proprement dite, par conséquent l'inconscient automatique ou subconscient. Quand nous le constatons à coup sûr, avouons que c'est déjà sous une forme très développée et par des observations isolées, permettant difficilement de généraliser.

Il est plus compliqué encore d'identifier l'inconscient dynamique. Quand et comment débute-t-il? Nous pourrions difficilement le dire. Il semble au surplus très différent chez l'homme de ce qu'il est, même chez les animaux supérieurs, si l'on en juge

Digitized by Google

sur les quelques observations prises du dehors; avec la vie sociale, langage, morale, art, droit, sciences, l'activité humaine se diversifie à l'infini, et avec elle les sentiments, les idées et tout ce qui peut travailler inconsciemment en nous d'une manière véritablement dynamique. Il est impossible de réduire à d'autres formes l'inconscient dynamique humain; mais s'il existe chez les animaux, n'est-il pas possible d'en chercher l'origine dans les instincts? Dès lors, comme l'on n'est pas sorti des hypothèses quand on parle de l'instinct et de ses modes de transmission, l'on doit attendre, pour l'inconscient chez l'animal, d'être mieux informé.

L'inconscient dans l'acte de l'esprit n'a rien non plus de réflexif chez l'animal. Cet acte qui se fonde sur lui-même, s'approfondissant à l'infini, faisant passer sans cesse l'inconscient de la pensée dans le domaine de la conscience sans que jamais la pensée ne puisse se fixer en termes définitifs, est propre à la personnalité humaine. Le mouvement de l'esprit est inépuisable. Notre conscience, avec son besoin de détermination, ne peut envisager ses divers aspects que successivement. Mais avec chacun de ces aspects nous avons l'intuition de la présence, en n'importe quelle représentation, de tout ce système que nous appelons le système de l'esprit. Nous avons l'intuition de sa présence, mais cette vision est brève et la part d'inconscient qui y entre, fait qu'elle ne peut se dépouiller d'un caractère émotif très marqué. En vaut-elle moins pour la connaissance? Nous ne le croyons pas; la connaissance ne doit pas nécessairement se limiter à une expression abstraite, froide et décolorée.

En résumé, si l'on étudie la question par son côté objectif, les conditions physiologiques et sociales du développement de la conscience différencient par certains caractères importants l'activité mentale de l'homme de celle des autres vertébrés; si l'on pré-

Digitized by Google

fère l'analyse psychologique, on voit avec plus de précision en quoi ces différences consistent, pour les diverses fonctions de la vie psychique; en limitant spécialement cette recherche aux fonctions inconscientes, nous venons de voir, et ce qui marque la distance entre l'évolution psychologique chez l'homme et chez les animaux, et le fonds commun à la série des vertébrés.

Ainsi donc, on considérera avec raison que les différentes manifestations de l'inconscient se rencontrent au moins chez les animaux doués d'un système nerveux centralisé, mais que ces différentes manifestations y sont plus ou moins développées, en comparaison avec l'homme : ce dernier semble avoir un *inconscient dynamique* plus riche et un *inconscient dans l'acte de l'esprit* développé d'une manière très différente, à cause de la *conscience réfléchie* et de toutes les conséquences qu'elle entraîne.

Il est très difficile, pour des organismes comme les végétaux et pour les animaux dits inférieurs, de savoir avec précision quoi que ce soit de leur vie psychique. On commence à se douter que celle des plantes pourrait être plus développée qu'on ne l'a supposé jusqu'aujourd'hui. C'est exclusivement par des recherches précises et par le progrès des méthodes et des procédés expérimentaux qu'il sera possible d'arriver à de nouvelles connaissances sur cette matière.

Reste la question de savoir si l'on est en droit de supposer dans d'autres systèmes, par exemple dans un système mécanique (le système solaire, un système quelconque de forces en équilibre, dans la cristallisation, etc.) quelque chose d'analogue à de l'inconscient. Pour cela, il faut supposer que ces systèmes soient l'expression d'un travail psychique. Car il n'y a inconscient que là où il y a vie psychique. A moins qu'on appelle inconscient ce qui est privé de conscience, comme le minéral. Mais alors, le sens du mot

Digitized by Google

est modifié et l'on ne raisonne plus sur les mêmes faits, c'est-à-dire sur des faits qui, échappant à la conscience individuelle, agissent cependant sur la vie mentale de l'individu.

Il faudrait, pour que les systèmes mécaniques fussent de la pensée inconsciente, qu'on les considérât comme la fixation d'une activité antérieure dans laquelle il y aurait eu de la volonté, à l'analogie de ce qui se produit dans les mouvements fixés par l'habitude. Or, rien ne permet de trouver ce processus dans un système mécanique, qu'il soit naturel ou artificiel. Pour qu'il y ait la moindre vie psychique, il est indispensable d'abord qu'il y ait vie, c'est-à-dire constitution de masses individuelles ayant des propriétés spéciales, assimilation de substances hétérogènes en une substance analogue à l'individu, réaction individuelle, reproduction d'autres masses vivantes ayant les mêmes propriétés que l'individu dont elles émanent; c'est là un minimum requis pour qu'il y ait un rudiment de vie psychologique. Rien d'analogue dans les mécanismes. La continuité nous échappe entre ce qui est psychique et les mouvements qui ne peuvent être ressentis intérieurement.

On ne peut donc, par un simple raisonnement analogique, prétendre que tout ce qui se meut ait une vie psychique, un sentiment intérieur, sous prétexte que nous avons un sentiment intérieur qui double notre activité.

Une autre condition de la vie mentale semble être le temps qui doit s'écouler entre l'excitation extérieure et la réaction du sujet. A parler objectivement et en envisageant les conditions de structure, dès qu'il y a une réaction organique et vivante, ce temps existe; et plus il croît dans la série animale, plus nous constatons la présence de fonctions importantes servant d'intermédiaires entre excitation et réaction; plus aussi se développent les centres nerveux.

Digitized by Google

En dehors de ces conditions organiques, admettre une manifestation psychique consciente ou inconsciente semble impossible. Si l'on prétend établir un rapport entre des systèmes mécaniques naturels et une activité d'ordre psychique, il faut reconnaître que celle-ci ne peut ressembler en rien à la vie mentale qu'étudie le psychologue. La thèse ne prendrait un sens qu'appliquée à un être beaucoup plus puissant que l'on suppose doué de toutes les manifestations de la force et de la vie et auquel on attribue la création et la direction des mécanismes naturels : ce sera Dieu, l'âme universelle, l'âme des choses, l'élan vital.

Ceux qui jugent, après examen des faits, qu'il est indispensable d'admettre un être métaphysique de ce genre, lui accordent certaines propriétés psychologiques qui sont nécessairement empruntées à la psychologie de l'homme, soit à sa conscience, soit à son inconscient.

Les métaphysiciens dont nous avons parlé dans ce chapitre ont fait un usage curieux de l'inconscient, et c'est à ce titre que nous les avons étudiés. Sans vouloir aucunement nous prononcer ni sur leur doctrine, ni sur l'opportunité de ce genre de métaphysique, nous les avons étudiés à cause de l'intérêt que trouve la psychologie dans les caractères de l'inconscient qu'ils accentuent. Chaque système de métaphysique, avons-nous dit, est, pour le psychologue, le grossissement de certains aspects de la vie mentale préférés par l'auteur de ce système, parce que sans doute son tempérament le porte à les mieux éprouver. « La métaphysique, écrit Bradley ironiquement, mais avec profondeur, consiste à trouver de mauvaises raisons pour justifier ce que nous croyons par instinct; mais découvrir ces raisons n'en reste pas moins un instinct. »

Fichte met en lumière ce qu'il y a d'actif dans la vie mentale et reconnaît que l'acte de l'esprit, considéré

Digitized by Google

en soi comme activité créatrice, est spontané, affirmatif, ne pourrait s'arrêter d'agir. Il y a donc en lui un élan intérieur qui ne relève pas de la conscience et qui est en quelque sorte plus profond que celle-ci. De plus, la distinction du sujet qui connaît et de l'objet connu, distinction indispensable à la conscience, est postérieure à ce mouvement actif venant du dedans de l'être. L'activité de celui-ci est donc inconsciente.

Schelling ensuite considère comme nécessaire d'admettre une semblable activité non seulement dans l'homme, mais dans toute la nature; elle serait en elle-même à la fois inconsciente et consciente. C'est encore la notion d'activité qui prédomine ici. Il est intéressant pour le psychologue de constater comment ces notions d'activité et d'inconscient, empruntées à l'acte de l'esprit, sont projetées dans la nature et transformées de réalités concrètes et mentales en principes universels.

Hegel, qui s'entend à combiner des idées avec une grande force dialectique, donne au monde la tournure de sa pensée à lui; c'est le mouvement logique des idées qui le frappe. Mais ce mouvement ne dépend-il pas des rapports entre les idées elles-mêmes? La conscience n'est que l'application de ces rapports. Leur lien logique interne est inconscient. Cet inconscient se développe à travers les différents degrés de l'organisation, depuis les systèmes mécaniques jusqu'aux manifestations supérieures de l'humanité. Ici, ce n'est plus tant l'activité qui est mise en avant, mais l'ordre : et c'est encore une notation psychologique s'étendant par la projection même que le métaphysicien en fait, qui sert de fondement à tout le système et, par conséquent, nous intéresse ici : Hegel a été frappé de ce que l'ordre qui préside à la vie mentale (dans les associations d'idées et les raisonnements, par exemple) reste très souvent inconscient; nous ne le constatons qu'après coup par l'analyse de ses produits. Dès lors, il

Digitized by Google

étend, par analogie, cette constatation : partout où il y a un ordre logique, n'y a-t-il pas aussi quelque chose d'analogue à l'inconscient dans l'acte de l'esprit, à savoir un ordre logique qui s'ignore ?

Schopenhauer étend à toutes choses sa propension à considérer la volonté comme mue par une force qu'elle ne domine pas et à mettre en opposition cette volonté et la conscience. Les raisons psychologiques qui nous expliquent son système sont plus nombreuses, son esprit est plus inquiet, plus chercheur, moins dogmatique, beaucoup plus artiste que celui de Hegel. Aussi les influences qui l'agitent sont-elles plus multiples et ressenties avec une intense vivacité. Platon, les mystiques, le bouddhisme, Spinoza, Kant, Gœthe, les moralistes français dialoguent passionnément sur la scène de son imagination. Il y a peu de spectacles plus intéressants et sa métaphysique fournit d'excellents documents au psychologue.

Sous la forme un peu lourde et souvent « philistine », selon le terme allemand, que Hartmann donne à ses théories, on retrouve, grossis démesurément, certains caractères authentiques de l'activité consciente. Quand il nous affirme, par exemple, que l'inconscient ne doute pas, ne se trompe pas et ne se fatigue pas, que fait-il d'autre que d'exagérer une observation précise, celle même que nous rapporte, d'autre part, Beaunis sur l'aisance du travail mental inconscient et les services qu'il rend à ceux qui savent s'en servir ? Mais ces propriétés sont, chez le métaphysicien, accentuées et jointes à d'autres qui subissent les mêmes transformations ; elles finissent par constituer un bloc compact et substantiel auquel on aura recours pour en tirer non pas quelque chose de nouveau, mais les matériaux mêmes qui ont servi à construire l'édifice.

Avec plus de délicatesse et de tact, Ravaisson essaie d'expliquer, par le passage du conscient à l'automatisme observé en psychologie et désigné par le terme

Digitized by Google

d'habitude, les rapports entre la conscience et la nature en général. Sa métaphysique aussi part d'une généralisation de lois psychologiques, elle puise évidemment son intérêt dans le psychologique et le vivant et elle nous fait voir certains processus de l'activité psychique agrandis démesurément, en s'efforçant de les projeter au delà des limites de l'observation.

Tous ces systèmes répondent sans doute à une propension de la pensée humaine à unifier, à simplifier; ils cherchent à ramener soit à un type d'activité unique, soit à plusieurs types d'activité présentant des rapports bien ordonnés et, par conséquent, relevant, eux aussi, d'une unité, un ensemble très complexe de processus différents. En ce qui regarde l'inconscient, ils en étendent la portée au delà de ce qu'il nous est donné, soit de constater, soit d'induire légitimement. Ils n'ajoutent donc que des hypothèses à la seule connaissance précise de l'inconscient, celle que nous font acquérir les méthodes de la psychologie. D'autre part, ils intéressent le psychologue à titre documentaire.

Pour prolonger l'inconscient dans les systèmes mécaniques naturels, il faudrait supposer d'abord qu'il y a dans ces systèmes quelque chose d'analogue à la vie mentale et qu'ensuite les systèmes mécaniques, biologiques et psychologiques sont faits sur le même plan, c'est-à-dire qu'ils possèdent tous une *intériorité*. Or, c'est là une hypothèse que rien n'autorise. Car comment connaissons-nous les systèmes mécaniques constitués dans la nature? Par l'action, en nous y adaptant, tant bien que mal, au moyen de nos sens et de nos appareils moteurs, ou encore par le raisonnement, en imaginant des calculs et des hypothèses pour expliquer leurs mouvements. Mais les calculs progressent et les hypothèses se déplacent; nos théories de la matière évoluent avec rapidité, car, à chaque observation importante, de nouvelles suggestions naissent dans notre pensée.

Digitized by Google

Les points de vue auxquels nous nous plaçons pour apprécier le monde extérieur deviennent chaque jour plus nombreux. L'activité universelle nous apparaît singulièrement riche et multiple. Nous voudrions l'enfermer dans nos formules : nous n'y réussissons guère. Formules et hypothèses n'ont qu'une valeur provisoire. On l'a répété cent fois, on ne le redira jamais assez.

Au point de vue du psychologue, qui a pour devoir de ne point l'oublier, les généralisations métaphysiques sont intéressantes sous certains rapports : d'abord, nous venons de le constater, par l'expérience à laquelle elles donnent lieu et dont nous avons fait notre profit au sujet de l'inconscient; ensuite par la critique que chaque métaphysique dirige contre les autres, sans en excepter les métaphysiques honteuses qui se développent sous le couvert d'apparences scientifiques : elles maintiennent ainsi un éveil et un doute salutaires. Elles enseignent au philosophe comme au savant que, s'il s'agit d'idées générales, le propre de l'esprit humain est bien plutôt de poser les problèmes que de les résoudre.

Les solutions viennent, d'une part, de ce que nous apprennent les choses et, d'autre part, de ce que nous sommes en état de créer nous-mêmes : et c'est dans cette dernière forme d'activité que réside notre plus beau rôle. Mais nous avons vu tout ce que la création implique d'inconscient. Les activités les plus vivantes, l'inconscient dynamique et l'inconscient dans l'acte de l'esprit, y collaborent. Créer n'est pas uniquement affaire de conscience claire, de combinaisons plus ou moins habiles d'idées; c'est avant tout affaire de croyance, d'enthousiasme et de divination. Ces belles qualités, qui constituent l'invention, ne sont pas réparties à tous dans la même mesure. A leur intensité chez un homme, on juge de la valeur réelle de celui-ci.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I. — **Qu'est-ce que l'inconscient?** 3

§ 1. — *Le problème de l'inconscient et son importance*..... 3

Différence de point de vue entre la psychologie classique du XVIIe siècle et la psychologie contemporaine, enrichie par la transformation des anciennes méthodes et l'emploi des méthodes expérimentales. — Problèmes nouveaux. — L'inconscient. Opinions de Lipps, Freud, Gustave Le Bon, Hartmann, Ribot, Durkheim, Hoeffding. — Analyse d'exemples de faits inconscients. Nécessité de bien définir le sens d'inconscient. Critique de Pierre Janet. Sens différent de ce terme selon les auteurs. L'inconscient comme terme psychologique.

§ 2. — *La classification des différentes formes d'inconscient*.. 11

Recherches et discussions pour préciser le sens de ce terme. Congrès de Genève, Société française de philosophie. Auteurs. Proposition d'une classification des différents faits rangés sous la rubrique d'inconscient. Cette classification sert aussi de plan à ce livre.

CHAPITRE II. — **L'inconscient psycho-physiologique**. . . 17

Le travail psychologique inaperçu qui accompagne toute perception sensible. Exemples pris dans le mécanisme de la vision. La tache noire. La continuité de l'impression visuelle. Les illusions d'optique. Remarque de Helmholtz. Importante expérience de Delbœuf. Exemples pris à l'audition ; à la tactilité. L'importance des mouvements dans l'adaptation inconsciente. Réflexes et mouvements inconscients à valeur psychique. Signes locaux. Expériences sur le sens musculaire. Les mouvements inconscients chez les hystériques. L'importance de l'élément moteur dans l'inconscient selon Ribot. Le pouvoir dynamogénique. Recherches de Féré. Signification de ces faits. La synthèse inconsciente et le rôle de l'hérédité (Gustave Le Bon).

Digitized by Google

Pages

CHAPITRE III. — **L'inconscient automatique** 34

§ 1. — *Les mouvements inconscients*..... 35

Historique. Recherches de Chevreul. Le pendule enregistreur. Expériences de Ch. Richet, de Gley, de Binet et Féré, etc. Etude de ces mouvements dans l'hystérie. Expériences typiques.

§ 2. — *La pathologie du subconscient*..... 42

Importance de la question. La désagrégation mentale dans l'hystérie (Pierre Janet). Le rôle des états affectifs dans ce phénomène (Sollier). Etude graduelle de la dissociation : dans les « catalepsies partielles » ; puis dans la distraction ; cas de dissociation plus marqués encore ; l'expérience classique de Binet ; autres exemples. Cas d'une fausse angine de poitrine consécutive à un rêve subconscient (Farez). Une nouvelle observation de Morton Prince, avec trois expériences de contrôle.

§ 3. — *La double personnalité*..... 51

Cas cités par Ch. Richet. Un cas curieux (Bourru et Burot), avec dissociations psychologiques et physiologiques correspondantes. Le cas de Félida. Un exemple de Pierre Janet. Fugues et double personnalité. Différences entre un véritable dédoublement et une seconde existence sans désagrégation (avec un exemple de Féré). Les cas célèbres d'Hélène Smith (Flournoy), de Miss Beauchamp (Morton Prince), etc. Jugement de Héricourt.

§ 4. — *Dépersonnalisation et fausse reconnaissance*..... 63

I. Dépersonnalisation. Définition de Ribot, de Dugas et Moutier. Différence avec la pathologie du subconscient. Pas de dédoublement. Observations d'un malade qui annote l'œuvre de Dugas et Moutier. Les cas signalés par Heveroch. L'apathie.

II. Fausse reconnaissance (le « déjà vu », « déjà vécu »). Description. Importance de la *genèse* du fait, que les auteurs n'ont pas envisagée suffisamment. Difficultés d'interprétation. Classification de E. Bernard-Leroy. Discussion. Le cas du Dr E. Laurent. Théorie de H. Bergson. Autres théories (Pierre Janet, Grasset, Dromard et Albès). Un témoignage de Paul Bourget.

CHAPITRE IV. — **Automatisme et synthèse**. 73

§ 1. — *Qu'est-ce que la synthèse dans la vie mentale?*..... 74

Différence entre fait mécanique et fait conscient. Notion de synthèse mentale. Les éléments et la synthèse dans l'activité spirituelle. Différence entre synthèse chimique et synthèse mentale. Le dynamisme psychologique. Erreurs

Digitized by Google

Pages

d'une psychologie intellectualiste. Contradictions de l'hypothèse de la conscience-épiphénomène. Rapports étroits entre inconscient et synthèse : l'un ne va pas sans l'autre. La synthèse, de la vie mentale élémentaire à la plus élevée.

§ 2. — *L'évolution de la notion de synthèse comme explication de la conscience*..... 82

Leibniz. Synthèse et inconscient. Descartes, Locke et Leibniz. L'activité de l'esprit. L'infini et l'inconscient. Les tendances.

Kant. Kant contre Hume. Ce qu'exige tout énoncé de jugement. Logique et synthèse. Synthèse et science. De Leibniz à Kant. Unification mentale. Aperception transcendantale.

Wundt. Eléments et actes. Wundt et les associationnistes. La réaction du sujet. La fonction centrale au point de vue psycho-physiologique. Théorie de l'aperception. Ses caractères. Aperception et synthèse. Aperception et volonté. Volontarisme.

Hoeffding. Personnalité mentale. Relation et synthèse. Volonté.

W. James. Sa polémique avec l'associationnisme. La continuité de la vie mentale.

Paulhan. Eléments et synthèse. Réaction individuelle. Systématisation finaliste. Importance de l'inconscient et du ton affectif. Les manifestations motrices.

Pierre Janet. La synthèse mentale. Totalisation. Automatisme et synthèse. Unité et multiplicité dans la synthèse. Le subconscient et la méthode pathologique. Les caractères de la synthèse. Le niveau mental et ses oscillations. Le sens du réel. Synthèse et création.

Résumé de ce qui précède.

Bergson et la méthode intuitive, sa critique de l'intellectualisme et du mécanisme. Sens de l'automatisme chez Bergson. Ses origines, sa portée. Vie mentale proprement dite. Activité et dynamisme. Les tendances et le qualitatif. La durée. L'acte libre.

Une citation de Renouvier et Prat.

§ 3. — *Synthèse, automatisme et psychologie concrète*..... 105

Usage des notions de synthèse et d'automatisme dans la psychologie : au point de vue des lois de l'esprit ; ensuite au point de vue des types concrets, des caractères. La tradition des moralistes français classiques. Paulhan et les synthèses concrètes. Un exemple choisi dans Vauvenargues. Le moyen de renouveler la psychologie concrète.

Digitized by Google

Pages

CHAPITRE V. — **L'inconscient dynamique. (Importance primordiale du problème. Ses subdivisions.)** 112

§ 1. — *Inconscient latent actif* 115

I. Idées réprimées et tendances inconscientes 115

Les idées qui surgissent d'elles-mêmes. Analyse d'un cas signalé par Freud. Application de la psycho-analyse à l'inconscient. Autres exemples. Idées réprimées. Impossibilité des hypothèses excluant les tendances dynamiques. Ce que sont ces tendances. Leur origine. Elles diffèrent de l'automatisme.

II. Rêve et rêvasserie 122

Le rêve. Méthodes d'observation. Caractères essentiels. Explication de l'incohérence et de l'intensité des impressions du rêve. Comparaison avec l'hallucination délirante. Exemple de Maury. Les impressions extérieures et le rêve. Un exemple de Bergson. Les souvenirs latents et le rêve. Exemples de Maury et de Delbœuf. Théorie de Foucault. Les différents courants d'idéation dans le rêve et dans la veille. Un exemple personnel : récit d'un rêve typique. Psycho-analyse de ce rêve. Les anticipations. L'importance des états affectifs dans le rêve. Exemples. Témoignage de Maudsley et de Vaschide. Un sentiment provenant d'un rêve resté inconscient.

La rêvasserie. Description. Statistique des *day-dreams*. Ce qu'on doit conclure de ces faits. Le dynamisme mental. Les tendances inconscientes et la synthèse.

III. L'inconscient dans l'invention 156

Attention et inconscient. Témoignages de savants, de poètes, de musiciens, etc. Le rôle de l'inconscient dans l'invention scientifique. Témoignage de H. Poincaré, de Laplace, etc. Interprétation de Poincaré. Exemple et théorie de Beaunis. Descartes, Newton. Galilée et l'invention. Les écrivains. Importante analyse de Nietzsche. Les forces affectives. Théorie de Bazaillas.

IV. L'inconscient et la télépathie 170

Communications télépathiques. Un fait inédit. L'état mental et la transe. Conséquences possibles pour l'inconscient.

§ 2. — *Inconscient de mémoire* 174

I. Dans les actes subconscients 174

La mémoire et l'automatisme. Mémoire mécanique et conscience.

II. Dans la perception présente 176

La présence de la mémoire inconsciente dans toute perception. Expériences. Illusions interprétatives. Les tendances dans la mémoire. Mémoire dynamique

Digitized by Google

Pages

III. Dans les tendances..... 184

Ce qui persiste dans la mémoire. Binet et sa classification en faits statiques et dynamiques. Discussion. Théorie d'Abramowski. *Matière et Mémoire* de H. Bergson.

IV. Dans les associations d'idées..... 186

Divers genres d'associations. Critique de l'associationnisme. L'inconscient dans l'association. Un exemple inédit. Cas cités par Hamilton et autres cas typiques. L'expérimentation.

§ 3. — *L'inconscient dans les états affectifs*..... 194

I. Le problème de la vie affective..... 194

Importance et difficultés du problème. Définitions et analyses. Etat affectif. Emotion. Emotion-choc. Rapport des états affectifs et des transformations organiques. L'émotivité. Les sentiments. L'intérêt. Sentiments et idées. Les passions. Passions et sentiments ; effets de la réflexion. Constitution et durée des sentiments. Un exemple de genèse et de développement d'un sentiment. L'organisation des sentiments.

II. Vie affective et inconscient..... 211

Intellectualisme et théories psycho-physiologiques. L'activité subjective dans la genèse des états affectifs. Adaptation et défense. Combinaison avec l'inconscient psycho-physiologique. L'élément moteur. Comment est éveillé l'état affectif et comment il est rappelé. Rôle inconscient des fonctions organiques dans la genèse des états affectifs. Exemple de Maine de Biran. Fixation de ceux-ci par l'équilibre organique et par l'association avec les idées. Les influences inconscientes. Différence entre l'inconscient affectif et l'automatisme. Importance de l'élaboration inconsciente et de l'action. Pas de sentiment intellectualisé.

§ 4. — *L'inconscient héréditaire*..... 231

Difficultés du problème. Les questions inconnues et la méthode. Importance de l'hérédité. Les statistiques. Les dispositions intellectuelles. Faits. Discussion. L'inconscient automatique et l'inconscient dynamique dans l'hérédité. Leurs rôles différents. Exemples et interprétation.

CHAPITRE VI. — **L'inconscient dans l'acte de l'esprit**. . 242

Synthèse et unification. Notre réaction personnelle se manifestant dans l'ensemble de la vie mentale. Ce qui entre dans la synthèse. L'activité spirituelle d'après une notation de Brunschvicg. L'acquisition ; le progrès ; l'individualisme. L'acte de l'esprit n'est fondé dans aucun

Digitized by Google

Pages

élément extérieur à lui-même. Le dégagement de l'inconscient par l'acte de l'esprit. Le rationnel et l'intuitif. Rapport de l'acte de l'esprit et des différentes formes d'inconscient.

CHAPITRE VII. — **L'inconscient et la vie religieuse** . . . 256

L'état actuel de la psychologie religieuse. L'étude des grands mystiques. Obscurité résultant de ce que les auteurs ne distinguent pas inconscient dynamique et inconscient automatique. Témoignage de Leuba. Caractères de l'activité spirituelle chez le mystique. Discussion des interprétations de Delacroix. Théorie de Durkheim. Le mysticisme et ses rapports avec l'invention. Ressemblances et différences avec les états pathologiques. L'inspiration mystique. Le rôle du sentiment. L'intuition mystique et l'acte de l'esprit. L'inconscient et la vision de Dieu. Le monde des sujets. L'œuvre d'art et l'inspiration religieuse.

CHAPITRE VIII. — **L'inconscient et l'activité cérébrale. (Abandon des systèmes dogmatiques. Conseils de Claude Bernard)** 274

§ 1. — *Le système nerveux et l'activité cérébrale* 277

I. Les localisations cérébrales 277

Les méthodes. L'état présent de la question. Résultats des méthodes physiologiques, anatomiques et histologiques. Les neurones courts et les condensateurs d'énergie. Le mécanisme cérébral qui conditionne la perception sensible. Synergie et habitude. On ne localise pas les fonctions mentales. Qu'est-ce qui est localisé ? La théorie des anatomistes. Exemples. Les éléments histologiques. La revision des anciens schémas. Cerveau et activité mentale.

II. L'activité mentale 295

Le « nouveau ». En quoi l'activité mentale dépasse l'activité cérébrale. Ce que l'activité cérébrale seule n'explique pas : dans l'image sensible ; dans le souvenir ; dans l'idéation ; dans les états affectifs. Recherches à faire dans ce dernier domaine. La volonté.

§ 2. — *L'inconscient et le système nerveux* 302

Rapports entre le système nerveux et l'inconscient psychophysiologique. L'action dynamogénique des sensations et les éléments nerveux. Cerveau et automatisme. Mécanisme cérébral correspondant à l'automatisme dans la vie normale et dans les cas pathologiques. Les théories de Durand (de Gros) et de Grasset. Discussion. Conclusion. L'inconscient dynamique : manque de données sur les faits physiologiques correspondants. Le dynamisme dans

Digitized by Google

Pages

la nature. Témoignages de Gustave Le Bon et de Hirn. L'insuffisance du mécanisme en psychologie. Le dynamisme mental. Problème des rapports entre activité nerveuse et acte de pensée.

Chapitre IX. — L'inconscient et la vie sociale 316

§ 1. — *Le social et l'individuel* 316

Le point de vue social. Le conflit de l'individu et de la société. La lutte pour l'individu. Un exemple : la religion selon Durkheim et selon Lachelier. Différenciation sociale et conscience individuelle. Volonté de puissance. Le paradoxe social. La vie intérieure et la transformation de la société.

§ 2. — *La psychologie des foules* 325

La théorie de Gustave le Bon. L'inconscient des foules, inférieur à l'inconscient individuel. Infériorité de l'idéation collective. Incompréhension de la foule. Antithèse avec la formation de la personnalité. L'expérience des foules et son intérêt pour l'inconscient.

§ 3. — *Les conséquences sociales de l'inconscient psychologique* 329

L'éducation et la culture de l'inconscient. Le développement des tendances dynamiques. Les sentiments. L'appréciation des actes. Les déformations du témoignage. Résultats de Larguier des Bancels et conséquences juridiques.

Chapitre X. — **La métaphysique de l'inconscient. (L'État actuel de l'esprit métaphysique. L'intérêt de la question. Le problème)** 335

§ 1. — *Les systèmes. Esquisse historique* 338

Epoque classique : Cartésiens et sensualistes. Le rationalisme chez Kant. L'idée d'*activité* opposée à l'idée de substance. L'abandon de la *chose en soi* et la métaphysique des successeurs de Kant. La notion d'*activité* jointe à celle de *raison* entraîne nécessairement celle d'*inconscient* : Kant et l'aperception. L'inconscient métaphysique chez Fichte. Schelling : l'esprit inconscient dans la nature. Rapports entre l'activité et sa limitation. L'identité absolue et l'inconscient éternel. — Hegel et l'évolution inconsciente de la raison dans la nature et dans l'histoire. — Schopenhauer : la volonté inconsciente opposée à la représentation ; l'élément tragique de sa philosophie. — Hartmann : l'inconscient comme principe universel. L'activité universelle est, en soi, inconsciente. Unité du vouloir et du rationnel dans l'inconscient.

Digitized by Google

Pages

L'inconscient biologique; l'inconscient psychologique. Ses différentes créations. Les déterminations de l'inconscient. Appréciation critique de ces métaphysiciens; résultats utiles pour une étude analytique de l'inconscient. — RAVAISSON. L'habitude et l'inconscient.

§ 2. — *Examen critique de la métaphysique de l'inconscient*.. 368

La limitation du problème. L'extension des manifestations inconscientes en psychologie. Examen critique de la question. Habitude. Instinct. Rapports avec les formes d'inconscient étudiées. Jusqu'où s'étendent l'inconscient automatique et l'inconscient dynamique? Limitation de l'inconscient dans l'acte de l'esprit. Critique de l'extension métaphysique de la notion d'inconscient. Conclusion.

5197-6-14 — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

Digitized by Google

PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

AVENEL (Vicomte Georges d'). **Le Nivellement des Jouissances.**
BALDENSPERGER (F.), chargé de cours à la Sorbonne. **La Littérature.**
BERGSON, POINCARÉ, Ch. GIDE, Etc., **Le Matérialisme actuel** (6e mille).
BINET (A.), directeur de Laboratoire à la Sorbonne. **L'Ame et le Corps** (9e mille).
BINET (A.). **Les Idées modernes sur les enfants** (13e mille).
BOHN (Dr G.). **La Naissance de l'Intelligence** (40 figures) (6e mille).
BOUTROUX (E.), de l'Institut. **Science et Religion** (14e mille).
COLSON (C.), de l'Institut. **Organisme économique et Désordre social.**
CRUET (J.), avocat à la cr d'appel. **La Vie du Droit et l'impuissance des Lois** (5e m.).
DAUZAT (Albert), docteur ès lettres. **La Philosophie du Langage.**
DROMARD (Dr G.). **Le Rêve et l'Action**
DWELSHAUVERS (Georges), professeur à l'Université de Bruxelles. **L'Inconscient.**
GUIGNEBERT (C.), chargé de cours à la Sorbonne. **L'Evolution des Dogmes** (6e m.).
HACHET-SOUPLET (P.), directeur de l'Institut de Psychologie. **La Genèse des Instincts.**
HANOTAUX (Gabriel), de l'Académie française. **La Démocratie et le Travail.**
JAMES (William), de l'Institut. **Philosophie de l'Expérience** (8e mille).
JAMES (William). **Le Pragmatisme** (6e m.).
JANET (Dr Pierre), de l'Institut, professeur au Collège de France. **Les Névroses** (8e m.).
LE BON (Dr Gustave). **Psychologie de l'Éducation** (18e mille).
LE BON (Dr Gustave). **La Psychologie politique** (11e mille).
LE BON (Dr Gustave). **Les Opinions et les Croyances** (9e mille).
LE BON (Dr Gustave). **La Vie des Vérités** (7e mille).
LE DANTEC. **L'Athéisme** (12e mille).
LE DANTEC. **Science et Conscience** (6e m.)
LE DANTEC. **L'Égoïsme** (8e mille).
LE DANTEC. **La Science de la Vie** (6e m.).
LEGRAND (Dr M.-A.). **La Longévité.**
LOMBROSO. **Hypnotisme et Spiritisme** (6e mille).
MACH (E.). **La Connaissance et l'Erreur** (5e mille).
MAXWELL (Dr J.). **Le Crime et la Société** (5e mille).
PICARD (Edmond). **Le Droit pur** (6e mille).
PIERON (H.), Mre de Conf. à l'École des Htes-Études. **L'Evolution de la Mémoire** (4e mil.)
REY (Abel), professeur agrégé de Philosophie. **La Philosophie moderne** (8e mille).
VASCHIDE (Dr). **Le Sommeil et les Rêves** (5e mille).
VILLEY (Pierre), professeur agrégé de l'Université. **Le Monde des Aveugles.**

HISTOIRE

ALEXINSKY (Grégoire), ancien député à la Douma. **La Russie moderne.**
AURIAC (Jules d'). **La Nationalité française, sa formation.**
AVENEL (Vicomte Georges d'). **Découvertes d'Histoire sociale** (6e mille).
BIOTTOT (Colonel). **Les Grands Inspirés devant la Science. Jeanne d'Arc.**
BLOCH (G.), professeur à la Sorbonne. **La République romaine.**
BORGHESE (Prince G.). **L'Italie moderne.**
BOUCHÉ-LECLERCQ (A.), de l'Institut. **L'Intolérance religieuse et la politique.**
BRUYSSEL (E. van), consul général de Belgique. **La Vie sociale** (6e mille).
CAZAMIAN (Louis), mre de Conférences à la Sorbonne. **L'Angleterre moderne** (5e m.)
CHARRIAUT (H.). **La Belgique moderne** (7e mille).
COLIN (J.), Lt-Colonel. **Les Transformations de la Guerre** (6e mille).
CROISET (A.), membre de l'Institut. **Les Démocraties antiques** (7e mille).
GARCIA-CALDERON (F.). **Les Démocraties latines de l'Amérique** (5e mille).
GENNEP. **Formation des Légendes** (5e m.)
HARMAND (J.), ambassadeur. **Domination et Colonisation.**
HILL, ancien ambassadeur. **L'Etat moderne.**
LE BON (Dr Gustave). **La Révolution Française et la Psychologie des Révolutions** (9e mille).
LICHTENBERGER (H.), professeur adjoint à la Sorbonne. **L'Allemagne moderne** (11e m.).
MEYNIER (Commandant O.), pr à l'École militaire de Saint-Cyr. **L'Afrique noire** (5e mille).
MICHELS (Robert). Professeur à l'Université de Turin. **Les Partis Politiques.**
NAUDEAU (Ludovic). **Le Japon moderne, son Evolution** (8e mille).
OLLIVIER (E.), de l'Académie française. **Philosophie d'une Guerre (1870)** (6e mille).
OSTWALD (W.), professeur à l'Université de Leipzig. **Les Grands Hommes.**
PIRENNE (H.), Prof. à l'Université de Gand. **Les Démocraties des Pays-Bas.**
ROZ (Firmin). **L'Energie américaine** (7e m.)

Digitized by Google

Bibliothèque de Philosophie scientifique

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

BACHELIER (Louis), Docteur ès sciences. **Le Jeu, la Chance et le Hasard.**
BELLET (Daniel), profr à l'École des Sciences politiques. **L'Évolution de l'Industrie.**
BERGET (A.), professeur à l'Institut océanographique. **La Vie et la Mort du Globe** (6e m.).
BERGET (A.). **Les problèmes de l'Atmosphère** (27 figures).
BERTIN (L.-E.), de l'Institut. **La Marine moderne** (66 figures) (5e mille).
BIGOURDAN, de l'Institut. **L'Astronomie** (50 figures) (5e mille).
BLARINGHEM (L.). **Les Transformations brusques des êtres vivants** (49 figures). (5e mille).
BOINET (Dr), profr de Clinique médicale. **Les Doctrines médicales** (6e mille).
BONNIER (Gaston), de l'Institut. **Le Monde végétal** (230 figures) (10e mille).
BONNIER (Dr Pierre). **Défense organique et Centres nerveux.**
BOUTY (E.), de l'Institut. **La Vérité scientifique, sa poursuite** (5e mille).
BRUNNES (B.), professeur de physique. **La Dégradation de l'Energie** (7e mille).
BURNET (Dr Etienne), de l'Institut Pasteur. **Microbes et Toxines** (71 fig.) (5e mille).
CAULLERY (Maurice), professeur à la Sorbonne. **Les Problèmes de la Sexualité.**
COLSON (Albert), professeur à l'École Polytechnique. **L'Essor de la Chimie** (5e m.)
COMBARIEU (J.), chargé de cours au collège de France. **La Musique** (10e mille).
DASTRE (Dr A.), de l'Institut, professeur à la Sorbonne. **La Vie et la Mort** (13e mille).
DELAGE (Y.), de l'Institut et GOLDSMITH (M.). **Les Théories de l'Evolution** (7e mille).
DELAGE (Y.), de l'Institut et GOLDSMITH (M.), **La Parthénogénèse.**
DELBET (P.), professeur à la Fr de Médecine de Paris. **La Science et la Réalité.**
DEPÉRET (C.), de l'Institut. **Les Transformations du Monde animal** (7e mille).
ENRIQUES (F.). **Les Concepts fondamentaux de la Science.**
GUIART (Dr). **Les Parasites inoculateurs de maladies** (107 figures) (5e mille).
HÉRICOURT (Dr J.). **Les Frontières de la Maladie** (8e mille).
HÉRICOURT (Dr J.). **L'Hygiène moderne** (12e mille).
HOUSSAY (F.), professeur à la Sorbonne. **Nature et Sciences naturelles** (7e mille).
JOUBIN (Dr L.), professeur au Muséum. **La Vie dans les Océans** (45 figures) (5e mille).
LAUNAY (L. de), de l'Institut. **L'Histoire de la Terre** (10e mille).
LAUNAY (L. de). **La Conquête minérale.**
LE BON (Dr Gustave). **L'Évolution de la Matière,** avec 63 figures (24e mille).
LE BON (Dr Gustave). **L'Évolution des Forces** (42 figures) (13e mille).
LECLERC DU SABLON (M.). **Les Incertitudes de la Biologie** (24 figures).
LE DANTEC (F.). **Les Influences Ancestrales** (12e mille).
LE DANTEC (F.). **La Lutte universelle** (10e m.)
LE DANTEC (F.). **De l'Homme à la Science** (8e mille).
MARTEL, directeur de *La Nature*. **L'Évolution souterraine** (80 figures) (6e mille).
MEUNIER (S.), professeur au Muséum. **Les Convulsions de la Terre** (35 fig.) (5e m.).
OSTWALD (W.). **L'Evolution d'une Science, la Chimie** (8e mille).
PICARD (Émile), de l'Institut, professeur à la Sorbonne. **La Science moderne** (11e mille).
POINCARÉ (H.), de l'Institut, profr à la Sorbonne. **La Science et l'Hypothèse** (24e mille).
POINCARÉ (H.). **La Valeur de la Science** (18e mille).
POINCARÉ (H.). **Science et Méthode** (13e m.).
POINCARÉ (H.). **Dernières Pensées** (8e mil.)
POINCARÉ (Lucien), dr au Mre de l'Instruction publique. **La Physique moderne** (15e m.).
POINCARÉ (Lucien). **L'Électricité** (11e mille).
RENARD (Cne). **L'Aéronautique** (68 figures) (6e mille).
RENARD (Cne). **Le Vol mécanique. Les Aéroplanes** (121 figures).
ZOLLA (Daniel), professeur à l'École de Grignon. **L'Agriculture moderne.**

PSYCHOLOGIE, PHILOSOPHIE ET HISTOIRE

Voir la liste des ouvrages page 3 de la couverture.

5961. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 7-14.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Princeton University Library
32101 063848657

Digitized by Google

DATE ISSUED	DATE DUE

Digitized by Google

Digitized by Google